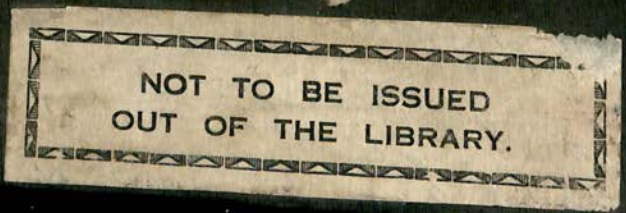
00061538


NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

VOYAGE AUX RUINES

DE

GOLCONDE

ET

A LA CITÉ DES MORTS

(INDOUSTAN)

PAR

LOUIS JACOLIOT

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-EDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

VOYAGE AUX RUINES

DE GOLCONDE

ET

A LA CITÉ DES MORTS

LIBRAIRIE-DE E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AU PAYS DES BAYADÈRES

Troisième édition. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré par Riou

PRIX : 4 FRANCS

VOYAGE AU PAYS DES PERLES

Deuxième édition. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré par E. Yon

PRIX : 4 FRANCS

SOUS PRESSE :

VOYAGE AU PAYS DES ÉLÉPHANTS..... 1 vol.
VOYAGE AU PAYS DES FAKIRS CHARMEURS.... 1 vol.
VOYAGE AUX RUINES DE BETJAPOUR..... 1 vol.
(Suite du *Voyage aux ruines de Golconde.*)

Imprimerie Eugène Heutte et Cᵉ, à Saint-Germain.

VOYAGE AUX RUINES

DE

GOLCONDE

ET

A LA CITÉ DES MORTS

(INDOUSTAN)

PAR

LOUIS JACOLLIOT

61538

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1875

Tous droits réservés.

00061538

PREMIÈRE PARTIE

INVASIONS ARABES, MOGOLS ET EUROPÉENNES

DUPLEIX — CLIVE — WARREN-HASTINGS

O ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons, je me replacerai dans la paix de vos solitudes; et là, éloigné du spectacle des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

(VOLNEY.)

PREMIÈRE PARTIE

Pondichéry. — La France dans l'Extrême-Orient. — Politique de l'avenir. — Coup d'œil rétrospectif. — Domination des Brahmes et des Rajahs. — Invasions Arabes et Mogoles. — Les conquêtes européennes. — Portugais et Hollandais. — Luttes de la France et de l'Angleterre. — Dupleix. — Clive. — — Warren-Hastings.

Lorsqu'après avoir doublé la pointe orientale de l'île de Ceylan, on s'avance dans le golfe du Bengale, sur un des magnifiques steamers des Messageries maritimes, la première ville de la côte de Coromandel qu'on aperçoit, est Pondichéry, dont les maisons à terrasses élevées, les temples et les monuments d'architecture polychrome, émergent au loin d'un véritable océan de verdure.

De la haute mer, l'aspect de cette vieille capitale de nos établissements, célèbre par son inaltérable dévouement à la France, est réellement féerique. Le rivage bordé de quais, légèrement échancré en demi-lune, est

constamment battu par trois grandes lames qui viennent échouer successivement sur le sable en mugissant, et semblent opposer à toute tentative de débarquement une infranchissable barrière. Derrière ces flots tourmentés qui font au rivage comme une vaste couronne, dont l'écume argentée scintille au soleil, s'étend, à perte de vue, une forêt de cocotiers, de tamariniers, de baobabs, d'acacias roses, de lauriers et de tulipiers en fleurs, au sein de laquelle Pondichéry se repose recueillie, plutôt qu'oublieuse de son passé.

Il me serait impossible de décrire les sentiments divers qui m'agitaient lorsque je mis le pied pour la première fois, sur cette terre illustrée par les exploits de La Bourdonnais, de Lally Tollendal, de Suffren et de Dupleix, le plus grand de tous ces hommes énergiques qui voulaient doter la France de l'empire de l'Inde, et dont les services ne furent payés que par la prison pour les uns et la mort ignominieuse de l'échafaud pour les autres.

La France expie aujourd'hui bien cruellement la faute qu'elle a commise en ne comprenant point Dupleix, en refusant de le soutenir, car c'est à peine si les territoires infimes que les traités de 1814 ont bien voulu lui laisser, comptent aujourd'hui deux cent cinquante mille habitants, en face des immenses et fertiles provinces et des deux cents millions d'Indous courbés sous la main de fer de l'Angleterre.

Nos établissements, qui se sont un instant étendus du Deccan au cap Comorin, alors qu'après la prise de Madras les Anglais ne possédaient plus un pouce de territoire sur le sol de l'Inde, sont actuellement réduits à cinq :

Pondichéry et les districts qui en dépendent, situés dans la province du Carnatic sur la côte de Coromandel par 11° 55′ 41″ de latitude nord, et 77° 31′ 33″ de longitude est, sur une superficie totale de 29,122 hectares.

Karikal et ses dépendances, situés dans le royaume de Tandjaour, par 10° 55′ de latitude nord, et 77° 24′ de longitude est, sur une superficie de 13,515 hectares.

Le comptoir d'Ianaou, d'une étendue de 1,429 hectares, sur la côte d'Orixa, par 16° 43′ de latitude nord et 80° 05′ de longitude est.

Le comptoir de Mahé, d'une superficie de 5,909 hectares, sur la côte de Malabar, par 11° 42′ 8″ de latitude nord, et 73° 12′ 23″ de longitude est.

Et enfin, la ville de Chandernagor, avec un territoire de 940 hectares, située au Bengale, à six lieues de Calcutta, par 22° 51′ 26″ de latitude nord, et 86° 09′ 15″ de longitude est.

Je ne parle que pour mémoire de la factorerie de Surate que nous possédons dans la ville indo-anglaise de ce nom, et sur laquelle il nous reste le droit de faire

flotter notre pavillon, de percevoir les impôts et d'exercer tous les priviléges de la souveraineté sur une trentaine d'indigènes... Les deux loges de Dacca et de Balassora sont dans un état plus misérable encore.

D'après les traités de 1814, les loges de Cassim-Bazar, de Patna et de Jougdia, qui ont une réelle importance, devaient nous être restituées également. Mais les Anglais, profitant de ce que la France épuisée ne pouvait appuyer ses réclamations par les armes, refusèrent de s'en dessaisir. La Restauration courba la tête et se contenta de ce motif.

Voilà ce qui nous reste de notre ancienne splendeur. Mais ce n'est pas tout encore. Nos modestes possessions sont placées sous le protectorat de nos bons alliés.

Qu'on ne croie pas à une opinion exagérée.

Les traités de 1814 et 1815 *nous défendent de faire aucun ouvrage de fortification, d'entretenir d'autre force armée que la police, et au cas où la guerre viendrait à éclater entre les deux puissances, les Anglais auraient le droit de s'emparer immédiatement de tous nos établissements, sauf à ne pas traiter en prisonniers de guerre les fonctionnaires de l'administration française, et à les rapatrier, eux et leurs familles, s'ils le demandent...* La politique jalouse de nos voisins, a voulu nous enlever toute possibilité de revanche dans l'Indoustan.

Par d'autres traités particuliers auxquels le gouvernement de la Restauration s'est honteusement prêté,

l'Angleterre nous a interdit de cultiver l'opium et de faire du sel sur toute l'étendue de notre territoire ; elle nous livre elle-même de ce dernier produit, juste la quantité nécessaire à notre consommation.

Il y a donc quelque part, un point sur le globe, où, sous le pavillon de la France, les Français ne peuvent se servir que de sel anglais... et c'est un traité politique qui nous l'impose.

J'ai parlé d'un protectorat ! ces conditions ne sont-elles pas plus humiliantes encore.

Ceci me remet en mémoire un fait que je dois faire connaitre.

En juin 1872, je rencontrai sur un paquebot, dans une traversée d'Amérique en Écosse, un membre du Parlement anglais, ancien sous-secrétaire d'État pour les affaires de l'Inde ; notre mutuelle connaissance de cette contrée que nous avions habitée longtemps tous les deux, fut un trait d'union ; et nous causâmes.

Un jour que je lui parlais de cette guerre sans merci que venait de nous faire l'Allemagne :

« — Saviez-vous, me dit-il, que vous nous étiez peut-être redevables de la conservation de vos colonies de l'Inde et de la moitié de votre flotte ? » Je le priai de m'expliquer ces paroles, et voici la réponse textuelle qu'il me fit :

« — Lors des préliminaires de la paix de 1871, la presse allemande fut, vous devez vous le rappeler, una-

nime à réclamer la cession de la moitié de votre flotte et de vos établissements dans l'Inde. Je ne sais quelle valeur sérieuse pouvait avoir cette manifestation; comme il était possible, dans tous les cas, que ce fût un ballon d'essai, et que la logique nous permettait de penser que M. de Bismarck ne serait point fâché de se faire une marine et d'avoir à l'occasion un pied chez nous, le chef du cabinet, au premier avis de ces exigences, déclara nettement, dans une conversation intime, à l'ambassadeur de Prusse, que l'opinion publique en Angleterre pourrait forcer le gouvernement à une intervention active, si on obligeait la France à céder une partie de sa flotte, et que, quant à la cession des colonies indoues, l'Angleterre y ayant des droits consacrés, elle ne permettrait pas, même au risque d'appuyer ses prétentions par les armes, que rien fût changé aux traités de 1815. La France, ajouta M. Gladstone, gardera ses colonies ou elles deviendront anglaises.

« L'ambassadeur de Prusse répondit que ces bruits n'émanaient pas de son gouvernement, que la seule colonie qui aurait tenté ce dernier était la Cochinchine, mais que la France n'avait pas suffisamment *essuyé les murs!* C'est toujours ainsi que l'on répond quand une tentative est avortée; toujours est-il que ces prétentions ne se produisirent pas diplomatiquement. »

Ces paroles de mon interlocuteur me plongèrent

dans un profond étonnement, et je lui demandai pourquoi l'Angleterre n'avait pas agi avec cette fermeté pour faire respecter l'intégrité de notre territoire.

Il me dit en souriant : « Ne faites donc plus de politique de sentiment, c'est ce qui a perdu la France. Votre abaissement sur le continent nous importait peu, il n'y avait pas là *un intérêt anglais*, et nous ne pouvions risquer une guerre pour l'empêcher. Il nous importe peu, en somme, que ce soit la France plutôt que l'Allemagne qui domine sur le Rhin. Mais ce que nous ne devions pas permettre, c'est que la Prusse se fît tout d'un coup une situation maritime qu'elle mettra plus d'un siècle à atteindre, si tant il est qu'elle la conquière jamais avec les rares ports qu'elle possède, c'est, enfin, qu'elle ne vint pas mettre un pied dans l'Indoustan.

« Dans ce pays, nous n'avons rien à craindre de vous. Quand, pendant un siècle ou deux, une nation s'est épuisée en efforts d'un certain côté, que, près d'atteindre le but, elle a assisté à la ruine complète de ses espérances, il est rare que son activité ne se porte pas ailleurs ; il est si vrai que vous vous êtes usés dans l'Inde, que vous avez laissé passer, lors de la révolte de 1857, la seule occasion d'y rétablir votre domination et de nous en chasser pour toujours. Nous n'y avions plus d'armée. Trente mille hommes, envoyés au secours des cipayes, s'emparaient de tous les ports,

de toutes les forteresses, car ils arrivaient quatre à cinq mois avant que nous eussions pu faire une armée avec les difficultés de notre mode de recrutement. Et il nous eût été impossible de débarquer un homme si nous eussions eu la folie de le tenter.

« Une coalition européenne seule aurait pu nous faire restituer l'Inde, et il est à peu près certain qu'elle ne se fût pas soulevée à notre appel et dans notre intérêt exclusif.

« L'Inde n'est plus votre objectif, précisément parce qu'elle l'a été autrefois ; mais il n'en serait pas de même des Allemands, du jour où ils auraient un pied sur la côte de Coromandel, il faudrait compter avec eux... »

Je ne m'occuperai pas de la valeur qu'ont pu avoir les tentatives prussiennes, cette question ne peut être traitée ici ; mais je conclurai de cette conversation, qui semble être d'accord avec l'esprit et la lettre des traités de 1814 et 1815, que les Anglais se croient en droit de s'opposer à toute cession que nous voudrions faire de nos colonies de l'Inde, cession qui aurait pour résultat évident de faire fortifier par une autre puissance ces établissements démantelés.

Telle est la situation que nous a faite l'Angleterre, et tous les gouvernements qui se sont succédé depuis ces traités déshonorants, absorbés par des questions égoïstes d'existence et de politique intérieure, n'ont pas cherché à l'améliorer.

Je dois prévenir le lecteur que ces études, dont je commence aujourd'hui la publication par ce premier ouvrage, n'ont pas seulement pour but de lui faire connaître les mœurs intimes de l'Inde ancienne et moderne écrites à un point de vue essentiellement français ; elles tendront, chaque fois que l'occasion s'en présentera, à démasquer la politique agressive de nos rivaux dans l'extrême Orient, et à montrer à la France quel est le but poursuivi avec une âpre persévérance contre elle.

Dix ans de vie publique *autour du monde* m'ont mis à même d'apprendre bien des choses, de pénétrer bien des projets, et je croirai faire œuvre de citoyen chaque fois que je pourrai donner l'alarme et soulever les masques.

Nous n'avons plus seulement à compter avec l'Angleterre ; l'Allemagne entre en ligne, elle couvre l'extrême Orient et l'Océanie de ses comptoirs, elle comprend que l'empire du monde est à la nation qui procurera le plus de débouchés à l'activité individuelle, et elle prépare l'avenir, encore plus dans l'Indo-Chine et dans le Pacifique qu'en Europe. Déjà dans notre seule colonie d'avenir, la Cochinchine, la plus grande partie du commerce est aux mains des Allemands, et ils ne se gênent pas pour dire qu'à la première guerre ils nous raviront cette splendide contrée.

Trêve donc à nos rêves cosmopolites de pacification universelle ; au dedans il nous faut une forte armée,

au dehors une marine redoutable, et laissons dire les rêveurs, les humanitaires, qui philosophent dans leurs cabinets, sans connaître l'état social du monde actuel, et qui nous mèneraient tout droit au démembrement de la patrie.

La France n'a reçu la rude leçon de 1870 que parce qu'elle était de plusieurs siècles en avance sur le niveau des autres peuples. On ne parlait plus que d'États-Unis d'Europe, de la raison substituée à la force. Les autres nations sont prêtes à nous donner la main dans un concert de fraternité, disait-on de toutes parts... Et il a suffi d'un soldat illuminé pour lancer un million d'hommes sur nos chaumières et dans nos caves. Les hommes n'avaient pas d'armes... les femmes et les enfants en ont vu de belles. La brute germanique, qu'Henry Heine connaissait mieux que nous, s'est battue, menée au fouet, dix contre un... a vidé la Champagne et la Bourgogne en chantant ses exploits, et au retour s'est essuyé les mains couvertes de sang dans la chaste chevelure de Gretchen et de Mignon, qui se sont parées, en rougissant de pudeur, d'un bijou arraché sur le cadavre d'une vierge gauloise que leur fiancé avait violée...

Et comme Attila, le Fléau de Dieu, le vieux reître vainqueur a chanté ses *Te Deum* et s'est agenouillé devant l'Être suprême pour lui rendre hommage du bain de sang qu'il venait de prendre.

L'Europe nous accuse d'avoir commencé, nous avons simplement donné dans le piége... Ce n'était pas pour leur faire fabriquer des joujoux de Nuremberg que l'Allemagne avait un million d'hommes prêts, sous la main.

Dès qu'une nation est arrivée à un de ces développements philosophique, scientifique, littéraire, artistique et industriel, qui lui assignent une des premières places dans le mouvement humanitaire, et qui font descendre le bien-être dans toutes les classes, les passions jalouses et haineuses s'agitent, de toutes parts les voisins s'arment, et un jour que les portes sont mal gardées, que chacun rêve l'extinction des luttes séculaires..., Tamerlan revient avec ses hordes piller ses richesses, et s'emparer de l'épargne que quinze siècles de patience, de travail et de génie avaient accumulées!

On n'y croyait pas la veille. N'avait-on pas fait des guerres de chevalerie, dans lesquelles vainqueurs et vaincus se donnaient la main sur les champs de bataille? Nul ne payait le prix du sang, et on se séparait en se disant : « Ce sont les dernières convulsions de la poudre, dans un demi-siècle on aura honte du canon. »

Puis on s'est réveillé près du cadavre de l'aïeule éventrée, et du berceau vide... On a compris, mais il n'était plus temps.

Et quand Bazeille brûlait, que ces sauvages repoussaient dans la flamme les vieillards, les enfants et les femmes, les lansquenets, ivres, parlaient de leur mission providentielle au monde entier, qui nous regardait égorger en se frottant les mains.

Voilà l'état présent de la civilisation.

C'est l'histoire du passé, et ce sera malheureusement encore longtemps l'histoire de l'avenir.

Allez voir de près la masse du peuple allemand, qui ne s'est pas encore débarrassée de la tradition féodale, allez étudier chez elle les populations slaves, visitez la Russie, *qui se recueille* pour jouer son rôle, et vous me direz si le Français qui oserait encore parler de l'abolition des armées permanentes et des États-Unis d'Europe ne serait pas traître à son pays.

La France, c'est une question de vie ou de mort, doit se faire respecter par la force, car les autres peuples se moqueront pendant des siècles encore de la mission civilisatrice et humanitaire qu'elle prétendait se donner. Entendez-vous le concert universel? Nous sommes *un peuple fini, on n'a plus qu'à se partager les dépouilles*, c'est la meute des affamés, et nous rencontrons, même chez nous, des gens qui se croient naïvement en décadence en face des autres peuples.

N'est-ce pas hier que Vienne nous décernait, à la fin de son exposition, plus de médailles qu'à *la grande patrie allemande?* Lisez nos livres, visitez nos exposi-

tions de peinture et de sculpture, nos exhibitions industrielles, nos usines, nos magasins, nos boutiques, tout ce qui accuse en un mot la force du mouvement et de la vie chez un peuple, et dites-moi par où nous avons baissé, et si nous ne sommes pas toujours en tête de ligne...

Mais ce n'est pas tout de travailler, de *s'enrichir*, de rendre le monde entier tributaire de notre goût, de notre production dans toutes les branches, il faut encore protéger tout cela contre la rapacité des incapables et les appétits des pillards... Il faudra faire rentrer tôt ou tard nos cinq milliards *placés* en Allemagne, avec les intérêts, ou nous attendre à en payer d'autres.

Les barbares n'oublièrent le chemin de Rome qu'après l'avoir détruite...

Les Sarrasins d'Abdérame dorment dans les plaines de Tours!

La charrue broie encore sur son passage les ossements des Huns dans les champs catalauniques!

Dans dix ou quinze ans, plus tôt peut-être, la France devra de nouveau défendre son unité, son indépendance nationale contre l'invasion des Germains.

Il faut lui préparer la réception faite à Attila.

Qu'on ne s'y trompe pas, car c'est ainsi que le problème se pose:

Ou notre rôle est fini dans le monde...

Ou, dans un siècle, nos arrière-neveux diront, en se

montrant quelque part un champ dont l'herbe sera plus verte : C'est ici que nos pères ont écrasé la quatrième invasion des Barbares.

Un mot d'ordre, venu de je ne sais où, dit : *Soyons modestes, taisons-nous !*

Eh bien ! je prétends que c'est faire œuvre de mauvais citoyen que de le propager. Est-ce en généralisant une infériorité qui n'a été qu'un accident de guerre, étranger à la masse de la nation qui n'a jamais refusé ni hommes ni argent pour faire des soldats, est-ce en nous enlevant peu à peu toute confiance dans notre force, qu'on espère relever notre drapeau ? Sans doute les gouvernants doivent s'abstenir de toute vaine forfanterie... mais la nation doit exalter son patriotisme, se dire prête à tous les sacrifices, et envisager l'avenir sans terreur.

Le paragraphe suivant se trouve dans le thème donné comme sujet de composition d'allemand, aux derniers examens de l'École militaire :

« La recherche de la vérité dans la philosophie, comme l'imagination dans la poésie, doit être indépendante de toute entrave. Les Allemands sont les éclaireurs de l'esprit humain : ils essayent des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus, comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini ?... »

Cela est sans doute traduit d'un de ces fantastiques

ouvrages dans lesquels se complait la modeste Germanie, mais était-ce bien là un sujet de méditation à livrer à nos futurs officiers?

C'est une note profondément triste, pour ne pas dire plus, dans cette gamme de l'abaissement que je viens de signaler.

Et encore, si c'était exact!

En vérité, on cherche en quoi ce nébuleux pathos a pu séduire des professeurs français.

Où sont ces routes nouvelles découvertes par les Allemands?

Quels sont ces moyens inconnus tentés par eux, où sont les flambeaux de ces éclaireurs de l'esprit humain? A moins que ce ne soient ceux de Bazeille et de Châteaudun.

Et puis, quel style!

Voyez-vous bien ces chercheurs de la vérité philosophique qui vaguent dans l'infini, comme l'imagination dans la poésie, et ces curieux qui viennent les interroger au retour?...

Dieu merci, on ne pense et on n'écrit pas ainsi dans la patrie de Voltaire.

Je sais qu'il existe quelque part, dans nos académies et nos facultés, un certain nombre de *morts-nés* qui se donnent entre eux du *savant* à qui mieux mieux, dont l'unique préoccupation est de s'agenouiller devant les élucubrations de l'Allemagne, et suivant les justes

et énergiques paroles du savant professeur à l'école des langues orientales, M. de Rosny, « de ne savoir accueillir que par la conspiration du silence les découvertes de leurs compatriotes non titrés, et de venir ensuite battre la caisse pour annoncer ces mêmes découvertes, lorsqu'elles viennent en France sous une fausse étiquette et par un canal étranger. »

Laissons-les dans leur rôle d'impuissance. Le génie de la France les renie.

Nous sommes moins loin de l'Inde, que ces quelques pages pourraient le faire croire.

Dans la reconstitution des forces militaires de la France, la reprise de notre grande politique coloniale, abandonnée depuis plus d'un siècle, s'impose comme une nécessité de premier ordre. Nous trouverons là un aliment à notre activité fébrile, qui s'use en se mouvant sur place ou se traduit trop souvent par de regrettables luttes politiques, et une source inépuisable de richesses qui permettrait la diminution de l'impôt, tout en augmentant les ressources du budget.

Maîtres de la Cochinchine, protecteurs du Cambodje et du royaume d'Annam, avant trente ans toute l'Indo-Chine doit nous appartenir, si nous savons reprendre là les plans de Dupleix, qui ont si bien réussi aux Anglais dans l'Inde. Nous ne serons pas tentés cependant d'imiter ces derniers dans leurs hideux massacres

et leur criminelle politique, qui n'étaient point dans les projets du héros français.

Les nations européennes qui restent chez elles avec le flot des besoins et de la population qui monte, marchent à la guerre sociale et à une chute fatale.

Tel qui mangeait du pain noir et couchait sur la paille, il y a un siècle, est arrivé graduellement à l'aisance; les bestiaux sont aujourd'hui mieux logés que nos pères.

C'est la marche logique du progrès, disent les économistes, tout glorieux de leur trouvaille.

Oui, c'est le progrès... mais la terre marche en sens inverse; vous la déboisez, vous tarissez ses cours d'eau, ses mines, vous la surmenez de culture ; il arrivera un moment où elle ne pourra plus suffire aux exigences progressives de la vie. Ce qui est du luxe aujourd'hui ne sera plus que de l'aisance dans un temps plus rapproché de nous qu'on ne croit. La consommation ne sera plus en rapport avec la production. Il faut prévoir ce moment.

Au lendemain de l'apaisement de nos querelles intérieures, la politique du gouvernement de la France devra être une politique d'avenir et de prévoyance sociale.

Voyez l'Angleterre : sans compter ses autres colonies de moindre importance, elle s'est entourée pour vivre, de l'Inde dont les revenus suffisent à payer l'intérêt de sa dette, du Canada et de l'Australie.

L'Amérique ne cherche rien, parce qu'elle n'a pas besoin d'expansion au dehors ; elle pourra nourrir quatre à cinq cents millions d'hommes.

Les Allemands, qui ne sont pas encore une nation maritime, qui n'ont pas pu jusqu'à ce jour conquérir de vastes terres pour s'y grouper et coloniser, émigrent en masses dans toutes les parties du monde.

La Russie peut vivre sur son sol pendant des siècles encore.

La France ne peut faire plus ; à quarante-cinq millions d'habitants, elle s'épuisera de travail, sa fortune publique diminuera, et un jour viendra où elle ne pourra plus nourrir ses enfants. Je crains plus la décadence fruit de causes économiques que résultant de l'invasion.

Il ne faut pas nous cantonner sur notre sol, si nous ne voulons léguer à nos descendants d'interminables luttes sociales dont l'issue serait facile à prévoir.

Donc, je le répète avec la ténacité du vieux Caton voulant détruire Carthage, il faut briser avec la routine, il faut reprendre notre politique coloniale, et nous maintenir assez forts pour la faire respecter.

Qu'on se persuade donc bien que nous n'avons plus rien à chercher en Europe. Des conquêtes, de quelque nature qu'elles soient, ne feraient que nous appauvrir, et quant à la vie monotone et tranquille sur le vieux champ gaulois que nous cultivons depuis si longtemps,

un jour viendra où les productions du travail et de la terre ne pourront plus nous suffire ; nos secousses périodiques ne sont que des signes précurseurs.

On peut bien dire, dans un discours politique, que les déshérités descendent dans la rue pour réclamer telle ou telle franchise électorale.

Je réponds : ils y descendent, parce qu'ils veulent vivre, non pas simplement manger du pain, se vêtir et s'abriter, mais amasser, se conquérir une épargne plus facilement qu'ils ne le peuvent faire dans leur situation présente ; ils sont inconscients peut-être, mais en somme, ce sont des appétits bien souvent légitimes qui les conduisent au désordre, et ils s'imaginent qu'en changeant la forme du gouvernement, ils changeront leur situation sociale, erreur dont profitent les ambitieux de tous les partis. Le mal est dans les institutions, et non dans la forme gouvernementale.

Quand une nation est arrivée à un certain chiffre de population, un gouvernement, la République par exemple, peut satisfaire davantage la dignité et la liberté humaine. Aucun ne saurait avoir la prétention de décréter l'abondance, le jour où la terre supportera plus d'habitants qu'elle ne peut en nourrir.

En créant un immense mouvement d'expansion au dehors, en abandonnant fermement, après avoir réglé toutefois ses comptes avec la Prusse, toute idée d'annexion européenne, en transportant résolûment son

champ d'action dans l'extrême Orient, la France jouera de nouveau un grand rôle dans le monde, ce qui est conforme à ses aspirations traditionnelles, et elle envisagera sans effroi l'avenir et le développement de sa population, car, comme une bonne mère de famille, elle aura pour des siècles assuré la vie et le bien-être de ses enfants.

Cambodjens, Siamois, Annamites, tous les peuples de l'Indo-Chine, en un mot, en moins de vingt ans, auront accepté notre drapeau, et ils béniront la main tutélaire qui saura les arracher à leurs gouvernements corrompus et despotiques, qui les fera propriétaires des terrains dont ils ne sont que les usufruitiers, qui abolira leurs coutumes pénales basées sur les plus affreuses tortures, et par l'infusion d'un sang plus jeune, plus énergique, les relèvera de l'abrutissement où plusieurs milliers d'années d'esclavage religieux et social les ont plongés.

L'Indo-Chine doit devenir le Fear-West de la France. Je n'hésite pas à dire que, si nous avions réalisé les projets de Dupleix, la possession de l'Inde nous eût sauvés de l'invasion de 1870.

Obligés d'entretenir, dans cette immense contrée, une armée de deux cent cinquante mille hommes au moins, le climat nous eût forcés, suivant le système anglais, de n'imposer à nos soldats qu'un service de trois ans. Eh bien, à l'heure du danger, comptez de vingt-trois à qua-

rante ans, combien nous eussions pu mettre en ligne de soldats aguerris, rompus à la discipline et faits au métier des armes.

Il y a plus, cette guerre néfaste n'eût pas eu lieu; les soins de notre politique coloniale nous eussent détournés de notre ridicule politique *des nationalités*... et puis on nous eût trouvés trop redoutables pour oser nous attaquer.

C'est sa grande expansion dans les contrées de l'Orient et de l'Océanie, qui a fait adopter à l'Angleterre sa politique de non intervention en Europe, que l'on taxe d'égoïste, et qui, au point de vue anglais, n'est qu'une politique de conservation.

Cette nation a si bien compris le grand rôle que nous pourrions jouer dans l'extrême Orient, que depuis deux siècles elle n'a jamais manqué de nous jeter une coalition sur les bras, chaque fois que les loisirs de la paix nous permettaient de reprendre la politique de Colbert.

Le Canada, les Antilles, Saint-Domingue, dont le soulèvement fut soudoyé par l'Angleterre, l'Ile de France, les Séchelles, l'Inde, sont autant de tristes et sinistres étapes de la haine anglaise contre la France, que les Français devraient bien ne pas oublier.

Paul Ier de Russie conçoit avec Napoléon le projet d'une descente dans l'Inde.

Il meurt assassiné !

Radama, roi de Madagascar, demande le protectorat de la France. —

Il meurt assassiné !

M. Lambert, consul de France à Aden, veut doter son pays d'un établissement sur la côte d'Arabie, c'est une étape vers l'Inde.

Il meurt assassiné !

Si nous en étions encore aux superstitions du moyen âge, ce serait à croire que la France a le mauvais œil. Et l'expédition du Mexique ?

J'en veux dire un point ignoré de beaucoup, et qui montre la main de l'Angleterre sous les bons Jecker.

Un édit de 1686 déclare Madagascar possession de la couronne de France, il y eut prise effective de possession, et un fort fut construit dans la baie de la Dauphine. Après plusieurs tentatives pour soumettre l'île, dont la dernière ne remonte qu'à 1831, tentatives que l'or anglais fit échouer, l'empire voulut faire revivre des droits que nous n'avions pas abandonnés, et une expédition fut résolue dans le plus grand secret.

Malgré les précautions que l'on put prendre, l'Angleterre fut informée du projet, et elle se tint prête à saisir l'occasion qui pourrait lui permettre d'entraver l'expédition.

On m'a affirmé qu'elle avait déterré Jecker pour l'adresser à qui de droit... Je n'y puis croire, bien que les diplomates anglais soient très fins. Toujours est-il

qu'aux premières difficultés qui éclatent avec le Mexique, elle fait mousser l'affaire qui n'était guère plus importante que celles qu'on voit tous les jours dans ce pays de *pronunciamientos*, se joint ostensiblement à la France et envoie à la Vera-Cruz un petit détachement de troupes, dont le chef avait dans sa poche l'ordre écrit, de se retirer après le débarquement par tous les moyens possibles.

La France était engagée, on savait qu'elle ne reculerait pas, c'était tout ce que voulait sa loyale alliée ...

L'expédition de Madagascar était renvoyée aux Calendes, et nous perdions la vieille et précieuse amitié des Etats-Unis. La guerre de Crimée nous avait déjà brouillés avec la Russie.

Et comme les défaites de 1870 ne sont qu'une conséquence des folies du Mexique, qui avaient englouti deux milliards, nos meilleures troupes et tout notre matériel, c'est encore à l'acquit de l'Angleterre que nous devons porter nos derniers désastres.

Chaque faute, chaque oubli dans la vie des peuples sont expiés durement. Vivre au jour le jour dans le concert européen, sans politique nationale, sans tradition, est la pire de toutes les situations, et la suppression presque complète de toute expansion au dehors, de tout mouvement colonisateur centuple les dangers des commotions intérieures.

Toute nation civilisée a le droit indiscutable d'éten-

dre le plus possible son influence, d'appeler au progrès les populations sauvages de l'Océanie, de l'Afrique et de l'Amérique, comme aussi de chercher à guérir de leur enfance sénile, de leur décrépitude, les nations de l'Asie qui, après avoir joué un si grand rôle dans le passé, s'éteignent au milieu d'une corruption sacerdotale et monarchique que nous ne soupçonnons même pas en Europe.

Au point de vue humanitaire, dans un intérêt social, et en face de ces immenses contrées dont les richesses ne sont pas exploitées par leurs habitants peu nombreux, les nations rentrent dans le droit naturel qui permet l'occupation de la terre à tout nouvel arrivant, à côté du premier occupant, en limitant le droit de chacun à la portion qu'il peut cultiver.

Un peuple a donc le droit de se répandre au dehors, de s'ouvrir des routes nouvelles pour le jour où son berceau sera devenu trop étroit ; c'est le combat de la vie, et son expansion sera légitime, pourvu qu'il la limite à ses besoins et l'appuie sur la civilisation.

Voilà comment la France pourra jouer un grand rôle colonial en Asie, d'accord avec ses intérêts, ses besoins et ses sentiments humanitaires, en face des Anglo-Saxons qui, pour la satisfaction de leurs appétits, n'ont fait qu'épaissir le nuage d'abrutissement qui enveloppait les populations qu'ils ont soumises dans ces contrées.

Comme prélude à mes récits de voyages dans l'Indoustan, et à l'étude des grandes ruines des palais, des temples et des pagodes indous, je vais tracer un tableau rapide de l'ancienne civilisation de la vieille terre des Brahmes et des nombreuses invasions qu'elle a subies jusqu'aux dernières conquêtes européennes.

Je m'attacherai surtout à bien signaler les causes de l'insuccès des unes, et de la réussite des autres.

Appelé par mes fonctions de magistrat dans nos établissements de l'Inde à vivre avec les indigènes au centre même de cette colossale puissance anglaise, dont le développement et la solidité étonnent à juste titre le monde civilisé, j'ai cru qu'il pouvait *être bon*, utile même de mettre en face l'un de l'autre l'opprimé et l'oppresseur, l'Indou et l'Anglo-Saxon, et de les faire connaître tels que je les ai vus et appréciés tous les deux.

Je m'efforcerai d'indiquer également quel doit être pour l'avenir le rôle de la France, non dans l'Inde, où l'exiguïté de nos possessions est une barrière sérieuse au rayonnement de notre influence, mais dans l'Indo-Chine où nous sommes solidement établis.

Nous devons abandonner sérieusement toute idée de retour sur la côte de Coromandel : l'Angleterre jouerait une partie suprême, et prodiguerait ses milliards à une coalition contre nous, plutôt que de consentir à perdre ses possessions actuelles, mais nous devons

faire reconnaître notre autorité sur Madagascar qui nous appartient, et nous développer dans l'extrême Orient par la Cochinchine.

Renonçant en Europe à toute politique autre que celle de la défense et le proclamant bien haut, il nous faut transporter sur un autre terrain l'énergie de la France. Faisons des colons de tous ceux qui veulent arriver trop vite. Offrons ces splendides contrées à leurs efforts, transformons l'agitation de la rue en une ambition légitime, la France y gagnera la paix au dedans et au dehors et des siècles de prospérité.

Si modeste que puisse être mon effort pour créer ce mouvement, je le produis dans la mesure de mes forces, et crois faire œuvre de bon citoyen.

Je remonte à l'Inde ancienne, pour mieux expliquer les causes de sa chute et faire comprendre comment la plupart des autres nations de l'extrême Orient arrivées au même degré d'immobilité, de faiblesse et de décrépitude, doivent fatalement, tôt ou tard, recevoir l'impulsion de la civilisation européenne. J'explique le présent par le passé.

Je me suis efforcé d'être impartial dans mes jugements sur la domination anglaise... Mais il est impossible à la conscience humaine de rester toujours calme en face de certains forfaits, et d'attendre, après avoir aidé à dresser l'acte d'accusation, que la postérité tienne ses assises.

Chaque fois que cela m'a été possible, j'ai conservé à cette étude, la forme du voyage, telle qu'elle résulte de mes notes écrites chaque jour pendant de longues années ; ce mode m'a paru plus attrayant pour la lecture, et j'ai pensé qu'il était possible de *voir juste* et de *dire vrai*, sans qu'on soit absolument obligé de se séparer du mouvement, de l'imprévu, et de la poésie, qui sont les ornements naturels de ces contrées toutes imprégnées de parfums et de soleil.

Je ne voulais pas faire une préface... que le lecteur veuille bien m'excuser, si au cours de ce chapitre je me suis laissé entraîner, presque sans y songer, à en écrire une.

***

L'histoire de l'Inde n'est point faite encore. Plusieurs siècles d'exhumation et de travaux de tous genres, en linguistique, en philosophie, en astronomie, en science religieuse sont nécessaires pour amasser les matériaux de cette œuvre gigantesque qui ne sera menée à bonne fin que par une école supérieure de sanscrit établie dans le Sud de l'Inde, et dont le personnel étudiant, sous la haute direction des Pundits et des Brahmes, sera recruté parmi les élèves les plus distingués de notre Ecole normale.

Je ne me lasserai pas de répéter cette vérité, chaque

fois que je parlerai de cette contrée qui fut le berceau de toutes les races indo-européennes.

La civilisation brahmanique ne pourra jamais s'étudier à distance, et le jour où on se décidera à fouiller dans ce merveilleux passé, à traduire les milliers de manuscrits qu'il nous a légués dans toutes les branches de la science, c'est sur le sol même où s'est développée cette civilisation qu'il faudra se rendre; alors commencera un mouvement de reconstitution des sociétés disparues, qui sera l'honneur du siècle et de la nation qui l'auront créé.

Que nous importe cette science grammaticale du sanscrit que l'on ne peut acquérir au collége de France? Ce n'est pas en classant des radicaux, en faisant de la philologie pure que l'on arrivera à dire le dernier mot sur les productions du génie indou, et à restituer à ce dernier la place immense qu'il doit occuper dans l'histoire de l'Humanité.

Cette idée si simple a pour ennemis tous les adeptes de cette prétendue érudition allemande, qui croit avoir tout fait quand elle a extrait des racines, et fabriqué des étymologies.

Revenons donc à ces grandes études historiques, philosophiques et littéraires, qui ont fait la gloire de la France, qui sont le triomphe de son esprit généralisateur, et nous ont donné, depuis des siècles, quelque influence dans le monde.

Voltaire a plus fait pour le progrès de l'esprit humain, que tous les philologues du pays de la bière.

Restons dans la patrie de ce grand homme.

Je résumerai d'un mot la pensée qui se dégage de toutes les études de philosophie religieuse que j'ai faites pendant de longues années dans le pays des Védas : Quand nous avons voulu mieux étudier nos antiquités nationales, déchiffrer nos vieux manuscrits, les capitulaires de nos anciens rois, les inscriptions à demi effacées de nos monuments, nous n'avons pas décrété l'établissement d'une école des Chartes à Pékin ou à Honolulu, nous l'avons installée à Paris... Quand vous voudrez connaître sérieusement l'Inde ancienne, vous y créerez une école qui sera une pépinière de savants et d'orientalistes dignes de ce nom ; vous ferez pour les quinze à vingt mille ans de civilisation de l'extrême Orient, ce que vous avez fait pour les antiquités grecques et égyptiennes, vous irez les étudier chez eux.

C'est ainsi que je refléchissais, sans avoir personne auprès de moi à qui j'eusse pu traduire mes impressions, en face de l'immense pagode de Chalambrum dans le Carnatic, à mi-chemin environ de Pondichéry et de Karikal.

Les vacances judiciaires avaient commencé l'avant-veille, 25 décembre 1865, et j'étais parti le jour même, avec deux domestiques, un Brahme absent en ce moment, et le véhicule classique de ceux qui voya-

gent dans un but d'étude, (une simple charrette couverte, traînée par des bœufs), pour faire une excursion ethnographique de Pondichéry aux royaumes du Tandjaor et du Travencor, qui s'étendent jusqu'au cap Comorin, à l'extrémité sud de l'Indoustan, et de là, me rendre aux grandes ruines du Deccan.

C'est là que les traditions, les manuscrits et les monuments ont le mieux échappé aux invasions arabes, musulmanes et européennes, qui ont couvert les contrées du nord de sang et de ruines.

Avant de conduire le lecteur à travers ce pays étrange, sans attrait pour le touriste d'occasion que l'isolement, la température et les fauves épouvantent, mais plein d'un charme mystérieux et profond pour qui aime à faire parler les ruines, à vivre avec sa pensée au milieu des vestiges d'un monde disparu, à comparer les mœurs, les coutumes anciennes avec les nouvelles,.. je crois nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur le passé de l'Inde, et les causes multiples de décadence qui ont fini par faire de cette antique contrée le champ de bataille de tous les aventuriers du monde.

Cette revue générale du passé aura le double avantage de mieux faire comprendre les choses du présent, et de m'éviter de trop fréquentes excursions historiques, chaque fois que je serai en présence de monuments ou de faits appartenant aux différentes dominations qui se sont succédé sur cette terre.

Je serai aussi bref que le sujet peut le comporter, me bornant à une esquisse d'ensemble. Je laisserai la légende, les traditions mystérieuses, les détails de mœurs, les aventures héroïques et fabuleuses, se placer plus naturellement en cours de voyage dans les différentes provinces auxquelles ils se rapportent.

Pour rendre toute ma pensée, puisque je vais voyager dans l'Inde, n'est-il pas utile de donner au lecteur quelques idées générales qui lui permettront de me suivre ensuite avec plus d'intérêt?

Les pundits et les brahmes savants prétendent que la presqu'île actuelle de l'Indoustan est le restant d'un immense continent, morcelé par les derniers bouleversements géologiques, qui s'étendait au loin dans le sud-est, suivant la direction de Java, Sumatra et Bornéo. Ce continent aurait été habité par des populations auxquelles ils donnent le nom de Rutas, mot dont la racine sanscrite signifierait vaillant, brave à la guerre.

Ces Rutas, arrivés déjà à un haut degré de civilisation, seraient les ancêtres des Indous, qui auraient reçu d'eux les Védas et Manou, les livres saints primitifs, le sanscrit, la langue sacrée, et le tamoul, la langue vulgaire.

Après des bouleversements diluviens, dont la légende religieuse paraît avoir conservé un souvenir précis, puisqu'elle raconte que les Védas furent sauvés

des eaux par une incarnation de Vichnou, les tribus Rutas, dont un assez grand nombre échappa au grand cataclysme, paraissent avoir vécu pendant plusieurs milliers d'années à l'état pastoral, sous la direction de leurs anciens et des prêtres ; aussi haut qu'on remonte dans les traditions les plus nuageuses, la terre qu'ils habitaient et dont ils prirent le nom portait déjà le nom d'India.

Les brahmes ne sont point d'accord sur l'étymologie de ce mot.

Selon les uns, l'Inde aurait reçu son nom d'*Indra*, dieu des sphères inférieures.

Selon les autres, elle se serait appelée ainsi du mot sanscrit *Indou*, un des noms de Soma, la Lune, à cause de l'influence que cette planète exerce sur la nôtre.

Enfin, les poëtes prétendent qu'après le dernier diluvium la contrée s'étant couverte de ces larges fleurs bleues aimées de Vichnou, elle aurait reçu le nom d'India, la terre du lotus.

Pendant cette primitive époque, l'Inde conserva de l'Être suprême l'idée la plus simple et la plus pure : le seul Dieu auquel étaient adressés des hommages dégagés de toute superstition hiératique, était Brahma-Swayambhouva, l'Être existant par lui-même, dont Manou, ce législateur qui se perd dans la nuit antéhistorique, a donné la définition suivante :

« C'est un être existant par lui-même, qui n'est pas à la portée des sens externes, que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, que nul ne peut comprendre, éternel, l'âme de tous les êtres. »

Le poëte Valmiki a dit de lui également :

« Es-tu l'éclair qui sillonne l'espace, le tonnerre qui gronde dans la nue, le Gange aux flots sacrés ou le mystérieux Océan? Es-tu la grande voix qui parle aux orages sur les sommets de l'Himavat (Himalaya)?

***

« Es-tu ce vent surnaturel (virgatha) qui soulève les sables du pays de Madyadèsa comme les flots en courroux? Es-tu la brise des nuits qui gémit sur les eaux des lacs, qui murmure dans le feuillage des grands bois, et courbe sur son passage l'herbe divine du cousa?

***

« Es-tu le swarga (ciel), que les devas (anges) habitent, que les sages regardent comme le terme de l'exil? Es-tu l'éther immense où s'agitent des milliers d'étoiles? Es-tu la terre, es-tu les eaux, es-tu le feu qui dévore, es-tu le soleil bienfaisant?

***

« Es-tu la vie source de toute vie, l'âme de toutes

les âmes, le principe de tous les principes? Es-tu l'amour qui unit tous les êtres, la force qui conserve, détruit et renouvelle? Es-tu la mort, es-tu le néant?

***

« Je ne te connais pas, mais je sais que tout n'est que par toi, et rien en dehors de toi, que tu existes par ta propre puissance, que l'infini, l'immortalité, l'espace ne sont rien pour toi. Je ne te connais pas, ô Narayana, mais je sais que *tu es* et as *toujours été*, et cela me suffit pour attendre la fin qui sera ma naissance en toi. »

Hymne à Hyranyayarba. (VALMIKI.)

***

Ce Dieu, qui fut celui des populations primitives de l'Inde, perdit son unité et sa grandeur dès que les prêtres sentirent le besoin de se servir de lui pour donner plus de force à leur domination.

On trouve dans les anciennes traditions de l'Inde trois genèses qui sont un sujet de profond étonnement pour le penseur.

La première, antérieure aux Védas, fait créer l'homme et la femme dans l'île de Ceylan par Brahma. Adhima et Héva, car ce sont les noms qu'ils reçoivent à leur naissance, perdent, par une désobéissance, le paradis de délices dans lequel ils avaient été placés,

sont réduits à gagner leur vie par le travail, et n'obtiennent leur délivrance que par la mort.

La seconde, d'accord avec le naturalisme scientifique des Védas et de Manou, considérant l'ensemble et le particulier, déclare que l'ensemble est éternel, que le particulier se modifie et se transforme sans cesse, et que la vie et la mort des êtres animés ne sont que les agents qui aident à ces transformations.

Dans ce système, l'espèce humaine n'est que la résultante de toutes les espèces, et n'est point le fait d'une création immédiate.

M. Darwin et ses disciples ne se doutent guère que leur système, prétendu nouveau, a déjà quelque quinze à vingt mille ans d'existence, et que Manou est le véritable auteur de la doctrine sur la sélection naturelle.

Ne vous récriez pas, voici le texte :

Après avoir exposé que tout ce qui existe naît du germe constamment et éternellement fécond que Brahma a déposé dans les eaux, le législateur brahmanique ajoute, liv. I et III, slocas 20 et 76 :

« L'offrande de beurre clarifié à Brahma, accomplie convenablement, fait élever l'eau vers le soleil en vapeur ; du soleil elle descend en pluie, de la pluie naissent les végétaux alimentaires, et de ces végétaux les animaux.

***

« Chacun des êtres acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un élément est élevé dans la série et plus il a de qualité. »

***

Je n'ai pas le temps d'insister.

Dans ce système scientifique, on voit percer le bout de l'oreille de l'homme du temple, introduisant ses prières et ses offrandes au milieu d'une théorie purement naturaliste.

Le Vriddha-Manava, ou ancien Manou, ne parle que de l'eau qui du ciel vient féconder la terre et être l'agent général de toutes les transformations organisées.

Ces deux genèses ont une origine facile à établir : l'une est une légende poétique éclose dans les pagodes, l'autre a été sans aucun doute formulée par la science, mais une science qui reconnaissait Dieu comme le commencement et la fin de tous les phénomènes de la vie.

Dans l'une et l'autre de ces traditions, tous les hommes étaient égaux, avaient les mêmes droits; anges déchus ou animaux perfectionnés, ils procédaient de la même souche, et il était difficile en cet état de créer le maître et l'esclave.

La troisième genèse, d'une origine purement sacerdotale, fut chargée d'obvier à cet inconvénient, et les

brahmes l'introduisirent furtivement dans Manou, pour l'appuyer de son autorité ; mais, par une singulière inconséquence, ils laissèrent subsister dans le vieux législateur toute la genèse naturaliste qui devait démontrer jusqu'à l'évidence leur interpolation.

Après avoir montré l'univers comme un tout dont les atomes se transforment et se modifient sans cesse dans le sens de la perfection, et placé l'homme au sommet d'une de ces séries progressives, de telle sorte qu'il serait la modification finale d'une série inférieure, et le commencement d'une série supérieure, Manou ne pouvait pas, dans le même livre, à quelques pages de distance, admettre une genèse théocratique, qui était le renversement de ce système. On peut donc dire qu'il y a dans l'Inde deux Manou : le Vriddha-Manava, ou ancien Manou, dont l'œuvre monumentale écrite en cent mille distiques, est, pour ainsi dire, une encyclopédie de toutes les sciences de l'Inde primitive et de ses ancêtres, et le Manava-Dharma-Sastra, ou Code des lois de Manou, qui n'est qu'un abrégé de l'ancien législateur, entièrement défiguré par les interpolations sacerdotales. Le Vriddha-Manava que l'on croit perdu en Europe, est tout simplement caché avec soin par les Brahmes, car une croyance superstitieuse leur en défend la vulgarisation.

J'ai vu et touché *moi-même*, l'exemplaire de la pagode de Chalambrum dans le Carnatic, composé de cent

fascicules en feuilles de palmier, de mille slocas chacune.

Malgré cela, le Manou *dit moderne*, peut encore invoquer, d'après les documents les plus irréfutables, une antiquité de plus de douze mille ans avant notre ère. Ce chiffre n'est rien pour l'Inde.

Il ne sera rien pour nous, le jour où nous consentirons à laisser de côté notre chronologie enfantine, basée sur la fable biblique.

Voici cette genèse singulière, qui, pour des siècles, va créer les castes et l'esclavage dans le monde :

«... Pour la propagation de la race humaine, *de sa bouche*, *de son bras*, *de sa cuisse*, *de son pied*, le Souverain Maître produisit le Brahme, le Xchatria, le Vaisya et le Soudra.

***

« Pour la conservation de cette création entière, l'Être souverainement glorieux assigna des occupations différentes à ceux qu'il avait produits de sa bouche, de ses bras, de sa cuisse et de ses pieds.

***

« Il donna en partage aux Brahmes, l'étude et l'enseignement des Écritures sacrées, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir.

***

« Il imposa pour devoirs aux Xchatrias, de protéger le peuple, d'exercer la charité, de faire la guerre, d'étudier les livres saints sous la direction des Brahmes, et de ne pas abuser des plaisirs des sens.

***

« Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au Vaisya.

***

« Mais le Souverain Maître n'assigna au Soudra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leurs mérites.

***

« Par son origine qu'il tire du membre le plus noble, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la Sainte Écriture, le Brahme est de droit seigneur de toute la création.

***

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du Brahme, par sa primogéniture et sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.

***

« Le Brahme ne mange que ce qui lui appartient, ne

reçoit comme vêtement que ce qui est déjà à lui, en faisant l'aumône avec la chose d'autrui, il ne donne que ce qui lui appartient. C'est par la générosité des Brahmes que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

***

C'est ainsi que les prêtres établirent leur domination et firent émaner de Dieu lui-même, tout le système. Au sommet, les Brahmes, maîtres de tout, puis les chefs qui tenaient d'eux leur pouvoir, puis les marchands et cultivateurs, chargés de travailler pour les hautes classes, et enfin le Soudra, qui fut l'esclave de tout le monde.

Voilà l'origine du droit divin et de toutes ces théories insensées qui voudraient encore faire de nos jours, les peuples esclaves du prêtre et du roi.

Si solidement qu'elle fût organisée, cette société portait en elle un ferment de dissolution qui brisera toujours les trames les mieux organisées.

Brahmes et Xchatrias, prêtres et rois, ne pouvaient éternellement s'entendre pour l'exploitation du peuple. Les chefs, qui tout d'abord n'étaient que les délégués des Brahmes, peu à peu se rendirent héréditaires, et aspirèrent bientôt à secouer complétement le joug des prêtres.

Une étincelle devait mettre le feu aux poudres. Le Brahme Pundit Vasichta, ayant réclamé, pour la con-

sacrer au culte de Siva, la belle Nalika, fille du Xchatria Viswamitra, dont il était éperdûment amoureux, le père refusa de livrer sa fille, assembla ses guerriers et se déclara indépendant dans la province de Cosala qu'il gouvernait.

La plupart des autres Xchatrias suivirent son exemple, et tous ensemble ayant défait en plusieurs rencontres les armées brahmaniques, vinrent mettre le siége devant Asgartha, la ville du Soleil, capitale des Brahmes, où régnait le chef religieux et temporel de l'Inde entière, le Brahmatma Outtami-Richi.

« Après un long siége, la ville du Soleil fut prise et Viswamitra se fit proclamer Artaxchatria, c'est-à-dire, *Grand Roi* de l'Inde entière. Mais tel était le prestige de l'idée religieuse que le premier soin du nouveau chef qui fondait son autorité sur les ruines du pouvoir sacerdotal, fut de gagner les prêtres en les comblant de richesses et d'honneurs, et en proclamant qu'il n'était lui-même, comme par le passé, qu'une émanation de leur puissance.

Viswamitra se servit d'eux pour courber sous le joug toutes les autres provinces de l'Inde, dont les Aryas[1], à son exemple, s'étaient déclarés indépendants.

1. Arya, en sanscrit, excellent, puissant, chef, titre des membres de la caste des Xchatrias. L'érudition de certains Franco-Allemands en a fait un peuple — les Ariens, — c'est comme si nous faisions un peuple des prudents de Rome.

Les Brahmes acceptèrent d'autant mieux leur situation nouvelle, qu'ils n'avaient jamais gouverné directement leur vaste empire, et deux générations de rois ne s'étaient pas succédées, qu'ils avaient peu à peu reconquis toute leur puissance.

Pendant plusieurs milliers d'années, les Rajahs, complétement mis en tutelle, ne choisirent leurs conseillers, leurs ministres, les hauts fonctionnaires de l'état que dans la caste sacerdotale.

Des guerres gigantesques auront beau bouleverser l'Inde entière, la replacer sous l'autorité des prêtres, l'émanciper de nouveau, puis la diviser en une vingtaine de royaumes particuliers, partout les Brahmes conserveront leur situation, et maintiendront les Rajahs dans l'obéissance, par la superstition religieuse.

Il ne faudra rien moins pour anéantir leur puissance, que les invasions mogoles, musulmanes et européennes, qui, même en les renversant comme pouvoir politique, compteront encore avec leur prestige religieux.

C'est pendant cette période, qui va de la prise d'Asgartha qui eut lieu dix mille ans environ avant notre ère, — la date est fixée au livre des Zodiaques, — à la dernière révolte sans importance pour l'autorité brahmanique, celle de Souryastara (qui répand le culte du Soleil), — Zoroastre, deux mille ans avant notre ère, — que se sont produites toutes les apparitions, incarnations et autres manifestations de la divinité. Les unes,

comme celles de Vamana et Parasourama, suscitées par les Brahmes dans l'intérêt de leur pouvoir, et pour frapper l'imagination des Rajahs et des peuples ; les autres, comme celles d'Iodah et de Manou Vena, qui ne furent que des tentatives d'émancipation politique ; les autres, enfin, comme celles de Christna, le fils de la Vierge Devanaguy, et de Bouddha, le fils d'Avany, qui furent le signal de véritables révolutions religieuses dirigées contre les prêtres, mais que ces derniers surent habilement faire tourner à leur profit.

C'est également pendant cette période, que les chefs militaires vaincus par les Brahmes, depuis Manou-Vena qui s'enfuit en Égypte, jusqu'à Zoroastre qui se réfugie en Perse, s'échappent de l'Inde par toutes les issues, vont coloniser le monde et répandre partout la langue, les lois et les traditions religieuses de la vieille contrée des Brahmes et des Xchatrias.

Refaire l'histoire de toute cette époque, pendant laquelle l'Inde déversa sur le globe ses populations et ses idées, sera l'œuvre de plusieurs générations d'indianistes.

Voici les principaux jalons chronologiques de cette histoire tels que je les ai donnés dans mes Études religieuses sur l'Inde ancienne [1].

Nomination du Brahmatma Yati-Richi, qui signale

1. Bible dans l'Inde. — Les fils de Dieu. — Christna et le Christ. — Histoire des Vierges. — Fétichisme. — Polythéisme. — Monothéisme.

la fin des époques primitives et pastorales, et consolide la domination des prêtres, par l'établissement d'un chef religieux et civil appartenant à la caste des Brahmes et des initiés. 13,300 avant notre ère.

Révolte des chefs xchatrias contre l'autorité brahmanique, prise d'Asgartha, capitale des Brahmes, Viswamitra, premier roi de l'Inde. 10,000 ans avant notre ère.

Révolte des chefs aryas contre l'Artaxchatria, (grand roi) Pratichtha. — Ils appellent à leur secours les montagnards de l'Himalaya, qui pour la première fois mettent les pieds dans les plaines fertiles de l'Inde. Le brahme Paraçourama fait rentrer les révoltés dans le devoir, environ 8,000 ans avant notre ère.

La légende en fait une incarnation du dieu Vischnou.

Prise de Lanka (Ceylan) et soumission du Deccan par Rama élevé au rang d'incarnation. 7,500 ans av. notre ère.

Révolte de Manou-Vena contre l'autorité des Brahmes ; battu par ces derniers, il s'enfuit à travers la Perse avec ses compagnons, et colonisa l'Egypte, environ 7,000 ans av. notre ère.

C'est le guerrier législateur dont l'Egypte a gardé le souvenir sous le nom de Manès.

Invasion des plaines de l'Indoustan par les montagnards de l'Himalaya, sous la conduite d'Iodah et de Skandah.— Destruction d'Asgartha, la ville du Soleil.

— Victoire d'Agastya.— Iodah et Skandah chassés de l'Inde vont coloniser la Slavie et la Scandinavie. 5,000 ans av. notre ère.

Révolte d'Hara-Kala, fils d'Agastya ; vaincu, il va coloniser la Perse et l'Asie-Mineure. 5,000 ans av. notre ère.

Naissance de Christna, incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue. 4,800 ans av. notre ère.

Mort de Christna, 4,760 ans avant notre ère.

Naissance de Gautama-Bouddah. Révolution bouddhiste. Prithou fonde la dynastie Sòma-Vansa, 4,620 ans avant notre ère.

Colonisation du Thibet, du nord de la Chine, du Japon, de la Corée, de Java, Bornéo, Sumatra, des îles de la Sonde. 5,000 ans avant notre ère.

Vivaswata fonde la dynastie Sourya-Vansa. 4,000 ans avant notre ère.

Soixante-dix princes de la race solaire règnent sur l'Inde entière jusqu'en l'an 1,500 avant notre ère.

Guerres des Pandous et des Couroûs, deux branches de la dynastie Sourya-Vansa, qui se disputent le trône. 1,500 ans avant notre ère.

A la suite de ces querelles, tous les princes et rois tributaires de l'Artaxchatria deviennent indépendants, et leurs États forment autant de royaumes différents, environ en l'an 1,450 avant notre ère.

A partir de ce moment jusqu'en 664 de notre ère, date de l'invasion des Arabes, l'histoire de l'Inde ne se compose plus que des traditions particulières des différentes provinces devenues libres, et depuis les invasions arabes et mogoles, jusqu'aux conquêtes européennes, elle se confond avec celle de ses envahisseurs.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits et événements qui se rapportent à ces différentes époques ; j'aurai occasion de parler des plus intéressants en parcourant les lieux et visitant les monuments qui les rappellent.

Je me bornerai, pour le moment, à indiquer quelle fut la physionomie spéciale de chacune de ces époques.

La domination brahmanique primitive, et ensuite celle des rois, fut tantôt paternelle, tantôt despotique, comme cela arrive dans toutes les contrées où le gouvernement est fondé sur l'esclavage des masses et la puissance d'un seul. Les Brahmes et les Xchatrias firent fleurir les arts, les lettres et les sciences, mais dans leurs castes seulement ; c'est sous eux que furent construits tous les grands monuments de l'Inde, que furent écrits tous les grands ouvrages, dont la civilisation s'honore ; il ne leur manqua pour réaliser peut-être la plus grande somme de progrès à laquelle l'esprit humain puisse atteindre, que d'introduire la

liberté dans leur gouvernement et d'appeler à l'initiation de la science, cette masse de Vaysias et de Soudras, dont ils avaient fait des bêtes de somme, des instruments de richesse.

Certes, Brahmes et Xchatrias s'étaient préparé ainsi une nation facile à gouverner et impuissante à secouer le joug; ils en obtinrent longtemps respect, soumission, dévouement et richesses, mais du jour où les populations du nord regardèrent d'un œil jaloux la fécondité de l'Indoustan, du jour où l'invasion mogole s'avança contre eux, c'est en vain qu'ils tentèrent de se défendre. Tous leurs efforts furent impuissants à galvaniser ce peuple qu'ils avaient atrophié pour assurer leur pouvoir. N'ayant pas été au profit, il refusa d'être à la peine. Seuls, les Xchatrias se firent tuer, mais sans parvenir à reculer l'heure fatale de la chute, et les Brahmes, tout en implorant dans leurs pagodes un Dieu impuissant à les sauver, virent s'écrouler leur domination, grâce aux précautions prises par eux pour la conserver. Le morcellement de l'Inde en une foule de principautés et d'États indépendants commença la décadence que les invasions étrangères devaient achever.

Pendant un demi-siècle, les Arabes qui étaient arrivés jusqu'à l'Indus, firent une série de tentatives pour s'établir dans l'Inde; chaque fois ils signalèrent leur passage par le meurtre, le pillage et l'incendie; leur dernier effort, sous les ordres de Cassim, neveu de

Ben-Hadj, gouverneur de Bassora, prenait la tournure d'une véritable conquête, lorsque la triste fin de ce chef habile, mis à mort par les ordres du calif Oualid, arrêta les progrès des armées mahométanes; et bientôt les Musulmans furent complétement expulsés de l'Inde.

Ils devaient n'y revenir que quelques siècles plus tard avec les Tartares et les Mogols, convertis à la loi de Mahomet, qui soumirent à leur autorité presque toute la péninsule.

L'histoire des luttes de Mahmoud, d'Allah-el-Din, d'Ibrahim, de Baber, fondateur de l'empire mogol, d'Humaïoun, d'Akbar, de Djihangir, de Shah-Jehan, d'Aurengzeb, d'Abou Hussein de Golconde, de Shah-Allam, de Nadir et d'Ahmed dépasse les inventions les plus invraisemblables du roman, et à côté des actes les plus sanguinaires et des plus épouvantables dévastations, nous offre par milliers, tant du côté des envahisseurs que du côté des Indous, les exemples les plus singuliers de courage et de dévouement. L'histoire entière de la Grèce, en présence de celle-ci, aurait à peine la valeur d'un épisode, l'épopée romaine pâlirait devant ces dix siècles de combats de géants sur le Gange et sur l'Indus.

L'enseignement officiel semble ne s'en point douter, et alors qu'il farcit le cerveau de ses élèves des détails les plus ridicules sur une antiquité de convention,

peuplée de nymphes, de dieux, de héros impossibles, de gens qui coupent la queue de leur chien pour faire parler d'eux, de soldats qui arrêtent des vaisseaux avec leurs dents, etc., il ne daigne s'occuper ni de l'Inde ancienne, dont nous sommes les fils, ni des grandes luttes plus modernes qui, en épuisant et divisant les forces de ce pays, ont fini par le jeter sous le joug de l'Angleterre.

Quoi de plus logique cependant que d'enseigner à nos fils les causes de toutes les grandes révolutions qui ont agité l'Orient et l'extrême Orient, de leur faire comprendre que ces contrées appellent de nouvelles énergies, de les préparer au rôle que la France pourra y jouer dans l'avenir, et surtout de leur apprendre par quelles successions de fautes nous avons perdu l'Inde pour le plus grand profit de nos voisins.

A voir l'instruction peu pratique—je ne parle pas seulement de l'histoire, —que l'on donne dans nos lycées, il semblerait vraiment que tous les Français soient nés avec des loisirs et des rentes. Jusqu'à dix-huit et vingt ans on leur fait perdre leur temps à rêver sur les bords de l'Eurotas ou de l'Alphée à la poursuite d'Aréthuse, on farcit les rêves de leurs nuits de blanches apparitions qui s'appellent Diane, Hébé, Europe, Ariane, etc.; on leur apprend à couler leurs idées dans le moule des deux langues mortes, à polir des périodes à l'école de Démosthène et de Cicéron, puis on les lance dans la

vie en leur criant : Marche... et ils vont à l'aventure, ne sachant rien, incapables d'être des hommes, bien plus incapables de gagner leur vie... Tout l'enseignement est le même, histoire, philosophie, littérature, langues mortes, tout est l'histoire d'un passé utile, sans doute, à voir rapidement dans son ensemble, mais qui ne mérite pas qu'on lui sacrifie sa vie entière. Le séminaire fait des curés, le lycée des professeurs, ni l'un ni l'autre ne font des hommes.

Et l'on s'étonne qu'il y ait tant de déclassés en France ! Enseignez-leur donc l'anglais, l'allemand, et une langue orientale vivante, le japonais ou le chinois, et vous verrez si le monde deviendra vite leur empire. Certaines gens vont sans cesse répétant avec naïveté : Le Français n'aime pas à s'expatrier. Et où voulez-vous donc qu'il aille ? Dès qu'il dépasse la frontière, il ne sait plus se faire comprendre. Deux plaies rongent notre pays : la routine administrative, et la routine universitaire, et toutes deux vivent l'une par l'autre plus qu'on ne le croirait.

Une instruction pratique, dont la géographie et l'histoire universelle, les sciences exactes et les langues vivantes feront la base, doit être réclamée par tous les moyens, et si l'État ne transforme pas ses lycées, fondons des écoles libres ; à l'exemple des Américains, qui comptent d'abord et avant tout sur eux, demandons à l'initiative individuelle le moyen d'en-

voyer nos fils prendre part, dans les comptoirs du monde entier, à ces grandes luttes industrielles et commerciales, où nous ne sommes presque pas représentés, grâce à notre ignorance *voulue*, *imposée* des langues étrangères.

Si la France continue à s'agiter sur place, avec l'impôt hors de toute proportion qui nous écrase, la population qui croît et les besoins qui augmentent, avant un siècle elle ne sera plus, comme l'Espagne, qu'une nation historique.

Voilà pourquoi l'histoire du passé de l'extrême Orient, de ses luttes byzantines, des ambitions malsaines de ses prêtres et de ses rois, des trahisons de ses castes de satisfaits qui se sont toujours agenouillés devant la main qui leur conservait leurs priviléges.... est intéressante à inculquer aux jeunes générations. C'est en étudiant comment les autres ont fini, qu'un peuple apprend à ne pas mourir.

L'empire mogol, arrivé au faîte de sa puissance sous Baber, Humaïoun, Akbar et leurs successeurs, devait subir des fortunes diverses, jeter de nouveau un vif éclat sous Aurengzeb, puis succomber définitivement sous les attaques des Marhattes et des Afghans.

La première apparition des Européens dans l'Inde date de la fin du xve siècle, au milieu des splendeurs de la domination musulmane.

La découverte du cap de Bonne-Espérance ouvre

aux Portugais la route par mer de cette terre si enviée, et Vasco de Gama, Cabral, Almeyda et le grand Albuquerque en tentent successivement la conquête. Seul ce dernier réussit à donner au Portugal un vaste empire dans l'Inde, qui s'étendit un instant de la côte de Malabar à la presqu'île de Malacca. Albuquerque n'était pas seulement un homme énergique et un chef militaire du plus grand mérite, il était encore un habile administrateur. Au milieu de ses conquêtes, il conçut le projet de créer, par le mélange des deux races et l'infusion d'un sang plus jeune dans les veines du vieux peuple brahmanique, un État durable, destiné à rallier peu à peu autour de lui toutes les autres provinces de l'Inde. Pour obtenir ce résultat, il appliqua un système d'administration unique à toutes les contrées qu'il avait soumises; diminuant les impôts de façon à les convertir en simples prestations en nature, il fit porter toutes les charges de son gouvernement sur les voisins qu'il envahissait au moindre acte d'hostilité et qu'il obligeait à payer d'énormes contributions. Il maria la plupart de ses officiers à de jeunes princesses et autres femmes des castes les plus élevées; et pour faciliter ces unions il combla d'honneurs et de richesses, non-seulement les nouveaux époux, mais encore leurs familles et leurs alliés indigènes; enfin, il annula complétement l'influence de l'inquisition, en soumettant toutes les déci-

sions qu'elle rendait à une ratification qu'il n'accordait jamais.

Goa était devenue la capitale du nouvel empire. Albuquerque, entouré d'une cour mi-européenne, mi-asiatique, recevait de tous côtés des ambassades de rajahs qui recherchaient son alliance ; il les étonnait par une magnificence et un luxe inouïs, et dans ce pays où tout ce qui flatte les yeux, tout ce qui frappe l'imagination est un moyen d'attraction infaillible, on commençait à parler avec respect et admiration, du Darwar aux plaines du Bengale, du vice-roi de Pandjim (nom indou de Goa).

Il venait, en s'emparant d'Ormuz, de porter la puissance du Portugal au plus haut point qu'elle devait atteindre, lorsqu'il fut brutalement relevé de ses fonctions et reçut, avec son successeur Lope de Soarez, son ennemi mortel, l'ordre de rentrer à Lisbonne.

Le héros lusitanien succombait sous les haines jalouses que ses exploits avaient amassées contre lui. Les efforts de l'inquisition n'étaient pas non plus étrangers à sa disgrâce.

Il mourut quelques jours après avoir reçu cette fatale nouvelle. Cette mort fut pour Goa un sujet de deuil universel, et les regrets qu'elle excita furent plus vifs peut-être chez les Indous que chez les Européens, tellement il avait su gagner leur affection.

Pendant trois jours, tout le long de la côte de Ma-

labar, on brûla des pyramides de bois de sandal en son honneur, et les prêtres brahmes officièrent au bûcher comme s'il s'était agi d'un rajah indou.

La politique conciliatrice et humanitaire d'Albuquerque ne fut point suivie par ses successeurs, qui ne furent plus que les bras droits de l'inquisition, et ne parurent s'inquiéter que de deux choses : piller, rançonner, massacrer, ne laisser que des ruines et du sang partout où ils pénétraient, et faire des chrétiens par la mutilation et les tortures.

Le nom portugais, si aimé sous Albuquerque, fut bientôt en exécration dans tout le pays, et lorsque les Hollandais et après eux les Anglais tournèrent leurs efforts dans l'extrême Orient, de Ceylan au détroit de Malacca, tous les indigènes ne demandèrent qu'à s'unir aux nouveaux venus pour chasser leurs anciens dominateurs.

En moins d'un demi-siècle, toute la puissance du Portugal s'écroula sous la désaffection des Indous et l'habileté de ses rivaux, et du vaste empire des Albuquerque et des Castro, il ne reste plus aujourd'hui que Mozambique sur la côte d'Afrique, et Goa sur la côte malabare.

Ces deux pauvres possessions, couvertes de ruines, sans mouvement commercial, sans vie, ne sont plus qu'un souvenir historique de la grandeur et de la décadence maritime du Portugal.

Ruinés du côté de Java, de Malacca, de Timor, d'Amboine par les Hollandais, les Portugais ne tardèrent pas à être chassés de Surate, de tous les ports de la côte malabare et du Gouzerat, et enfin d'Ormuz, qui était alors le centre de toutes les pêcheries de perles du golfe Persique, et la station d'arrêt de tout le commerce de l'Afrique et de l'Arabie avec l'Inde.

Le Portugal expulsé,

La Hollande, se contentant de s'être établie à Ceylan, avait tourné ses efforts du côté des grandes îles du sud-est.

L'heure approchait où l'Angleterre et la France, qui s'étaient établies dans l'Inde presque à la même époque, allaient se disputer les armes à la main ce vaste empire.

Après trois quarts de siècle de luttes, la fortune devait se décider pour l'Angleterre.

Je vais dire rapidement les causes de notre insuccès et du triomphe de nos voisins, me réservant d'étudier avec plus de détails, en cours de voyage, l'administration anglaise.

Ce fut en 1664, sous Louis XIV, à l'instigation de Colbert, de cet homme de génie qui avait tracé à la France une politique coloniale qu'elle n'eût jamais dû abandonner, que fut fondée la Compagnie française des Indes. Après des commencements assez pénibles, elle était arrivée à faire de Pondichéry un des établisse-

ments les plus riches de la mer des Indes, et, en 1742, au moment où Dupleix fut nommé gouverneur de toutes ses possessions, elle avait fondé en outre les comptoirs de Mahé, Karikal, Ianaon et Chandernagor.

Les Anglais, considèrent leur adversaire acharné, Dupleix, comme un de ces merveilleux génies, réunissant en eux tous les talents, doués de toutes les capacités, et à qui il n'a manqué qu'un instrument qui fût à leur taille.

En France, beaucoup ignorent son nom, d'autres le traitent d'aventurier, et c'est presque de l'érudition que de connaître ses exploits.

Un jour, à Pondichéry, un major anglais de mes amis, qui était venu passer quelque temps chez moi, était occupé sous une vérandah à lire un livre qu'il avait pris au hasard dans ma bibliothèque ; tout à coup il lança à l'extrémité de la terrasse, avec une exclamation toute militaire, le respectable in-octavo approuvé par toutes les autorités civiles et religieuses pour l'instruction de la jeunesse.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

Mon ami s'en fut tranquillement ramasser le livre, et, allant au passage qui avait excité sa colère, il me le montra en me disant ironiquement :

— On écrit bien l'histoire chez vous. Est-ce là tout ce que vous avez à apprendre à vos enfants, sur ce héros que l'Angleterre eût placé plus haut que Wel-

lington *s'il nous eût fait l'honneur de naître Anglais!* (sic)

Je regardai : c'était un article de biographie sur Dupleix, écrit dans un de ces livres qui ont la prétention de résumer en quelques lignes la vérité historique sur les hommes et les faits, et qui ne sont que le triste produit d'une opération commerciale, qui est obligée de s'agenouiller sans dignité, sans pudeur, devant la censure civile et la férule cléricale, pour pouvoir, muni de toutes les absolutions, entrer au collége et au séminaire.

L'article, après avoir reconnu quelques talents à Dupleix, lui reproche d'avoir refusé de rendre Madras au mépris de la foi jurée, et se termine ainsi :

« Il se fit céder par un prince indien, qu'il avait placé sur le trône du Deccan, tout le territoire situé entre la Krichna et le cap Comorin, avec le titre de nabab. Enflé de ses succès, il s'engagea dans une suite d'expéditions aventureuses, et finit par lutter contre la Compagnie même dont il était l'agent, et qui voulait s'opposer à ses entreprises. Ruiné par tant de guerres, il chercha quelque temps à cacher le véritable état des choses, mais la vérité étant connue, on le rappela. Il passa le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie, à laquelle il réclamait treize millions qu'il avait, disait-il, avancés pour son service, et mourut dans la misère et l'humiliation. »

Je fermai le livre avec tristesse... il n'y avait rien à répondre... Mais sur cette vieille terre de l'Inde, illustrée par les hauts faits du héros dont les Anglais ne parlent qu'en se découvrant, je ne pus voir sans colère et sans honte que les calomnies de cette troupe de marchands et d'usuriers imbéciles qui formaient la Compagnie des Indes françaises, de cette troupe de prêteurs à la petite semaine, qui refusait argent et troupes à ses gouverneurs sous prétexte qu'ils ne s'étaient associés que pour le commerce des épices, de cette société enfin qui fit embastiller La Bourdonnais et monter sur l'échafaud l'énergique et généreux Lally-Tollendal... étaient encore enseignées officiellement à nos enfants.

Dupleix avait parfaitement compris qu'au milieu de tous ces princes, rajahs et nababs, qui de tous côtés profitaient de la décadence de l'empire mogol pour se rendre indépendants d'abord et chercher à se soumettre les uns les autres ensuite, qu'en face des Anglais qui ne cachaient pas leur haine pour nous et manœuvraient constamment pour nous faire chasser de l'Inde, il était impossible à la France de conserver et protéger ses comptoirs, si elle ne parvenait pas à chasser les Anglais et à imposer sa médiation et son protectorat à tous les princes voisins.

L'Angleterre affichait hautement la prétention de nous expulser ni plus ni moins que le Portugal, pour

augmenter ses possessions à sa guise ; il n'y avait qu'à s'en aller ou à relever le gant.

Dupleix choisit ce dernier parti, et fut approuvé par la cour de Versailles, et les marchands de denrées coloniales qui l'abandonnèrent plus tard, non pas parce qu'il avait été défait, mais, ce qui est le comble de l'aberration, ce qui est encore un secret pour l'histoire... parce que Dupleix avait chassé les Anglais qui n'avaient plus un pouce de territoire dans le sud de l'Indoustan, parce qu'il avait étendu la domination et le protectorat de la Compagnie sur des territoires six fois grands comme la France, habités par soixante millions d'hommes.

Jamais l'histoire ne vit plus d'audace, servi par un génie plus énergique.

Tous les grands conquérants se sont appuyés presque toujours sur une nation puissante ; une armée nombreuse et d'importantes ressources de toute nature.

Quand Dupleix rêva la conquête de l'Inde et le renversement de l'empire mogol de Delhi au profit de la France, il avait douze cents hommes de troupes et sa fortune particulière, qui s'élevait environ à cinq ou six millions, qu'il tenait de son père, ancien fermier général et l'un des directeurs de la Compagnie des Indes.

Ce fut à Chandernagor, qu'il administra pendant quelques années, et qu'il avait porté à un haut degré de splendeur, qu'il conçut son hardi projet.

Il venait d'être nommé gouverneur de Pondichéry, lorsque la prise de Madras par La Bourdonnais, vint activer l'éclosion de ses desseins.

Jusqu'à ce jour, les Européens qui guerroyaient sur les côtes, avaient considéré le puissant empereur mogol comme inattaquable ; il possédait une armée de plus de cinq cent mille hommes, deux mille éléphants de guerre et des trésors inépuisables ; aussi, Portugais, Hollandais, Anglais et Français, tout en combattant contre des princes qui lui payaient tribut, avaient-ils mis tous leurs soins à protester de leur respect pour sa personne et sa puissance, et de fait nul ne mettait en doute, qu'il ne lui eût suffi d'un signe pour mettre toutes les petites armées européennes à la porte de l'Inde.

Après la perte de Madras, les Anglais intriguèrent auprès de lui pour obtenir son secours ; ils le flattèrent, lui envoyèrent des présents, deux choses essentielles pour réussir auprès des Orientaux, et manœuvrèrent si bien, que le grand Mogol ordonna au nabab d'Arcot, son lieutenant, de reprendre Madras sur les Français.

Ce dernier obéit, et se mit en marche avec une armée de vingt-cinq mille hommes, dont vingt mille cavaliers et cinq mille fantassins.

Au lieu de chercher à se défendre dans Madras, Dupleix sortit avec sa petite troupe, et vint audacieusement offrir la bataille à son puissant ennemi.

Pendant tout un jour, la cavalerie du nabab vint se

briser contre l'infanterie française commandée par Bussy, qui, au bout de quelques heures, s'était fait un véritable rempart de chevaux et d'hommes. Quand l'infanterie du rajah entra en ligne, Bussy enleva ses hommes au pas de course, et acheva la déroute par une lutte corps à corps à l'arme blanche, dans laquelle les Indous perdirent les trois quarts des leurs. Sur le soir, lorsque le nabab disparut à l'horizon avec ce qu'il avait pu rallier de sa cavalerie, il laissait sur le terrain plus de dix mille cadavres. Le gouverneur de Pondichéry avait perdu un tiers de son effectif.

La téméraire valeur des Mogols n'avait pu tenir contre la discipline et l'artillerie européenne. L'annonce de cette victoire extraordinaire frappa de stupeur les Anglais et remplit les Indous d'admiration. Quelques jours après, le nabab d'Arcot envoya son fils à Dupleix lui offrir son amitié et son alliance.

A partir de ce moment, l'étoile de Dupleix ne fit que grandir.

En vain les Anglais reçoivent renfort sur renfort, prodiguent l'or à droite et à gauche, pour gagner à leur cause les princes indigènes, Dupleix les force à lever le siége de Pondichéry qu'ils étaient venus assiéger avec une armée quatre fois plus forte que la sienne, et poursuivant le cours de ses succès dans le Carnatic, dans le Maïssour, Golconde et le Deccan, il finit par asseoir un prince de son choix sur le trône de ce dernier

royaume, le plus important de l'Inde entière, et soumis, de nom seulement, au grand Mogol. Lui-même fut reconnu comme nabab du Carnatic, du Maïssour, du Tandjaor et du Travencor, et protecteur du Deccan. Plus d'un tiers de l'Inde passait ainsi sous l'autorité et le protectorat de la France.

Il ne restait plus à Dupleix qu'à jeter bas le fantôme d'empereur qui régnait encore à Delhi, et son rêve était réalisé, et le drapeau de la France flottait peu à peu sur l'Inde entière, lorsqu'à la demande de l'Angleterre, il fut révoqué de ses fonctions, et rappelé pour rendre ses comptes. La Compagnie française des Indes et le cabinet de Versailles consentirent à signer, sans motif appréciable, sans raison plausible, au milieu du triomphe général des armes françaises, l'ignominieux traité de 1754, par lequel la France perdait toutes ses conquêtes, et l'Angleterre recouvrait toutes ses pertes.

On ne pourrait croire à tant de folie, si on ne savait que Jeanne Poisson, dite Pompadour, la royale prostituée, achetée par l'or des Anglais, sacrifia Dupleix et l'Inde à la satisfaction de ses ruineux plaisirs.

On sait également que son amant de *droit divin* n'avait rien à lui refuser, ni la ruine, ni la honte, ni l'abaissement de la France.....

Et dire qu'il est encore des gens qui voient la grandeur future de notre pays dans la renaissance d'un pareil régime.....

Voici comment M. Xavier Reymond, l'historien autorisé de ces négociations, apprécie les clauses et les conséquences de ce honteux traité.

« La Compagnie anglaise, effrayée de l'accroissement qu'avait pris notre puissance dans l'Inde, commença à comprendre qu'après avoir supporté les frais de la guerre, elle devrait subir une paix faite aussi à ses dépens. Elle supplia son gouvernement d'intervenir auprès du cabinet de Versailles.

« Celui-ci trouva la Compagnie des Indes françaises, non-seulement disposée à user des avantages de sa situation pour traiter de la paix, mais frappée *d'une sorte de démence pacifique.*

« Et à vrai dire, la paix telle que la voulait cette Compagnie, n'avait pas même besoin de la garantie d'un traité, car elle était, *même à l'ennemi le plus querelleur et le plus ambitieux, tout prétexte de guerre.*

« On offrait tout et on ne demandait rien.

« Le premier sacrifice par lequel on préluda à tous ceux qui devaient suivre, fut celui de Dupleix ; il fut révoqué.

« Godehen, nommé à sa place, eut mission de lui faire rendre des comptes et de conclure le traité.

« Par ce traité, il fut stipulé *que la France abandonnait toutes ses conquêtes faites, et toutes ses prétentions sur les conquêtes encore disputées.* Chacune des parties contractantes devant s'en tenir à ce qu'elle possédait avant

la guerre, c'est-à-dire que les Anglais qui recouvraient Madras, Devicōttah et le fort Saint-David, *redevenaient plus forts que les Français qui se trouvaient réduits à Pondichéry, Chandernagor et quelques petits comptoirs.*

« Les deux Compagnies s'interdisaient d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde, *c'est-à-dire que Mohammed-Ali, le candidat de l'Angleterre, devenait nabab du Carnatic et de Trichnapali.*

« Les deux Compagnies renonçaient aussi à toutes dignités, charges et autorité, qui leur seraient conférées par les princes indigènes; *c'est-à-dire que l'Angleterre ne renonçait à rien, n'ayant rien reçu ni du grand Mogol, ni de son lieutenant, le soubhedar du Deccan*, ainsi qu'elle en fut convaincue dans les dernières négociations, où, sommée de montrer, comme le faisait Dupleix, les titres et patentes sur lesquels elle fondait ses prétentions, elle s'y refusa constamment sous de vains prétextes et de puériles défaites; enfin, pour couvrir l'humiliation de tant de concessions gratuites, il était convenu que les deux nations seraient mises sur un pied d'égalité parfaite, *clause dérisoire et presque insultante, quand le vainqueur se dépouillait de tout, et que le vaincu gagnait par là d'un seul trait de plume plus qu'il n'eût obtenu de vingt victoires.* »

En méditant sur cet incroyable et vraiment ignominieux traité de 1754, on se demande ce qu'il fût advenu de Dupleix, si, renonçant à sa qualité d'agent de

la Compagnie, et restituant scrupuleusement à celle-ci ce qui faisait l'objet *de ses modestes prétentions*, il se fût maintenu de son chef dans les États dont l'investiture lui avait été donnée par le soubhedar comme prix de services rendus et dans lesquels il avait été confirmé par le grand Mogol. Rien ne manquait à la légitimité du pouvoir qu'il eût retenu, la concession des intéressés, la renonciation de la Compagnie, et, sans aucun doute, il eût pu compter sur l'alliance de l'empire mogol, trop heureux, en de semblables conjonctures, de voir indissolublement lié à ses intérêts, un Européen de ce caractère et de ce génie.

La générosité de Dupleix n'eût pas tardé de faire profiter la Compagnie de cette espèce de révolte contre ses folies, car cette paix qu'elle venait de signer n'était point une paix, mais une guerre inévitable et prochaine, et plus désavantageuse que jamais.

Toutefois, le désintéressement et le patriotisme de Dupleix lui inspirèrent une conduite plus magnanime. Il crut devoir revenir en Europe, et se mettre, lui désarmé, à la merci de ses ennemis tout-puissants, et de ses créanciers ruinés comme lui. Dans les treize millions de subsides qu'il avait fournis à la guerre, il avait engagé, non-seulement toute sa fortune personnelle, mais encore son crédit.

Le recours qu'il exerça contre la Compagnie fut repoussé par une fin de non recevoir, tirée de ce que ces

treize millions avaient été affectés à des dépenses non autorisées.

Un procès qu'il intenta fut arrêté par ordre du roi. — *Louis XV, le bien-aimé, avait sans doute peur que cette instance permît de mettre à jour les infamies de la Poisson, sa concubine.*

Réduit au désespoir, et voyant sa ruine irrévocablement consommée par la Compagnie, le ministère, et enfin par la justice, Dupleix allait en outre se voir traîné en prison pour dettes si un reste de pudeur n'eût fait intervenir des arrêts de surséance, qui suspendaient l'effet des jugements obtenus contre lui, et après neuf ans consommés dans ces angoisses, et dans de vaines instances pour obtenir justice, il mourut en 1763, *de misère et d'humiliation.*

La Bourdonnais était déjà mort après trois ans de captivité, sur le seuil de la Bastille qu'on venait de lui ouvrir, et plus tard Lally-Tollendal, qui allait leur succéder, sans avoir leur talent, il est vrai, devait porter sa tête sur l'échafaud.

C'est ainsi que l'Inde fut fatale à cette poignée de héros qui portèrent si bien le nom français dans cette contrée, que les indigènes chantent encore leurs exploits dans leurs légendes.

L'histoire ne manque pas d'exemples de généraux vaincus, emprisonnés et mis à mort... mais il était réservé à cette cour prostituée de Louis XV d'échanger

contre de l'or anglais, l'honneur, la liberté et la vie des hommes qui avaient le plus aimé et le mieux servi la France.

Rapprochez du sort de Paul Ier, de Radama de Madagascar, de M. Lambert, notre consul d'Aden, le sort de La Bourdonnais, de Dupleix, et de Lally-Tollendal, et demandez-vous si c'est la fatalité ou les *sterlings* anglais qui ont persécuté ou assassiné tous les princes alliés et tous les hommes de génie qui ont voulu servir la politique de la France dans l'extrême Orient.

Je porte cette accusation, sans hésiter, devant le tribunal de l'histoire.

Ces actes sont, du reste, d'accord avec la politique générale que ce peuple de marchands, qui bombarde Copenhague en pleine paix, et impose son opium à la Chine à coups de canon, a toujours professée.

Ne considérer dans les traités que ce qui peut leur être utile et nuire à leurs alliés ; ne les accepter que tant qu'ils sont d'accord avec leurs intérêts, les briser en toute occasion favorable ; se faire souple, rampant, lâche même, dans la défaite ; abandonner sans pitié ses alliés de la veille, les combattre au besoin ; exciter les haines et les passions des princes indigènes, les anéantir les uns par les autres, les réduire en esclavage en leur prêtant des troupes contre des ennemis qu'on leur a habilement suscités, troupes qui ne sont plus rappe-

lées ; leur emprunter de l'argent sans jamais le rendre ; défendre aux fils de rajahs de se marier pour qu'ils ne laissent pas d'héritiers ; flatter leurs vices, et les plonger dans l'ivrognerie ; leur envoyer des vétérinaires de régiment sous prétexte de médecins attachés à leurs personnes, quand ils tardent trop à mourir ; les attirer à Calcutta, les retenir prisonniers et confisquer leurs royaumes ; les soumettre à la torture pour leur arracher leurs trésors ; telle est la politique que nous allons voir suivre aux gouverneurs anglais, et à l'aide de laquelle ils vont donner l'Inde à leur pays.

Dupleix avait séduit les Indous par ses qualités chevaleresques ; il fut un modèle d'honneur et de probité, et s'il avait cherché la conquête de l'Inde, c'était pour rappeler ce pays à la civilisation, à la vie, sous le protectorat humanitaire de la France. Payant de ses propres deniers et par des emprunts, en Europe, tous les frais de guerre, fidèle à ses alliés, surtout dans leur infortune, il avait donné à la France, du cap Comorin aux rives du Gange, un prestige qui n'a pas encore complétement disparu, et il mourut dans la misère! Voilà notre héros national.

Warren-Hastings, dix fois concussionnaire, pille, torture et tue, mais il asseoit définitivement la puissance de son pays dans l'Inde, et il reçoit de l'Angleterre en récompense de ses services, un cadeau de deux millions, et une rente annuelle de cent mille francs.

Pour un peu, on lui décernait la pairie.

Burke le traduisit, il est vrai, pour ses crimes, devant le Parlement, mais ce ne fut qu'un procès de mise en scène, dans lequel le grand orateur fut seul de bonne foi. On fit traîner le procès dix ans, il fut acquitté. L'Angleterre conserva le fruit de ses brigandages et lui le fruit de ses malversations! Voilà le héros de l'Angleterre.

Le traité de 1754, obtenu à prix d'or de cette ignoble cour de Versailles, les Anglais ne songèrent plus qu'à nous chasser de l'Inde en employant, suivant les besoins du moment, la ruse, la trahison ou la force.

En obtenant par les moyens que nous avons signalés la renonciation de la Compagnie française des Indes et du cabinet de Versailles à toutes les conquêtes de Dupleix, les Anglais, ainsi que nous venons de le voir, n'avaient d'autre but que de nous expulser de l'Inde. Le traité à peine signé, ils débutent par une de ces infamies dans lesquelles ils sont passés maîtres et que tout bon Anglo-Saxon légitime toujours par le succès.

Surajah-Doulah, nabab du Bengale, ennemi mortel de l'Angleterre, ayant formé le projet de reprendre Calcutta, vint avec une forte armée mettre le siége devant cette ville défendue par Clive, qui n'avait qu'une poignée d'hommes. La guerre venait d'éclater en Europe entre l'Angleterre et la France. Surajah-

Doulah offrit aux Français de Chandernagor, avec lesquels il entretenait des relations d'amitié depuis longtemps, de se joindre à lui pour écraser l'ennemi commun.

Si cette proposition eût été acceptée, c'en était fait de la puissance anglaise au Bengale. L'année d'avant Surajah-Doulah avait déjà pris et pillé Calcutta, qui n'était retombée au pouvoir de Clive que parce que le nabab n'y avait pas laissé de garnison ; cette fois le prince indou offrait Calcutta aux Français qui, s'ils l'eussent accepté, ne se seraient point facilement laissé reprendre cette ville.

Avec cette générosité chevaleresque qui nous fait moquer de nous, par ceux mêmes qui en profitent, le conseil de Chandernagor, voyant les Anglais réduits à la dernière extrémité, *leur offre loyalement de se désintéresser de la guerre que se faisaient leurs deux gouvernements en Europe*. La présidence de Calcutta, sous les ordres de Clive, accepte avec empressement des propositions si avantageuses, et un traité *déclare formellement que les deux nations se regardent, au Bengale, comme vivant en état de paix, et doivent s'abstenir de toute hostilité.*

Non content de cela, le conseil de Chandernagor voyant que Calcutta fortement pressé allait être obligé de se rendre, interpose ses bons offices, parvient à apaiser son ami Surajah-Doulah, et grâce à cette intervention, les Anglais terminent cette guerre qui les

avait mis à deux doigts de leur perte par un traité d'alliance offensive et défensive avec le nabab, qui leur accordait dans ses États les mêmes priviléges commerciaux qu'il avait déjà concédés aux Français. Clive qui plut au jeune nabab (il avait à peine vingt ans), obtint même de lui la concession de vingt-sept villages sur les bords du Gange, et l'autorisation de fonder un fort pour les protéger. A peine Surajah-Doulah eut-il regagné ses États que Clive, qui avait reçu de grands renforts en hommes et en munitions, pensa que le moment était venu de remercier les Français de l'appui qu'ils venaient de lui donner, *et il vint mettre le siége devant Chandernagor*. En apprenant cela, le soubedhar du Bengale entra dans une violente colère et envoya dire à Clive de se retirer immédiatement, sans cela, qu'il considérerait le traité comme nul et allait arriver avec toute son armée au secours de ses amis.

Clive feignit d'obéir, mais Surajah-Doulah ayant été obligé de tourner ses forces contre les Marhattes, le général anglais revint sur Chandernagor qui, attaqué par des forces supérieures, succomba après un siége héroïque.

Le soubedhar voulait venir châtier les Anglais de leur mauvaise foi, mais il en fut empêché par des difficultés intérieures que Clive lui-même lui suscita.

La France était chassée du Bengale.

Je n'ai pas à qualifier de pareils actes. Chez certains peuples qui ont souci de la morale, de l'honnêteté, et du jugement de l'avenir, ils entrainent le mépris et la flétrissure, chez d'autres qui n'ont encore dépouillé qu'à demi la cotte féodale et barbare, ils font enterrer leurs auteurs à Westminster.

Cet acte de Clive se sauvant d'une perte certaine grâce à l'appui des Français de Chandernagor, et venant quelques jours après assiéger et prendre cette ville au mépris de la foi jurée par un traité, au mépris de la reconnaissance, est l'image exacte de la loyauté avec laquelle l'Angleterre s'est conduite et se conduira toujours avec la France.

Clive était un soldat de fortune qui avait débuté dans les bureaux de la Compagnie anglaise ; mais, comme la plupart des aventuriers qui s'expatriaient à cette époque, il avait souvent déposé la plume pour l'épée, et retourné souvent de l'épée à la plume.

Soldat, il était violent, indiscipliné, mais dans l'action, froid et brave.

Écrivain, il était solitaire, farouche même, rongeant son frein en attendant mieux de la destinée.

Un matin il quitte le bureau pour n'y plus rentrer, un rapport de son chef immédiat venait d'être envoyé à la présidence et demandait sa destitution pour incapacité.

En arrivant chez lui, il prend un pistolet, se l'appuie

au front, et par deux fois lâche la détente, sans que l'arme fasse feu... Il s'asseoit tout rêveur, regardant au loin cette vaste rade de Madras tout illuminée à cette heure des feux du couchant. Un ami entre, et tout en causant, prend le pistolet et coupe avec la balle une branche de tulipier dans le jardin.

En entendant partir le coup, Clive se leva subitement en disant : Est-ce que le destin me réserverait quelque chose, qu'il n'a pas voulu me tuer il n'y a qu'un instant?

Il sort.

Le conseil suprême de Madras délibérait; la situation était grave : les Anglais avaient perdu toutes leurs possessions ; Mohammed-Ali, leur dernier allié, était acculé dans Trichnapali par Bussy, le bras droit de Dupleix, le siége de Madras était imminent, après la chute de cette place.

Nul ne savait quel plan proposer, on était à bout d'hommes, d'argent et de munitions.

Clive force l'entrée du conseil, et s'avançant près de la table autour de laquelle les directeurs délibéraient, il leur dit :

— Il ne nous reste rien, nous ne pouvons plus nous défendre, eh bien, prenons l'offensive.

— Que feriez vous? lui dit M. Sullivan.

— Pendant que les Français nous poussent dans Trichnapali avec Chaudra-Saëb leur allié, j'irais leur prendre Arcot.

Il ne restait en-effet plus rien à faire, on se rallia à cette idée, plutôt que d'abandonner Madras, et Clive fut naturellement chargé d'exécuter son projet.

A la tête d'un corps de quatre cents hommes mal armés, mal équipés, qui représentaient le dernier effort de la Compagnie anglaise des Indes, Clive s'empara en effet d'Arcot, ville ouverte, qui n'avait même pas de garnison. Mais l'événement était important, en ce sens qu'il relevait le moral des Anglais, tout prêts à déserter la partie.

Tels furent les débuts de Clive, qui devait soumettre tout le Bengale, le Behar, l'Orixa, le Carnatic et jeter par la trahison, la mauvaise foi, concurremment avec le succès des armes, les véritables fondements de cette puissance anglaise que Warren-Hastings couronnera par les mêmes moyens, et avec plus de cynisme encore.

Vingt-cinq ans plus tard, Clive devait se tuer au faite des honneurs, pair d'Angleterre, à la suite d'un procès en concussion qui, bien que se terminant par un acquittement, n'avait pas laissé que de dévoiler de graves faits d'exactions, et une rapacité peu commune...

Après avoir chassé, par la plus vile des trahisons, les Français de Chandernagor, Clive songea immédiatement à renverser Surajah-Doulah, et comme la présidence de Calcutta hésitait à le suivre dans cette voie, que

l'amiral Watson s'y opposait formellement, comme chose contraire à l'honneur, après les traités avantageux que l'on venait de signer avec le prince indou, et que l'on n'avait aucuns motifs de rompre, Clive l'emporta en représentant que la prise de Chandernagor sur ses amis avait tellement irrité le Rajah que tôt ou tard il recommencerait la guerre, et que peut-être les circonstances ne seraient pas aussi favorables pour l'Angleterre. Ainsi, il couvrait une infamie par la nécessité d'en commettre une autre.

Voici *ce que Clive appelait des circonstances favorables.*

Les deux plus puissants personnages de la cour de Surajah-Doulah étaient Mirza-Jaffir, oncle du nabab, et Yar-Khan, général en chef de la cavalerie.

Clive leur fit proposer à tous deux la couronne s'ils parvenaient à se défaire de leur maître, et passa secrètement avec chacun un traité qui, en cas de réussite, le faisait nabab du Bengale, sous la protection de l'Angleterre.

Battu à la bataille de Plassey par la trahison de son général et de son oncle qui l'abandonnèrent sur le champ de bataille, au moment où les Anglais commençaient à plier, Surajah-Doulah fut fait prisonnier par Mirza-Jaffir qui, après l'avoir poignardé, fit traîner son cadavre par un éléphant dans Mourshadabad, la capitale du chevaleresque et infortuné prince.

En apprenant cet exploit, cet odieux assassinat dont

il avait été l'instigateur, mais qui comblait ses désirs, Clive accourut, et sur une estrade de velours et d'or, il embrassa Mirza-Jaffir, en le saluant nabab du Bengale au nom de l'Angleterre.... Les canons grondaient, les tambours battaient au champ, Mirza-Jaffir eut honte de son crime et de ce baiser anglais; il baissa la tête et se prit à pleurer..... Sans doute le fantôme du cadavre de son neveu rebondissant sur le pavé de Mourshadabad, venait de passer devant ses yeux.

Grâce à ces trahisons, à ces crimes, Clive avait pour toujours anéanti l'influence de la France dans le Bengale, créé un rajah qui, sous la tutelle d'un résident, ne fut que la créature de l'Angleterre, et chassé le dernier Français des rives du Gange.

Ce coup fait, il quitta le Bengale pour revenir dans le Carnatic, exploiter les bénéfices du traité infâme de 1754, dont il avait été un des promoteurs.

Désespérant de rien faire de durable dans l'Inde, tant qu'il aurait à lutter contre le génie de Dupleix et la science militaire de l'énergique et brave Bussy, depuis 1750, il ne cessait d'écrire confidentiellement à la cour des directeurs, à Londres : « *Jetez quelques millions dans les jupes de la Pompadour, et faites rappeler Dupleix, si vous ne voulez, avant vingt ans, voir reconstituer l'empire des Indes au profit de la France.* »

On a vu à quel point cette politique de corruption avait triomphé. Quand les Anglais ne pouvaient pas

battre nos généraux, ils achetaient leurs destitutions.

Réduite à Karikal et à Pondichéry, dans le Carnatic, la France ne va pas tarder à perdre ces deux boulevards de son ancienne puissance dans le sud de l'Inde.

En vain, l'héroïque Bussy, sans tenir compte des ordres ineptes de la Compagnie, se couvrira de gloire dans le Deccan, avec une poignée d'hommes, et maintiendra quelque temps encore l'influence de la France dans cette contrée. Rappelé par Lally-Tollendal pour défendre ce Carnatic conquis en compagnie de Dupleix, et dont chaque village redisait ses exploits, il assistera, la mort dans le cœur, à la chute de cette puissance française qu'il avait contribué à porter si haut.

Si Bussy eût été nommé gouverneur de Pondichéry au moment où Lally-Tollendal était chargé de rétablir nos affaires dans l'Inde, le succès était certain ; nul mieux que lui ne connaissait la contrée où il avait fait trente siéges et livré deux cents combats depuis vingt ans ; il avait le coup d'œil et le sang-froid des grands généraux ; sa hardiesse était proverbiale ; il était adoré de ses soldats indous et français, auxquels il fit faire plusieurs fois des marches forcées sans exemples dans les annales de la guerre [1]. Enfin, quiconque lira l'histoire de

1. Il fit un jour, pour courir au secours du Soubedhar du Deccan, cent cinquante lieues en dix-huit jours avec une chaleur de quarante degrés.

ses longues campagnes du Deccan, qui durèrent plus de dix ans, et le suivra dans ses marches habiles, dans un pays entrecoupé de marais et de cours d'eau, avec des adversaires comme Clive et Coote, qu'il battit toujours quand il commanda en chef et eut la liberté de ses mouvements, acquerra la conviction qu'il fut le plus grand tacticien de son siècle.

Lally-Tollendal, avec de brillantes qualités, un courage à toute épreuve, des talents militaires réels, une fermeté qui allait jusqu'à la dureté, était le plus mauvais gouverneur général que l'on pût envoyer dans l'Inde.

Ne connaissant pas les préjugés du pays, il s'aliéna les vieux alliés indous de la France ; par sa hauteur et son inflexibilité dans les camps, il fut craint et respecté de ses soldats, mais ne gagna jamais leur affection ; enfin, il n'entendait rien à la politique coloniale, et ne voyait dans la guerre qu'un moyen d'assouvir sa haine, bien justifiée du reste, contre les Anglais auxquels il ne chercha qu'à faire une guerre d'extermination. Mais il y a loin de cela à l'accusation de haute trahison portée par ses ennemis contre lui, et qui le conduisit à l'échafaud.

Avec de grandes ressources et des troupes nombreuses, dans une guerre normale, il eût été un excellent général d'action ; dans l'Inde et avec l'abandon complet où le cabinet de Versailles laissait ses officiers, alors

que le succès ne pouvait être dû qu'à des prodiges de tactique et de science militaire, il ne put que défendre pied à pied le sol français, avec une énergie et un courage que les Anglais eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer.

Le général Coote, son adversaire, écrivant à Madras pour demander des renforts, disait :

« Le général Lally, avec une poignée d'hommes, lutte contre des obstacles que je croyais invincibles, et qu'il a vaincus... »

Enfin, les dernières heures de la lutte sonnèrent. Bussy, le grand Bussy, le compagnon de Dupleix, sous lequel six officiers généraux de l'armée royale, MM. d'Estaings, de Landivisiau, de la Fare, de Breteuil, de Verdière et de Crillon, avaient réclamé l'honneur de servir, réduit presque au rôle de colonel sous la main de Lally, fut blessé et fait prisonnier en conduisant ses soldats à une charge à la baïonnette.... Quelque temps après, Pondichéry tomba aux mains des Anglais après un siége sans exemple, et avec la prise de cette noble cité disparaissait pour jamais l'étoile de la France dans l'Inde.

Louis XV, cet imbécile pastiche des empereurs de la décadence romaine, la Poisson, sa maîtresse, et une poignée d'épiciers, égoïstes et stupides, avaient été, dans toutes ces affaires, les uns par corruption, les autres par bêtise, les plus fermes alliés de la politique

anglaise dans l'Inde; le jour où l'on apprit que la France n'avait plus un seul pouce de terrain sur la côte de Coromandel, le peuple s'attroupa et cria.

On lui jeta la tête de Lally pour le calmer.

« Ce fut un *assassinat* commis avec le glaive de la loi, » a dit Voltaire.

Prise et reprise plusieurs fois, la vieille Pondy, ainsi que les indigènes appellent la capitale de nos établissements de l'Inde, nous fut définitivement rendue avec quelques minces comptoirs, en 1815. Nous avons vu à quelle condition.

L'histoire a de ces noms, indignes d'un outrage, qu'elle parque dans un étroit espace tout chargé de mépris.

Les siècles succéderont aux siècles, les peuples aux peuples, dans toutes les époques, la conscience humaine les notera d'infamie et les marquera au cœur.

Clive, qui se faisait un jeu de violer sa parole, de fouler aux pieds les traités, dès que l'occasion se présentait de piller les possessions de ses alliés, Clive, l'assassin de Surajah-Doulah, Clive qui, ne pouvant lutter avec Dupleix, le fait rappeler par les plus honteux moyens, Clive, le concussionnaire flétri par un acquittement plus triste peut-être qu'une condamnation ! En effet, la motion suivante fut adoptée dans le Parlement, par 155 voix contre 75 :

« Le très-honorable Robert lord Clive, baron de

Plassey en Irlande, lors du renversement de Surajah-Doulah, et l'établissement sur le trône de Mirza-Jaffir, a-t-il reçu de ce dernier, deux lacs de roupies comme commandant en chef; une autre somme de deux lacs comme membre du comité du gouvernement; une autre somme de, etc..... en tout deux millions quatre-vingt mille roupies (cinq millions deux cent mille francs)? » Au vote il y eut également 155 voix pour l'affirmative, contre 95 pour la négative.

Une seconde motion ordonnant la restitution, fut repoussée à l'unanimité, *en raison des services exceptionnels rendus par Clive.*

Clive déclaré concussionnaire avec dispense de restitution..... Voilà le héros que l'Angleterre opposa à Dupleix.

Clive, en mourant, laissa vingt millions de fortune; Dupleix fut enterré par la charité publique.

Clive enfin, dont le nom était abhorré dans l'Inde entière, fut encore dépassé par Warren-Hastings qui, à la mauvaise foi, à la duplicité, aux trahisons, aux concussions et pillages de toute nature, ajouta les cruautés les plus insignes, et inventa la torture comme moyen d'arracher de l'argent aux malheureux rajahs, trop faibles pour se défendre.

J'aurai souvent, pendant ce voyage, l'occasion de parler de cet homme que l'Angleterre eût créé lord, sans le grand orateur Burke, qui se fit son accusateur. Je ne le

suivrai donc pas dans le détail de ses crimes, pour ne pas dépasser les bornes de cette revue historique que déjà j'aurais voulu faire plus rapide. Cependant, pour montrer au lecteur que mon indignation n'a rien exagéré, et qu'on ne saurait porter un jugement autre que le mien sur les agissements anglais dans l'Inde et sur Warren-Hastings, l'instrument de cette politique éhontée, voici un fait que j'emprunte à M. Xavier Reymond, l'éminent écrivain et attaché d'ambassade, que j'ai déjà cité.

Le besoin d'argent poussa souvent Warren-Hastings à commettre des actes qui semblent appartenir plutôt à l'industrie d'une bande de brigands qu'à la politique du représentant d'une nation civilisée.

Depuis 1764 le rajah de Bénarès, Boulouan-Singh, avait rendu de grands services aux Anglais dans leurs luttes contre le nabab d'Oude, son voisin et son ennemi. En revanche, les Anglais l'avaient protégé contre les entreprises de ce nabab, ils avaient même — chose assez rare pour qu'on la cite — repoussé les avantages que celui-ci leur offrait, s'ils consentaient à lui laisser prendre deux forteresses du rajah. La même protection s'étendit sur Cheyte-Singh, fils de Boulouan-Singh et lui assura la succession de son père dont le nabab d'Oude désirait ardemment le dépouiller.

Par un arrangement conclu en 1774, les droits de

suzeraineté que le nabab d'Oude possédait sur Bénarès furent même cédés à la Compagnie.

Bénarès est par excellence la ville sacrée de l'Inde, sa capitale religieuse. A ce titre, la conquête musulmane s'était pour ainsi dire arrêtée au pied de ses murs. Le fanatisme des enfants du prophète avait craint de heurter le fanatisme des sectateurs de Brahma, et, moyennant un léger tribut, le rajah de Bénarès avait joui, sous la domination mogole, d'une sorte d'indépendance, et conservé les prérogatives les plus essentielles de la souveraineté.

Les Anglais, quand ils se furent substitués aux droits du nabab d'Oude, voulurent rétablir cette souveraineté dans tout son lustre [1]. Ils lui rendirent le droit de justice criminelle et celui de battre monnaie, et posèrent en principe la parfaite indépendance du rajah.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1778. Alors, en raison de la guerre qui venait d'éclater entre la France et l'Angleterre, Warren-Hastings proposa au conseil d'imposer le rajah de Bénarès pour une somme de cinq lacs de roupies (douze cent cinquante mille francs).

Après bien des résistances, Cheyte-Singh s'exécuta à la condition qu'une pareille exigence ne se reproduirait plus.

1. Ils voulaient, d'un côté, s'attacher les Indous, pour s'en servir contre les Musulmans, et de l'autre laisser s'arrondir le trésor de Bénarès pour mieux le piller.

Elle se reproduisit cependant dès l'année suivante, et encore en 1780, et comme la résistance du rajah allait croissant, il lui en coûta la première fois deux mile, et la seconde fois dix mille livres sterling de plus, pour les frais de mouvements de troupes que ses résistances avaient occasionnés. Bien plus, en 1781, outre la contribution de cinq lacs, qui avait passé en coutume, on voulait qu'il fournit à la Compagnie un corps de deux mille cavaliers. Il eut l'imprudence de débattre encore et d'offrir un millier d'hommes, moitié infanterie, moitié cavalerie. Mais cette fois, Warren-Hastings était décidé, *comme il l'a écrit lui-même*, « à tirer parti de ce qu'il appelait les fautes du rajah, — l'expression est d'un charme tout à fait anglais : appeler fautes les efforts faits par le malheureux pour ne point se laisser voler — pour venir au secours de la Compagnie obérée ; en un mot, ajoute-t-il, j'étais décidé à lui faire acheter chèrement son pardon, ou à tirer de lui, du moins, une sévère vengeance.» — Voyez-vous bien les bandits des Abruzzes faisant acheter très-cher leur pardon aux voyageurs qui ont le tort de passer trop près d'eux !

Pour conjurer la vengeance du bandit, le rajah offrit vingt lacs de roupies — cinq millions ; — on lui en demanda *cinquante*, et bientôt le gouverneur général, quittant Calcutta pour faire valoir en personne les prétentions de la Compagnie, la consternation du rajah

n'eut plus de bornes. Il s'avança au-devant de Warren-Hastings en suppliant, et poussa l'humilité jusqu'à déposer son turban aux pieds du gouverneur, qui sans se laisser fléchir continua sa route. En effet, il ne s'agissait pas pour lui *d'un acte de justice à accomplir*, mais d'un acte de spoliation à consommer.

L'humiliation qui désarme une colère légitime ne pouvait qu'irriter davantage le gouverneur général, en rendant plus odieuses les violences non provoquées qu'il venait exercer, et qui n'avaient même plus de prétexte.

Le gouverneur général avait tellement besoin pour l'exécution de ses projets, non de réparation et de justice, mais de violences que, arrivé à Bénarès où il avait devancé le rajah, il refusa, lorsque celui-ci l'eut rejoint, de lui donner audience, et pour se délivrer de toute sollicitation, le mit aux arrêts dans son palais, lui retira ses gardes, et les remplaça par des cipayes.

L'emprisonnement est l'humiliation la plus cruelle qui puisse être infligée à un prince indou. Le peuple ressentit celle-ci, et ne consultant que sa fureur, se précipita vers le palais. Là, sans chefs, sans armes, il attaqua les deux compagnies de cipayes qui l'occupaient et à coups de couteaux, à coups de bâton, à coups de pierres, en fit un tel massacre qu'il en resta à peine quelques-uns. Le jeune rajah avait profité de la confusion pour s'échapper, et pour se réfugier dans une for-

teresse de l'autre côté du Gange. L'insurrection gagnant de proche en proche, tout le pays fut bientôt en armes.

En vain le rajah protestait-il de sa non-participation à ce soulèvement, Warren-Hastings, qui avait besoin de griefs, ne voulut pas le recevoir en grâce.

Il se mit donc volontairement dans la nécessité de reconquérir par la force des armes un pays qu'un seul mot du rajah eût apaisé si Hastings l'eût voulu.

Réduit à se défendre, Cheyte-Singh se vit enlever une à une toutes ses forteresses. Maître de l'insurrection, Hastings rentra à Bénarès, où il se hâta de proclamer amnistie pour tout le monde, excepté pour le rajah qui seul était innocent de ces troubles, et qui seul avait voulu les arrêter [1].

Un de ses neveux fut nommé à sa place, et on imposa au nouveau rajah un tribut annuel de quarante lacs de roupies. On lui ôta le droit de battre monnaie, ainsi que la justice criminelle et la police de sa capitale.

Cheyte-Singh s'était réfugié à Bidgagour, der-

1. Cette conduite odieuse s'explique par un fait de la vie privée d'Hastings. Deux ans auparavant, ce forban aussi dissolu que cupide, se trouvant à Bénarès, en villégiature, chez le rajah, avait, à la suite d'une orgie, violé la sœur de Cheyte-Singh, que ce dernier avait été sous menace de mort, forcé de lui livrer. En sortant des bras d'Hastings, la jeune et infortunée princesse avait été poignardée par les ordres de sa mère. Le gouverneur général éteignit ses remords par la proscription et le sang.

nière forteresse qui lui restât, on l'y vint assiéger.

Mais il n'avait pas jugé à propos d'attendre l'ennemi et il s'était enfui chez le rajah du Bondelcond, laissant sa mère dans le fort. Lors de la capitulation, la malheureuse Rannie [1] chercha à obtenir pour sa personne quelques conditions favorables. Elle voulait qu'on lui permit d'emporter son argent et ses bijoux. Durement refusée par Hastings, elle demanda que du moins à sa sortie du fort on lui épargnât à elle et à ses femmes l'opprobre d'une visite personnelle.

L'officier anglais qui commandait le siége, un peu honteux du rôle que lui imposaient *les instructions* d'Hastings, prit sur lui de céder sur ce point.

Mais ces *instructions* avaient transpiré dans l'armée, et quand la Rannie se présenta aux portes, elle, ses femmes, ses enfants furent, en dépit du commandant, outrageusement dépouillés, fouillés et pillés par la soldatesque.

Le gouverneur, pour couvrir l'odieux de son refus aux demandes de la Rannie, avait eu l'impudence de le fonder sur ce que les dépouilles de cette princesse devaient être regardées comme la légitime récompense du soldat.

La prise de Bidgagour rapporta en tout une somme de deux millions trois cent vingt sept mille huit cents

1. Reine.

roupies. (Cinq millions huit cent dix-neuf mille cinq cents francs).

Hastings réclama cette somme, mais instruit par le gouverneur lui-même, le soldat en avait déjà fait sa légitime récompense, et on ne put la lui arracher *même sous forme de prêt.* Or, comme c'était bien là tout ce qui restait au malheureux rajah, cette expédition, loin de fournir des ressources nouvelles à la présidence, ne fit qu'accroître sa gêne et ses embarras.

Voilà quels en furent les résultats quant à la question urgente, c'est-à-dire la question d'argent.

Quant aux résultats politiques, en sacrifiant, pour lui prendre un argent sur lequel elle n'avait aucun droit, un souverain dont elle avait plus haut que personne reconnu et proclamé l'indépendance, un allié qui s'était toujours montré fidèle et dévoué, *la Compagnie anglaise montra que ni les services rendus, ni les droits les plus solennels n'étaient une barrière assurée contre son audace ou son ingratitude, et que les lois divines et humaines étaient un vain abri contre ce monstre insatiable à qui aucune félonie ne coûtait pour assouvir sa rapacité.*

Au reste, on ne tarda pas à voir *mieux encore,* s'il est possible. Warren-Hastings n'avait retiré de son expédition de Bénarès qu'un surcroit de dépenses, ce qui n'était pas fait pour diminuer l'ardeur qu'il mettait à la chasse de l'argent.

Or, ce qu'il venait de faire déjà, donnait la mesure des

résolutions désespérées qu'il avait prises pour s'en procurer, et indiquait assez qu'il s'était promis de ne pas rentrer à Calcutta sans y avoir réussi.

N'ayant rien pu extorquer du côté de Bénarès, il se rejeta sur l'Oude.

La mère et la veuve du dernier nabab d'Oude passaient pour être fort riches.

Indépendamment de nombreux *jaghires* (douaires), destinés à soutenir leurs dépenses personnelles et la dignité de leurs rangs, Sujah-al-Doulah leur avait laissé une quantité fabuleuse de millions.

Leur fils et petit-fils, le nabab régnant, était bien loin de jouir d'une pareille opulence; écrasé par les obligations que lui avaient imposées ses divers traités avec les Anglais, il se voyait chaque jour surchargé d'obligations nouvelles; à peine lui restait-il de quoi vivre; il avait réduit les dépenses de sa maison et de son sérail, au quart de ce qu'elles étaient sous ses prédécesseurs, et néanmoins, il se trouvait endetté de quinze lacs de roupies. Il demandait instamment à être soulagé d'une partie des charges que les Anglais faisaient retomber sur lui, et depuis longtemps ses instances étaient vaines.

Dans le premier moment de l'insurrection qu'il avait soulevée à dessein à Bénarès, Warren-Hastings avait été obligé de se réfugier à Chunar et d'y attendre des troupes. Le nabab profita de l'occasion pour se rappro-

cher du gouverneur et lui faire entendre ses doléances. Dans cette conférence il obtint, chose étonnante vu les circonstances, que toutes les troupes qu'on avait mises à sa solde, à l'exception de la 3e brigade et d'un régiment de cipayes, reviendraient à la solde de la présidence ; que tous les employés de la Compagnie résidant dans ses États, cesseraient d'être payés par lui ; enfin, qu'il reprendrait tous les *jaghires* par lui cédés, à la condition de payer aux titulaires une somme annuelle égale à celles qu'ils en tiraient.

Ce traité, qui stipulait une renonciation à des droits acquis, dans le même moment où Warren-Hastings mettait un pays à feu et à sang pour lui faire subir des exigences que la Compagnie élevait contre toute espèce de droit, ce traité pourrait paraître incroyable s'il n'eût contenu une clause secrète qui en donnait l'explication.

« — Par cette clause, le nabab s'engageait à livrer aux Anglais, les richesses de sa mère et de sa grand'-mère. — »

Cette odieuse impiété n'était point dans le caractère d'Asaff-al-Doulah. Elle lui était violemment arrachée par la main de la nécessité dont Warren-Hastings s'était servi contre lui impitoyablement.

Aussi quand il en fallut venir à l'exécution de ce pacte infâme et parricide, il montra assez son aversion pour un crime aussi inique qu'il était lâche.

Ceux qui l'avaient conçu, et à qui il devait profiter furent contraints d'en assumer tout l'odieux. Bien qu'il donnât pour prétexte à cette mesure, un prétendu appui que les princesses auraient prêté à l'insurrection de Bénarès, appui dont on ne trouva pas de traces, et qui d'ailleurs, n'intéressait que les Anglais et non le fils et petit-fils des victimes, Warren-Hastings avait espéré que l'instigation anglaise pourrait rester cachée et que le nabab seul se mettrait en vue. Dans cette intention, il avait attaché un résident, M. Middleton, aux pas du rajah. Mais malgré toutes les obsessions dont il circonvint le nabab irrité, malgré les commencements de demi-mesures qu'il vint à bout de lui arracher, il fallut enfin que la main qui conduisait cette machination se démasquât, et parût seule au grand jour.

Déjà le résident s'était mis à découvert en entraînant le nabab à Fyzabad, où les princesses avaient leur demeure, mais les victimes ayant refusé de se soumettre, les derniers scrupules furent levés et l'hypocrisie fit enfin place à la violence.

Un détachement anglais se présenta devant Fizabad, avec ordre de l'emporter d'assaut ; il y entra sans coup férir. Les palais furent cernés et occupés. On y trouva deux vieillards, eunuques et hommes de confiance des princesses ; pour réduire celles-ci à livrer leurs trésors, les Anglais mirent les deux pauvres vieillards en prison et leur appliquèrent la torture.

Cet expédient réussit tout d'abord à faire payer l'arriéré de la première année 1779-80, on prit l'argent et on ne rendit pas les eunuques.

Sur l'arriéré de 1780-81, la bégum mère fut pressée de s'exécuter. Elle répondit qu'elle avait livré tout son argent et tout ce qu'elle possédait de plus précieux. Cependant elle offrit encore des joyaux et autres objets de prix. Les Anglais refusèrent dédaigneusement cette bagatelle, *et retournant aux eunuques, ils les soumirent au supplice de la faim.* Ceux-ci offrirent alors de payer de leurs deniers la somme demandée aux princesses, et donnèrent des billets à un mois de date, qui furent acceptés.

De leur côté, les princesses livrèrent tout ce qui leur restait en bijoux, en meubles, et même en ustensiles de table. En quelques semaines, une somme de douze millions cinq cent mille francs était entrée dans les coffres de la Compagnie.

Mais le nabab restait encore débiteur d'une somme que le résident élevait à cinquante mille livres sterling, et que les eunuques prétendaient n'être que de vingt-cinq mille.

Pour solder cette somme, les prisonniers demandèrent leur relâchement, assurant qu'il leur serait impossible de la réaliser, si on ne leur laissait la liberté. L'officier chargé de les garder joignit ses instances aux leurs ; le résident, déjà tancé par Warren-Has-

tings, pour trop de mollesse, fut inflexible ; il ordonna même contre eux, un redoublement de rigueur, et poussa la dérision jusqu'à menacer de les faire amener à Lucknow, où on leur ferait, disait-il, leur procès pour d'autres crimes.

Ils furent en effet amenés à Lucknow, où l'on recommença contre eux, *l'épreuve des châtimeuts corporels*, c'est-à-dire *de la torture*.

Les femmes de la suite des princesses qu'on avait jusqu'alors respectées, *furent aussi éprouvées par la faim*.

Il en alla ainsi jusqu'au mois de décembre ; l'arrestation des eunuques datait du mois de janvier, alors seulement, on mit trève à des supplices devenus manifestement inutiles, eunuques et princesses furent rendus à la liberté.

Hastings voulut que cet ordre émanât de lui en personne ; pour se couvrir, il avait toujours donné les ordres de sévir au nom du malheureux nabab, dont on torturait et volait et la mère et l'aïeule.

Jamais chez aucun peuple, bandits de profession ne se sont joués plus impudemment de toute humanité, de toute justice, de toute pudeur. »

Voilà l'homme acquitté par la chambre des lords, et à qui l'Angleterre décerna une récompense nationale.

Il est certain qu'Hastings acheva l'œuvre commencée par Clive, qu'à la fin de son gouvernement, tous les

rajahs et nababs de l'Inde qui avaient conservé leurs États se trouvaient en tutelle, et que la puissance anglaise était désormais à l'abri d'un retour de fortune. Mais quand de pareils résultats ne sont obtenus que par la corruption, la mauvaise foi et la force brutale, ils ne sont point dignes d'envie, et les peuples qui se servent de pareilles armes, déshonorent leur nom et leur histoire.

Aujourd'hui que l'Inde entière râle abattue sous sa main de fer, l'Angleterre n'a point renoncé à cette odieuse politique. Chaque fois que j'en trouverai l'occasion, je dévoilerai les moyens à l'aide desquels elle soutient sa domination et remplit ses coffres ; et la main pleine de preuves, je lui arracherai le masque hypocrite d'humanité et de civilisation, dont elle ne se pare que pour mieux dissimuler ses attentats.

DEUXIÈME PARTIE

DE PONDICHÉRY
AUX RUINES DE TIROUVICARRÉ
A CHELAMBRUM

L'Inde! Il y a dans ce mot quelque chose de grand et de vénérable, de vague et de mystérieux, même après tant de siècles!

L'Inde est la plus ancienne portion civilisée de l'ancien monde, le berceau des croyances religieuses qui, dans leur unité, leur simplicité et leur grandeur primitive, semblent avoir embrassé, comme une vaste formule, tous les cultes qui se sont depuis partagé les peuples.

DUBOIS DE JANCIGNY,
Aide de camp du Nabab d'Oude

61538

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De Pondichéry aux ruines de Tirouvicarré et à Chelambrum. — Cuddaloor. — Les castes. — Les obsèques de Narayana-Chetty. — La mutilation du Fakir. — Les ruines de Tirouvicarré. — Les Couroubarous. — Les Pecaris. — Incendie dans les jungles. — Arrivée à Chelambrum.

Il était environ une heure du matin, lorsque Amoudoù, mon dobachi [1], vint me prévenir que les derniers préparatifs étaient achevés, et que les deux buflones [2] attelés à notre charrette de voyage attendaient patiemment devant l'habitation le signal du départ.

Après une inspection minutieuse des armes et des provisions de toute espèce dont on est obligé de se munir dans cette contrée, nous nous mîmes en marche

1. Le dobachy est le chef de la domesticité, l'homme de confiance par excellence.

2. Produits de la vache et du buffle, ces animaux sont infatigables.

à travers les rues silencieuses de Pondichéry, dont les habitants commençaient seulement à se reposer des chaleurs suffocantes du jour.

Arrivés à l'extrémité de la ville, nous nous dirigeâmes du côté de l'Aldée [1] de Vilenoor par une route magnifique, ombragée de banians, de tamariniers et de tulipiers toujours en fleurs, qui datent de la domination brahmanique.

Je devais prendre dans ce village un bien précieux compagnon de route, le brahme Tamasatchary, savant pundit [2], mon interprète au tribunal de Pondichéry, avec lequel j'étudiais le sanscrit et les antiquités de l'Inde depuis plusieurs années. On comprend de quel secours devait m'être, en face des ruines et des inscriptions sans nombre que nous allions rencontrer, cet homme éminent pour lequel le passé de cette vieille terre n'avait pas de secrets.

Il y avait longtemps que je complotais cette excursion aux pagodes du Tandjaor, du Travencor, du Maïssour, dans le Carnatic, et aux grandes ruines d'Ellora, d'Elephanta, de Karli et de Golconde dans le Deccan, mais je n'avais pas voulu réaliser ce rêve plein d'attrait, avant qu'une connaissance approfondie du Tamoul [3] pût me permettre d'étudier par moi-même les mœurs, les

1. Village.
2. Ce mot a le même sens que celui de *prudens* à Rome.
3. Langue parlée ou comprise dans tout le sud de l'Inde.

coutumes, les traditions historiques et religieuses, si étranges et si curieuses des peuples de cette partie de l'Indoustan. Avant de voir l'Inde moderne, j'avais voulu connaître l'Inde ancienne, expliquer le présent par le passé. Cette contrée est un livre fermé pour qui n'entend pas un des idiomes qui s'y parlent.

« Le résultat de mes observations pendant ma résidence dans l'Inde, dit lord William Bentick, ancien gouverneur général des Indes, est qu'en général les Européens, malgré un long séjour, ne savent rien ou du moins que peu de chose des coutumes et des mœurs des Indous. Nous connaissons tous à la vérité quelques traits saillants, quelques particularités remarquables, que chacun peut saisir en passant, mais nous manquons de documents exacts sur leur manière de penser, leurs cérémonies et leurs habitudes domestiques, enfin sur ce qui constitue la véritable physionomie d'un peuple.

« Nous entendons très-imparfaitement leur langage, peut-être le nôtre leur est-il plus familier, mais leur instruction sur ce point n'est pas assez étendue pour qu'ils puissent exprimer des idées, que les mots isolés des langues européennes, dont ils font habituellement usage, ne représentent que difficilement. Nous n'avons et ne pouvons avoir aucun commerce suivi avec les naturels, nous ne les voyons point chez eux et au sein de leurs familles. La chaleur nous force de vivre confinés

dans nos demeures : ne pouvant pourvoir à nos besoins, ni conduire nos affaires par nous-mêmes, ce qui établirait entre nous et les indigènes des liaisons plus fréquentes, nous sommes obligés de charger d'autres personnes de ces soins, et nous sommes par le fait étrangers dans le pays. »

Voilà l'opinion d'un homme qui fut le gouverneur le plus éminent qu'ait possédé la Compagnie des Indes, le seul qui ait cherché à opérer d'utiles réformes, et qui, pendant tout le temps qu'il fut au pouvoir, ne fit pas marcher un régiment.

S'il faut de longues années d'habitation et d'études avant de pouvoir pénétrer le sens mystérieux et symbolique de tout ce qui est, mœurs, coutumes et cérémonies, que dire de ces touristes qui ont parcouru l'Inde entre deux départs de paquebots, et qui tranchent haut la main tous les problèmes d'ethnographie, de linguistique, de littérature et d'art sur lesquels les brahmes eux-mêmes ne sont point d'accord?...

Ne voulant pas écrire un roman, ni donner aux choses et aux faits une tournure étrangère et des explications imaginaires, je ne commençai mes voyages dans l'Inde que le jour où je fus familier avec tous les préjugés de caste et de religion qu'il faut respecter si l'on veut se faire bien venir des Indous, et où je possédai suffisamment la langue pour me passer d'interprète.

Les premières heures de fraîcheur sont tellement dé-

licieuses dans l'Inde que je suivis à pied mon modeste véhicule jusqu'à Vilenoor, qui n'est qu'à deux lieues et demie de Pondichéry.

Un véritable concert berçait les pensées diverses qui m'agitaient ; malgré l'heure avancée de la nuit, une foule d'oiseaux chanteurs, bengali moucheté, boulboul à huppe, rubis-topaze, ce roi des oiseaux-mouches, fauvette à collier rouge et rossignol du Malabar, de l'arbre au buisson se renvoyaient leurs mélodies, interrompues de temps à autre par les cris rauques et stridents des goitreux et des échassiers de toute espèce, qui attendaient, sur le bord des étangs, le moment de fouiller la vase de leurs longs becs.

Les nuits de l'Inde sont pleines d'un charme inexprimable ; aux premières brises qui viennent rafraîchir l'atmosphère, la vie semble renaître partout, et alors que l'Européen goûte avec bonheur un bienfaisant repos, les Indous commencent d'interminables veillées égayées de contes et de légendes sans fin ; les fleurs se redressent et recouvrent leurs parfums, les lucioles phosphorescentes se promènent dans le feuillage des acacias et des banians, les forêts de canelliers et les champs de vétyvert vous envoient leurs senteurs embaumées, pendant qu'au loin, dans la jungle, le tigre qui poursuit le cerf ou le jeune buffle, et les troupeaux d'éléphants sauvages qui pâturent, troublent le silence de leurs rugissements prolongés.

En traversant Vilenoor, Tamasatchary qui nous attendait, se joignit à notre petite caravane, et, tournant à droite, nous gagnâmes par le lac Oussoudou la grande route de Cuddaloor.

Pour ce voyage, qui devait durer au moins trois mois, le brahme n'emportait que le vêtement de mousseline qu'il avait sur lui, et deux petits vases de cuivre, pour boire et faire cuire ses aliments

Notre première étape était à Cuddaloor, petite ville anglaise située à douze milles de Pondichéry ; je devais passer là vingt-quatre heures chez un ami, le major Templer, qui habitait l'Inde depuis trente ans, et avait conquis tous ses grades dans l'armée de l'ancienne Compagnie des Indes. Ce qu'il possédait de souvenirs, d'aventures de toute espèce, ce qu'il avait couru de dangers dans la guerre des jungles, en voyage, à la chasse, défrayerait l'œuvre de vingt romanciers. C'était un véritable bonheur pour moi chaque fois qu'il m'était donné de lui ravir quelque soirée et de le faire causer.

Nos bœufs marchaient d'un pas lent et paresseux, humant de leurs larges naseaux, l'air frais de la nuit. Je ne tenais pas à arriver avant le jour chez le major ; bercé par cette allure nonchalante, le brahme ne tarda pas à s'endormir. Amoudou, mon fidèle nubien, qui ne me quittait jamais, et que les lecteurs de mes voyages à Ceylan connaissent déjà, assis sur le siége à côté du vindicara — conducteur — Tchi-Naga, chantait une

interminable ballade malabare, en s'accompagnant sur un kola, sorte de petit tambourin qu'il portait suspendu à son cou.

Je regardais vaguement les lucioles phosphorescentes qui montaient et descendaient dans le feuillage des arbres qui bordaient la route, vagabondant dans le domaine du rêve; lorsque nous fûmes rejoints par deux Indous, qui, après nous avoir jeté à tout hasard le salut habituel : *salam aya*, — salut, seigneur, — réglèrent leurs pas sur la marche de notre véhicule, en marmottant entre leurs dents les mentrams habituels, destinés à conjurer les mauvais esprits.

On trouverait difficilement dans le monde, des gens plus superstitieux que les Indous. L'air, les eaux, les forêts, les routes sont infestés de génies malfaisants que la mythologie vulgaire représente comme sans cesse occupés à tourmenter les voyageurs isolés. Malheur à celui qui oublie un seul instant de réciter les conjurations d'usage; il est sûr de ne pas arriver au terme de son chemin.

Aussi n'est-ce qu'en cas de nécessité absolue que l'Indou se décide à voyager de nuit, et après s'être muni de toutes les amulettes et formules d'exorcismes, qu'il achète fort cher à la pagode de son village. La rencontre d'un Européen à pied ou en voiture est une bonne fortune pour lui, car nous passons dans l'Inde pour complétement réfractaires à l'action des esprits ; il

s'attache alors à ses pas et ne le quitte qu'au lever du soleil, car si la nuit appartient aux rakchasas maudits, le jour est sous l'influence des roudras et des adytias, ou génies bienfaisants.

Tous les soirs, sur le seuil des maisons, les femmes, dont c'est l'office, tracent avec de la craie les signes cabalistiques qui doivent en prohiber l'entrée aux rakchasas, iakchas, pisatchas, nagas, sarpas et souparnas — démons, gnòmes, vampires, serpents et oiseaux fantastiques.

Les plus redoutés sont les pisatchas, vampires avides de chair humaine, hantant les forêts et les cimetières; leur nombre est incalculable et ne cesse de s'augmenter, car les âmes criminelles sont souvent condamnées à prendre la forme d'un pisatchas, et à la conserver plus ou moins longtemps, selon la gravité de la faute qu'elles ont à expier.

Il n'est pas rare de trouver le matin de malheureux couroubhas — bergers — qui, surpris par les ténèbres, en proie aux hallucinations les plus étranges, sont allés se jeter dans des marécages d'où on les retire à demi morts de peur. Il faut entendre les histoires étranges qu'ils vous débitent quand ils sont un peu revenus à eux; c'est d'ordinaire après une course vertigineuse dans les nuages que l'esprit qui s'est emparé d'eux, las de les torturer, les a jetés dans la tourbière.

La fréquence de ces accidents n'a rien d'extraordi-

naire dans un pays aussi entrecoupé de cours d'eau, d'étangs et de marécages que l'Indoustan; on n'est jamais sûr de les éviter de jour : pendant la nuit, sans parler des fauves qui sont un danger perpétuel, on joue sa vie dès que l'on quitte les routes, à moins qu'on ait comme monture un de ces superbes éléphants dont l'intelligence et la force sont encore préférables aux meilleures précautions.

Lorsque le jour parut, les deux pauvres diables qui nous suivaient, renouvelèrent leurs salutations, et apercevant un brahme dans la voiture, se retirèrent à quelques pas en signe de respect.

Malgré la perte de leur puissance temporelle, les brahmes n'ont rien perdu de leur ancien prestige. J'aurai bientôt occasion de parler d'eux longuement, ainsi que des nombreuses castes de l'Inde méridionale.

Les deux Indous qui s'étaient mis sous notre protection appartenaient à la caste des commoutys, — marchands. — Ayant remarqué sur leurs fronts les lignes blanches tracées avec de la cendre de sandal, qui sont un signe de deuil, je leur fis signe de la main de s'approcher, et leur demandai, selon les exigences de la politesse indoue. « Quel était celui de leurs parents qui, arrivé au terme de ses transmigrations, était allé s'absorber dans le sein de Brahma ! »

L'un d'eux me répondit, dans le langage emphatique de la circonstance : « Que l'âme d'un de leurs oncles,

étant remontée au swarga — ciel, — ils se rendaient à Cuddaloor pour assister aux cérémonies funéraires qui devaient avoir lieu le soir même. »

Comme nous approchions de la ville anglaise, nos deux compagnons de circonstance nous quittèrent après force *salams*, et se mirent à courir à perdre haleine, l'usage exigeant qu'ils arrivassent essoufflés, pour témoigner de l'empressement avec lequel ils s'étaient rendus dans le lieu mortuaire.

Sur la grande place de Mangicoupam, le brahme Tamasatchary, qui pour rien au monde n'eût consenti à loger chez un Européen, descendit de voiture et s'en fut chez le chef de sa caste, où il devait passer tout le temps de notre séjour à Cuddaloor.

Le major était venu m'attendre à l'entrée de son parc, pour être le premier à me donner l'accolade; c'était une bonne et franche nature, un ami à toute épreuve. Je ne sais rien de solide et de dévoué comme une amitié anglaise, et j'ai toujours trouvé d'homme à homme des mains cordiales et honnêtes, chez ces gens qui, comme nation, ne connaissent plus ni moralité ni loyauté, dès qu'il s'agit d'un intérêt anglais et de la suprématie de l'Angleterre.

Il y avait en ce moment nombreuse société chez lui, et tout en m'accompagnant à l'appartement qui m'était destiné, mon ami m'apprit qu'une grande chasse au buffle avait été arrêtée pour le lendemain, dans la di-

rection des montagnes du Gengy, et que l'on comptait bien m'y entrainer.

— Il y a une objection, répondis-je en souriant.

— Laquelle? fit le major. D'avance je vous préviens qu'on n'en accepte pas.

— Mon intention était de ne vous donner que vingt-quatre heures.

— Votre excuse est pitoyable, comment voulez-vous qu'on accueille une pareille plaisanterie?

— En la prenant au sérieux.

— Ne cherchez pas à lutter sur ce terrain, vous n'avez pas la moindre chance d'une retraite honnête. Je dois vous prévenir, du reste, que cette partie, décidée depuis longtemps, n'a été retardée que sur la nouvelle de votre arrivée. Donc...

— Je n'ai plus rien à dire.

— Je savais bien que la résistance ne serait pas de longue durée, et que la garnison capitulerait au premier assaut.

— Mon cher major, comment voulez-vous que je résiste à tant d'amabilités ?

— Voilà qui est fait; je vous quitte car votre bain est prêt. Vous savez les usages, la table est servie de huit heures à deux heures, on déjeune quand on veut, mais à sept heures du soir, tout le monde sous les armes pour le dîner.

— Un mot encore.

— Je vous écoute.

— Combien de jours durera notre excursion?

— Cinq ou six.

— Passerons-nous par les ruines de Tirouvicarré?

— Oui, si vous avez quelques motifs de le désirer, cela nous éloigne peu, et la chasse pourra commencer dans ces parages.

Je fus très-satisfait de cet itinéraire, car je désirais depuis longtemps visiter cette pagode célèbre, qui occupait autrefois près d'une lieue carrée de surface, et dont il ne reste plus qu'un sanctuaire à demi écroulé et de nombreuses cryptes souterraines, dans lesquelles cinq ou six brahmes pundits, — savants — conservent avec un soin jaloux les richesses manuscrites des temps passés.

Tirouvicarré, d'après la chronologie astronomique des brahmes [1], fut édifié environ huit mille ans avant notre ère; son style fut la transition architecturale entre les constructions souterraines d'Elephanta, d'Ellora et de Karli et les grandes pagodes de Chelambrum, Djaggernat, Golconde, Vilenoor, et autres monuments que l'on rencontre à profusion dans le sud de

1. La seule logique, car elle est basée sur les lois invariables du mouvement général des astres, au lieu de s'appuyer sur des faits et des noms souvent contestables. Ainsi notre chronologie est basée sur deux faits dénaturés : la création et le déluge de Moïse, et la naissance du Christ.

l'Indoustan; nous reviendrons sur tout cela en visitant ces différentes pagodes.

Un bon bain et deux heures de sieste avaient réparé les fatigues de la nuit, et je me préparais à passer dans la salle à manger déjà animée par quelques convives, lorsqu'Amoudou m'apporta un billet de Tamasatchary gravé sur une feuille de palmier.

Le brahme m'annonçait que le commouty décédé, dont nos deux compagnons de nuit s'étaient dits parents, était un des plus riches négociants du Carnatic; que tous les brahmes du district ainsi que tous les membres de la caste du mort étaient invités aux funérailles qui allaient être aussi somptueuses que celles d'un rajah. Lui-même devait officier avec le chef de la caste brahme de Cuddaloor, suivant tous les vieux rites de la religion brahmanique : sachant combien je recherchais ces occasions d'études, il me prévenait qu'il me ferait réserver une place, en dehors de l'enceinte consacrée.

Je fis remettre par Amoudou au messager une feuille de bétel écornée par la pointe, du côté gauche, ce qui, dans les usages indous, est un signe d'acceptation et de remerciement en même temps.

Sur les deux heures, je fis un tour au club, où le major avec tous ses invités, Anglais pour la plupart, faisait sa partie habituelle de crocket. Après avoir échangé quelques compliments avec ceux que je con-

naissais déjà, et m'être fait présenter aux autres, je me retirai, refusant la *batte* que l'on m'offrait pour prendre part au jeu, vu mon ignorance inavouable de cette noble distraction, qui consiste à s'envoyer à tour de bras des boules de bois à travers les jambes. Au surplus, je suis d'avis que chaque climat exige des habitudes différentes et que si les exercices de force sont excellents sous le ciel brumeux de l'Angleterre, ils ne peuvent qu'être nuisibles avec quarante degrés de chaleur, et les déperditions naturelles de force qui s'en suivent.

Les deux maladies dont l'Européen doit continuellement se défier dans l'Inde sont l'anémie et l'hépatite ; il est peu d'Anglais qui ne succombent aux atteintes de l'une ou de l'autre. Ce que je vais dire est de la plus rigoureuse exactitude.

Nos voisins sont incontestablement intelligents, mais leur intelligence étudiée de près paraît singulière ; pratiques avant tout, en industrie, en *affaires;* expérimentant hardiment les moyens nouveaux qui doivent les conduire plus rapidement au but ; ils sont dans tout ce qui touche à leur manière d'être individuelle, et à leurs coutumes nationales, routiniers, et réfractaires aux lois les plus simples de la raison.

Ainsi, sans qu'il veuille tenir compte ni du climat, ni des influences morbides différentes, tel vous voyez l'Anglais à Londres, tel vous le retrouvez dans l'Inde, se

levant aux mêmes heures, usant immodérément de cette bière blanche qu'on alcoolise à l'égal des vins les plus forts pour lui faire supporter le voyage, se gorgeant de viandes fortes et grasses, et buvant à chaque instant pour se donner des forces, — ni plus ni moins que s'il avait à combattre les brouillards de la Cité — de grands verres pleins de gin ou d'eau-de-vie, dont il croit éteindre la force avec quelques gouttes de soda-water.

Tombe-t-il malade, il boit du bordeaux, chaud et additionné d'épices en guise d'infusion. A ce régime l'organisme tout entier est vite usé, et il ne résiste quelques années, avec toutes les apparences de la santé, que pour ne plus se relever à la première chute.

Les chiffres officiels de mortalité sont terribles et accusent hautement l'ineptie d'un pareil régime.

Il meurt *trente-cinq pour cent* d'Anglais pendant les cinq premières années de l'acclimatation.

Au bout de dix ans, il n'en reste plus que *quarante pour cent*.

Tandis qu'il ne meurt que *dix pour cent* de Français pendant la période d'acclimatation, et qu'au bout de dix ans il en reste soixante pour cent.

Ces chiffres incroyables sont de la plus rigoureuse exactitude. Je les ai copiés moi-même sur les moyennes officielles de chaque année, à Madras et à Calcutta pour les Anglais, à Pondichéry et à Chandernagor pour les Français.

Les causes d'une différence aussi sensible sont nombreuses, La grande majorité des Français dans l'Inde vit sobrement, quoiqu'il soit de tradition que les tables soient servies avec goût et abondance, s'abstient d'alcool, boit modérément des vins généreux, repousse les viandes grasses, consomme beaucoup de légumes, se met le plus possible à la nourriture du pays qui est des plus hygiéniques, et fait chaque jour des exercices modérés et sans fatigue. A ce prix, la santé se conserve là presque aussi bien que dans les contrées tempérées.

Les Anglais ont beau avoir notre exemple, rien n'est capable de leur faire abandonner leur genre de vie, et si parfois on essaie de leur démontrer, preuves en mains, que la Tamise ne ressemble pas au Gange, et que le ciel de Londres n'a rien de commun avec celui de l'Indoustan, on se fait regarder avec ce sourire hautain et méprisant que tout bon anglais, lord ou coutelier de Birmingham, jette à quiconque n'admire pas les vieilles coutumes de la vieille Angleterre.

Ils s'entendent à construire des machines, mais ne savent pas conserver la leur.

En rentrant, je m'établis sous la vérandah de mon appartement, dans un confortable hamac pour me reposer quelques heures; la journée du lendemain devait être pénible pour moi, qui ne voyageais que rarement pendant les heures chaudes, et quant à la nuit qui allait s'écouler, la cérémonie funéraire du com-

mouty devait, selon toute apparence, l'absorber tout entière.

Lorsque la cloche sonna pour le dîner, je donnai mes ordres à Amoudou et au vindicara pour le départ du lendemain, et me rendis au salon où la famille du major et les invités se trouvaient réunis. Je ne détaillerai pas ici les splendeurs du repas du soir dans l'Inde chez les Européens ; cet ouvrage étant surtout destiné à étudier les coutumes des Indous, leurs vieux monuments, les souvenirs historiques de leur passé mis en regard avec les tristesses du présent, si misérable, si effacé, sous la dure et despotique main de fer des Anglais. Je renvoie, une fois pour toutes, les lecteurs curieux d'autres développements aux voyages plus pittoresques et plus intimes que je publie sur les différentes contrées de l'extrême Orient.

Sur les huit heures du soir, je me dirigeai avec mon fidèle Nubien, vers la demeure du riche marchand Calvé-Narayana-Chetty dont l'office funéraire allait commencer. La qualité des divers assistants, le rôle que jouent les brahmes dans ces diverses cérémonies, les fonctions du fils aîné du mort ainsi que des divers assesseurs, la conduite au bûcher, exigent pour être bien compris, une exposition de la situation sociale et religieuse des castes dans l'Inde.

Je serai aussi bref que la matière pourra le comporter, tout en traitant cependant ce sujet assez complète-

ment pour n'avoir pas à y revenir. L'intérêt qu'il présente est facile à saisir, là est la clef de toutes les coutumes plus ou moins étranges que nous rencontrerons sur notre route.

Des quatre castes primitives, brahmes (prêtres), xchatrias (rois), vaysias (marchands), soudras (esclaves), il ne reste plus que la caste des brahmes qui soit à peu près sans mélange, mais elle n'a pas échappé pour cela à cette fureur de divisions et de distinctions sociales qui s'est emparée des Indous après la chute de leurs souverains nationaux, et que les Anglais entretiennent avec un soin machiavélique pour les besoins de leur domination.

Essayez donc de faire une armée avec des gens qui ne peuvent ni boire, ni manger, ni faire leurs ablutions, ni se marier, ni accomplir aucun des actes ordinaires de la vie, avec les membres des castes différentes de la leur, sous peine de souillure et parfois même de perdre leur situation sociale et de descendre au niveau des parias.

Là est toute la force du despotisme britannique, et ces coutumes expliquent le calme forcé des Indous, en face de la haine qu'ils portent à ces avides Saxons, qui leur arrachent chaque année la dernière roupie de leur épargne.

Primitivement les brahmes ne se distinguaient que par la nature de leurs fonctions, tous avaient droit aux

mêmes priviléges, bien qu'il y eût différents degrés dans l'initiation.

Aujourd'hui, à part les brahmes-pundits, qui représentent les savants de l'ordre, gens d'un incontestable mérite et d'une érudition profonde, qui passent leur vie dans l'étude des antiquités de leur pays et des problèmes de la vie, et qui font bande à part, les autres membres de cette caste se sont subdivisés à l'infini ; on compte jusqu'à cent cinquante classes différentes de brahmes qui ne veulent rien avoir de commun entre elles dans le seul Carnatic. Un seul point les relie, leurs membres peuvent manger ensemble, et assister aux mêmes cérémonies sans contracter de souillures.

Les brahmes-pundits n'officient que rarement dans les pagodes ou aux cérémonies funéraires, car ils n'acceptent aucun des tempéraments que le temps a apportés aux rites primitifs ; la loi de Manou est encore leur seule règle, et il faut être ou rajah, ou très-riche pour pouvoir subvenir aux frais d'un sacrifice accompli selon l'ancienne loi.

Les brahmes des classes inférieures sont aujourd'hui :

1° Prêtres, desservants ordinaires des pagodes ou pourohitas ; ils se mettent au service des plus petits villages et des particuliers, pour toutes les cérémonies du culte qu'ils accomplissent dans la pagode, ou dans les

maisons de ceux qui les paient; dans ces dernières fonctions, on les nomme ritwidj — chapelains.

2° Sannyassis, ou anachorètes vivant de racines et d'offrandes. Les Pourohitas se retirent aussi dans la forêt à un certain âge, mais ils continuent à officier dans leur ermitage, et à diriger les consciences, tandis que le Sannyassis ne vit plus que dans la contemplation.

3° Mounys-Pandaroms, ou mendiants sacrés. Recevoir et même demander l'aumône, pour un brahme de cette classe, n'a rien d'humiliant, c'est suivant lui un droit dont il use. Aussi, loin de prendre le ton humble et l'air rampant du malheureux qui chez nous implore la charité du public, il demande l'aumône, non comme une grâce, mais comme une chose qui lui est due. Je dois dire cependant qu'ils n'y mettent ni impertinence ni importunité. Le brahme qui mendie entre hardiment dans les maisons, expose ses besoins, et si on lui donne quelque chose se retire silencieusement sans même remercier; s'il essuie un refus, il sort de même sans se plaindre. Mais malheur à qui se moquerait de lui, lui ferait des promesses ridicules, ou le chasserait avec des menaces et des paroles désobligeantes, les Indous sont persuadés qu'il ne tarderait pas à ressentir la colère céleste.

Les ouvrages de l'Inde sont sur ce sujet pleins de récits semblables au suivant que nous empruntons au

Pantcha-Tantra, recueil de récits familiers que depuis Ésope et Babrius jusqu'à Phèdre et à La Fontaine tous les fabulistes anciens et modernes ont copiés.

« Hata ! Hata [1] ! s'écria un jour un singe en voyant un renard qui dévorait une charogne infecte. Il faut qu'à une époque antérieure tu aies commis des crimes bien énormes, pour être condamné aujourd'hui à te repaître de pareils aliments.

« — Hélas ! répondit le renard en gémissant, je n'endure que ce que j'ai mérité, je fus autrefois homme, et, dans cette condition, je promis à un brahme de lui faire un présent et je lui manquai de parole ; voilà la raison pour laquelle, j'ai été condamné à renaître sous la forme où tu me vois, et à mener le genre de vie qui te répugne tant. »

(*Pantcha-Tantra.*)

Le *Brahmana-Sastra*, ouvrage de théologie vulgaire, s'exprime ainsi sur la même matière :

« Celui qui manque de parole aux brahmes ou qui leur cause quelque préjudice, après sa mort deviendra la proie du diable, il ne pourra ni habiter sur terre, ni vivre dans les airs, torturé de jour dans le fond du Naraca — enfer — la nuit il reviendra hanter les épais-

1. Exclamation habituelle d'étonnement, mêlée de crainte superstitieuse, — ne peut être rendue dans notre langue.

ses forêts et les lieux infects ; il ne cessera d'y pousser jour et nuit de profonds gémissements en maudissant son malheureux sort ; il n'aura pour toute nourriture que l'eau croupie des marais mêlée avec l'écume de chacal, qu'il boira dans un crâne humain en guise de coupe. »

(*Brahmana-Sastra.*)

Comment voudrait-on qu'après d'aussi terribles menaces les offrandes n'affluassent pas dans les pagodes ?..... On voit que de tout temps une exploitation habile du diable a été la source d'honnêtes bénéfices.

Pauvre diable ! Quel rôle on t'a toujours fait jouer ! Proudhon te serrait dans ses bras avec amour, comme un symbole de tout ce qui avait souffert sur la terre par l'oppression sacerdotale.

Je n'éprouve pas de telles tendresses pour toi, tu n'as pas été la victime, mais bien l'associé, le complaisant, l'ami, le moyen..... Tu fus dans le domaine religieux, ce qu'est encore, en politique, l'hydre de l'anarchie, le spectre rouge, un instrument dont jouaient les habiles pour effrayer les pieux, les naïfs et les humbles...

4° Poudjary ou sacrificateurs ; ce sont eux qui égorgent les victimes, pour les grands sacrifices du bœuf et du cheval.

5° Les brahmes des sept Richis, ou sept sages de l'Inde. Les brahmes de cette catégorie se rangent sous le patronage d'un des sept sages antiques dont voici les noms avec les maximes qui leur sont attribuées.

Atri. — La première de toutes les sciences est celle de l'âme.

Angiras. — En toute chose considère la fin, car les actions ne valent que par le bien qui en résulte.

Cratou. — Quand vous rencontrez un homme orgueilleux de sa force et de son intelligence, dites-lui : « Qui es-tu? d'où viens-tu ? où vas-tu ? »

Pulastya. — Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même.

Pulaha. — L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort, ni la malice des voleurs, car il porte toute sa richesse avec lui.

Marichi. — Faire du bien aux méchants c'est écrire sur le sable.

Vasichta. — La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu.

Chaque brahme qui appartient à une des classes qui ont adopté un des sages pour patron, prononce la sentence dont le richi est l'auteur, chaque fois qu'il est sur le point d'entreprendre quelque chose.

On voit où les Grecs, fils de l'émigration indoue, ont pris leurs sept sages et leurs maximes.

6° Les brahmes se divisent encore en brahmes du Rig-Véda, du Sama-Véda, du Iadjour-Véda, et de l'Atharva-Véda, selon celui de ces livres religieux qu'ils étudient plus particulièrement.

7° Il y a aussi les brahmes cheiviahs, qui lavent les temples et vont accomplir des neuvaines et des pèlerinages aux lieux consacrés, pour le compte des fidèles qui les chargent moyennant salaire de l'exécution de leurs vœux.

8° Tous les brahmes, quelles que soient leurs subdivisions de castes, sont ou Brahmistes, ou Vischnouvistes ou Sivaïstes, selon le dieu qu'ils adorent.

Toute la théologie brahmanique, qui paraît si compliquée aux Européens, et qui l'est en effet dès qu'on veut étudier les ouvrages innombrables qui s'y rapportent, peut se résumer en principe dans le tableau suivant.

Dieu irrévélé, cause première de tout ce qui existe:

Zyaus.

Principes mâle et femelle de Zyaus, se développant pour la création :

Nara — le père,
Nari — la mère.

Produit de leur union :

Viradj — le fils.

D'où la trinité :

Nara — le père,
Nari — la mère,
Viradj — le fils,

tirée de la propre substance de Zyaus, et ne formant avec lui qu'une seule personne.

Chacun des membres de cette trinité, qui n'est pas distincte de Zyaus, pour créer se manifestent, c'est-à-dire prennent un corps matériel et deviennent :

Brahma — l'Esprit créateur, le germe,
Vischnou — l'Esprit qui conserve et renouvelle sans cesse,
Siva — l'Esprit qui modifie et transforme.

Nara, Nari, Viradj, Brahma, Vischnou, Siva ne sont, pour les brahmes prêtres, que des facultés de Zyaus, le Dieu unique, indiquant les périodes et les forces de création, de conservation et de transformation dans la nature. Ces facultés de Dieu sont divinisées dans le culte vulgaire : *Brahma, Vischnou* et *Siva* deviennent dans le culte des pagodes trois dieux distincts agissant séparément, et cependant formant un tout dans *Zyaus*.

C'est là que le christianisme, né des mystères de l'Orient, est allé puiser sa formule du dieu Un contenant trois dieux distincts, sans que son unité en soit affectée.

Brahma,
Vischnou,
Siva,

pour les assister dans leur œuvre, créent alors les

quatorze esprits célestes suivants, ou demi-dieux :

Indra — qui préside aux sphères célestes.
Varouna — esprit des eaux.
Agni — du feu.
Pavana — des vents.
Yama — des enfers.
Couvera — des richesses.
Cartikeia — de la guerre.
Cama — de l'amour.
Sourya — du soleil.
Soma — de la lune.
Ganésa — des entreprises heureuses.
Poulear — des héritages; protége le foyer domestique.
Neiritia — du commerce et des voleurs.
Isania — des cultivateurs et des champs.

Chacun de ces demi-dieux, à son tour, se donne des mandataires à l'infini, esprits inférieurs bons ou mauvais, *devas*, *assouras*, *gandharbas*, *daytias*, *anges*, *séraphins*, *musiciens célestes*, sans compter tous les *gnômes*, tous les *vampires* et tous les *rackchasas* qui hantent les enfers.

Créer simplement des dieux bienfaisants et des bons génies, n'eût point fait l'affaire du pieux fainéant qui vit du temple et de la superstition ; ce n'est pas ainsi que les brahmes de tous les temps eussent rempli leurs

coffres. Aussi, à côté de chaque esprit honnête et bon a-t-on placé l'esprit mauvais sans cesse occupé à traverser ses desseins.

Brahma est aujourd'hui confondu avec Zyaus; la création étant opérée, la faculté créatrice du Dieu suprême n'a plus besoin de se manifester, aussi les sectateurs de Brahma sont-ils fort rares aujourd'hui; les brahmes savants l'adorent dans Zyaus. Quoi qu'il en soit, et n'en déplaise au *Collége de France* qui enseigne le contraire, Brahma a encore dans l'Inde quelques autels, et *nous avons assisté nous-même aux sacrifices qui lui sont offerts.* Nous en rendrons compte en son temps.

Vischnou et Siva, autrement dit les facultés conservatrices et transformatrices de l'Être suprême, se partagent donc les adorations de la grande majorité des Indous. Les brahmes vischnouvistes — veichnavas — sont les plus nombreux, car c'est Vischnou qui, chaque fois que l'humanité a besoin de son secours, s'incarne dans le sein d'une vierge et vient rétablir le règne du bien sur la terre.

La plus grande incarnation de Vischnou est celle de Christna, le fils de la vierge Devanaguy, incarnation sur laquelle le christianisme a basé sa légende.

Quand j'aurai ajouté : que les Indous ont cru de tout temps que l'homme a passé par toutes les périodes de la vie animale, et qu'il ne fait que suivre une progression ascendante, depuis l'animalcule qui grouille dans

la boue des mers jusqu'à Zyaus, dans lequel il doit aller s'absorber ; que de tout temps également il a cru que les âmes pouvaient retourner dans les espèces inférieures, en punition de leurs fautes ; que les justes vont au swarga — ciel — et les criminels au naraca — enfer, — j'en aurai dit suffisamment pour que l'on puisse suivre avec fruit les explications que j'aurai à donner en cours de voyage, sur les différentes cérémonies du culte indou auxquelles je ferai assister le lecteur.

Comme on peut le voir, tous les panthéons anciens et modernes sont contenus dans cette sommaire exposition des croyances religieuses des brahmes :

Panthéons égyptien et grec divinisant les facultés de l'Être suprême et les forces de la nature, prétendu dualisme des mages, unité, trinité et incarnation des chrétiens.

L'illustre Cousin avait entrevu cette vérité quand il disait : « L'histoire de la philosophie de l'Inde est l'abrégé de l'histoire philosophique de l'humanité. »

Les brahmes s'abstiennent de tout ce qui a vie, et ne se nourrissent que de végétaux, d'accord en cela avec leur croyance à la transmigration des âmes.

Il y a cependant dans le nord de l'Inde des brahmes qui admettent publiquement sur leur table de la chair d'animaux ; mais les adeptes de cette caste, nommée konkany, à cause de la contrée de Konkana où elle se trouve, sont souverainement méprisés de leurs con-

frères du Sud qui les appellent par dérision : *brahmes de poisson*, et *brahmes de viande*.

Lorsque ces brahmes viennent par hasard visiter les provinces méridionales, les autres brahmes et les Indous de caste élevée, refusent énergiquement toute communication avec eux.

Le Sinhassava (université) des brahmes vischnouvistes est situé à Hobbala, dans le nord du Carnatic.

Celui des sivaïstes est à Singuery, dans le nord-ouest du Maïssour.

C'est là qu'ils font leurs études religieuses, commentent les livres saints, et se préparent à l'initiation.

Nous irons leur rendre visite à Singuery.

Quelques mots sur les autres castes, et nous en aurons fini avec ces détails préliminaires.

La caste des anciens xchatrias — rois — n'existe plus, elle a été emportée par les différentes invasions qui depuis des siècles se disputent le sol si fertile de l'Inde ; les personnages qui prétendent encore lui appartenir, n'ont pas de priviléges reconnus, à moins qu'ils n'aient conservé sous l'autorité anglaise un lambeau de puissance plus utile à leurs maîtres qu'à eux, comme les rajahs du Maïssour et du Travencor.

Nous verrons ceux qu'on appelait autrefois nos *bons alliés*, avec une hypocrisie machiavélique, leur mettre sur le dos tout l'odieux des mesures qu'ils les forcent de prendre contre leurs sujets. Parfois même

ils exigent d'eux des actes inouïs de brigandage, pour se donner le mérite d'intervenir et de les annuler, dans le but d'exciter la haine du peuple contre ces malheureux souverains, qui tremblent devant le parasol du résident anglais.

La caste primitive des vaysias se divise en deux branches principales, les commoutys ou négociants, armateurs, banquiers, et les chettys ou marchands au détail. Chacune de ces branches possède une certaine quantité de subdivisions.

La caste des soudras, la plus nombreuse de toutes, est aussi, sans contredit, celle où l'on rencontre le plus de subdivisions. Chaque métier, si petit qu'il soit, est devenu une caste n'ayant rien de commun avec les autres, et cette manie a été poussée si loin que je n'ai pu arriver, malgré les longues années que j'ai habité l'Inde, à dresser une liste complète de toutes les castes du Sud seulement. A deux cent cinquante, j'ai cru pouvoir clore ma liste, et chaque jour j'en découvrais de nouvelles.

Il me suffira donc de dire que chaque état, chaque distinction sociale, si minime qu'ils soient, immédiatement ont donné naissance à des castes spéciales.

Les Européens, pour leur compte, en ont bien involontairement fait créer plus de cinquante.

Le chef des domestiques, ou dobachy, se dit de la caste dobachy.

Le cocher, ou vindicara, de la caste vindicara.

L'allumeur de lampe, ou velacoucara, de la caste velacoucara.

Le jardinier, ou totoucara, se prétend de la caste totoucara.

Le palefrenier, ou cavalere, de la caste cavalere.

Le cuisinier, ou cousicara, de la caste cousicara.

Le videur d'immondices, ou totti, de la caste totti.

Ainsi des autres ; on voit jusqu'où pourrait aller cette énumération...

Le résultat le plus clair de tout ceci, est qu'il faut une quinzaine de domestiques pour être bien servi dans l'Inde, chacun ne voulant faire qu'une seule chose. Fort heureusement qu'on ne les paye que de cinq à douze francs par mois sans les nourrir. Chacun considère la position qu'il occupe comme l'apanage exclusif de sa famille, et bien qu'à la solde d'étrangers, transporte dans son service tous ses préjugés indous. Il s'élève souvent entre eux de très-curieux débats, sur des niaiseries qu'ils transforment en priviléges, par exemple, sur le point de savoir quel est celui qui doit céder le pas à l'autre à la porte, quels sont ceux qui ont le droit de s'asseoir sur le bord des vérandahs près des appartements des maîtres, etc. Il faudrait un Saint-Simon indou pour traiter gravement toutes ces questions d'étiquette, qui fort heureu-

sement, chez nous, n'ont jamais occupé que les intelligents loisirs de notre aristocratie.

Cette grande caste des soudras, qui représente à elle seule au moins les six dixièmes de la population totale de l'Inde, comprend donc tous les artisans et tous les serviteurs, comme la caste des vaysias comprend tous les négociants et marchands. Mais bien qu'appartenant originairement à l'une de quatre castes instituées par les brahmes, les Indous des castes nouvelles sont aussi étrangers les uns aux autres que les anciens brahmes, xchatrias, vaysias et soudras l'étaient entre eux, et comme par le passé nul ne peut sortir de la situation où il est né, ni exercer une autre profession que celle de son père.

Dans la classe des artisans, les plus estimés sont les cultivateurs qui, selon leurs occupations, font partie d'une vingtaine de castes.

Puis viennent les *pantchalas*, ou gens des cinq métiers, orfévres, fondeurs, forgerons, charpentiers, potiers et fabricants de briques, qui se subdivisent en plus de trente castes différentes.

Au-dessous d'eux, sont les tisserands, les presseurs d'huile, les distillateurs, les pêcheurs, les blanchisseurs, les fabricants de jagre — sucre de palmier, — les barbiers, et toute la foule des menus artisans qui forment au moins cent cinquante castes particulières.

Il y a en outre une foule de castes étranges, comme

celle des kallerous, ou voleurs, *qui s'empare du bien des autres par privilége* et sans que cela soit regardé comme infamant; celle des namboury, où les jeunes filles qui meurent vierges sont mariées après leur mort; celle des makoulous, où les mères sont obligées de subir l'amputation de la première phalange de l'index de la main gauche, quand elles marient l'aînée de leurs filles. Et beaucoup d'autres encore; nous les ferons connaître en étudiant leurs mœurs dans leurs propres villages.

Ce n'était pas encore assez de s'être fractionnés ainsi à l'infini. Les Indous ont encore trouvé le moyen de diviser chaque caste en deux branches :

Les valan-gaï-mougattar,

Et les valan-vaï-mougattar,

Autrement dit les partisans de la main droite, et les partisans de la main gauche.

Ces distinctions sont tirées de ce que dans la même caste les uns se servent de la main droite pour faire leurs ablutions secrètes, tandis que les autres ont adopté la main gauche, et comme la main des ablutions est considérée comme impure, il s'ensuit que *les gens de main gauche* et *les gens de main droite* dans la même caste n'ont aucunes relations entre eux, et se regardent même avec dégoût, se renvoient mutuellement cette insulte, la plus grave qu'on puisse adresser à un indou :

« Ces gens-là mangent avec la main des excréments. »

Chaque *main* s'est peu à peu attribué des priviléges exclusifs, et comme ces priviléges ne sont ni définis, ni légalement garantis, cela donne lieu à d'éternelles contestations qui, pour les sujets les plus frivoles, dégénèrent souvent en soulèvement de tout un district.

Le fait suivant en donnera une idée :

En 1865, la Cour d'appel de Pondichéry, où je siégeais alors, eut à connaître d'une bien curieuse affaire.

On apprend un jour au chef-lieu que notre établissement d'Ianaon, sur la côte d'Orixa, venait d'être le théâtre de luttes acharnées. Les Indous du territoire français et ceux du territoire anglais en étaient venus aux mains et avaient laissé sur le carreau une vingtaine de morts des deux côtés. La cour évoqua l'affaire et fit procéder à l'instruction par un des conseillers.

Que s'était-il passé?

A une fête publique, qui avait lieu sur la lisière des deux territoires, un tchakily — caste savetier — de *la main gauche*, avait paru avec une couronne de fleurs jaunes dans les cheveux. Aussitôt un autre tchakily de la branche opposée avait protesté, en prétendant que les couronnes de cette nuance étaient réservées aux tchakilys de *main droite*. Le savetier de main gauche ayant résisté, les deux champions en étaient venus

aux coups, et aussitôt tous les gens de main gauche et de main droite, non-seulement de la caste tchakily, mais encore de toutes les autres basses castes présentes, prirent part à la mêlée, et cette querelle ridicule mit aux prises plusieurs milliers d'hommes, qui ne purent être séparés que par un bataillon de troupes anglaises, qui se mit à la disposition des autorités françaises.

L'Indou, si timide, si doux dans les circonstances ordinaires de la vie, dès qu'il s'agit de soutenir ce qu'il appelle ses priviléges, se fera tuer sans hésiter.

Voici un autre fait plus tragique, qui dépeint encore mieux peut-être leur caractère.

En 1860, les Anglais ayant voulu envoyer un régiment de cipayes indous sur la côte de la Birmanie, les pauvres diables refusèrent de s'embarquer, car la loi de Manou défend aux gens de caste de traverser la mer. On les décima, ils persistèrent dans leur refus. On fusilla les chefs... Ils rendirent leurs armes et demandèrent à mourir. John Bull, qui ne perd jamais une occasion de faire sentir aux Indous la force de son gouvernement paternel et civilisateur, a fait avancer une batterie, et les a mitraillés pour l'exemple...

La plupart des prérogatives, pour le maintien desquelles les Indous en viennent aux mains, sont de la nature de celles que nous venons de voir revendiquer par les tchakilys : le droit de porter des sandales de

telle ou telle couleur, d'aller en palanquin ou à cheval, de faire telle ou telle cérémonie, pour les mariages de faire sonner de la trompette devant soi, d'avoir de la musique à ses fêtes, de tirer des feux d'artifices, de porter telles ou telles armes, tel ou tel genre de vêtement, de se promener avec une canne à pomme d'or, et une foule d'autres coutumes, qu'il serait trop long de dénombrer, forment autant de distinctions que chaque caste s'efforce d'interdire aux autres.

Tout cela est parfaitement ridicule, mais il y a si peu de temps que nos preux s'égorgillaient pour un tabouret à la cour, nous faisons encore de telles platitudes pour un morceau de ruban, que je ne sais pas si l'Européen est bien en droit d'en rire.

Pendant les douze années que j'ai passées autour du globe sous les latitudes les plus différentes, en comparant les préjugés et les hommes, je me suis souvent souvenu de cet adage indou :

Djatra-maroulo? Djena maroulo? Djena maroulou? Sont-ce les usages? sont-ce les hommes qui sont ridicules? Ce sont ceux qui en profitent!

Il existe encore diverses autres castes, qui, eu égard au mépris dans lequel elles sont tenues par les autres, et l'état d'avilissement dans lequel elles vivent, ne se rattachent à aucune des ramifications des quatre grandes classes primitives, et font entièrement bande à part. Parler d'elles en ce moment serait allonger peut-

être un peu trop cette exposition. Nous y reviendrons à propos des tchandalas et des parias.

Le lecteur va pouvoir maintenant me suivre dans les différentes péripéties de ce voyage, sans qu'il soit nécessaire de m'interrompre à chaque instant pour lui exposer les principes sur lesquels reposent et la constitution sociale et les croyances religieuses des Indous.

La maison mortuaire était située à environ un mille de Cuddaloor, et longtemps avant de l'apercevoir, les sons lugubres de la trompe funéraire, qui éclataient dans la nuit à intervalles inégaux, vinrent nous guider dans notre marche. Une foule d'Indous des deux sexes et de toutes conditions suivaient la même direction que nous, attirés par la curiosité.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions arrivés. La maison de Narayana-chetty, ainsi que ses dépendances, était pompeusement illuminée; de tous côtés des boules de parfums, dont la poussière de sandal forme la base, brûlaient sur des trépieds d'argent, répandant dans l'atmosphère une fumée blanchâtre et vaporeuse, à travers laquelle, dans leurs costumes bariolés, les assistants revêtaient des tournures fantastiques. La cérémonie devait avoir lieu sous la vérandah extérieure de la maison, dont toutes les colonnes étaient enguirlandées, avec des fleurs dédiées à Yama, le dieu des morts.

En face de la maison, de l'autre côté du chemin, sous le feuillage de gigantesques baobabs, quelques siéges avaient été préparés pour les invités européens. Trois miss anglaises, tout enveloppées de flanelle blanche, et un capitaine au long cours, venu exprès de Pondichéry, étaient déjà placés ; je m'inclinai et m'assis à l'écart. Amoudou s'accroupit à mes pieds et ne tarda pas à s'endormir ; le brave garçon ne comprenait pas qu'on pût se déranger pour si peu.

Quatre éléphants noirs, richement harnachés, se tenaient immobiles deux par deux, de chaque côté de la façade de la maison ; ils portaient sur leurs robustes épaules le bois de sandal qui devait servir au bûcher.

Une troupe de musiciens, assis au bas du perron, frappait des coups sourds et prolongés sur des calebasses garnies de peaux de bouc, et à côté d'eux, les bayadères de la pagode de Bahour attendaient l'heure de commencer leurs incantations et leurs danses.

Tout à coup la trompe brahmanique fit entendre trois hurlements prolongés, et les brahmes officiants s'avancèrent sous la vérandah; ayant trempé le bout de leurs doigts dans un grand vase plein d'eau lustrale, ils s'en passèrent sur le front, les yeux et les lèvres, et en jetèrent quelques gouttes sur la foule, cette cérémonie se nomme l'*ablution de la mort*.

Ils répandirent alors sur le sol de la vérandah une couche de cendres de bois de tamarinier, et par-dessus

une litière de l'herbe sacrée darba. Le corps du défunt fut apporté par des brahmes cheiviahs, et étendu sur ce lit.

Au même instant, la femme, jeune encore, du mort s'élança de l'intérieur de la maison, suivie de trois enfants, dont le plus âgé pouvait avoir quatorze ans; les vêtements en désordre, les cheveux épars, elle vint tomber à genoux près du corps de son mari, et se frappant la poitrine, elle s'écria en sanglotant :

« Pourquoi m'as-tu quittée ? Quel tort t'avais-je donc fait pour me laisser ainsi à la fleur de l'âge ?

« N'avais-je pas pour toi toutes les attentions et tous les soins d'une femme fidèle ?

« N'ai-je pas toujours été attentionnée à mes devoirs, vertueuse et incorruptible ?

« N'ai-je pas mis au monde de beaux enfants ? Qui les élèvera, qui prendra soin d'eux à l'avenir?

« Ne m'occupais-je pas sans cesse des affaires du ménage ?

« Ne balayais-je pas tous les jours la maison? Ne traçais-je pas chaque soir devant la porte les signes consacrés qui éloignent les esprits ? Comment en est-il entré un pour ravir ton âme?

« Ne te préparais-je pas une bonne nourriture ? Trouvais-tu du gravier dans le riz que je te servais? Ne t'offrais-je pas des mets préparés selon ton goût et avec les épices que tu aimais?

« Ne mettais-je pas toute mon attention à aller au-devant de ce qui pouvait te plaire ?

« Que te manquait-il auprès de moi ?

« Qui prendra soin de moi à l'avenir ?

« Pourquoi m'as-tu quittée ? Quel tort t'avais-je donc fait pour me laisser ainsi à la fleur de mon âge? »

Après avoir prononcé ces paroles, elle se précipita sur le corps de son mari, et le tint longtemps enlacé dans ses bras, en gémissant et poussant de grands cris ; lorsque les parents, jugeant que cela avait assez duré, vinrent l'arracher à sa douleur, elle s'échappa de leurs étreintes et vint se rouler sur le cadavre en se meurtrissant la poitrine et s'arrachant les cheveux. Trois fois on l'enleva de force, trois fois elle revint plus exaltée, et finit par tomber en convulsion. Elle écumait lorsqu'on se décida à l'emporter.

Un murmure flatteur parcourut la foule et, de tous côtés, on n'entendit pendant un bon moment que des louanges à l'adresse de la veuve de Narayana-chetty pour la profonde douleur qu'elle avait su si bien témoigner.

— Prends modèle sur Mariama, disaient beaucoup de maris à leurs femmes, ce n'est pas toi qui saurais si bien t'arracher les cheveux pour moi.

Les miss anglaises, au comble de l'émotion, épongeaient leurs larmes avec leurs mouchoirs de batiste.

Quant au capitaine au long cours, sa bonne et fran-

che figure était bouleversée par une tempête de douleur. Il poussait d'énormes soupirs, et jurait, par tous les saints du calendrier, qu'il serait à souhaiter que les femmes d'Europe ressemblassent à celle-là.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Mal m'en prit, car je reçus la bordée... Je prie le lecteur de ne point trop se hâter de prendre parti contre moi.

— Il paraît, me dit le brave homme, que monsieur ne juge pas que les douleurs indoues soient du même bois que les autres.

— Mon cher capitaine, lui répondis-je — j'avais déjà eu occasion de le rencontrer aux réceptions du gouvernement — si vous habitiez l'Inde depuis quelques années, vous sauriez que vous assistez purement et simplement à une représentation théâtrale. Tout cela est réglé d'avance, et fait partie du cérémonial de deuil; j'ai déjà assisté à de nombreux offices funéraires, et j'ai toujours vu que ces bruyants témoignages d'affection et de regrets ne sont jamais une preuve de tendresse conjugale...

— Vous m'étonnez! pleurer son mari est une chose naturelle cependant par tous pays.

— Vous avez raison, et j'ajouterai que par tous pays la douleur vraie se témoigne de la même manière. Il y a beaucoup de femmes indoues très-aimantes et très-dévouées à leurs époux. Eh bien! si elles sont obligées, malheureusement, de jouer ce rôle dont toutes

les parties sont réglées comme un chœur de ballet, leurs forces les trahissent, et quand elles se trouvent en public, en face de la dépouille de celui qui leur fut si cher, elles suffoquent de douleur, se laissent tomber à terre et ne savent que pleurer, et la foule mécontente et déçue, avec la justice de toutes les foules, les traite de *stupides* et de *femmes dénaturées*.

— Ainsi cette femme...

— Est une très-habile comédienne, et elle ira jusqu'au bout, car ce n'est pas fini.

Comme j'achevais ces mots, Mariama la veuve reparut sous la vérandah ; elle avait réparé les désordres de sa toilette; seule, sa chevelure, qu'elle avait fort belle, tombait en désordre sur son pagne blanc; elle tenait entre ses mains une petite corbeille de rotin dans laquelle se trouvaient des boulettes de riz pétries avec du safran. Arrivée à l'extrémité de la vérandah, elle en prit une, et la jetant dans la direction de l'est elle s'écria :

« Malédiction à Indra ! »

Même geste au sud-ouest :

« Malédiction à Agni ! »

Au sud :

« Malédiction à Yama ! »

Au sud-est :

« Malédiction à Neiritia ! »

A l'ouest :

« Malédiction à Varouna ! »

Au nord-ouest :

« Malédiction à Vahya ! »

Au nord :

« Malédiction à Couvera ! »

Au nord-est :

« Malédiction à Isania !

« Malédiction aux vents, malédiction aux sept plantes ! Malédiction à tous les dieux qui m'ont enlevé mon seul appui !

« O Siva, dieu de la mort, prends ma vie en échange de celle de Narayana, et rends leur père à ces pauvres enfants ! »

En prononçant ces mots, elle leva les deux mains aux cieux, comme pour supplier les dieux, et se tint pendant longtemps la tête renversée, le corps ployé à demi, dans une posture jouant admirablement l'extase...

La foule frémissait de bonheur, les miss faisaient pitié à voir. Quant au capitaine, devenu subitement sceptique, il observait d'un air narquois et avait allumé son cigare.

— Tant que j'ai cru, me dit-il dans son langage imagé, que c'était une véritable bourrasque, j'ai fait la manœuvre avec les autres, j'y ai été pris comme un

véritable pilotin, mais maintenant j'ai cargué toutes les voiles.

Mariama voyant que Siva n'écoutait pas sa prière, et que son époux restait toujours étendu sur sa couche, fit un geste de désespoir que lui aurait envié la comédienne la plus consommée, rentra dans la maison pour prendre quelques instants de repos et se préparer à la dernière scène.

Seuls dans un coin où personne ne faisait attention à eux, ne songeant qu'à une chose, c'est que leur père bien-aimé n'était plus, les deux plus jeunes enfants pleuraient silencieusement; c'était navrant à voir. Cette douleur-là était la vraie, et contrastait étrangement avec cet apparat et tout ce cérémonial, que l'on rencontre, différant simplement de formule, chez tous les peuples vieillis, où le prêtre spécule sur l'orgueil des familles et sur la mort, et réserve dans le temple des pompes différentes pour le riche et le pauvre.

La veuve s'était à peine retirée, qu'une centaine de pleureuses à gage arrivèrent échevelées et demi-nues, et se rangèrent par groupes de dix autour du défunt. Elles commencèrent par se frapper la poitrine en cadence, et à pousser des cris lugubres en suivant la mesure que leur indiquait un pandaron, en frappant deux petites rondelles de cuivre l'une contre l'autre.

Après avoir ainsi pleuré, sangloté, hurlé à leur aise,

sur un signe du brahme qui les dirigeait, elles s'arrêtèrent, puis, se détachant l'une après l'autre des différents groupes, elles vinrent toutes faire leurs compliments au défunt sur les nombreuses qualités dont il était orné de son vivant, et après lui avoir parlé de la douleur qu'excitait sa perte, de sa malheureuse femme qui ne pourrait y survivre, elles finirent en lui reprochant d'avoir quitté beaucoup trop tôt cette terre dont il était un des plus beaux ornements.

On sait que les Grecs et les Romains possédèrent aussi des pleureuses à gage, coutumes qu'ils avaient sans aucun doute reçues de leurs ancêtres de l'Asie.

Lorsque la dernière des pleureuses eut fini ses lamentations, Mariama reparut ensevelie dans des flots de mousseline blanche; tous les brahmes et pandarons qui entouraient le cadavre s'éloignèrent à quelques pas, et la vidava — en sanscrit veuve [1] — commença à tourner lentement sur elle-même en faisant le tour du lit d'herbes sacrées sur lequel était étendu le défunt. A chaque tour, et sans s'arrêter, elle s'écriait sur un ton plaintif :

Anouvratam tyaktavang katam!

« Pourquoi a-t-il quitté une épouse dévouée! »

— Savez-vous, dis-je au capitaine en lui traduisant ces paroles, combien la succession de Narayana va

1. En latin, vidua; en anglais, widov.

payer aux brahmes ces trois mots de sanscrit que la veuve a obtenu l'autorisation de prononcer?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Quarante roupies.

— Cent francs ! exclama le bonhomme au comble de l'étonnement. Il paraît que le métier est bon par tous pays; à ce compte, cela doit coûter aussi cher pour mourir ici qu'à Nantes!

Le sanscrit est la langue religieuse, et l'usage en est interdit au vulgaire. Prononcer quelque invocation dans cet idiome est pour les parents un suprême honneur, et procure au défunt une bonne place au swarga — ciel. — Les castes infimes à aucun prix ne pourraient obtenir une semblable autorisation. Il est juste de dire qu'ils ne seraient guère en état de la payer...

Mariama tournait toujours sur elle-même et autour de la couche de son mari; augmentant graduellement de vitesse, elle déroulait peu à peu la pièce de mousseline dans laquelle elle était enveloppée, et lorsque le dernier lambeau d'étoffe eut quitté sa ceinture, elle tenait dans ses mains une colombe qu'elle avait assez artistement imitée avec la gaze légère, et, s'arrêtant l'espace d'une seconde à peine, elle la déposa aux pieds du mort en s'écriant :

« Que cette colombe dans laquelle j'ai enfermé mon âme t'accompagne au bûcher! »

Puis, reprenant son mouvement de rotation sur elle-

même, elle atteignit bientôt une vitesse réellement vertigineuse. De sa poitrine gonflée s'échappaient des cris rauques et inarticulés, sa chevelure voltigeait autour d'elle comme un nuage d'ébène; parfois elle paraissait chanceler, mais elle se remettait vite et continuait avec frénésie. Les fakirs de la pagode attisaient les boules de parfum, qui dégageaient une fumée plus épaisse, et, par instant, interceptaient les lumières des torches; la veuve semblait tourner au milieu d'un brasier; une odeur âcre de bois de sandal, d'encens et de vétyver chargeait l'atmosphère; pas un bruit ne s'élevait de la foule immense des assistants, c'était vraiment fantastique.

Tout à coup Mariama poussa un grand cri et elle tomba lourdement sur le sol, affolée et demi-nue, en proie à une de ces crises nerveuses épouvantables, que les fakirs, les bayadères, et, à deux pas de l'Europe, les derviches tourneurs de la Turquie se procurent à volonté. On l'emporta; son rôle était fini!

Il ne restait plus qu'à lui raser la tête et à lui couper le taly d'or, signe du mariage que toutes les femmes indoues portent attaché par un cordon autour du cou.

Cette dernière cérémonie s'accomplit dans l'intérieur de la maison.

Autrefois, les femmes qui consentaient à se brûler sur le bûcher avec leur mari étaient très-nombreuses; de pareils exemples sont rares aujourd'hui : elles se

contentent pour la plupart de se faire remplacer par une colombe en mousseline. Pendant mon séjour dans l'Inde, dans tout le Sud de la presqu'île, il n'y eut que deux suttys [1].

Sur un signe du pandaron directeur, les musiciens recommencèrent leurs lugubres accords, et les bayadères, se développant le long de la rampe extérieure de la vérandah, se mirent à chanter sur un rhythme monotone l'hymne des morts destinée à chasser les malins esprits. Le même couplet était successivement répété par chacune d'elles, puis elles le reprenaient en chœur.

***

« Hors d'ici, chien maudit! pisatchas impur qui te repais du cadavre des morts, que viens-tu faire près de cette maison? Cesse d'empester ces lieux de ton haleine fétide. Hors d'ici, chien maudit!

***

« Va-t'en dans ta fosse ronger les os couverts de poussière et de mousse, dispute ta maigre pitance aux chacals puants et aux vautours aux pieds jaunes! Sur ce lit de cendres et d'herbes sacrées repose le corps d'un homme juste. Hors d'ici, chien maudit!

1. Holocauste de veuve sur un bûcher.

***

« Fuyez tous, esprits infernaux, vous que la fumée des sacrifices a conduits jusqu'ici, Narayana laisse un fils qui le conduira au bûcher et soustraira son cadavre à vos étreintes impures. Hors d'ici, chiens maudits!

***

« Il n'y a point d'oblation pour vous dans cette demeure; les heures tombent une à une, sans apporter d'adoucissement à votre misérable situation. N'essayez pas de vous glisser dans la dépouille de l'homme vertueux. Hors d'ici, chiens maudits!

***

« O saints brahmes, fermez la bouche, fermez les yeux, fermez le nez, fermez les oreilles, fermez toutes les ouvertures du corps du juste, afin que l'homme de péché ne puisse s'y introduire. O saints brahmes, fermez-lui la bouche avec les cinq parfums.

***

« Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange, et portez jusqu'aux cieux les parfums du sacrifice. Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange.

***

« Accours, oiseau chéri de Covinda[1] — un des noms de Vischnou, — viens recueillir dans tes serres puissantes l'âme purifiée de Narayana, et conduis-la au séjour immortel des délices. Accours, oiseau chéri de Covinda !

***

« Esprits bienfaisants des cieux, de l'air, de la terre, des forêts, des chemins, des eaux, des plaines désertes et du foyer domestique, venez tous accompagner l'homme juste au bûcher, éloignez de sa route les sombres génies du mal. Venez tous, Esprits bienfaisants des cieux !

***

« Faites que le beurre liquide pétille dans la flamme doucement caressée par la brise des nuits ; l'odeur du bûcher d'un homme de bien est agréable aux dieux. Que le beurre liquide pétille dans la flamme ! »

***

Lorsque le chant fut terminé, tous les brahmes cheviahs, pandarons, et autres officiants inférieurs quittèrent la vérandah, et nous vîmes paraître le chef de la caste sacerdotale de Cuddaloor assisté de mon compagnon Tamastachary, qui jusqu'à ce moment n'a-

1. Aigle du Malabar.

vaient point pris part à la cérémonie. Ils venaient pour le

Sarva prayaschita ou *expiation suprême.*

Ils s'approchèrent lentement du mort, tenant dans leurs mains un petit vase d'or, dans lequel se trouvait de l'huile consacrée, et s'étant inclinés près de sa couche, ils lui frottèrent, avec un peu de ce liquide, le front, les yeux, les narines, la bouche et le creux de l'estomac en prononçant à haute voix les paroles suivantes :

« Que cette divine liqueur te purifie pour le ciel de toutes les souillures de la terre.

« Que cette transmigration soit pour toi la dernière, et que Vischnou, maître de l'Univers, te reçoive dans son sein.

***

« Jusqu'ici tu as conservé la figure hideuse d'un cadavre ; dès ce moment tu vas te revêtir de la forme divine des ancêtres, et tu habiteras avec eux le Pitraloca — lieu des ancêtres — pour y jouir d'une immortelle félicité. »

***

Ceci dit, ils trempèrent leurs doigts dans l'eau lustrale, et en jetèrent quelques gouttes sur la foule, qui s'était jetée à plat ventre dans la poussière en signe de

respect, à l'apparition des deux savants pundits, puis ils se retirèrent lentement. La trompe funéraire recommença ses horribles beuglements, les cérémonies étaient finies ; il ne restait plus qu'à conduire le cadavre au bûcher.

En moins de rien tous les Indous qui garnissaient les abords de la maison mortuaire, la route et les champs voisins, eurent disparu, on eût dit qu'ils fuyaient l'approche d'un ouragan.

Seuls, le fils aîné de Narayana, quatre pandarons chargés de construire le bûcher, et deux frères du défunt restèrent près du cadavre ; eux seuls devaient assister au dernier acte de ces scènes lugubres.

Étonné par cette fuite rapide des assistants, le capitaine m'en demanda l'explication.

— Pour rien au monde, lui répondis-je, un Indou ne consentirait à rester près d'un mort après la cérémonie du Sarva-Prayaschita, car, dans sa croyance, à la suite de cette suprême purification, tous les malins esprits, chassés par les prières des brahmes, ne manqueraient pas de s'emparer de lui, et de se venger sur sa personne de la perte du cadavre soustrait à leur malice.

— Que va-t-il se passer maintenant?

— Le corps du commouty va être conduit au lieu d'incinération..... Tenez, poursuivis-je en voyant les cornacs qui rassemblaient les éléphants, le moment du départ approche.

— Est-ce que nous ne pourrions pas être témoins de ce curieux spectacle? C'est la première fois que je commande un navire pour les Indes, peut-être n'y reviendrai-je plus et je ne serais pas fâché de voir la fin de cette étrange cérémonie.

— Votre désir est des plus facile à satisfaire, répondis-je, nous n'avons qu'à suivre le cortége, personne ne s'occupera de nous.

Il pouvait être une heure du matin.

Lorsque tous les préparatifs furent terminés, les quatre pandarons couchèrent le cadavre sur une claie de rotin, couverte de ces fleurs jaunes appelées dans l'Inde *fleurs des morts*, et l'ayant chargé sur leurs épaules, ils se mirent en marche, suivis par le jeune fils de Narayana, ses deux oncles et les quatre éléphants guidés par leurs cornacs.

Comme nous nous levions pour les accompagner, j'aperçus sur le dernier des animaux, au sommet de la pile de bois de sandal, un fakir qui se tenait accroupi, les bras en croix sur sa poitrine. Cette vue me fit frémir d'horreur, car je devinai immédiatement ce qui allait se passer, la famille de Narayana étant assez riche pour payer un *arta-mourta*, *souvenir de mort !*

Je fus sur le point de revenir sur ma décision, puis, réfléchissant que notre absence n'empêcherait pas l'événement d'avoir lieu, je rejoignis le capitaine qui avait

déjà fait quelques pas en avant, sans lui communiquer la nature de mes impressions.

Au bout de dix minutes à peine, nous arrivâmes au sommet d'une petite éminence dépendant des propriétés du défunt, et le cortége s'arrêta.

Les éléphants, sur l'ordre de leurs cornacs, déchargèrent eux-mêmes avec leur trompe les faix de bois dont ils étaient chargés et se retirèrent.

Nous restâmes seuls avec les quatre pandarons qui commencèrent à construire le bûcher, les parents et le fakir.

Aucune expression ne pourrait dépeindre l'horreur mystérieuse de cette scène, assez faiblement éclairée par deux torches résineuses fixées en terre ; au loin les cris des éléphants qui s'appelaient en s'éloignant troublaient seuls le silence de la nuit.

A deux pas des torches, le cadavre, couché sur son lit de fleurs, apparaissait et disparaissait en prenant des formes fantastiques, selon que la brise de terre, qui soufflait par risées intermittentes, courbait la flamme dans un sens ou dans l'autre, et non loin de là les parents se tenaient immobiles et silencieux dans leur pagne blanc de deuil, tandis qu'au sommet du monticule, se détachant en plus sombre sur le ciel noir, les quatre ouvriers des morts continuaient leur besogne funéraire. Et tout auprès, j'aperçus, en frissonnant, le fakir qui préparait avec le plus grand sang-

froid les instruments du drame qui allait se passer.

J'ai déjà eu occasion de parler souvent, dans les précédents voyages que j'ai publiés, de ces misérables illuminés dont les brahmes se servent pour leurs jongleries, et qui supportent sans se plaindre les plus atroces tortures. Les Indous les considèrent comme des saints qui ont vaincu la douleur.

Les uns se font écraser en souriant, les jours de grandes fêtes, sous les roues des chariots qui portent les statues des dieux.

D'autres se crèvent les yeux en l'honneur de leur divinité, se rivent les deux mains l'une à l'autre en laissant leurs ongles croître et traverser les deux paumes, ou en les avivant avec un fer rouge et les liant ensemble par des bandelettes jusqu'à ce que la cicatrisation soit opérée.

Il en est qui se coupent publiquement les organes de la génération, qui s'arrachent en chantant les ongles avec des tenailles, ou s'enfoncent dans la chair vive, en débitant force lazzis, des clous rougis au feu.

Ceux-ci n'ont plus de paupières, plus de lèvres, plus de langue, ils les ont sacrifiées à Siva ; ceux-là marchent sur des moignons informes, ou, se liant bras et jambes pendant des années, se sont ankylosés dans cette position.

D'autres enfin, comme le fakir qui assistait aux funérailles de Narayana, font profession de se couper

un membre, qu'ils déposent sur le bûcher à côté du mort, afin que si par hasard ce dernier n'avait pas été purifié de toutes ses souillures, Yama, le juge suprême, ne puisse le faire descendre au naraca — enfer — dans l'impossibilité où il se trouverait de démêler ses cendres de celles du membre du saint personnage.

De là ce dicton indou :

« *Il suffit du doigt d'un fakir pour sauver cent personnes.* »

Dans les provinces du Sud où cet antique usage existe encore dans toute sa vigueur, il est peu de riches Indous qui ne consacrent avant leur mort des sommes considérables pour s'assurer un aussi précieux secours.

Les brahmes du culte vulgaire exploitent ces préjugés avec la plus grossière impudence, et s'en font une source de revenus importants; ils vont même jusqu'à vendre des cheveux et des rognures d'ongles de leurs fakirs, aux gens de fortune médiocre, en les persuadant que, placés sur le bûcher, ces objets produiront le même résultat.

Il est juste de décharger les pundits ou brahmes savants de toute connivence dans ces infâmes tripotages.

Mon compagnon à qui je narrais toutes ces choses, ne pouvait en croire ses oreilles.

— J'ajoute foi à vos paroles, me disait-il, et du reste je vais voir..... Vous ne vous fâchez pas de mon incré-

dulité, n'est-ce pas, je devrais dire de mon ignorance?...

— En aucune façon.

— Eh bien, je n'oserai jamais raconter pareilles choses, quand je serai rentré en Europe, où l'on n'a pas la moindre idée de ces étonnantes coutumes.

— Vous en verrez bien d'autres si vous restez quelque temps encore dans ce pays.

— Comment se fait-il que les Anglais, qui tiennent avant tout à se donner aux yeux de tous une grande réputation d'humanité, permettent de semblables choses dans leurs possessions?

— Mon cher capitaine, vous arrivez ici avec tous les préjugés généreux de la France, qui, ignorant souvent ce qui se passe à deux pas de chez elle, n'est à plus forte raison pas renseignée sur ce qui se passe ici..... Si vous êtes longtemps des nôtres, vous apprendrez à priser par vous-même, à sa juste valeur, ce peuple qui a trouvé le moyen d'écumer les mers avec les apparences de la légalité, qui a proscrit la *traite des nègres* pour la monopoliser à son profit sous le titre de *Travail libre des engagés*, et faire tomber par la suppression du travail les colonies de ses voisins, de ce peuple enfin qui pressure, opprime et pille l'Inde, tout en ayant l'habileté de passer une espèce de vernis trompe-l'œil sur les grandes villes du littoral, Bombay, Madras, Calcutta, à l'adresse des touristes de paquebot et de l'opinion publique européenne..... Mais voici le bûcher

qui se termine, nous reprendrons cette conversation quand vous le désirerez.....

Le jeune fils de Narayana allait accomplir sur le cadavre de son père la dernière purification qui devait lui ouvrir les portes du swarga.

Je vais, avant de continuer mon récit, présenter quelques explications très-sommaires sur la croyance qui a donné naissance au rôle du fils aîné dans les cérémonies funéraires.

J'ai déjà traité cette question dans « *Les Fils de Dieu*, » on me permettra de me citer.

« Tous les livres sacrés des Indous témoignent de cette croyance, que le père de famille ne pouvait entrer au séjour céleste et s'absorber dans la Grande Âme, s'il ne laissait derrière lui un fils qui pût accomplir sur sa tombe *ou sur son bûcher* les cérémonies funéraires, destinées à laver l'âme et le corps des dernières souillures contractées sur la terre.

« Le père de famille défunt avait pendant le cours de sa vie racheté les fautes qu'il avait pu commettre, par la prière, par la méditation sur Dieu, et la pratique de toutes les vertus; mais quoi qu'il ait fait de bien, soit que la mort l'ait frappé subitement ou après une longue maladie, il n'avait pas eu le temps de se purifier de ses dernières souillures; et dès lors, comme l'âme ne pouvait retourner au séjour des bienheureux, tant qu'elle n'avait pas été purifiée de ses moindres souil-

lures, le fils aîné ouvrait à son père le séjour de Brahma, par le jeûne, les prières, et les cérémonies funéraires qu'il accomplissait sur sa tombe, et qui avaient le don d'enlever jusqu'aux péchés les plus légers du défunt.

« Ces cérémonies ne pouvaient être accomplies par une autre personne que le fils aîné ; du fait du parent même le plus rapproché, elles eussent été inefficaces.

« Et comme il se pouvait que les fautes graves que le défunt n'avait pas eu le temps de purifier, l'eussent fait condamner par Brahma à un long exil, le fils aîné devait chaque année, à l'anniversaire du décès de son père, répéter sur sa tombe ou sur l'urne qui contenait ses cendres les mêmes cérémonies.

« Celui qui ne laissait pas de fils, devait, à mesure qu'il avançait en âge, veiller avec le plus grand soin à ses actions, afin de commettre le moins de fautes possible, car il devait s'attendre à subir dans son entier la punition que Brahma lui infligerait pour ses dernières souillures.

« Telle était la croyance.

« Il y a là, sans qu'on s'en doute, l'explication naturelle et logique d'une foule de mœurs, de coutumes civiles et religieuses, qui, à travers l'antiquité, sont parvenues jusqu'à nous, et dont il est facile, bien qu'elles se soient transformées, de retrouver l'origine.

« Ce fut donc une impérieuse nécessité, et devant la-

quelle tout devait céder, de laisser après sa mort un fils qui pût vous remplacer et vous ouvrir le ciel par ses prières. Aussi la femme stérile allait-elle d'elle-même faire choix d'une seconde épouse pour son mari, et l'introduisait-elle sans répugnance dans le lit conjugal.

« Si la première femme craignait que la jeunesse, la beauté d'une seconde épouse pût nuire à son influence dans la maison, et à l'affection que son mari lui portait, au lieu de lui permettre une autre femme légitime, elle lui conduisait une de ses servantes parmi les plus robustes et les plus jeunes, la choisissant vierge ; et le fils qui naissait de cette femme de basse caste, n'appartenait pas à sa mère naturelle, mais était dit : *issu de la femme légitime de son père.* Cette dernière était considérée comme n'ayant cédé temporairement une portion de ses droits à une étrangère, que dans son propre intérêt, et afin de donner pour ainsi dire *par procuration* à son mari, un fils qu'elle n'avait pu procréer elle-même.

« Dans la primitive société indoue, le mari ne pouvait en aucun cas se choisir une seconde femme et l'introduire dans sa maison, ni même contracter une union passagère avec une femme inférieure, il fallait le consentement de sa femme légitime qui, dans les deux cas, soit qu'elle admit une seconde épouse, soit qu'elle consentît à un lien passager, avait toujours le choix de

la femme. Et cela n'était que logique : cette dérogation à la loi n'ayant pas en vue les plaisirs de l'époux, on admettait qu'elle ne pouvait avoir lieu que par une cession volontaire d'une partie de ses droits par la femme légitime.

« Il est certain que la polygamie, qui devint une institution reconnue dans tout l'Orient, qui fut acceptée des Égyptiens et des Hébreux, que Mahomet sanctionna plus tard, vient de là.

« Ce qui rattache l'origine de cette coutume d'une manière indiscutable à l'idée religieuse que nous venons d'énoncer, c'est que, dans l'Inde, aux lieux où la croyance primitive s'est conservée dans toute sa pureté, la polygamie ne fut jamais qu'une exception admise en cas de stérilité seulement de la femme légitime, et encore fut-il loisible à cette dernière de n'admettre que temporairement une concubine. »

Tel était le cas de Mariama, et le fils aîné, qui venait d'accompagner le corps de Narayana au bûcher, était l'enfant d'une concubine temporaire, qu'elle avait adopté dès sa naissance ; sa stérilité ayant cessé depuis, elle avait donné à son mari les deux jeunes enfants que nous avons vus avec elle dans la première scène funéraire, mais le fils de l'étrangère n'en avait pas moins gardé sa situation dans la famille et ses droits de fils aîné.

La distinction établie par tous les peuples de race

indo-asiatique et de race indo-européenne entre le premier né et les autres enfants, alors que rien dans la nature ne peut la légitimer, vient incontestablement de cette croyance religieuse des Indous leurs ancêtres, que le père de famille ne pouvait parvenir au ciel que par les sacrifices expiatoires offerts par son fils aîné, sacrifices qui devaient être renouvelés chaque année, à l'anniversaire de la mort du père.

Dans cette situation, il était nécessaire d'attacher le fils aîné au sol natal, de lui conserver la maison paternelle, les richesses de la famille, et puisque la superstition religieuse le constituait gardien des cendres des ancêtres, il ne fallait pas qu'il fût tenté de les abandonner, pour aller chercher fortune sous d'autres cieux.

Ainsi s'explique cette coutume contre nature du droit d'aînesse, dont 89 nous a heureusement débarrassés, et que quelques hobereaux voudraient rétablir comme le pivot de leur constitution sociale et surtout sacerdotale.

Laissons ces vieux débris grimacer dans la poussière du passé et revenons à notre récit...

Dès que le bûcher fut achevé, le cadavre y fut couché par les pandarons tel qu'il se trouvait placé sur sa natte, et le fils de Narayana, guidé par ses oncles, gravit les gradins qui avaient été ménagés à cet effet, sur l'un des côtés du monument, un vase plein de beurre liquide à la main. Il se mit alors à arroser le mort avec

cette liqueur parfumée au sandal et à l'iris, qui avait été précédemment consacrée par un brahme pourohita, en répétant par trois fois ces paroles :

« Esprits des cieux, soyez-lui favorables ! »

Puis étant redescendu, il s'étendit dans la poussière en face du bûcher, appuyé seulement sur les coudes et les genoux, et récita le mentram — prière — suivant :

« O Brahma, maître de l'univers, roi du jour et de la nuit, vous êtes l'immensité, vous êtes le temps, il n'y a pour vous ni heure, ni jour, ni mois, ni année, ni siècle; vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez, vous purifiez les souillures de tous ceux qui vous invoquent. Daignez, dans votre miséricorde, détruire en un instant tous les péchés de Narayana, comme le feu qui est votre image, va détruire sa dépouille mortelle. »

S'étant relevé, il prononça de nouveau par trois fois l'invocation des esprits :

« Esprits des cieux, soyez-lui favorables ! »

Et se retira à quelques pas en se voilant la figure dans un coin de son pagne blanc.

C'était au tour du fakir ; il s'avança sans hésiter. On me saura gré d'abréger le détail de ces horreurs.

Arrivé à deux pas du bûcher, il s'accroupit et ramenant un de ses pieds sur sa cuisse, il se comprima fortement la jambe au-dessus de la cheville par plusieurs tours de corde en fil de coco... Nous étions haletants

d'émotion et dans un état voisin du vertige... Le malheureux saisissant alors un large couteau malabare qu'il portait dans une gaine suspendue sur la poitrine, d'un seul coup donné en cercle, se trancha la chair jusqu'à la cheville, et sans faire un mouvement, comme s'il eût agi sur un corps inerte, plongeant son arme entre les os de la jointure, il se désarticula le pied qui tomba sanglant sur l'herbe ; il le saisit rapidement et le jeta au milieu du bûcher, puis s'aidant de ses mains, se recula à quelques pas, et resta accroupi, son membre mutilé appuyé sur l'autre jambe.

Je regardai le capitaine, il était sur le point de défaillir... Le fils de Narayana s'approchant alors, une torche à la main, s'écria par trois fois : Narayana ! Narayana ! Narayana !

Il attendit un instant, comme s'il allait recevoir une réponse à cet appel suprême. Puis il lança sa torche sur le bûcher. En un instant le cadavre couvert de beurre liquide, fut embrasé. Dès que le bûcher ne fut plus qu'un monceau de flammes, le fakir se fit apporter par un des Indous une des poutres incandescentes, et cicatrisa par le feu son horrible blessure...

Les chairs palpitantes du cadavre répandaient aux alentours une odeur nauséabonde ; de tous côtés, les chacals attirés par l'appât d'une victime, hurlaient dans les hautes herbes. Nous étions à bout de force et d'émotions, je fis un signe au capitaine qui comprit, et

nous reprîmes silencieusement le chemin de Cuddaloor. Arrivés sur la route nous nous retournâmes tous deux instinctivement. La flamme brillait toujours d'un vif éclat sur la hauteur; de temps en temps nous voyions comme des ombres qui s'en approchaient pour attiser le foyer. C'était moins lugubre vu à distance.

Cela me rappela ces grands feux de bergers que je voyais parfois dans mon enfance, brûler pendant des nuits entières, aux flancs abruptes des Cévennes, et ce doux souvenir venant me rafraîchir le cœur, c'est en pensant à la patrie absente, que je regagnai la demeure du major.

A la porte du parc, le capitaine voulut prendre congé de moi.

— Comment êtes-vous venu ici? lui dis-je.

— En palanquin, et je vais m'en retourner de même.

— Si vous acceptiez mon hospitalité pour la fin de cette nuit : il est près de trois heures du matin, j'ai un lit ou un hamac à vous offrir.

— Votre invitation me séduit.

— Prouvez-le en acceptant.

— Je ne suis pas présenté à votre ami.

— Ne vous inquiétez pas de cela, j'ai le droit de vous introduire ici, l'hospitalité dans l'Inde n'a pas de limites. Quand le major vient à Pondichéry, il considère ma maison comme la sienne, et y donne même des dîners aux officiers de la garnison.

— Ma foi, je vous suis, et si cet Anglais, demain matin, me regardait de mauvais œil, je lui dirais que c'est le capitaine Durand, de Nantes, qui a couché sous son toit, et qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part.

— Vous n'avez rien à craindre de semblable; il y a l'Anglais-nation et l'Anglais-homme. Le premier est un égoïste qui mettrait le feu au globe pour enrichir l'Angleterre; le second a de grandes qualités privées, et si vous êtes son ami, vous pouvez compter sur son entier dévouement.

Mon appartement se composait de trois pièces dans un petit kiosque au fond du jardin ; Amoudou qui nous y avait précédés et savait mes habitudes quand il m'arrivait de rentrer aussi tard, avait dressé la table et servi une collation, dont nos provisions de voyage avaient fait tous les frais.

Tchi-naga, déjà levé, faisait manger les bufflones et préparait le départ ; les bruits vagues qui nous arrivaient de l'habitation principale indiquaient que les serviteurs de notre hôte se livraient à des occupations identiques.

Les connaissances se font rapidement dans l'Inde ; au bout de quelques heures deux Européens qui sympathisent deviennent amis.

Le capitaine Durand était une franche et honnête nature qui n'avait rien de cette grossière rudesse que certains marins croient de bon ton d'afficher; je le ju-

geai ainsi à première vue, et n'eus pas occasion plus tard de rectifier cette opinion.

— Je crois, me dit-il en s'asseyant, que je préférerais affronter un cyclone, plutôt que d'assister une seconde fois à de pareilles scènes.

— Qui vous a donné l'idée, lui répondis-je, de venir à Cuddaloor.

— Mon consignataire. Mon navire vient d'être vendu comme *innavigable*, pour cause de grosses réparations qu'on ne peut faire dans l'Inde, et sans lesquelles toute tentative de retour eût été une folie. J'allais prendre le paquebot pour rentrer à Nantes avec mes marins rapatriés par l'administration maritime, lorsqu'il y a deux jours, une dépêche télégraphique de mes armateurs m'ordonna d'attendre l'arrivée d'un nouveau navire dont le commandement m'est destiné, et qui est conduit par un capitaine auxiliaire qui me sera adjoint comme second. C'était quatre mois de vacances au moins qui me tombaient sur le dos. Que faire pendant ce temps-là? Mon consignataire, M. Amalric, m'engagea à visiter l'intérieur, à étudier les coutumes si curieuses de ce pays, et comme début, je suis venu à Cuddaloor pour assister aux funérailles du riche marchand Narayana-Chetty, qui était en relations avec mon correspondant. On m'avait promis que ce serait curieux, et j'avoue que le spectacle a dépassé mon attente.

Pendant que le capitaine parlait, un projet avait subitement germé dans mon esprit.

— Alors, lui dis-je, vous êtes entièrement maître de votre temps?

— Entièrement, et je n'en suis pas plus heureux pour cela, car il me reste l'embarras de le dépenser; j'aime peu la vie de jeu et de parties fines que mènent la plupart des capitaines à terre, et quant à continuer mes excursions inaugurées par Cuddaloor, je vois bien qu'il faut y renoncer; sans vous je n'aurais pas compris un mot à tout ce qui s'est passé ce soir, et je ne vous aurai pas toujours près de moi pour me renseigner. Que voulez-vous que je fasse dans un village indou, ignorant la langue, à la merci de mes domestiques pour les moindres choses. Je vois que l'Inde est un pays où l'on ne peut voyager avec fruit, qu'après des études préalables, et avec la connaissance d'un des idiomes usuels.

— Vous êtes modeste, mon cher capitaine, il y a des touristes qui n'ont pas vos scrupules; ils visitent l'Inde entre deux paquebots, font des études de table d'hôte à Calcutta, à l'hôtel Wilson, et rentrent en Europe plus ferrés sur les vieilles civilisations de ce pays que les brahmes eux-mêmes... Voyons, je vais vous faire franchement une proposition : répondez-moi de même. Je commence une excursion qui va durer de trois à quatre mois : voulez-vous venir avec moi, nous

descendrons le long de la côte de Coromandel, remonterons par la côte Malabare et terminerons notre voyage par Bedjapoor et les ruines de l'antique Golconde.

— Vous comblez tous mes désirs; je n'osais pas vous le demander.

— Eh bien! mon cher compagnon, nous partons dans une heure pour une chasse à Gengy avec le major. Ce n'est qu'un épisode de notre excursion, mais il ne manquera pas d'intérêt. Voici votre hamac, reposez-vous en attendant.

— Je vais, au contraire, monter dans mon palanquin et retourner immédiatement à Pondichéry, pour prendre quelques effets, mes armes et des fonds chez mon consignataire.

— Pour vos effets, c'est inutile, ils ne serviraient qu'à vous embarrasser. Quant à vos armes et à l'argent dont vous pouvez avoir besoin, donnez un mot à mon domestique Amoudou pour votre correspondant, autorisez-le également à vous acheter trois vêtements complets de flanelle bleue comme ceux que je porte, une douzaine de foulards, de fort souliers en peau de buffle, et deux chapeaux en moelle d'aloës qui sont les meilleurs parasols que je connaisse, et vous serez équipé comme on doit l'être pour un voyage dans les jungles; mon domestique nous aura rejoints avant ce soir sur la route de Tirouvicarré.

Il vous faut de plus une charrette à bœufs couverte, pour vous reposer la nuit, pendant la marche, et faire la sieste aux heures chaudes de la journée. Tchi-naga va vous procurer cela en une heure et à vil prix; chaque bufflone vous coûtera vingt-cinq francs, la voiture soixante, et avec un bon vindicara vous pourrez me suivre au bout du monde.

Le brave capitaine, à chacune de mes paroles, avait des mouvements de joie d'enfant; il se hâta d'écrire sa lettre, et fit à Amoudou les recommandations les plus minutieuses. Mon infatigable Nubien promit de ne rien oublier et de nous rejoindre avant la nuit. Il partit immédiatement au pas de course dans la direction de Pondichéry.

J'expédiai Tchi-naga vers la ville indigène avec mission de faire choix d'un bon véhicule et de son attelage, et nous nous jetâmes pour quelques instants dans nos hamacs suspendus sous la vérandah.

Dans le sud de l'Indoustan, où l'atmosphère est presque toujours chaude et sèche, on peut sans inconvénient dormir en plein air.

Le soleil dorait à peine la cime des cocotiers, lorsque nous fûmes réveillés par la voix du major.

Je présentai mon nouvel ami, et en échangeant avec lui une vigoureuse poignée de main, notre hôte le pria en souriant de considérer sa maison comme la sienne. Tout était prêt, nous seuls retardions le signal du départ.

Tchi-naga avait bien employé son temps. Une demi-douzaine d'Indous, avec leurs charrettes tout attelées, nous attendaient dans la cour; je fis choix de la plus confortable pour le capitaine, et renvoyai les autres, en donnant à leurs maîtres qui s'étaient dérangés un léger *boxis* pour boire un verre de callou à notre santé.

Le bakchis, en Égypte et dans tout l'Orient, et le *boxis* dans l'Inde, est une espèce de don gracieux que l'indigène se croit en droit d'exiger de l'étranger qui foule son sol. Cela atteint les proportions d'un véritable impôt, et on ne passe pas pour un homme bien élevé si l'on n'a pas sa poche pleine de menue monnaie pour répondre à toutes les demandes. Ce n'est pas l'aumône, fi! donc, le boxis est dû. Vous caressez un bel enfant qui dort sur le sein de sa mère, elle vous demande le boxis.

Un Indou sur la route vous adresse l'assirvadam — Dieu vous bénisse! — il faut lui donner le boxis.

Vous demandez votre chemin à un flâneur qui se repose sous un arbre en fumant son cigare, il vous l'indique de la main; encore un boxis.

Le moindre geste, la plus petite marque d'attention que vous adressez à un Indou, lui donne immédiatement droit au boxis. Il est vrai qu'il se contente de peu et qu'avec une *cache*, environ un centime, vous vous débarrassez de lui.

Le major et ses invités, dont les voitures étaient traînées par de vigoureux purs-sangs de Singapoor, devaient distancer de beaucoup nos modestes attelages; ne voulant pas les forcer à régler leur pas sur celui de nos bufflones, je fis fixer l'heure et le lieu du déjeuner, et engageai nos compagnons à ne pas s'occuper de nous.

D'un commun accord, le choix tomba sur le lac Oussoudou que j'avais déjà côtoyé la veille ; nous devions tous à onze heures nous y trouver réunis.

Tamasatchary, que j'avais prévenu de ce changement d'itinéraire, m'avait fait dire qu'il n'assisterait pas à cette excursion et qu'il attendrait mon retour à Cuddaloor.

Celui qui n'a pas vu un lever de soleil près de l'équateur, ne se doute pas des splendeurs de cet imposant spectacle.

A peine les dernières étoiles de la croix du sud ont-elles disparu à l'horizon, qu'un flot de lumière change le ciel noir en un ciel bleu et or, presque sans crépuscule appréciable. Les cimes des grands bois, doucement caressées par la brise de mer qui se lève régulièrement à cette heure, se parent des nuances les plus chatoyantes et les plus vives, pendant que sous leur épais feuillage règne encore une mystérieuse obscurité. Peu à peu, l'astre s'élève, envahissant les vastes rizières, les plaines sans fin et les jungles impénétrables, où le

tigre, la panthère, le rhinocéros, le puma et tous les sombres hôtes de ces fourrés séculaires regagnent leurs réduits en rugissant de colere impuissante. Alors que les hôtes de la nuit fuient l'éclat du jour, des myriades d'oiseaux, aux couleurs les plus variées, de toutes espèces et de toutes tailles, s'élancent par troupes innombrables dans les champs de cannes, de riz, de millet, de sorgho sucré et autres menus grains, pour y picorer à qui mieux mieux leur pâture, en jetant au vent toutes les notes de leur répertoire. De grands aras blancs ou violets à huppe jaune, se disputent en caquetant au sommet des tamariniers, tandis que des bandes de perruches, qui voyagent en compagnie, saccagent les bananiers et les champs de maïs. Et de chaque côté des chemins, pas un étang, pas un marécage, pas une flaque d'eau où ne grouillent pêle-mêle des sarcelles au plumage vert, des pluviers dorés, de gros canards sédentaires au ventre rebondi, des cormorans, des goitreux, des hérons roses, des ibis, qui pâturent l'herbe verte en fouillant la vase de leurs longs becs, pendant que de chaque branche d'arbre, de chaque buisson s'élancent, rapides comme une flèche, de gros martins-pêcheurs qui happent les jeunes crabes et les anguilles.

Comme cette nature animée, pleine de parfums et de chansons, diffère de celle de nos brumeuses contrées, dont les rares oiseaux sont poursuivis avec acharnement par l'homme égoïste, ou insouciant du rôle que

joue le plus petit être, dans le concert universel.

L'Indou assiste sans murmurer à ce gaspillage de ses champs qui lui enlève un quart au moins de sa récolte, il croit que tout ce qui existe a droit de vivre, et considère le meurtre du moindre insecte comme une action abominable. Sans doute, il pousse ce respect de la vie animale jusqu'au préjugé, mais je préfère sa superstition à notre inhumanité.....

Nous passions, et c'est à peine si toute la gent emplumée interrompait pendant quelques secondes ses ébats, pour regarder, mais sans nulle crainte, ces étrangers qui venaient les troubler dans leur solitude.

Mon compagnon était sous le charme, il commençait à ne plus regretter ses loisirs.

A huit heures du matin nous étions à Bahour, grand village français de la frontière ; j'avais choisi cette route quoiqu'un peu plus longue, pour ne pas parcourir de nouveau le chemin par lequel j'étais venu.

Nous nous arrêtâmes, pour manger quelques fruits, et faire boire nos animaux.

Comme nous nous reposions sous l'ombrage d'un multipliant, un vieux brahme de l'ordre des Sannyassis vint nous demander quelques caches pour l'entretien de son hôpital.

— Encore un boxis, me dit le capitaine qui n'avait pas compris.

— Non, répondis-je, les brahmes n'acceptent pas pour eux-mêmes l'aumône des Européens.

— Eh bien alors ?

— Les dons que ce vieillard recueille sont destinés à soutenir les animaux d'un hospice qu'il a créé.

— Vous plaisantez ?

— Nullement.

— Je serais curieux de voir cela.

— Il ne tient qu'à vous.

J'adressai alors quelques paroles en tamoul au brahme qui nous fit signe de le suivre.

Dans toutes les grandes villes de l'Inde, il y a des *chauderies* spéciales, entretenues souvent à grands frais, comme à Bombay, par de riches dotations, où l'on reçoit les animaux estropiés ou malades; dans les villages, ces fondations sont entretenues par un brahme à l'aide d'aumônes.

Cette coutume dont l'Européen sceptique commence par rire, et qui finit par le rendre rêveur, a sa base dans la croyance religieuse à la transmigration des âmes ou métempsychose. Il ne sera pas, je crois, sans intérêt pour le lecteur, de transcrire ici quelques passages de Manou relatifs à ce dogme, que Pythagore avait puisé à l'école des brahmes, et qu'Origène, qui croyait à la préexistence des âmes, faillit faire adopter par les premiers chrétiens, au moins dans ce qu'il avait de philosophique et d'élevé.

« O toi qui es la pureté suprême, maintenant que tu nous as dit quels étaient les devoirs des quatre classes, révèle-nous la vérité sur l'âme, le châtiment et la récompense.

***

« L'envoyé de Dieu, Manou, le juste par excellence, répondit : Écoutez et apprenez quelle est la souveraine destinée de tout ce qui est doué de la faculté d'agir.

***

« De tout acte de la pensée, de la parole ou du corps résulte un bon et un mauvais fruit, des actions des hommes naissent leurs différentes conditions, supérieures, moyennes ou inférieures.

***

« Sachez que, dans cet univers, l'esprit est l'instigateur de cet acte, lié avec l'être animé, qui a trois degrés, qui s'opère de trois manières, et qui est de dix sortes.

***

« Penser au moyen de s'approprier le bien d'autrui, méditer un acte répréhensible, embrasser l'athéisme et le matérialisme sont les trois actions coupables de l'esprit.

***

« Proférer des injures, mentir, médire de tout le monde, mal parler des choses sacrées, sont les quatre actions coupables de la parole.

***

« S'emparer du bien d'autrui, faire du mal aux êtres animés, hors les exceptions autorisées par la Sainte-Écriture, ravir la femme d'un autre, sont reconnus comme les trois actions coupables du corps.

***

« Pour les bonnes actions qui viennent de l'esprit, l'être animé et doué de raison est récompensé dans son esprit. Pour celles qui viennent de la parole; il en est récompensé dans les organes de la parole, pour celles qui viennent du corps, il en est récompensé dans son corps.

***

« Pour les mauvaises actions qui proviennent de l'esprit, l'homme renait dans la condition humaine la plus vile; pour celles commises par la parole, il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve ; pour les fautes qui proviennent du corps, il passe à l'état de créature privée de mouvement.

***

« Celui qui possède une autorité souveraine sur son

esprit, ses paroles et son corps, peut recevoir le nom de tridandi, c'est-à-dire, qui possède la triple volonté.

***

« L'homme qui déploie cette triple volonté, qui est maître de ses actions et réprime le désir et la colère, obtient par ce moyen la félicité céleste et éternelle.

***

« Le moteur de ce corps est appelé kchetradjna — âme principe de vie — et le corps qui accomplit des fonctions visibles et matérielles a reçu le nom de boutatma — composé d'éléments.

***

« Un autre élément interne appelé mahat — sensation — naît avec tous les êtres animés, et c'est grâce à lui que le kchetradjna perçoit le plaisir et la peine, c'est le lien qui unit le corps à l'âme.

***

« La sensation, et l'âme intelligente unie aux cinq sens, l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher, l'attrait mutuel des sens, sont dans une liaison intime et constante avec le Grand-Tout qui réside dans les êtres de l'ordre

le plus élevé, aussi bien que dans ceux de l'ordre le plus bas.

***

« De la substance même du Grand-Tout s'échappent continuellement d'innombrables principes vitaux qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres.

***

« Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils, et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer.

***

« Lorsque les âmes pourvues de ce corps ont subi dans l'autre monde les tortures de l'enfer, elles entrent dans les éléments grossiers auxquels elles s'unissent pour reprendre un corps et revenir au monde achever leur purification.

***

« Après avoir reçu le châtiment de ses fautes, nées de l'abandon aux plaisirs des sens, l'âme dont la souillure a été effacée aspire de nouveau à se réunir dans le swarga à l'Ame suprême.

***

« Les mérites et les démérites de l'âme sont de nouveau pesés et examinés, et, suivant que la vertu ou le vice l'emporte, elle obtient la récompense ou un nouveau châtiment.

***

« L'âme qui a presque toujours pratiqué la vertu et rarement le vice se rend directement au séjour de délices, dès qu'elle abandonne son enveloppe formée des cinq éléments mortels.

***

« Mais chaque fois qu'elle s'adonnera au mal plutôt qu'au bien, et que la somme des actions coupables dépassera celle des bonnes, elle sera soumise aux tortures de l'enfer.

***

« Chaque fois également qu'elle aura enduré les tortures de l'enfer et que ses fautes auront été effacées, l'âme reprendra une enveloppe mortelle pour venir de nouveau sur la terre achever de se purifier.

***

« L'homme doit considérer que ces transmigrations successives de l'âme étant le produit de la vertu et du vice, il ne dépend que de sa volonté de diriger son esprit vers la vertu et d'abréger son temps d'exil.

***

« Qu'il sache que l'âme possède la notion du bien et du mal, qu'il y a de plus en elle des aspirations qui ne peuvent se définir en ce monde, ce qui tient à son union avec les substances matérielles et périssables dont le corps est formé.

***

« Lorsque, soit le bien, soit le mal, arrivent à dominer entièrement un être animé, ils le rendent semblable à eux; mais ce qui fait la récompense ou la punition légitime, c'est la liberté du choix de l'homme entre le bien et le mal.

***

« Le bien, c'est la bonté, la science, la modération; le mal, c'est l'ignorance, la passion et les appétits brutaux, toutes choses qui luttent dans l'homme et qu'il doit savoir maîtriser à son gré.

***

« Lorsque l'être animé découvre en lui un sentiment honnête, tendre, affectueux, élevé, calme et pur comme le jour, qu'il dise : cela vient du bien.

***

« Mais toute disposition de l'âme qui est accompa-

gnée de desseins pervers, de haine, de colère, ou qui tend à la pure satisfaction des sens, doit être déclarée provenir du mal.

***

« Quant à cette sensation de l'âme qui s'applique à ce qu'elle ne peut ni discerner, ni expliquer, ni comprendre, c'est l'inconnu, le mystérieux, qu'il n'appartient qu'à la grande âme de connaître. Il y a des fautes qui proviennent aussi de cet inconnu qui rend l'âme insatiable.

***

« Je vais maintenant vous faire connaître les actes bons et mauvais qui procèdent de ces trois qualités.

***

« L'étude du Véda ou sainte Écriture, la dévotion austère, la science des choses sacrées, la pureté, l'action de dompter les organes de ses sens, l'accomplissement de tous les devoirs, la méditation sur l'Être suprême, sont les effets du bien.

***

« N'agir que dans l'espoir d'une récompense, se laisser aller au découragement, faire des choses défendues par la loi et s'abandonner sans cesse aux plaisirs des sens.

***

« La cupidité, l'indolence, l'irrésolution, la médisance, l'athéisme, l'omission des actes prescrits, l'importunité et la négligence proviennent du mal.

***

« Lorsqu'on désire du profond de son cœur connaître *les vérités sacrées*, lorsque nulle honte intérieure n'accompagne les actes que l'on accomplit, lorsque l'âme, au contraire, en ressent une réelle satisfaction, on peut dire que l'on se conduit d'après les principes du bien.

***

« Toute action dont on a honte lorsqu'on vient de la commettre, ou lorsque l'on se prépare à la faire, doit être considérée par l'homme sage comme une action mauvaise.

***

« L'acte par lequel l'âme aspire après l'inconnu est un souvenir du swarga, dont elle a gardé l'empreinte comme on voit vaguement au réveil les images qui vous ont frappé dans les songes.

***

« Je vais vous déclarer succinctement, par ordre, les

diverses transmigrations que l'âme éprouve dans cet univers par l'influence de ces trois qualités.

***

« Les âmes qui sont mues par l'idée du bien acquièrent la nature divine ; celles que domine le mal, sans que le bien ait été exclu de tous leurs actes, ont en partage la condition humaine. Quant aux âmes qui sont restées dans l'obscurité sans distinguer le bien du mal, elles recommencent la série des transmigrations par l'état d'animaux.

***

« Ces trois sortes de transmigrations ont chacune trois degrés différents : le supérieur, l'intermédiaire, l'inférieur, en raison des degrés divers des mauvaises actions dont l'homme a pu se rendre coupable.

***

« Les âmes qui ont vécu détachées de la terre n'aspirant qu'à Dieu, reviennent des devas, c'est-à-dire des esprits intermédiaires entre la création et le créateur ; elles ne sont pas comprises dans les catégories suivantes :

***

« L'homme qui est resté dans l'obscurité, sans s'inquiéter de distinguer le bien du mal renaîtra dans des

êtres qui ont vie sans mouvement, comme les végétaux, de là il passera en s'élevant graduellement par les végétaux, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages; tel est le degré inférieur.

***

« Puis, passant dans le degré intermédiaire, il sera successivement sanglier, tigre, lion, cheval, éléphant.

***

« A ce moment, il atteindra un degré supérieur et redeviendra homme, mais ne sortira pas de la caste misérable des tchandalas qui fournit les danseurs et les charlatans.

***

« Tels sont les trois degrés et les transmigrations auxquels sera assujetti l'homme qui, dans une première existence, ne se sera pas, par la distinction des actions bonnes et mauvaises, élevé au-dessus de la brute.

***

« Celui qui ayant connu le bien l'a pratiqué, mais a commis aussi des actions mauvaises qui, à des degrés différents, contrebalancent les bonnes, parcourra successivement les trois classes de transmigrations suivantes :

***

« Dans la classe inférieure, il reviendra parmi les bâtonnistes, les lutteurs, les charmeurs d'animaux, les acteurs et les maîtres d'armes.

***

« Dans la classe intermédiaire, il renaîtra guerrier, roi, juge, orateur.

***

« Dans la classe supérieure, alors que les bonnes actions commencent à dominer de beaucoup les mauvaises, l'âme ne revient plus transmigrer sur la terre, elle commence à s'élever vers les sphères célestes, et va animer les corps des musiciens, des génies et des danseuses célestes, qui chantent les louanges de la Grande Ame, dans les quatorze cieux d'Indra.

***

Ceux qui n'ont connu et pratiqué que le bien ne transmigrent pas, ils restent au service de Brahma qui les envoie comme une émanation de sa puissance, tantôt habiter la terre pour y servir d'exemple, tantôt veiller à l'harmonie des sphères célestes.

***

« Dans le premier degré, ce sont les anachorètes, les dévots ascétiques, les brahmes, les légions de demi-

dieux aux ébats aériens, les génies des astérismes lunaires, et ceux qui président aux jours.

***

« Dans le second degré, ce sont les sacrificateurs, les saints, les dévas, les génies qui conservent l'Écriture sainte et les divinités qui président aux étoiles et aux années.

***

« Brahma, créateur suprême, génie de la vertu, Vischnou, principe de conservation, et Siva principe de transformation, qui représentent l'un le Mahot, et l'autre l'Avyacta, sont les seuls qui soient au degré supérieur du bien, puisqu'ils sont le bien lui-même.

***

« J'ai dit : et ainsi nous est révélé dans son entier ce système de transmigrations, qui se rapporte à trois sortes d'actions divisées en trois degrés, dont chacun possède trois classes et comprend tous les êtres de la terre et des cieux. »

(*Extrait de Manou*, liv. XII.)

Telle est l'origine de cette curieuse doctrine de la métempsychose, qui ne fut, dans le domaine religieux, que l'application vulgaire des croyances naturalistes

plus élevées, que les brahmes réservaient aux seuls initiés.

Il suffit de rapprocher ce passage du texte curieux du vieux législateur des Indous, que nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage, pour voir que la *création naturelle*, que certains anthropologistes modernes prétendent avoir découverte, faisait partie des mystères scientifiques de l'Inde ancienne.

«..... *De la pluie naissent les végétaux alimentaires*, et de ces végétaux les animaux.

« Chacun des êtres acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un élément est élevé dans la série et plus il a de qualités.»

(Manou.)

Quand on aura traduit tous les ouvrages de science philosophique de l'Inde ancienne, on verra combien peu il nous reste à glaner, dans ce cercle relativement restreint, où s'agitent tous les systèmes, qui prétendent expliquer les mystères de la vie et de la mort, et qui tous, dès le début, pèchent par l'absence d'un axiome indiscutable.

Retournant le vieux mot naïvement spiritualiste de Descartes : *Je pense, donc je suis*, dans le sens matériel, les positivistes disent avec raison : La vie est un *fait*, bornons-nous à étudier ce *fait*, et la philosophie devient de la physiologie. Mais cet axiome, que j'accepte dans

le domaine matériel pur, ne donne pas le droit de nier les phénomènes intellectuels, ou de les ranger dans le domaine des faits purement naturalistes; dès que l'on se sert de l'éprouvette du physicien et du scalpel du physiologiste, pour conclure dans le domaine de la pensée et de l'intelligence, *je demande des preuves*, et n'admets pas plus la négation *sans preuves* du matérialiste que l'acte de foi du spiritualiste.....

Peut-être après tout n'y a-t-il là qu'une assez piètre discussion de mots.

Le matérialiste dit : La nature, par ses seules forces, crée tout, transforme tout.

Le spiritualiste répond : Dieu, par ses seules forces, crée tout et transforme tout.

Je ne me charge pas de les mettre d'accord.

Nous voilà bien loin de l'hospice d'animaux de Bahour. Il est impossible de faire deux pas, de visiter la moindre ruine dans ce pays sans pareil, où s'est épanouie la civilisation la plus étonnante des temps passés, sans que chaque monument, chaque pierre, ne nous parle de ces grandes conceptions métaphysiques et religieuses, nées dans le silence des temples et des bois sacrés de l'Inde, conceptions avec lesquelles le monde a vécu jusqu'à ce jour, et dont le christianisme ne fut qu'une synthèse abrégée.

Toutes ces matières firent le sujet de notre conversation en nous rendant de notre campement à la *Chau-*

derie du brahme, je n'ai fait que supprimer la forme du dialogue.

Lorsque notre conducteur s'arrêta, nous indiquant d'un geste que nous étions arrivés, nous avions traversé le village dans toute sa longueur; en face de nous se trouvait une lourde construction en briques, ne s'élevant pas à plus de deux mètres du sol, la façade extérieure était garnie de colonnes basses et massives, formant vérandah, et destinée à servir d'abri aux voyageurs de basses castes, aux mendiants et aux pèlerins.

Quand nous eûmes pénétré dans l'intérieur à la suite de notre guide, le spectacle le plus curieux et le plus touchant en même temps s'offrit à nos yeux. Au milieu d'une cour carrée, se tenaient accroupis pêle-mêle une centaine de pauvres vieux animaux, oiseaux ou quadrupèdes, tous plus ou moins aveugles ou mutilés, qui se chauffaient au soleil, chacun dans la posture qui lui était la plus habituelle. Tous, d'espèces plus ou moins différentes, et souvent ennemies, semblaient avoir oublié leurs querelles, dans la décrépitude et la souffrance, et s'unir dans un même amour pour le brahme qui les soignait. A peine fûmes-nous entrés qu'ils accoururent auprès de ce dernier, sautant, voletant, tirant de l'aile ou rampant sur le ventre ; un vieux héron faisait claquer sa jambe de bois, à côté d'un corbeau tellement goitreux qu'il culbutait à chaque

pas; une pauvre biche couverte d'ulcères, geignait dans un coin avec deux ou trois chiens lépreux, pendant qu'un singe noir, à la face vénérable et courbé par l'âge, s'aidait d'un bâton pour s'approcher de son bienfaiteur.

Le brahme les caressa tous les uns après les autres, et leur fit une petite distribution de riz cuit et de bananes.

Comme contraste à ce tableau, tout le long de la muraille en brique qui enceignait la cour, où de nombreuses excavations avaient été ménagées à cet effet, des centaines de pigeons verts roucoulaient dans leurs nids.

— D'où vous viennent tous ces animaux que vous soignez? dis-je au brahme.

— On m'en apporte de tous côtés, me répondit-il, les uns blessés par des fauves, ou par vos compatriotes à la chasse, — il eut un amer sourire en me disant cela — d'autres, malades seulement d'une longue vie, et sur le seuil de la mort qui doit les transformer.

— Vous croyez donc à la transmigration des âmes?

— Je crois, que toutes les créatures de Dieu ne forment que des anneaux plus ou moins parfaits d'une chaîne, et que la vie monte de la boue à la plante, et de la plante jusqu'aux animaux et à l'homme.

— Et de l'homme?

— Et de l'homme jusqu'à l'infini, l'homme n'est que

la forme actuelle du plus parfait ; cette terre n'a pas dit son dernier mot, et les âges futurs verront des êtres merveilleux que nous ne soupçonnons pas encore. C'est la loi fatale de la vie, de se transformer sans cesse dans le sens du mieux ; elle ne saurait s'arrêter sous peine de n'exister plus.

— Vous pensez alors que toutes les espèces vont en se transformant progressivement.

— Cette transformation est enseignée par tous nos livres saints et nos sages. Lisez le divin Manou, vous y apprendrez que tout monte incessamment et graduellement vers Brahma, l'être souverain ; tout ce qui existe, tous les mondes, sont les atomes qui composent Swayambhouva — l'être existant par lui-même, — le plus petit grain de sable est une parcelle du Grand-Tout ; la matière, le mouvement, la vie, tout est lui et dans lui.

— Ainsi, c'est là, la pensée qui vous guide quand vous adoucissez la souffrance de ces pauvres êtres confiés à vos soins?

— Je suis les préceptes que nous ont légués nos pères.

Je restai quelques instants pensif, devant cette foi vigoureuse, se traduisant sans ostentation par des actes incessants de dévouement.

Mon compagnon, à qui je traduisais au fur et à mesure ces réponses du brahme, était frappé d'étonnement,

il n'avait eu jusqu'à ce jour aucune idée de l'Inde véritable, qu'il n'avait encore regardée, comme la plupart des voyageurs, qu'à travers le prisme de ses préjugés européens.

— Est-ce que tous les Indous partagent ces idées? me dit-il.

— A peu près tous.

— C'est un peuple de rêveurs.

— Oui! et l'Angleterre a beau jeu de les opprimer, pour engraisser son île de fumée et de brouillards; ils ne se plaignent même pas, et considèrent tous les maux qui les atteignent, comme une punition d'en haut, et le signe infaillible de la récompense future.

— Quelle est donc la cause de ce curieux état social?

— Le prêtre; il a si bien façonné pour le joug la nation qu'il dominait autrefois, qu'elle est aujourd'hui, avec ses deux cents millions d'hommes, la proie d'une poignée de mercenaires éhontés, qui la pillent à qui mieux mieux, et dont elle se débarrasserait d'un coup d'épaules si elle ne se croyait frappée par une irrésistible fatalité.

— Elle a cependant tenté de secouer ses chaînes en 1857.

— C'est une erreur. La révolution qui éclata alors ne fut qu'un soulèvement des musulmans irrités par la confiscation du royaume d'Aoude, dont le dernier sou-

verain, attiré à Calcutta sous prétexte de fêtes, fut maintenu prisonnier et privé de ses États par cette loyauté britannique qui n'a jamais hésité devant une infamie pour agrandir son territoire. Les Indous n'ont jamais pris aucune part à la lutte, et cependant ils ne demandaient pas mieux que de se jeter dans la mêlée, mais ils attendaient le signal de la France..., de la France qu'ils aiment et dont la conduite, pleine d'humanité, contraste avec celle de leurs bourreaux.

— Pourquoi ce mot n'a-t-il pas été dit?

— Les rajahs du Maïssour, du Tandjaour, du Travencor sont venus chercher le signal à Pondichéry.... mais c'était au temps de l'alliance intime. Nous faisions de l'anglomanie à outrance... et le signal ne fut pas donné. *Combien faudra-t-il encore de temps à notre pauvre pays, pour bien se persuader de cette vérité, que l'Angleterre n'a en Europe et dans tout l'extrême Orient, qu'une rivale, la France, et que l'Angleterre ne dort paisible et satisfaite que quand la France est impuissante et abaissée...*

A ce moment, le brahme qui nous avait quittés pour pénétrer dans l'intérieur, en ressortit tenant dans ses mains un jeune aiglon de l'espèce de ceux dédiés à Vischnou — l'aigle du Malabar; — il lui donna la volée, et nous dit sans attendre que nous l'interrogions :

— Je ne garde ici que les incurables ; dès qu'un de mes malades est guéri, je le rends à la liberté. Mais il n'est pas rare de voir ceux qui sont restés longtemps

dans cet asile revenir chaque jour, aux heures des repas, prendre leur part de la nourriture que je distribue.

En quittant le vieux sannyassis, nous lui remîmes notre offrande pour ses pauvres estropiés, et nous nous hâtâmes de regagner notre campement. Il nous restait juste le temps d'arriver au lac Oussoudou à l'heure convenue. Doressamynaïker, thasildar de Babour, c'est-à-dire chef et juge de paix indigène de la ville, avec son suppléant, le bechcer Pomoussamypoullé, nous attendaient pour nous donner le *salam* de bienvenue, et savoir si je n'étais pas venu dans le district pour une inspection judiciaire.

Le thasildar avait à tout hasard fait préparer une collation composée de fruits et de carry. Force nous fut de décliner l'invitation du brave homme, mais, devant son insistance, je dus lui promettre qu'à notre retour nous nous arrêterions quelques heures chez lui.

Nous reprîmes notre marche sur Oussoudou, par les aldées — villages — d'Aratchicoupam et d'Aranganour.

La chaleur, qui commençait à devenir étouffante, nous força à chercher un abri sous la tente de nos charrettes, et j'ordonnai à Tchi-naga de presser l'allure des animaux, qui, au seul commandement de leurs conducteurs, se lancèrent au petit trop. Les vindicara se placèrent à leur tête pour les animer et maintenir

leur vitesse. A onze heures nous aperçûmes les flots bleus du lac.

Nos amis étaient campés sous l'ombrage de gigantesques banians ; tout près du bengalow du conducteur des ponts et chaussées, chargé de l'entretien des berges du lac et de la distribution des eaux aux cultivateurs, la table était dressée, et notre arrivée fut saluée par de frénétiques hurrahs.

Le déjeuner fut splendide; le lac et la jungle mis à contribution nous avaient donné leurs poissons et leurs gibiers les plus fins, sans parler des conserves de toutes espèces que les cantines du major avaient fournies.

Que l'Anglais voyage ou chasse, il se fait toujours suivre dans l'Inde par une armée de serviteurs et une voiture de provisions; il a sa tente, sa table, ses siéges, son lit. Il faut qu'il rencontre partout le confort auquel il est habitué chez lui. Orgueilleux avec les Indous qu'il tient à distance, il promène son luxe et son ennui, sans s'occuper de coutumes qu'il dédaigne, et de populations qu'il ne veut pas connaître. Aussi lui est-il fort indifférent de voyager en Europe, en Afrique, en Chine ou dans l'Inde, il reviendra tel qu'il est parti, farci de préjugés anglais, et quand il voudra parler des contrées qu'il a visitées, il ouvrira ses Cook's-guides qui sont les livrets Chaix de l'Angleterre.

Ces habitudes convenaient peu à mes goûts, j'aime à

voyager à petites journées, à m'arrêter dans les villages, à faire d'amples moissons d'observations et de faits curieux, à écouter le soir, en me mêlant à la population indigène, les interminables légendes et les chants héroïques dont elle égaye ses veillées; pas une cérémonie dont je n'étudie le symbole, pas une ruine dont je n'interroge la pensée, recherchant dans le silence des solitudes, au milieu des tronçons de colonnes enfouies dans l'herbe, et des chapiteaux brisés, le secret des civilisations disparues, comme un enseignement à celles qui doivent naître.

J'aime de plus à vivre sobrement, m'accommodant parfaitement de la nourriture indoue, qui n'a rien que de fort agréable, même pour les palais les plus délicats; à ne rien emporter d'inutile, ou de gênant, qui puisse m'empêcher de franchir rapidement de grandes distances en cas de nécessité, des armes de choix, une petite boite de pharmacie bien assortie, un peu de vin et de cognac pour couper mon eau, très peu de conserves, une charrette à bœufs et deux domestiques; et cela me suffit pour parcourir pendant de long mois les contrées les plus accidentées, les plus sauvages et les plus dangereuses, en maintenant ma santé dans un parfait état.

Aussi, je me promettais bien de ne prendre de l'invitation de mon ami, que j'avais été forcé d'accepter, que ce qu'il me plairait, et de ne suivre la chasse qu'au gré du hasard et de la fantaisie.

Lorsque la chaleur se fut un peu apaisée, le major donna de nouveau le signal du départ. Il devait aller avec ses invités d'un seul trait à Gengy où pâturaient en ce moment de nombreux troupeaux de buffles signalés depuis plusieurs jours par les rabatteurs.

Nous résolûmes, le capitaine et moi, de nous arrêter à Tirouvicarré.

Il faisait nuit déjà depuis plus d'une heure, lorsque nous installâmes notre campement auprès des ruines de cette pagode célèbre. Ayant fait un grand feu pour chasser les cobra-capels et éloigner les fauves, qui pouvaient avoir la fantaisie de rôder dans ces parages déserts, je donnai, à Tchi-Naga deux canards sauvages que j'avais achetés au lac Oussoudou le matin, et huit manganis de riz — environ deux livres, — en le chargeant de confectionner notre carry, Amoudou, dont c'était l'occupation habituelle, n'étant pas encore arrivé.

Ce vindicara était à mon service depuis plus de cinq ans ; il me conduisait dans toutes mes excursions ; c'était un homme sûr, d'une fidélité à toute épreuve, aussi l'avais-je soustrait, à la maison, à l'autorité du dobachy — chef des domestiques ; — il ne recevait, ainsi qu'Amoudou, des ordres que de moi seul, chose à laquelle il était extrêmement sensible. J'avais peu à peu obtenu qu'il me rendit en voyage quelques petits services, qui n'étaient pas toujours d'accord

avec les idées de sa caste, et que je me serais bien gardé de lui demander à Pondichéry, en face des autres serviteurs.

Sa fréquentation constante avec mon Nubien, qui lui répétait sans cesse dans son langage original : *Beaucoup argent, bonne caste ! pas argent, mauvaise caste !* contribuait, sinon à diminuer ses préjugés, du moins à en adoucir l'expression ; aussi se prêtait-il volontiers à tout ce que je lui demandais ; j'avais soin, du reste, de ne lui ordonner que des choses qui, sans être positivement défendues, n'étaient pas non plus positivement permises.

Lorsque le vindicara du capitaine vit son compagnon découper proprement les canards et les jeter dans le beurre qui crépitait dans la *tiselle* avec de menus oignons, du safran et les différents ingrédients du carry, il ne put retenir un geste d'horreur et se voila la face, pour ne pas voir un bohis toucher à la chair, et se faire le cuisinier des blancs.

Aussi, à quelques pas sur des pliants de toiles, nous assistâmes à la plus amusante des conversations. Avec une verve intarissable, Tchi-Naga se mit à tourner son camarade en ridicule, sans répondre directement aux observations que ce dernier lui présentait.

— Les esprits de la nuit, lui disait-il, ont troublé ta cervelle et te font prendre des poissons pour des canards — l'usage du poisson est permis à la caste des

bohis; — quelle pauvre intelligence est la tienne, bien sûr tu ne reconnaîtras pas ta femme et tes enfants au retour. C'est certainement l'âme de quelque vieux bufflone qui est passée dans ton corps, et puis tu bois trop de callou — liqueur fermentée du cocotier, — cela achève de troubler ta raison, etc...

Un chant monotone et nasillard, qui se fit entendre au loin dans le vallon que dominaient les ruines, vint mettre fin à cette dispute. C'était Amoudou; en quelques minutes il fut auprès de nous; il avait exécuté ponctuellement toutes les commissions dont nous l'avions chargé; après avoir remis au capitaine les différents objets qu'il avait achetés pour lui, et les fonds que son consignataire lui envoyait, il s'en fut relever Tchi-Naga de ses fonctions intérimaires.

Cette nuit s'écoula sans grand incident; deux ou trois fois seulement, le rugissement lointain de la panthère noire domina le glapissement des hyènes et des chacals, qui, à cent mètres de nous, à peine, fourmillaient dans les hautes herbes; mais nous étions encore trop près des habitations et des champs cultivés, pour avoir à redouter une visite de ces dangereux animaux. Nous prîmes cependant les précautions d'usage, et, étendus dans nos charrettes, la main sur nos armes, nous nous endormîmes, non aussi paisiblement sans doute, mais avec plus de plaisir que dans le lit le plus moelleux.

Je ne sais s'il me sera donné de revoir bientôt ce merveilleux pays, où j'aimerais à me reposer au soir de ma vie, mais son souvenir est encore aussi vif en moi qu'au temps où je foulais le sol de ses mystérieuses forêts, de ses jungles sans fin, et ce n'est jamais sans une émotion vraie que je songe à ces nuits pleines de tièdes parfums, de bruits étranges et de dangers inconnus, que j'y ai passées.

Aux premières lueurs du jour, respectant le sommeil du capitaine qui reposait aussi tranquillement qu'à son bord, je m'engageai au milieu des ruines.

Les premiers pas que je fis m'engagèrent à la prudence; au milieu des murs démantelés, sous les masses énormes de décombres enterrées dans le sol, et les tronçons de statues dégradées par le temps où j'avais peine à distinguer une forme humaine, des serpents de toute espèce fuyaient de tous côtés à mon approche.

Je revins au campement, et ayant pris, dans ma boîte à pharmacie, du beurre d'antimoine, seul cautérisant assez rapide en cas d'accident, un scalpel, une bande de toile et de la ficelle à bandage, je repris mon excursion, en recommandant à Amoudou de conduire le capitaine auprès de moi dès qu'il s'éveillerait.

J'allais de nouveau m'engager dans la même voie, lorsque j'aperçus, à environ deux cents mètres sur la droite, un vieux brahme qui semblait se diriger d'un

pas sûr vers la seule partie de l'édifice qui fût encore debout.

Jugeant à sa démarche qu'il devait suivre un sentier battu, je me dirigeai de son côté. Je ne m'étais pas trompé, et m'engageai dans la même direction que lui.

Aussi loin que les regards pouvaient s'étendre sur le plateau de Tirouvicarré, on n'apercevait que des colonnes brisées, des tronçons d'obélisques, des pans de murailles suspendus dans les airs; de monstrueux éléphants sculptés dans le rocher, debout aux quatre coins, mais mutilés, semblaient garder encore ces débris d'une des plus vieilles pagodes de l'Inde ancienne; le massif du milieu, seul, avait lutté avec le temps, sans échapper entièrement à ses ravages, et se tenait encore debout, sur ses énormes assises, dominant la plaine désolée. Je pus voir en m'approchant, que les parties conservées étaient le goparam, ou portique, et le grand sanctuaire central.

Sur le fronton je déchiffrai cette inscription sanscrite :

SWAYAMBHOU PRTAG VIÇWÊNA.

« L'être existant par lui-même est distinct de l'Univers. »

TÊNA SAMO NASTI KATCHIT.

« Nul n'est semblable à lui. »

Un peu au-dessous se trouvait la parole suivante :

AGNIVAYOURAVAYAS.

« O feu, ô vent, ô soleil. »

De chaque côté de l'entrée principale, la muraille de granit noir était également couverte d'inscriptions ; à gauche je lus :

ATMAMAN CRÈYASA YOXYÈ,
DÈHASYA' SYA VIMOCANAT.

« Je trouverai le bonheur en me dépouillant de ce corps périssable. »

L'inscription de droite portait :

YAT TWAYA VAKTAVYAM
TAT KARTAVYAM.

« Agis de façon à pouvoir toujours faire ce que tu dis. »

Sur une marche brisée qu'il me fallut franchir pour pénétrer dans l'enceinte sacrée, je lus en écartant la poussière de mes mains :

TAM ITCHAMI VEDITOUM
SANTAM RRAHMANAM
SARVADJANO BRAVITI.

« Je désire le connaître ce Brahma dont tout dans la nature affirme l'existence. »

Dans le sanctuaire, je relevai les slocas — stances — suivants, gravés sur une plaque de marbre noir au-dessus de l'autel des sacrifices :

Na vismayèta tapasâ, vadedistwâ ça nânrtam
Nârtto pyapavadèd virpran ; na datwâ parikirttayèt.

***

Darmam çanay sancinouyad valmikam iva pouttikâs.
Paralô kasahâyartam sarvaboutany apî dayan.

***

Nâmoutra hi sahâyâritam pita mâta ça tistatas.
Na poutra dâram nadjnâtir, darmas tistati kèvalâs.

***

Ekas pradjâyatê djantour, êka èva praliyatè.
Eko nouboungktè soukrtam èka, èva ça douskrtam.

***

Mrtam çariram oustrdjya kâstalôstasamam xito.
Vimouka bândavâ yânti ; darmas tam anougascati.

***

Tasmâddarmam sahâyârtam nityam sancinouyâ tchacanay.
Darmêna hi sahâyêna tamas tarati doustaram.

***

Darmapradanam pouroucham tapasâ hatakilvisam.
Paralòkam nayaty açou bàswautam kaçaririnam.

Voici la traduction de ces curieuses stances que l'on pourrait sans inconvénient graver dans l'intérieur d'un monastère ou sur les murailles d'un temple chrétien :

« Que l'homme ne s'enorgueillisse pas de ses austérités, et qu'après le sacrifice il n'insulte pas les brahmes (prêtres), quand bien même il aurait été insulté par eux. Quand il commet une bonne action, qu'il ne s'en vante pas à tout propos. Qu'il ne profère jamais de mensonge.

***

« Évitant d'affliger aucun être animé, pour n'avoir pas à en répondre dans la vie future, qu'il augmente peu à peu la somme de ses bonnes actions, de même que les carias — fourmis blanches — accroissent leur habitation.

***

« Son père, sa mère, son fils, sa femme ne l'accompagneront pas dans l'autre monde, la vertu sera son unique compagnon.

***

« L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul aussi la punition de ses péchés.

***

« Après avoir laissé son corps à la poussière, comme un tronc d'arbre vieilli, ou une motte d'argile desséchée, les parents du mort s'éloignent en détournant la tête, mais la vertu lui reste fidèle, et guide son âme.

***

« Qu'il resserre chaque jour les liens qui l'attachent à la vertu, afin de ne pas partir seul pour l'autre monde, car si la vertu l'accompagne il n'a rien à craindre des ténèbres de l'enfer.

***

« L'homme dont toutes les actions ont pour but la vertu, et dont tous les péchés ont été effacés par des actes pieux et des sacrifices, parvient au séjour céleste rayonnant de lumière et revêtu d'une forme divine. »

***

Je restai quelques instants absorbé devant ces stances que la sagesse antique avait gravées là huit à dix

mille ans avant notre ère; tout un monde de pensées vint m'assaillir, et je vis passer devant moi, dans une revue rapide, tous ces vieux brahmes, tous ces vanaprastha, sannyassis, anachorètes, gymnosophistes, devant lesquels s'inclinèrent les Grecs d'Alexandre sur les rives de l'Indus, et qui, sous les arceaux de leurs vieilles pagodes, dans le silence de leurs bois sacrés, vivaient dans la contemplation spiritualiste du Grand-Tout, et furent les ancêtres de Pythagore, de Platon, des stoïques, des esséniens, et des premiers chrétiens. Je poursuivis mes recherches.

Les murailles intérieures étaient entrecoupées de distance en distance, de colonnes octogonales couvertes de sculptures en relief, représentant des épisodes de la guerre des dieux et des héros; les chapiteaux simulaient, les uns des vases élégants d'où s'échappaient des guirlandes de fleurs, les autres des faces d'hommes et d'animaux; de tous côtés des groupes mythologiques couraient le long des frises, donnant aux entablements un aspect d'une richesse incomparable.

Mais tout cela était dans un tel état d'abandon, que quelques années à peine devaient suffire à jeter bas ces derniers vestiges de l'antique monument.

Arrivé à l'extrémité du sanctuaire, je passai en hésitant entre deux colonnes détachées de leur base, arcboutées l'une contre l'autre par leurs extrémités supérieures, qui semblaient ne se tenir debout que par un

miracle. Je me trouvai dans une petite cour, dont les dalles de pierre défoncées avaient donné passage à des arbres vigoureux, reliés les uns aux autres par des lianes, qui faisaient de cet étroit espace une véritable salle de verdure. Le sol était littéralement jonché de statuettes mutilées.

Tout à coup j'aperçus dans un coin, au milieu des hautes herbes, une tête de granit noir qui tranchait sur le vert sombre des arbustes. Sans souci des dangereux hôtes que ce réduit pouvait abriter, de la main j'écartai les branchages et mis à découvert une merveilleuse statue de femme, debout sur son socle, dans un état parfait de conservation ; de ses mains s'échappait une pluie de fleurs qu'elle semblait répandre sur une plaque de marbre noir scellée à ses pieds [1].

Cette sculpture n'avait rien de religieux, et devait être beaucoup plus moderne que le monument.

Avec une poignée de feuilles, j'enlevai la poussière qui couvrait la table de marbre, et je lus en caractères devanagueris du sud :

NATALIKA

1. Cette magnifique statue fut volée quelques années plus tard par un photographe ambulant ; après l'avoir expédiée en Europe, il s'était réfugié sur le territoire français, et cela fit toute une affaire avec le gouvernement de Calcutta.

Au-dessous étaient gravées ces paroles du Ramayana :

SUMAHAD AÇATCHARYAM
AHAM DRISTAVATI
YAT PUSPANI
HASTABYAM MRIDYAMANANI
BOUYAS SOUGANDINI BAVANTI

Dont voici la traduction :

J'ai été témoin de cette grande merveille, qu'en froissant des fleurs dans ses deux mains, elle les rendait plus parfumées.

Lorsque je me relevai, après avoir transcrit cette inscription, un léger bruit me fit retourner... Le vieux brahme qui m'avait précédé, et qui avait disparu dans les profondeurs de l'édifice, était derrière moi.

— Salam, aya, me dit-il d'une voix douce, dans cette mélodieuse langue tamoule des populations du Carnatic (salut, seigneur).

— Salam, vanaprastha, lui répondis-je dans le même idiome (salut, vénérable anachorète).

— Que Siva veille sur toi et t'accorde de longs jours.

Le brahme était sivaïste ; je lui répondis sur le même ton :

— Que Siva te fasse la grâce de mourir aussi pur

que les eaux du Gange; puisse cette transformation être pour toi la dernière!

Après ces échanges obligés de politesse, je songeai à satisfaire ma curiosité.

— Quelle est cette femme? dis-je au vieillard.

— Si tu connais notre langue sacrée, tu as pu lire son nom, Natalika.

— J'ai lu et j'ai relevé l'inscription tout entière, mais cela ne m'a pas donné l'explication que je cherche.

— Cette statue est ici depuis plus de onze siècles. Elle date de la première tentative des musulmans pour s'établir dans l'Inde, et a été élevée dans la pagode de Tirouvicarré par Odeï-Rajah, à la mémoire de Natalika, sa fiancée, fille de Dahir-Rajah, qui, faite prisonnière et conduite au harem du calife Oualid, se tua après s'être vengée de son vainqueur, pour échapper au déshonneur. Odeï-Rajah, qui régnait dans le Maïssour, avait couru à son aide à la tête de son armée. Dans sa douleur d'être arrivé trop tard pour la secourir, il avait quitté le trône pour entrer dans la secte des pandarons — mendiants des pagodes — et s'attacher au service du temple de Tirouvicarré, qui était encore à ce moment dans toute sa splendeur. C'est lui qui a fait sculpter, quelque temps avant sa mort, cette figure de sa bien-aimée, en ordonnant que ses ossements, recueillis dans le bûcher, fussent placés sous cette plaque de marbre, sur laquelle Natalika répand des fleurs.

Bientôt, ajouta le brahme, ce qui reste de cette pagode illustre, fondée par Ramatchandra, dont le service n'exigeait pas moins de dix mille brahmes, s'abîmera dans la poussière, entraînant dans sa chute la statue de la fille de Dahir et le tombeau d'Odeï-Rajah.

— Pourquoi, répondis-je, ne pas enlever cette statue avec son monument funèbre, et les placer dans un lieu sûr ?

— Il faut respecter les volontés des morts. Celui qui repose là a creusé lui-même son tombeau.

En disant ces mots, le vanaprastha me salua, en portant les deux mains au front, et rentra lentement dans le sanctuaire.

Ce fait, malgré son apparence légendaire, appartient à l'histoire.

En 711, une barque arabe fut pillée dans un des ports du Sind. Une réparation fut demandée à Dahir-Rajah, souverain de cette contrée, qui la refusa. Abdoul-Hadj, gouverneur de Bassora pour le calife Oualid, envoya Cassim, son neveu, à la tête de six mille hommes de troupes régulières, pour châtier le rajah. La discipline des musulmans eut comme toujours raison du nombre. Cassim prit successivement les villes fortifiées de Dinal, d'Alar, de Brahmanabad et tua le fils aîné de Dahir, en combat singulier, à la tête de son armée.

Le siége de Brahmanabad fut signalé par un incident héroïque. La jeune ranie — reine, — veuve du fils de Da-

hir, réunit les débris de l'armée, s'enferma dans la ville et s'y défendit avec un indomptable courage, jusqu'au moment où la famine lui suggéra un projet extraordinaire, mais qui n'est pas isolé dans les annales indoues. Se rendre, c'était la circoncision pour les hommes, le harem pour les femmes et les jeunes garçons ; la ranie n'y songea pas un instant, elle livra au bûcher toutes les femmes et tous les enfants qui y montèrent en chantant, puis, ayant réuni ses guerriers, elle leur fit faire à tous *les ablutions funéraires de la purification*, puis faisant ouvrir les portes de la ville, elle se précipita à leur tête sur l'ennemi dont elle fit un affreux carnage, et périt les armes à la main avec le dernier de ses Radjpoutes.

Cassim rêvait déjà de pousser ses conquêtes jusqu'au Gange, lorsqu'il fut mis à mort au milieu de son triomphe par ordre du calife Oualid.

Voici, d'après l'historien indo-arabe Ferista, comment le fait aurait eu lieu.

Depuis son entrée dans l'Inde, Cassim s'était emparé de richesses considérables, et avait fait de nombreuses prisonnières. Parmi ces dernières se trouvaient les deux filles de Dahir-Rajah, d'une beauté tellement remarquable, qu'elles furent jugées, par Cassim, dignes d'être offertes au commandeur des croyants.

Il chargea donc plusieurs éléphants de tapis du Cachemir, de vases d'or et de bijoux précieux, et les ex-

pédia à Oualid avec les deux princesses. Lorsqu'elles arrivèrent devant le calife, elles se prosternèrent à ses pieds; mais ce dernier, ravi par tant de charmes, les releva aussitôt, en leur disant qu'elles étaient dignes de régner sur son cœur. Mais Natalika, l'aînée, éclata en sanglots, et refusant de quitter la posture suppliante qu'elle avait prise, elle s'écria :

— Grand prince, je suis indigne d'être admise à partager ta couche. Tu vois en moi le rebut de Cassim, et c'est après m'avoir déshonorée, qu'il a osé m'envoyer à toi.

En entendant ces paroles, Oualid entra en fureur, et, pour venger l'insulte qui lui avait été faite par le général de l'armée des Indes, il expédia l'ordre à Abdoul-Hadj, gouverneur de Bassora, de faire périr son neveu, et de lui envoyer le corps dans une outre, pour qu'il pût s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres. Abdoul-Hadj n'essaya même pas d'éluder les ordres de son maître, il y allait pour lui-même de la vie ; il expédia en toute hâte à Cassim, l'ordre de remettre son commandement à El Temim, le général de la cavalerie, et de rentrer à Bassora.

Cassim obéit à regret, mais sans défiance. S'il se fût en effet douté du sort qui l'attendait, il fût resté au milieu de ses troupes qui l'adoraient, et rien ne l'eût empêché de se rendre indépendant dans l'Inde, et de régner sur les contrées qu'il avait soumises.

A son arrivée à Bassora, il fut étranglé par les gardes sur le seuil du palais de son oncle, avant même qu'il eût pu le voir. Son corps fut immédiatement expédié à Oualid.

Malgré le prétendu déshonneur de sa captive, le calife était devenu éperdûment amoureux d'elle, mais cette dernière répondait à toutes ses protestations par des larmes, en jurant d'être à lui, dès que l'insulte qui lui avait été faite serait vengée.

Aussitôt qu'Oualid eut reçu le corps de Cassim, il le présenta à Natalika, qui fit éclater immédiatement une joie sauvage.

« Le voilà donc, s'écria-t-elle, cet odieux ennemi de ma race, l'assassin de mon père et de mon frère. Sache, prince barbare, que Cassim était innocent, et que je ne l'ai accusé de mon déshonneur que pour venger la mort des miens, le massacre de milliers de femmes et d'enfants innocents, et le pillage sacrilége de Brahmanabad, la ville sainte ; je puis mourir maintenant, et la fille de Dahir-Rajah ne partagera pas la couche du roi des circoncis. »

En proférant ces paroles, la courageuse princesse se plongea d'une main ferme, un poignard dans le cœur et expira. Odeï-Rajah, son jeune fiancé, jura de la venger, et, s'alliant aux princes radjpoutes de Soumera, commença une guerre d'extermination contre les musulmans qui dura dix-huit ans. Tout prisonnier était

immédiatement massacré; les chefs ne recevaient la mort qu'après les plus épouvantables tortures.

Enfin, après avoir vu le dernier des musulmans disparaître de la terre de l'Inde, Odeï-Rajah revint dans ses États du Maïssour, dont il avait, pendant tout le temps de la lutte, confié le gouvernement à un de ses parents maternels qui, fidèle à sa haine, avait constamment levé des troupes fraîches, et les lui expédiait dès qu'elles étaient disciplinées.

A partir de ce moment, l'histoire semble l'oublier, mais la légende, qui ne perd jamais ses droits à poétiser la fin de ses héros, le fait mourir, sous les vêtements d'un pandaron, dans l'antique pagode de Tiruvicarré.

Onze siècles se sont écoulés, la terre sacrée des brahmes a vu de nombreux envahisseurs. Cette race vaillante des rajahs a disparu. Aux grandes luttes du passé a succédé l'oppression mercantile des marchands de cotonnade de la cité de Londres; l'Indou fabrique, à coups de rotin, de l'opium et de l'indigo pour John Bull, qui le civilise à sa manière par un esclavage d'autant plus odieux qu'il est plus hypocrite. Rien ne rend triste la poésie du passé, comme les indignités du présent.

L'Inde, hélas! n'est plus qu'une contrée historique.

Assis près du tombeau d'Odeï-Rajah, je rêvais depuis longtemps déjà à ces mystérieuses lois de la nature, qui détruisent constamment les civilisations, les peu-

ples, les hommes, pour en reconstruire d'autres, et je cherchais le secret de cette fatalité qui, à toutes les pages de l'histoire, jette sans cesse les sociétés industrieuses et policées aux mains des barbares..., lorsque la voix joyeuse du capitaine vint m'arracher à mes réflexions.

— Où êtes-vous donc? me criait-il de toute la force de ses poumons, car du diable si je puis m'orienter au milieu de ces décombres.

— Par ici, lui dis-je en montant sur un pan de muraille, et de la main je lui indiquai la position à suivre.

— Bien! je vais maintenant pouvoir mettre le cap sur vous.

N'ayant plus rien à visiter, dans cette partie du moins de l'édifice, je fus à sa rencontre. En traversant de nouveau le sanctuaire, j'aperçus au pied de l'autel un énorme cobra-capel qui, le corps enroulé autour d'une *tiselle* de terre pleine de lait, était en train d'absorber le délicieux breuvage; je m'éloignai à la hâte, sans le troubler. C'était un des serpents sacrés de la pagode, que le vieil anachorète, seul desservant de ces ruines, soignait en l'honneur de Siva.

— J'ai cru un instant que je ne parviendrais pas à vous rencontrer, me dit mon compagnon quand nous nous fûmes rejoints, j'allais même y renoncer, lorsque vous avez répondu à mon appel.

— Prévoyant cela, j'avais ordonné à Amoudou de

vous conduire, je m'étonne qu'il ne s'en soit pas souvenu.

— Vous n'avez aucun reproche à lui faire.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher capitaine, car, quand on n'a pas l'habitude de la campagne indoue et surtout des ruines, on peut se faire mordre par un serpent, et vous savez que ces animaux sont presque tous tellement venimeux, que c'est à peine si un secours immédiat pourrait vous sauver.

— Il y en a donc réellement beaucoup.

— Plus que vous ne sauriez le croire ; il est peu de broussailles, de racines d'arbres, d'excavations et de tas de pierres, décombres ou rochers, qui n'en recèlent de grandes quantités. L'année dernière, le service des ponts et chaussées de Pondichéry, ayant fait détruire les figuiers de barbarie, vulgairement nommés *raquettes*, qui bordaient la route d'Arian-Coupam, on en tua plus de vingt-mille sur un parcours d'une lieue à peine. Jugez de ce qu'il doit y en avoir, dans les lieux inhabités.

— C'est à n'oser faire un pas, sans regarder où on met le pied.

— Non, ce serait exagérer et tomber dans le cas de certains voyageurs, qui, pour donner de l'intérêt à leurs narrations, trouvent à chaque instant un serpent dans leur lit, et un scorpion dans leurs pantoufles. Le serpent, quel qu'il soit, à part le boa, non-seulement

n'attaque pas l'homme, mais encore fuit à son approche de toute la vitesse dont il est susceptible ; le moindre bruit le met en éveil, et à moins que ce ne soit au point du jour, quand il est encore engourdi par les fraîcheurs de la nuit, il est bien rare qu'il se laisse même apercevoir. Depuis de longues années, je sillonne l'Inde en tous sens, et je ne me souviens pas d'avoir été en danger immédiat d'être mordu ; mais cela ne doit pas exclure de sages précautions, surtout dans des lieux semblables à ceux-ci, qu'affectionnent particulièrement ces dangereux reptiles, c'est pour cela que j'avais recommandé à mon Nubien de vous accompagner.

— Il n'y a point de sa faute, car c'est moi qui l'ai prié de m'indiquer simplement où je pourrais vous rencontrer, et de rester au campement pour installer une acquisition que je viens de faire.

— Vous avez trouvé à acheter quelque chose ici, fis-je avec un sourire d'incrédulité?

— Oui, un guépard.

— Un guépard, vous voulez donc nous faire dévorer?

— Je n'en ai pas la moindre envie, et si vous pensez qu'il soit dangereux de le conserver, je puis le rendre à ses maîtres qui sont restés près d'Amoudou, car j'ai réservé votre opinion.

— Mon cher capitaine, si cet animal a été pris tout petit et bien dressé, il sera un pourvoyeur émérite de notre cuisine, et nous procurera des chasses très-inté-

ressantes; dans le cas contraire, nous avons tout à redouter de sa férocité; j'ai vu un jour dans les monts Kotmalés, à Ceylan, un combat entre un guépard et une panthère noire, c'est la panthère qui a eu le dessous; vous voyez quel hôte incommode nous traînerions avec nous.

— Les deux Indous qui l'ont apporté, nous ont soutenu qu'il était parfaitement dressé, et qu'il avait été pris sous la mère.

— Vous êtes vous assuré de sa douceur?

— Oui, il est attaché par un simple collier, se laisse caresser en se couchant sur le dos, et joue comme un jeune chat.

— Dans ce cas il est probable qu'ils ne vous ont pas menti; nous allons voir du reste à quelle caste ils appartiennent, ce qui est important avant de conclure définitivement le marché. Le guépard, ou léopard à crinière, que l'on apprivoise facilement pour la chasse, est dans le sud de l'Indoustan d'une taille plus forte que dans les autres contrées de l'Asie et qu'en Afrique; il atteint et dépasse souvent celle de la panthère; sa robe est d'un fauve très-clair, et toute mouchetée de taches noires; il chasse admirablement, et pour le compte de son maître, la gazelle, le cerf, le daim, l'autruche, le sanglier et même des gibiers de moindre importance, tels que l'agouti et le lièvre.

Après avoir examiné l'animal, un des plus gros de

l'espèce, et reconnu à ses manières caressantes, qu'il avait été en effet élevé dans un état complet de domesticité, je m'approchai des deux Indous qui l'avaient apporté, et m'adressant au plus âgé, je lui demandai quels étaient son nom et sa caste. Le pauvre diable me salua en faisant le schaktanga, comme s'il eût été en présence d'un brahme, c'est-à-dire en se couchant dans l'herbe, les deux mains jointes au-dessus de sa tête. Je lui fis signe de se relever, il obéit et répondit à la question que je lui avais posée.

— Je me nomme Koullen, fils de Vellayen, de caste kahdou-couroubarou.

— Eh bien, Koullen, fils de Vellayen, jure-moi par le serment consacré, que ce guépard est non-seulement inoffensif, mais encore qu'il a été parfaitement dressé pour la chasse.

— Il a été dressé pour la chasse, et n'a jamais fait de mal à personne. Que mon corps soit privé de la sépulture des justes, que nulle cérémonie funéraire ne soit faite à perpétuité pour l'anniversaire de ma mort, et que mon âme revienne animer le corps d'un vautour aux pieds jaunes, si ce que je dis n'est pas la vérité!

Ce serment, consacré par le préjugé religieux, est d'une importance telle pour celui qui le prononce, que fréquemment les Indous refusent de le prêter devant nos tribunaux, préférant laisser planer sur eux un

soupçon même mal justifié, aux chances terribles qu'ils ont de voir, en cas de faux témoignage, leur âme devenir la proie des rakchasas.

Aussi, tout engagement pris sous cette formule, par un Indou, peut-il être considéré comme sérieux ; je ne me souviens pas d'avoir vu un seul indigène y manquer. Le capitaine, enchanté de la tournure qu'avait prise l'affaire, paya le prix convenu, et le guépard devint sa propriété. Nos deux kahdou-couroubarous se retirèrent très-satisfaits également de leur marché, en nous disant avec l'emphatique hyperbole, qui est le propre de toutes les nations de l'Orient : — *Que nous étions des soleils de justice, et des miroirs de vertu.* — La vente de ce guépard assurait deux mois au moins de riz à leur pauvre famille.

Les Indous de la caste kahdou-couroubarou sont des espèces de sauvages nomades, qui habitent au milieu des forêts, sans jamais se fixer nulle part. Dès qu'ils sont restés pendant une saison dans un lieu quelconque, ils plient bagages et vont s'établir ailleurs. Je présume qu'ils doivent descendre d'une des primitives tribus tchandalas, à qui les anciens rois de l'Inde avaient défendu, sous peine de mort, d'habiter dans les villes ou villages, et même de se bâtir des maisons dans les forêts et les jungles désertes qu'on leur laissait pour demeure.

Quand ils arrivent dans un lieu qu'ils choisissent

pour un séjour provisoire, ils se bâtissent une case en feuillage, défrichent un coin de terre, qu'ils retournent tant bien que mal, avec un pieu de bois durci au feu, et sèment un peu de sorgho, de concombres et d'aubergines, qui, avec quelques racines et des fruits sauvages, composent toute leur nourriture.

Les autres castes regardent ces pauvres gens comme des sorciers, dont le seul regard peut causer les malheurs les plus épouvantables ; aussi les éloignent-elles de leurs villages à coup de pierres, lorsque par hasard ils osent s'y aventurer ; malheur aux kahdou-couroubarous qui rôdent autour d'une aldée un jour de cérémonie funéraire, les parents du mort les accusent de n'être venus que pour exercer leurs maléfices sur le corps de leurs parents, la foule s'ameute, et si les malheureux ne cherchent pas leur salut dans une fuite rapide, on les assomme à coups de rotin.

Quelque peste bovine désole-t-elle une autre contrée, le choléra vient-il à sévir avec plus d'intensité, tous les couroubarous sont obligés de quitter le pays.

On leur reproche aussi d'empoisonner les fontaines, de faire avorter par leurs enchantements les femmes enceintes, et de vendre de petites statuettes fabriquées avec de la terre glaise et des os de morts pulvérisés, qui ont la propriété, quand on les frappe au cœur, en prononçant à haute voix le nom d'un ennemi, de faire mourir ce dernier instantanément. Si l'on se borne à

estropier la statuette, la personne nommée au moment de l'acte est estropiée de la même manière.

Les Romains tenaient les mêmes superstitions de leurs ancêtres de l'Orient.

On connait ce portrait qu'Ovide trace de l'enchanteresse Médée.

> er tumulos errat, passis discincta capillis,
> Certa de tepidis colligit ossa rogis;
> Devovet absentes, simulacraque cerea fingit
> Et miserum tenues in jecur urget acus.

Les sorciers d'Horace fabriquaient aussi des figurines en laine et en cire, destinées à donner la mort.

> ..... Major
> Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem :
> Cerea suppliciter stabat, servilibus, utque
> Jam peritura, modis.

Toutes les nations d'origine indo-européenne s'adonnèrent aux mêmes pratiques pendant le moyen âge. Elles n'avaient point encore cessé aux temps plus modernes des guerres de religion, car on sait que ligueurs et protestants fabriquaient à qui mieux mieux des statuettes de cire, qu'ils perçaient au cœur avec une aiguille, pour faire mourir, tantôt Henri III, tantôt Henri de Navarre.

Pendant la saison des pluies, les couroubarous quittent les forêts et la plaine, et se réfugient dans les

cavernes, et les fentes de rocher des montagnes; ils allument de grands feux autour desquels ils s'entassent tous pêle-mêle, pour se garantir du froid et des fauves; ils ne vivent alors que de reptiles et de singes, qu'ils attrapent à la course. L'usage des vêtements leur est inconnu, et ils voilent plutôt qu'ils ne cachent leurs parties naturelles, avec un paquet de feuilles qu'ils se suspendent à la ceinture, à l'aide d'une petite corde en fibres de coco.

Tchi-Naga nous ayant appris que les deux courou-barous qui nous avaient vendu le guépard, appartenaient à une tribu campée à cinq ou six milles de là, nous résolûmes après déjeuner d'aller la visiter.

Malgré les accablantes chaleurs du milieu de la journée, nous prîmes nos armes, et partîmes sous la conduite de mon vindicara, après avoir entouré nos coiffures d'aloès de plusieurs tours de mousseline blanche, pour prévenir les insolations, mortelles sous ces latitudes.

Mon Nubien resta avec l'autre serviteur pour surveiller notre station. Chaque fois qu'Amoudou ne m'accompagnait pas dans une courte excursion, pour calmer l'extrême jalousie qui s'emparait de lui, je n'avais qu'à le nommer gravement tasildar-chef de notre campement, et à lui confier un de mes fusils de chasse, il prenait alors les airs d'importance les plus réjouissants, et se promenait autour des charrettes avec son

arme, ainsi qu'il avait vu faire aux cipayes de la garnison.

Au bout de deux heures de marche à travers la jungle, nous atteignimes le campement des Kahdou-Couroubarous. Les hurlements de quelques chiens étiques et coupés de chacal, signalèrent notre arrivée; un groupe d'hommes averti par le bruit, sortit d'un massif de feuillage, et nous regarda d'un air inquiet et craintif. Nous les rassurâmes immédiatement sur nos intentions, et quand ils apprirent que c'était nous qui avions acheté le guépard à leurs camarades, ils se confondirent en salam, et en respectueuses manifestations; quelques pièces de menue monnaie achevèrent de porter la joie dans leur cœur.

Nous entrâmes à leur suite dans leur retranchement de verdure, où nous attendait le plus poétique et en même temps le plus attristant de tous les spectacles. Sur un espace d'un quart de mille carré environ, entouré de chaque côté de pieux entièrement cachés par un inextricable fouillis de plantes grimpantes et de lianes en fleurs, cinquante à soixante familles avaient installé leurs habitations, qui se composaient de quatre piquets fichés en terre, surmontés de quelques feuilles de cocotiers.

La plupart des hommes faisaient la sieste sans pagne, pendant que les femmes, aussi nues que leurs maris, s'occupaient à tresser des nattes et des corbeilles avec les

joncs et les bambous de la jungle. Les enfants des deux sexes n'avaient pas même le léger bouquet de feuilles, dont se servaient leurs parents, et cependant beaucoup approchaient de la nubilité. Un groupe de jeunes filles de douze à treize ans, entièrement formées, les cheveux tordus et noués sans art, nous regardaient curieusement, sans que notre présence parut effaroucher leur pudeur.

La prise du bouquet de feuillage, et un collier de verroterie pour les femmes, composent toutes les cérémonies de mariage de ces pauvres gens.

Mais ce qui nous émut le plus, fut de voir la dure situation des enfants à la mamelle, qui gisaient pêle-mêle dans des trous garnis de feuillage.

Dès leur naissance, les Couroubarous habituent leurs enfants à la pénible existence qui est leur lot.

Le lendemain de leurs couches, les femmes se relèvent et partent avec les hommes, pour aller chercher à travers les bois, les racines, les fruits nécessaires à leur nourriture, ainsi que les joncs et les bambous dont se sert leur pauvre industrie. Avant de partir, elles allaitent le nouveau né, creusent un trou dans la terre, le garnissent d'une couche de feuilles, y déposent l'enfant, recouvrent le tout avec deux feuilles de cocotiers, dont les lamelles lancéolées laissent librement circuler l'air, et s'absentent souvent pour jusqu'au soir. Parfois quand la mère rentre, le trou est vide, une

hyène ou un chacal a enlevé la pauvre créature...

Dès le huitième jour, les mères donnent à leurs enfants un peu d'aliments solides; au bout d'un mois elles les sèvrent, et ne les nourissent plus qu'avec de la bouillie de racines et de fruits; jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher, ils restent dans leur berceau de terre; viennent-ils à mourir!... un peu de sable et quelques pierres, et leur asile devient leur tombeau.

Plusieurs millions d'individus vivent et meurent comme cela dans l'Inde.

En face de tant de misères, le capitaine qui n'avait pas encore perdu toutes ses illusions sur les Anglais, ne put s'empêcher de me dire : Comment se fait-il que le gouvernement britannique, depuis plus d'un siècle, n'ait rien tenté en faveur de ces pauvres gens?

— Si, il a tenté quelque chose !

— Il me semble en effet que l'humanité...

— L'humanité pour me servir d'un mot anglo-saxon qui suinte l'égoïsme et la rapacité, l'humanité ne *paye pas*, mon cher capitaine ; ce que les Anglais ont tenté en faveur des Couroubarous, c'est de les soumettre à l'impôt.

— Mais ils n'ont rien, les malheureux !

— Ils n'ont rien, en effet, et ne peuvent rien avoir, car toutes les autres castes les repoussent, et se soulèveraient si le gouvernement *civilisateur* de l'Angleterre,

leur concédait le moindre droit de propriété; c'est ce qui explique la nécessité où sont les malheureux de quitter à chaque saison, ces terres abandonnées qu'ils ont défrichées, sous peine de voir soulever contre eux une véritable croisade.

— Quel serait, selon vous, le remède à cet état de choses.

— Il est bien simple, vous savez comme les Anglais savent mitrailler : au lendemain de la révolution de 1857, qui leur a tant fait peur, pendant six mois, de Sérampour à Agra, à Lucknow, Cawnpour et Delhi, chaque matin, ils procédèrent froidement, méthodiquement, à d'épouvantables exécutions militaires. Ils avaient été à deux doigts de perdre l'Inde, et ils voulaient terroriser de telle façon, que de longtemps on ne fût tenté de recommencer. Un matin, horrible souvenir ! ils rassemblèrent sous les murs de Lucknow, sept milles cipayes, avec leurs femmes et leurs enfants, braquèrent sur eux deux batteries chargées à mitraille, et leur annoncèrent qu'ils allaient mourir.

L'Indou est fataliste. Pas un cri, pas un murmure ne s'éleva de cette masse humaine; les petits enfants se cachaient derrière les pagnes de leurs mères, et seuls les pleurs des nouveau-nés troublaient ce lugubre silence.

Feu! cria la voix du major Maxwell, dont l'histoire doit conserver le nom.

Et les douze pièces de canon vomirent la mort dans les rangs de ces pauvres victimes, coupables d'avoir voulu chasser l'étranger de leur sol. Cinq fois on rechargea pour terminer la sinistre besogne..... Oh ! vous ne connaissez pas John-Bull, artilleur, quand il tire sur des êtres inoffensifs ou désarmés.

Après ces horribles massacres, le résultat ambitionné a été acquis, l'Angleterre règne maintenant sur un troupeau d'esclaves, de longtemps elle n'a à craindre l'ombre même d'un soulèvement. Qui peut donc l'empêcher aujourd'hui d'accorder le droit de propriété aux castes déshéritées ; il ne serait pas nécessaire pour cela de déposséder les autres : il suffirait d'un décret, qui leur abandonnerait les coins de terre de la jungle ou de la forêt qu'elles défrichent, et que les ordonnances des anciens Rajahs les forcent à abandonner à chaque saison. Mais ce décret, elle ne le rendra jamais.

— Quels motifs peuvent donc la guider ?

— Des motifs purement politiques : comme corollaire de la terreur qu'elle a inspirée, elle épaissit autour des Indous les ténèbres de l'ignorance, favorise tous leurs préjugés de castes, laisse dans l'état le plus abject les Couroubarous, les Kouravers, les Dombarous, les Gallavarouhs, les Pariahs, qui forment au moins le cinquième de la population de l'Inde entière, c'est-à-dire trente à quarante millions de misérables qui ne possé-

dent rien, sont repoussés de tous, et vivent au hasard, comme les oiseaux et les fauves. En cet état elle n'a rien à craindre d'eux; l'émancipation pourrait, au contraire, les rendre redoutable. Puis, ils ne rapportent rien, pourquoi voudriez-vous que l'Angleterre s'occupât d'eux.

— Comment faites-vous accorder cela, avec les écoles, les bibliothèques, les hôpitaux, et toutes les institutions de bienfaisance, qu'elle fonde à Bombay, Madras, Calcutta.

— Avez-vous visité ces établissements en détail, puis, avez-vous ensuite parcouru l'Inde entière, pour vous rendre compte de l'esprit qui a dirigé leurs fondateurs?

— Non, il y a six semaines seulement que je suis dans l'Inde, mais j'ai lu en Europe de pompeuses relations de toutes ces choses.

— Relations empruntées aux journaux anglais ; je connais cela ..... Eh bien, moi qui ai visité ces établissements et sillonné l'Inde dans tous les sens, je vais vous dire, sans esprit de parti, ce qu'il faut penser de ces institutions :

J'ai quitté la France comme vous, mon cher capitaine, partageant tous les sentiments généreux de nos compatriotes, pour nos éternels ennemis devenus nos *braves amis de Crimée, où nous avions été stupidement nous battre dans leur seul intérêt*. Je croyais à l'œuvre civilisa-

trice de l'Angleterre dans l'Inde, je croyais *bêtement*, passez-moi cette expression vulgaire, mais elle rend toute ma pensée, que nos colonies ne prospéraient pas, parce que nous n'étions pas assez philantropes. Vous dirai-je plus, j'enviais les qualités morales que je prêtais à la vieille Albion, comme les trois quarts des Français qui n'ont pas quitté leur village. Vous voyez bien que je n'ai pas apporté dans l'Inde les vieilles rancunes de Poitiers, d'Azincourt et de Waterloo. J'arrivais dans le but de tout admirer.

Je n'ai pas tardé à comprendre le machiavélisme de la politique anglaise.

D'abord, j'ai refait mon éducation historique, j'ai voulu connaître ces luttes de géant, soutenues par Dupleix, Bussy, Lally, et tous ces héros chevaleresques, qui ne succombèrent que par la trahison, et la honteuse connivence de la cour de Louis XV, car l'Angleterre, ne pouvant les battre en face, les ruina en Europe, en jetant des millions dans les jupes de toutes les prostituées royales. Puis, j'ai étudié l'administration anglaise, dont je vous parlerai plus utilement, lorsqu'en cours de voyage nous la verrons fonctionner sur son terrain. J'ai lu toutes les ordonnances des gouverneurs généraux, brisant les métiers des Indous, supprimant leurs fabriques, à seule fin de forcer ces pauvres gens à acheter les cotonnades des marchands de Liverpool et de Manchester. J'ai vu les tisserands, qui ne peuvent quitter

leurs castes pour embrasser un autre métier, mourir de faim. J'ai vu les raiots, ou cultivateurs, esclaves des Mirasdars, sortes de fermiers généraux, possesseurs du sol, que l'Angleterre protége dans l'intérêt de son budjet, vivre de bouillie infecte et d'eau de riz... J'ai vainement cherché dans tout l'intérieur de l'Inde, la moindre de ces écoles, le plus petit de ces hôpitaux qui existent pour la parade dans les trois grandes villes du littoral ; je n'ai rencontré que cent cinquante millions d'hommes, maintenus dans un systématique abrutissement, et périodiquement décimés par la misère, et des famines horribles, que leurs oppresseurs ne cherchent pas à adoucir.

Mais l'Angleterre ne veut pas qu'on puisse facilement soulever le voile dont elle cache ces turpitudes ; aussi, dans les trois grands ports que fréquentent les Européens : Bombay, Madras, Calcutta, a-t-elle placé d'habiles trompe-l'œil destinés à égarer le jugement des étrangers.

On visite les hôpitaux, dans lesquels sont soignés quelques douzaines d'Indous, les bibliothèques qu'on met à leur disposition et où ils ne posent jamais les pieds, l'Université, dans laquelle des professeurs anglais sont censés enseigner le droit et la médecine à quelques indigènes ; on vous invite aux séances des Sociétés de bienfaisance, vous sortez de là enthousiasmé pour la grande mission de l'Angleterre dans l'extrême Orient...

et le tour est joué, c'est tout ce que veulent les Anglais ; ils savent bien que, ne parlant pas la langue, vous n'irez pas vous enfoncer dans l'intérieur, pour étudier leurs agissements ; tout au plus visiterez-vous quelques-uns des monuments qui se trouvent sur la ligne des paquebots et des chemins de fer... et vous quitterez de l'Inde, n'ayant vu que les décors en carton peint de Madras, Bombay et Calcutta, qui cachent la plus indigne exploitation, et l'égoïsme le plus effronté qui soient au monde ; et si d'aventure, il vous prend envie d'écrire vos impressions, vous chanterez, vous vingtième, les louanges des marchands de la Tamise.

Voyez comme ils traitent l'Irlande à la face de l'Europe, et comme ils portent allégrement le fardeau de leur effrayant paupérisme ! et jugez par là de ce qu'ils sont capables de faire dans l'Inde, où ils peuvent étouffer facilement les cris de leurs victimes. En 1865, un des rares Indous, que les Anglais élèvent pour la forme dans leur université de Calcutta, du nom de Chib-Chondor-Goche, à la suite d'un examen public, tint à ses professeurs le langage suivant : « Je remercie les Anglais de l'instruction qu'ils m'ont donnée, car elle a fait naître en moi la haine de leur oppression et de leur tyrannie.... » Chib-Chondor-Goche disparut le lendemain, et depuis on n'a jamais entendu parler de lui... J'ai fait moi-même plus tard, comme magistrat, à

Chandernagor, que ses parents étaient venus habiter, de vaines recherches pour le retrouver.

J'ai vu récolter l'impôt par la bastonnade et la torture. J'ai vu les agents du trésor anglais, renfermer au Thana, (prison indigène), les contribuables qui ne pouvaient s'exécuter, et les priver de nourriture, jusqu'à ce que leurs parents ou une collecte faite dans le village, aient acquitté ce qu'ils devaient !

Qu'on ne vienne donc plus nous parler du rôle civilisateur de l'Angleterre.

Nous allons bientôt quitter ces parages, et nous enfoncer de plus en plus dans l'intérieur. Les occasions ne nous manqueront pas de voir par nous-mêmes, et je puis vous prédire que quand nous rentrerons à Pondichéry, vos opinions n'auront rien à envier à la sévérité de mes jugements.

Et voilà comment, mon cher compagnon, arrivé dans l'Inde ami et admirateur des Anglais, je ne puis éprouver aujourd'hui pour eux qu'une vigoureuse haine humanitaire . . . . . .

Avant de quitter les Couroubarous, nous leur achetâmes quelques nattes, corbeilles de rotin, et autres menus objets de leur industrie, que nous payâmes dix fois leur valeur ; les pauvres diables ne savaient comment nous remercier ; ils n'assistaient pas souvent à pareille fête.

Le soleil était encore élevé à l'horizon, nous réso-

lûmes de rentrer, en chassant, à notre campement et de suivre une autre direction que celle du matin. Tchinaga, dont le flair pour se diriger dans les lieux même les plus déserts était merveilleux, chargea un des Couroubarous, de nous apporter dans la soirée les objets que nous avions achetés, et nous nous mîmes en marche, en décrivant un arc de cercle qui devait nous ramener à Tirouvicarré.

Le capitaine n'avait que son fusil de chasse, mais j'avais emporté ma carabine à balle explosible, en cas de mauvaise rencontre; avec un voyageur novice je devais toujours représenter le parti de la prudence.

Pendant deux heures, notre marche ne fut qu'un perpétuel enchantement, tantôt nous nous enfoncions sous l'épais ombrage de bosquets séculaires, où la vanille sauvage et les canelliers en fleurs mêlaient leurs parfums aux broussailles de vétyver, qui croissaient aux pieds des bambous et des figuiers; tantôt nous suivions les rives de petits ruisseaux et de marécages, où tous les oiseaux aquatiques des tropiques et de l'équateur semblaient s'être donné rendez-vous.

De tous les côtés partaient sous nos pas, des lièvres, des agoutis, des perdrix à huppes, et de gros dindons sauvages, dont le vol pesant faisait les délices de mon compagnon, plus expert sur la manœuvre des voiles, que dans l'art de Saint-Hubert.

De temps à autre, quand le marais était profond et

relié à l'Arian-Coupam, petite rivière qui coulait à un mille de nous environ, un crocodile se soulevait hors des herbes pour nous regarder passer, et se replongeait immédiatement dans la vase; d'autres fois, c'était une troupe de chacals, surpris dans leurs réduits, qui fuyaient, en grinçant des dents, dans un fourré plus épais.

Le capitaine voulait à toute force tuer une biche, mon vindîcara lui ayant dit qu'il y en avait beaucoup dans ces parages. Nous n'en avions pas encore rencontré, lorsque nous aperçûmes aux pieds d'un côteau une forêt de tamariniers qui s'étendait à perte de vue, le long des sinuosités de la rivière. Nous nous dirigeâmes de ce côté, pensant être plus heureux dans nos recherches. Comme nous approchions, nous vîmes une vingtaine de vautours, qui voltigeaient en rond, s'abattaient quelques instants sur la terre, et reprenaient leur volée; je pensai qu'il devait y avoir là le cadavre de quelque animal qu'ils étaient en train de déchiqueter. A notre approche, les oiseaux de proie se perchèrent sur les arbres voisins, et se mirent à nous regarder de cet air morne et stupide, qui est le propre de cet impur carnassier.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions: au milieu des hautes herbes, gisait à moitié dévoré déjà, le corps d'un pécari, sorte de sanglier de petite taille, mais d'une extraordinaire férocité. La tête était encore

intacte, et l'animal ne devait pas être mort depuis longtemps, car il ne présentait aucun signe de putréfaction; il avait sans doute succombé de vieillesse, car les vautours n'étaient pas de taille à en avoir raison, le pécari se défendant parfaitement de la hyène et même de la panthère. Je supposais aussi que nous ne devions pas être éloignés d'une station de ces dangereux animaux, très-friands du petit fruit du tamarinier.

Je m'agenouillai pour regarder de plus près les défenses acérées du pécari; ce moment d'oubli devait nous coûter cher.

Mon compagnon qui s'était éloigné de quelques pas, apercevant une masse noire qui fuyait dans les broussailles, tira au hasard; j'eus à peine le temps de me relever qu'un effroyable hurlement répondait au coup de feu, immédiatement suivi de cent autres semblables, s'élevant de tous les côtés de la jungle.

Nous étions tombés au milieu d'un réduit de pécaris, et ces animaux, dès qu'ils sont en troupe et qu'un des leurs est blessé, attaquent l'homme, le buffle, le tigre même, qui finit par succomber sous le nombre.

Avant même que j'aie eu le temps de prononcer une parole, Tchi-naga, les yeux hagards, s'écria :

— Ingué va, Doré, ingué va : Accourez maître, accourez ici !

Et il se dirigea vers un énorme banian qui se trou-

vait seulement à quelques pas de nous, sur la lisière de la forêt.

Comprenant sa pensée, je le suivis, en criant au capitaine :

— Suivez-moi, où vous êtes perdu.

En moins de rien, mon fidèle vindicara m'eut aidé à gagner les premières branches de l'arbre, je regardai haletant d'émotion... les pécaris arrivaient en foule, comme les flots noirs d'une mer agitée... Ainsi que tous les chasseurs novices, le capitaine s'était élancé en avant pour voir quel était l'animal tombé sous ses coups; il avait ainsi perdu un temps précieux, les terribles animaux le gagnaient... Il allait être atteint au pied même de l'arbre, lorsque Tchi-naga, s'élançant auprès de lui, et arrachant son fusil, tira le second coup, qui par bonheur était encore chargé, sur la masse du troupeau; un nouveau pécari tomba, et ses compagnons effrayés par la détonation et la fumée, reculèrent de quelques pas; si court que fut l'instant de leur hésitation, il sauva mon ami. Tchi-naga lui rendit le même service qu'à moi, et m'ayant tendu les armes qui étaient restées au pied de l'arbre, il s'élança avec l'agilité d'un gymnasiarque, saisit une branche, qui s'étendait horizontalement à deux mètres et demi du sol, et tournant comme sur un trapèze, il se trouva sur l'arbre.

Il était temps, tout le troupeau de pécaris donnait l'assaut; mais leur fureur vint se briser contre le tronc

du banian. L'arbre qui nous servait de refuge était un de ces géants du règne végétal, dont l'âge se compte par siècles; autant que nous pûmes en juger, le tronc devait au moins mesurer quinze mètres de circonférence. Malgré cette masse énorme, le centre d'où partaient les branches maîtresses, qui avaient encore le volume des plus gros chênes d'Europe, n'était guère élevé de plus de quinze pieds au-dessus du sol; nous l'avions atteint facilement à l'aide des rameaux inférieurs; nous nous trouvions là parfaitement en sûreté, sur une espèce de plate-forme, ménagée par la tendance des branches à s'élancer d'abord horizontalement du tronc, pour prendre ensuite une direction plus verticale.

Lorsque les premiers moments d'émotion furent passés, nous prêtâmes une attention pleine d'anxiété aux manœuvres des terribles assaillants, qui, au nombre de cinq à six cents au moins, donnaient furieusement du museau et des griffes contre notre forteresse. N'ayant aucun danger immédiat à redouter, nous eussions certainement envisagé notre situation sans de trop grandes craintes, si nous eussions pu prévoir l'heure de la délivrance.

Au bout de quelques instants, voyant l'inutilité de leurs efforts, les sangliers se bornèrent à nous regarder en faisant claquer leurs défenses, puis ils finirent par se coucher dans les hautes herbes, dans un état de

tranquilité apparente. Un véritable siége commençait.

J'étais fort peu rassuré, je dois l'avouer, car vingt fois j'avais entendu raconter par les Indous, de terribles histoires de pécaris, attendant patiemment pendant de longs jours, que l'hallucination ou la faim leur livrât leurs victimes, réfugiées comme nous sur des arbres.

Mon compagnon rompit le premier le silence.

— Mon garçon, dit-il à Tchi-Naga, sans toi le capitaine Durand avait terminé sa carrière, et tu peux être assuré qu'il ne l'oubliera pas. Puis s'adressant à moi sans se douter du danger que nous courions encore :

— Allons-nous rester longtemps sur ce *banc de quart*, fit-il en souriant... Excusez-moi, mon inexpérience a failli nous coûter la vie à tous.

— Mon cher capitaine, nous resterons là jusqu'à ce que les sangliers veuillent bien s'en aller...

— Et quand partiront-ils ?

— Je ne sais.

— Mais encore?

— Peut-être demain, peut-être plus tard...

— Vous ne plaisantez pas?

— Je ne puis vous faire une réponse plus sérieuse. Demandez à Tchi-Naga !

Mon vindicara fit un signe d'assentiment.

— Mais alors, nous sommes perdus.

— C'est-à-dire que nous serions perdus, si nous étions seuls.

— Vous espérez donc quelque secours ?

— Je l'attends avec certitude.

— Et de qui ?

— D'Amoudou.

— De votre Nubien ?

— De lui-même, je connais son dévouement et son intelligence des dangers de la jungle ; voilà cinq ans qu'il est à mon service, et ce n'est pas la première fois qu'il me tirera d'un mauvais pas.

— Que voulez-vous qu'il fasse seul contre tous ces animaux ?

— Je ne sais pas..... mais lorsque le Couroubarou chargé de porter jusqu'à notre campement, les menus objets que nous avons achetés, dira à Amoudou que nous sommes partis en chasse dans la direction de l'Arian-Coupam, et que ce dernier verra les heures s'écouler sans amener notre retour, soyez sûr qu'il se mettra à notre recherche ; qu'en penses-tu, vindicara ?

— Maître, Amoudou viendra.

Les heures s'écoulaient lentes et lugubres, le troupeau de sangliers broutait çà et là dans la jungle, sans s'éloigner de nous ; nous entendions distinctement leurs sourds grognements ; la situation était d'autant plus effrayante, qu'avant une heure le jour allait disparaître et augmenter l'horreur de notre situation.

Le pauvre capitaine se faisait des reproches sanglants, et jurait, si nous en réchappions, de ne plus tirer un coup de feu sans ma permission.

Je le calmai de mon mieux.

Nous avions beau prêter l'oreille, pour percevoir dans le lointain le moindre bruit qui fût un signe d'espoir ; aucun son ne parvenait jusqu'à nous.

Tout à coup il me vint une idée. Je savais que les serviteurs Indous ne se permettent jamais d'adresser la parole à leurs maîtres sans y être conviés; il avait fallu toute l'imminence du danger pour que, quelques heures auparavant, Tchi-Naga eût osé me crier de le suivre près du banian. Je pensai qu'il pouvait peut-être nous donner un bon conseil, et je lui fis signe de venir auprès de nous, car par respect il s'était assis à l'extrémité d'une branche.

— Vindiçara, lui dis-je, ne penses-tu pas qu'Amoudou tarde bien à venir ?

— Je crois, Saëb, — maître — que le Couroubarou n'est pas allé de suite au camp.

— Je comprends, et Amoudou n'a dû être prévenu que fort tard. Mais en admettant qu'il vienne, comment s'y prendra-t-il pour nous tirer de là ?

— Il ira au camp des Couroubarous, et reviendra avec eux ; vous savez, Saëb, que ces gens-là sont des boutamys — sorciers ; — ils ont cent moyens par leurs enchantements de faire fuir les varahas — sangliers.

Je ne pus m'empêcher de rire de la naïveté de cette réponse; Tchi-Naga ne sourcilla pas. Je poursuivis.

— Que ferais-tu pour te sauver, si tu étais seul sur cet arbre, sans espérer de secours du dehors?

Il répondit sans hésiter :

— Je prendrais deux branches de bois mort sur le banian ; je frotterais la pointe de l'une contre la moelle sèche de l'intérieur de l'autre, et quand j'aurais du feu, j'enflammerais mon pagne, que je jetterais au milieu des herbes sèches de la jungle, et il n'y aurait plus de varahas.

— Ne craindrais-tu pas d'incendier toute la plaine et d'être brûlé sur ton arbre?

— Le terrain est humide sous bois, la forêt de tamariniers ne peut pas brûler; les herbes sèches de la jungle ne s'étendent pas loin, car en bas du coteau commencent les marécages ; à gauche est la rivière, tout est vert autour; à droite le feu ira où il voudra en suivant le coteau ; il restera toujours deux chemins pour partir, en face de nous, et le long de l'Arian-Coupam.

— Mais en mettant le feu au-dessous de nous, la première flambée d'herbes sèches, nous atteindra sûrement, et, dans tous les cas, la fumée pourra être si épaisse que nous ne puissions pas respirer.

— Il faudra monter au sommet du banian, et vous n'aurez rien à craindre.

Je ne songeai même pas à reprocher à mon vindicara de ne m'avoir pas dit cela dès le début; on ne change pas le caractère d'un Indou: à tout ce que j'aurais pu lui dire, il m'eût répondu: qu'il n'était que le serviteur et moi le maître, et que le serviteur ne donnait pas de leçons à son maître. Nous fussions restés là trois jours en proie aux horreurs de la faim, qu'il eût souffert stoïquement sans se plaindre et sans parler.

Ce fut avec un sentiment de bonheur indéfinissable, qu'étant monté au sommet de l'arbre pour inspecter les environs, je vis que le penchant du coteau seul, sur une largeur d'un demi-mille environ, et une longueur sur la droite, dont je ne pouvais apprécier l'étendue, était couvert d'herbes et d'arbustes desséchés. Tchi-Naga ne s'était point trompé, et nous pouvions tenter l'aventure.

Je redescendis en toute hâte, car il fallait agir sans hésiter, si nous voulions être hors de ces lieux avant la nuit.

J'annonçai au capitaine le résultat de ma conversation avec Tchi-Naga, qu'il n'avait pu comprendre, et le moyen de sauvetage que nous allions tenter reçut toute son approbation.

Nous pouvions faire du feu à volonté, et n'avions nul besoin de recourir au moyen rudimentaire de mon vindicara. Je lui ordonnai d'incendier les hautes herbes et nous grimpâmes, le capitaine et moi, au sommet du banian.

Tchi-Naga déroula son pagne de cotonnade, en forma une espèce de boule, à laquelle il mit le feu, et la lança dans l'espace ; en quelques secondes il était auprès de nous.

L'herbe sèche s'enflamma comme de la poudre, et en moins de rien nous aperçûmes le noir troupeau de sangliers bondir en hurlant au milieu du feu. Son instinct le servit admirablement, car, au lieu de suivre les flancs du côteau, où il eût infailliblement péri, il se précipita comme une trombe du côté de la plaine, et gagnant de vitesse sur la flamme, il atteignit rapidement l'Arian-Coupam, qu'il traversa à la nage sans s'arrêter, et nous eûmes bientôt la joie de le voir disparaître dans les fourrés de la rive opposée. Pendant quelques instants, nous pûmes encore suivre la direction de sa course, au mouvement des lianes et des arbustes qui s'inclinaient sur son passage ; — puis tout rentra dans l'immobilité..... Nos terribles assaillants étaient bien partis, tout danger avait disparu.

L'incendie continuait à s'étendre sur la droite, tout le coteau était embrasé au-dessous de nous, mais le feu, comme l'avait prévu Tchi-Naga, n'avait pu franchir la lisière de la forêt de tamariniers, près de laquelle nous nous trouvions, et bien que le pied du banian qui nous servait d'asile, eût été un moment complétement entouré par la flamme, elle n'avait pas tardé à s'éteindre faute d'aliment, l'herbe verte et humide de la forêt,

commençant à une cinquantaine de mètres environ de l'endroit où nous nous trouvions.

Nous nous hâtâmes de descendre, et franchissant rapidement l'étroit espace brûlant, qui nous séparait du bois, nous gagnâmes par un détour la rive de l'Arian-Coupam, et nous prîmes, d'un pas rendu léger par la délivrance, la direction du campement des Couroubarous, que nous espérions atteindre avant la nuit.

Nous n'avions pas échangé dix paroles, depuis le commencement des opérations de sauvetage.

— Voilà une journée bien remplie, fit le capitaine en poussant un soupir de soulagement, et si les autres leur ressemblent.....

— Cela vous fera regretter d'avoir pris le parti de m'accompagner.

— Nullement, mais la leçon servira, et je serai à l'avenir d'une prudence extrême.

— Nous éviterons désormais de chasser au centre même de la jungle ; je suis pour moitié au moins dans notre imprudence, car je n'aurais pas dû vous emmener dans ces parages inconnus, sans vous prévenir de ne jamais tirer ni sur un pécari, ni sur une panthère. Au surplus, pour éviter le retour possible de pareils accidents, je vais louer un éléphant et son cornac à la première occasion pour tout le temps de notre voyage, et sous la garde de cet animal, aussi intelligent que redouté des fauves, nous pourrons aller où il nous plaira.

— Que se serait-il passé si nous en avions eu un aujourd'hui.

— Nous nous serions installés dans le haoudak, sorte de petite chambre carrée que l'on place sur son dos avec de fortes sangles, et de là, nous eussions fait un véritable massacre de pécaris, pendant que lui-même aurait écrasé sous ses pieds, ou assommé à coups de trompe tous ceux qui se seraient présentés.

Au bout d'une demie-heure de marche, de grands cris se firent entendre tout à coup devant nous ; c'était Amoudou et une vingtaine de Couroubarous qui venaient à notre recherche ; nous répondîmes à leur appel, et bientôt nous fûmes réunis.

En apprenant quel danger nous avions couru, mon Nubien jura dans tous les idiomes dont il écorchait quelques mots, que dorénavant il ne me laisserait plus partir sans m'accompagner.

Deux heures après nous étions rentrés à Tirouvi-carré. Les braves Couroubarous avaient voulu nous accompagner jusque-là ; je leur fis donner un sac de riz ; au comble de la joie, ils m'offrirent de veiller toute la nuit autour du campement. Nous n'avions rien à craindre, et je les congédiai en les remerciant.

Le lendemain, sans autre arrêt, nous rejoignions la station du major à Gengy.

Je ne raconterai pas les brillantes péripéties de cette chasse aux buffles qui dura quatre jours, le but de ce

voyage étant surtout d'étudier les mœurs des Indous, de signaler leurs coutumes, leurs croyances, en les comparant aux coutumes et aux croyances anciennes, comme aussi de visiter les vieilles pagodes et les ruines du sud de l'Indoustan. Je me contenterai donc de narrer au jour le jour, d'après le journal que je tenais fidèlement chaque soir, nos excursions et nos études personnelles, assez de faits curieux et d'aventures piquantes viendront s'y joindre à titre d'épisodes.

Nous nous disposions à reprendre la route de Cuddaloor, lorsqu'un courrier de la caste des Bohis, arrivant de cette ville, me remit un petit paquet à mon adresse. Je l'ouvris : il contenait un billet du brahme Tamasatchary, qui m'annonçait que le mariage prochain d'un de ses parents, le forçait à renoncer à m'accompagner dans mon voyage, et il m'envoyait une feuille de palmier, sur laquelle était gravée au stylet une stance du Véda, suivie de plusieurs signes qui m'étaient inconnus. Il me recommandait de présenter cette feuille au brahme, chef suprême de chaque temple que je voudrais visiter, m'assurant d'une bienveillante réception partout.

Tamasatchary ne m'avait point parlé de cet événement qui, chez les Indous, se décide des années à l'avance, et qu'il devait connaître quand il avait cédé à mes sollicitations, et consenti à me suivre. Je compris que la présence d'un autre Européen l'avait fait renoncer à

son dessein, par crainte d'être gêné dans ses habitudes et surtout dans l'accomplissement journalier des prescriptions de sa religion et de sa caste, dont il était un observateur rigoureux.

Par la même voie je lui envoyai l'expression de mes regrets, et je me gardai bien de parler de cet incident au capitaine, dont la société, à tout prendre, était, non au point de vue de mes études, mais à celui du voyage, beaucoup plus agréable pour moi.

Cet événement changea notre itinéraire ; au lieu de revenir sur nos pas par Cuddaloor, nous primes congé du major et de ses invités, et gagnant par la gauche de Gengy la vieille route brahmanique de Salem à Karikal, nous nous dirigeâmes vers la célèbre pagode de Chelambrum, où nous arrivâmes le second jour de notre départ.

TROISIÈME PARTIE

CHELAMBRUM

TROISIÈME PARTIE

Chelambrum. — Une soirée donnée par les Bayadères de la Pagode. — La Pastorale d'Avrita. — Chant d'amour. — Une fable. — Les imprécations d'Avany dans la tragédie de ce nom. — Saranga. — Les Prêtresses de l'amour.

En arrivant à Chelambrum nous nous rendîmes immédiatement au Belatti-Bengalow, ou lieu de repos des étrangers, sortes d'abris confortables que l'Angleterre entretient de distance en distance, sur le modèle des *chauderies* des rajahs, pour le service de ses fonctionnaires en voyage et des étrangers *de race blanche seulement* qui visitent l'Inde, et sont autorisés à y loger, moyennant une légère rétribution aux gardiens indigènes.

Ces établissements, entourés de vérandahs sur les quatre faces, possèdent en général une demi-douzaine de chambres à coucher, ouvrant d'un côté sur une salle à manger commune, et de l'autre sur la vérandah.

Les chauderies construites dans l'Inde, du temps de la domination des brahmes et des rajahs, sont des espèces de caravansérails comportant une simple toiture, soutenue par quelques piliers en brique, où les voyageurs indigènes, pèlerins, pandaroms, fakirs, mendiants, charmeurs et autres, se rassemblent pêle-mêle pour passer la nuit, en se groupant par caste.

Le bengalow des Européens, situé en avant de la pagode, au milieu d'un délicieux bosquet de lauriers roses, de jeunes palmiers et de mimosas, n'était pas occupé pour le moment; nous pûmes donc choisir les chambres les plus confortables, et les plus fraîches. Nos serviteurs avaient le droit de coucher sous la vérandah, aux portes de nos appartements.

A peine eûmes-nous terminé notre installation, que j'envoyai par Tchî-Naga au brahmatma ou chef de la pagode, la feuille de palmier de Tamasatchary qui devait me servir d'introduction pour visiter les cryptes souterraines, où les brahmes conservent précieusement les milliers de manuscrits que le passé leur a légués. Chelambrum contient, dit-on, plus de huit cent mille volumes.

Le zèle aveugle des missionnaires de toutes sectes, qui brûlent infailliblement tout ouvrage sanscrit qui leur tombe sous la main, *sans même s'inquiéter de la valeur scientifique des livres que leur vandalisme détruit*, rend très-difficile aujourd'hui l'accès des bibliothèques des pa-

godes. Les brahmes se défient beaucoup des Européens qui ne leur sont pas connus, et accueillent toujours avec une défiance marquée, toute demande qui tend à la visite de leurs immenses dépôts littéraires, philosophiques et religieux.

Soupramany, le chef de la caste des brahmes de Chelambrum, vint me voir dans la soirée pour me dire, avec toutes les formules exagérées de la politesse indoue, qu'à part les sanctuaires sacrés, interdits même aux indigènes de haute caste, je pourrais visiter à mon aise les recoins les plus secrets de la pagode, et étudier à loisir les inscriptions et les livres.

Lorsqu'il se fut débarrassé de tout ce bagage de compliments et de salutations sans nombre, qui composent le cérémonial indou, et qu'il voulut bien causer sans affectation, je trouvai en lui un homme profondément versé, non-seulement dans tout ce qui touchait à l'Inde ancienne, mais encore aux antiquités de l'Asie entière, et je me promis bien, dans le cours de mes visites à la pagode, de lui soumettre quelques-unes de ces questions de controverses, dans lesquelles *les indianistes officiels* d'Europe, se passent assez facilement et assez modestement l'envie de donner des leçons aux *indianistes indous*. Voyez-vous d'ici un groupe de Chinois, chinoisant à Pékin, et donnant des leçons d'histoire de France à Augustin Thierry, de philologie à Littré, et de littérature à Villemain, du haut de leur tour de porcelaine. Cette pen-

sée se représente invariablement à mon esprit, chaque fois que je vois certains orientalistes, commenter les livres sacrés des Indous à leur manière, et repousser les explications que donnent les brahmes de leurs propres systèmes.

Le soleil allait disparaître au loin, derrière les montagnes du Mysore, et l'ombre qui grandissait à l'est, après avoir couvert de son noir manteau la côte de Coromandel, poursuivait la lumière qui, en fuyant, incendiait de ses derniers rayons tout le pays Malabare.

Soupramany devait être à la pagode, pour les ablutions du soir; il nous quitta rapidement, en nous demandant la permission de nous envoyer des fruits et de la *mentèque* fraîche — beurre clarifié.

Il fut convenu que nous irions visiter le temple, le lendemain dans l'après-midi. Le matin étant consacré aux offices, sacrifices, cérémonies, et purifications de toutes espèces, le brahme n'aurait pu ni nous accompagner, ni nous permettre l'entrée de certains sanctuaires.

A l'issue du dîner, nous prenions le frais sous la vérandah du bengalow, prêtant l'oreille aux harmonies étranges de ces splendides nuits de l'Inde, dont rien ne saurait dépeindre les charmes pleins de langueurs et de parfums, lorsque nous entendîmes du côté de la pagode les sons de la khinnara [1] qu'accompagnaient des

1. Sorte de guitare à trois cordes.

coups frappés en mesure sur le khola [1] se diriger vers notre campement. Tout entier aux douceurs que lui procurait un énorme cigare de Corenguy, le capitaine ne se doutait pas de la visite que nous allions recevoir. Et je lui eusse laissé tout l'imprévu de la sensation, s'il ne m'eût de lui-même interrogé sur cette mélodie bizarre qui, de minute en minute, se faisait entendre plus distinctement, et que, dans son langage imagé, il avait qualifié de *charivari*.

— Nous allons recevoir la visite des musiciens de la pagode, répondis-je.

— Si tous leurs morceaux ressemblent à celui dont ils nous régalent en ce moment, fit mon compagnon, m'est avis que nous ferions bien d'éviter l'abordage; ils vont nous empoisonner cette incomparable soirée !

— Je dois vous prévenir que, dans ce pays, la musique et la danse ne sont jamais séparées, et que, si vous renvoyez le *natouva* [2] et sa troupe, il faudra également vous passer des Devadassi, c'est-à-dire des bayadères.

Cette simple explication calma les appréhensions du capitaine, en excitant au plus haut point sa curiosité. Depuis son arrivée dans l'Inde, il avait assisté deux ou trois fois à ces exhibitions de danses publiques, que les mestri du pays produisent devant les touristes des pa-

1. Petit tambourin indigène.
2. Chef des musiciens.

quebots, et qui sont de véritables mystifications ; mais l'occasion (assez rare du reste, pour quiconque n'habite point l'Inde, et n'a pas su se créer des accointances parmi les brahmes), de voir les véritables danseuses consacrées au service des dieux dans l'intérieur des pagodes, ne s'était pas encore présentée à lui. Aussi fût-ce avec une certaine émotion, qu'il me demanda quelques détails sur ces célèbres vierges folles, qui dansent devant les statues des dieux, entretiennent le feu sacré dans le temple, et au dehors celui de l'amour.

Nous avions à peine échangé quelques paroles sur ce sujet que la troupe de musiciens et de devadassi arrivait près de nous, et s'installait sur une petite pelouse, en face de la vérandah du bengalow où nous nous trouvions.

Sur un signe du natouva, le gracieux essaim de jeunes filles, dont la plus âgée comptait à peine dix-sept printemps, *comme disent les classiques*, s'inclina devant nous en nous faisant le salam. Les trois musiciens s'accroupirent dans un coin avec leurs instruments qui se composaient d'une khinnara, d'un khola et de deux rondelles de cuivre faisant office de cymbales.

— Saranai-ayas (salut, seigneurs), dit alors le natouva en s'approchant de nous. C'est moi Ranganadin, fils de Ponousamy. Soupramany, le chef de la pagode, nous a envoyé auprès des étrangers, pour leur souhaiter la bienvenue.

— Salam [1] Ranganadin, fils de Ponousamy, les Franguys [2] te souhaitent mille prospérités, puissent les esprits bienfaisants t'accompagner jusqu'à l'heure du bûcher, et que ta dépouille mortelle soit purifiée par les eaux du Gange.

Cette réponse fait partie du cérémonial obligé. En pareille circonstance, il ne faut parler à un Indou, ni de sa femme, ni de ses enfants, ni des biens périssables de cette terre, tous les vœux que l'on forme pour lui, doivent s'adresser à sa fin dernière, qu'il considère comme le commencement d'une transformation supérieure.

Après ce sacrifice mutuel à l'étiquette, le natouva se plaçant en tête des musiciens, se mit à battre la mesure en frappant deux petits disques de bronze l'un contre l'autre; les trois virtuoses qui sans doute n'attendaient que ce signal, partirent tout d'un trait à qui ferait le plus de bruit avec leurs instruments, et pendant plus d'une grande heure, nos oreilles furent obligées de subir la plus étrange de toutes les cacophonies.

Tous les habitants du village, qui étaient accourus pour jouir du spectacle et assister au concert, se pâmaient d'aise, les dilettanti approuvaient du geste et de la voix aux bons endroits, et lorsque, par hasard,

1. Saranai, se dit de l'inférieur au supérieur, et salam, du supérieur à l'inférieur.

2. Nom que les indous donnent à tous les étrangers.

tambour et cymbales roulaient pendant une minute ou deux avec un tel tapage qu'on ne pouvait s'entendre, un long frémissement d'admiration parcourait toute la foule, les musiciens atteignaient en ce moment au suprême de l'art.

Ce morceau de choix, dont on nous régalait, était destiné à marquer la joie causée par notre arrivée à Chelambrum, et les largesses que nous étions obligés de faire ensuite aux gandharbas (musiciens sacrés), devaient se mesurer sur la durée et l'intensité du bruit.

— En avons-nous encore pour longtemps ? soupira le capitaine, à un moment où les instruments se tenaient dans un ton plus modéré.

— Jusqu'à épuisement complet des exécutants, lui répondis-je en souriant.

— Vous êtes un homme du Nord, vous pouvez peut-être vous habituer à ça, continua mon compagnon, d'un air piteux,... mais moi, *jugez un peu*... un ancien élève du conservatoire de Toulouse.

Ceci fut dit avec un tel accent de terroir, que la crainte seule de blesser les pauvres gens qui faisaient tous leurs efforts pour nous plaire, put me donner la force de conserver mon sérieux.

L'*accalmie* qui nous avait permis d'échanger ces quelques paroles, ne devait pas durer ; l'ouragan de notes se déchaina de nouveau avec plus d'intensité ; bientôt le joueur de kinnara, suant, soufflant, à bout de forces,

s'avoua vaincu, et la lutte se trouva circonscrite entre le tambour et le cymbalier.

C'étaient deux vieux athlètes qui, plus d'une fois déjà, s'étaient vus face à face, et je ne sais quand eût sonné l'heure de la délivrance, si l'une des deux cymbales s'étant échappée des mains de l'exécutant, le rival de ce dernier n'en avait habilement profité pour battre rapidement la finale du morceau, et remporter ainsi la victoire.

Un murmure des plus flatteurs circula dans la foule et on tomba d'accord, que rarement on avait vu une plus belle réception.

Comme presque tous les peuples de l'Orient, les Indous n'ont pas le sentiment de la musique, et alors que nos plus délicieuses symphonies les trouvent froids et ennuyés, des sons criards, monotones, et allant crescendo, les fouettent, les excitent, et les amènent peu à peu au dernier degré de l'exaltation. Dans les fêtes publiques, il n'est pas rare de voir les assistants accompagner les musiciens en frappant sur des vases de cuivre et des plaques de tôle, ou en soufflant à tue-tête dans des cornes de buffles.

Mais s'ils n'ont pas la gamme des sons, ils ont incontestablement celle des couleurs à un degré que nous ne pouvons pas atteindre. Jamais un ouvrier européen n'harmonisera des nuances comme les brodeurs de Bengalore et les tisseurs du Cachemire et du Nepaul. En remettant

au natouva notre offrande pour *ses artistes*, je complimentai avec le plus grand sérieux, le vainqueur du tournoi musical...., malgré les efforts de mon compagnon pour m'engager à me taire.

— S'il allait recommencer, me disait-il d'un ton suppliant.

Nous touchions au moment le plus intéressant de la soirée, les Bayadères allaient entrer en scène.

En envoyant les charmantes prêtresses de sa pagode nous souhaiter la bienvenue, le brahmatma de Chelambrum nous honorait d'une distinction autrefois réservée aux rajahs, et dont les brahmes, depuis la conquête européenne, ne sont point très-prodigues envers les étrangers.

Sur un signe du natouva, les Devadassis, divisées en deux groupes de dix, se placèrent de chaque côté de la vérandah, et prenant chacune des poses différentes, pleines de souplesse et de grâce, elles se mirent à chanter la pastorale d'Avrita et Avany, une des compositions les plus estimées du poëte Viradj-Snata. Rien ne saurait donner une idée du charme et de la poësie de cette situation.

La nuit était tiède et toute chargée des senteurs des canelliers et des acacias roses, qui garnissaient les champs. A l'entour de notre bengalow, une foule bigarrée grouillait dans l'ombre qu'épaississait encore le feuillage des tamariniers, et les jeunes bayadères couvertes

de soie et de bijoux, les cheveux nattés avec des fleurs, à demi éclairées par la seule *verrine* qui brûlât entre les colonnes de la vérandah, scandaient les doux versets d'amour d'un berger du Travencor dans une des plus belles langues qui soient au monde. Chaque groupe chantait à son tour un couplet.

Cette pastorale primitivement composée en sanscrit, a été imitée depuis dans les cent cinquante dialectes différents qui se parlent dans l'Inde. Les jeunes vierges de Chelambrum la chantaient en tamoul, idiome du pays de Dravida, presqu'aussi ancien que la vieille langue des livres sacrés.

Voici ce morceau tel que je l'ai traduit pour la première fois du sanscrit, en 1866.

AVRITA ET AVANY.

—

AVRITA.

Viens avec moi, ma chère Avany, aux rives ombreuses de Gangea, nous ferons ensemble nos ablutions.

AVANY.

Oses-tu me parler ainsi, c'est à peine si quatorze printemps ont fleuri sur ma tête.

AVRITA.

C'est l'âge des amours.

AVANY.

Non, je veux me parer encore une fois à la fête prochaine de couronnes tressées avec l'herbe divine, et de fleurs de lotus non écloses, symboles des vierges. Que diraient mes compagnes, si je m'allais baigner, seule avec un berger?

AVRITA.

Viens près de moi, vers ces bosquets pleins d'ombre, et je te chanterai une hymne que j'ai composée en l'honneur des génies bienfaisants, protecteurs des moissons.

AVANY.

Cesse de me faire entendre ta voix séduisante; je veux rester vierge en la demeure de mon père, et entrer vierge dans la maison de mon époux.

AVRITA.

Tu n'as donc jamais entendu dans le calme des nuits, les vents tièdes des plaines du Chounamwar te murmurer des mots d'amour?

AVANY.

Je les ai entendus.

AVRITA.

Tu n'as donc jamais vu dans tes songes la figure de celui que tu dois aimer?

AVANY.

J'ai fait l'invocation consacrée et je l'ai vue.

AVRITA.

Où est-il celui que ton cœur a choisi? Pourquoi ne vient-il pas te parler le langage du bien aimé?

AVANY.

Qui te dit qu'il ne m'ait point encore parlé ce langage?

AVRITA.

Je surveille tes pas et moi seul, jusqu'à ce jour, t'ai dit que tu étais belle; est-ce mon image que ton cœur a entrevue dans tes songes?

AVANY.

Je ne puis te répondre.

AVRITA.

Il n'est pas une de tes compagnes qui

ne fût jalouse de recevoir le tali de mes mains, et de manger le riz grillé[1] sous la vérandah de ma demeure.

AVANY,

Vois, la nuit s'avance, laisse-moi partir, car en nous voyant seuls ensemble, les Esprits des bois vont nous envoyer mille propos moqueurs.

AVRITA.

Je t'appelais Avany la belle, mais je ne veux plus te nommer qu'Avany la cruelle ! Pourquoi repousses-tu mon amour? Au bout de ce sentier est ma maison, construite sur les bords d'un étang, dans les eaux duquel se joue un couple de cygnes noirs ; viens, je veux te les donner.

AVANY.

Quoi ! tu portes une main profane sur mon pagne !... Redoute ma colère !... Mais non, tu me vois à tes pieds... Écoute mes supplications... La nuit trouble mes sens, j'ai peur... Accompagne-moi près de ma demeure, et je croirai à ton amour.

1. Signe du mariage.

AVRITA.

Partons, je le veux bien, mais c'est pour la dernière fois que tu as entendu mes paroles... Je suis seul en la maison de mon père pour lui fermer les yeux, et accomplir sur sa tombe les cérémonies funéraires. Avant peu on entendra une voix se désoler, et semblable à un éléphant qui a perdu son nourrisson, mon père se lamentera près du bûcher de son fils.

AVANY.

Eh quoi ! tu veux mourir !

AVRITA.

Je presserai sur mes lèvres la fleur du calpa, et pour moi commencera la nuit sans réveil.

AVANY.

Tu ne feras point cela.

AVRITA.

Dès ce soir, à l'heure où Ma[1] montera silencieusement dans les cieux, j'irai cueillir les fleurs.

1. La lune.

AVANY.

Je t'aime, j'accepterai le tali de tes mains, et je mangerai le riz grillé sous la vérandah de ta maison; je ne veux pas que tu meures.

AVRITA.

Tu pleures, Avany! Laisse-moi boire dans un baiser les perles qui s'échappent de tes longs cils.

AVANY.

J'ai peur!

AVRITA.

Pourquoi trembles-tu dans mes bras?

AVANY.

Par pitié, laisse-moi.

AVRITA.

Tiens, reçois ces caresses et ces baisers brûlants sur ton sein.

AVANY.

Où me cacher?

AVRITA.

Ne crains rien, tout est silencieux autour de nous.

AVANY.

Songe... songe à mon père!... Il ne m'écoute plus!

AVRITA.

Laisse, ma bien aimée, ton beau corps s'incliner sous mon étreinte.

AVANY.

Il a brisé ma ceinture... Il a délié mon pagne!

AVRITA.

Libre de ces voiles importuns, reçois maintenant, ma chère Avany, le premier baiser de ton époux.

Tout le temps que dura ce chant, le natouva avait battu la mesure avec ses deux rondelles de bronze.

— On dirait de la poésie grecque, exclama mon compagnon, à qui je traduisais d'autant plus facilement ces *slocas*, que chaque partie du dialogue était chantée d'abord par la bayadère, chef du groupe, et répétée ensuite par le groupe entier.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, lui répondis-je, nous sommes ici chez les ancêtres des Grecs, et en même temps chez les nôtres. La filiation indoue de la pastorale, ne peut pas plus être mise en doute que

celle de la fable que les Athéniens avouaient avoir reçue de l'Asie. Ce genre de poésie n'a de raison d'être que quand les mœurs qu'il décrit sont encore en honneur, et Théocrite qui l'apporta dans sa patrie, après avoir voyagé en Egypte et dans tout l'Orient, a fait des pastorales par tradition, alors que tout cela n'était plus dans les mœurs de l'Attique, comme nos poëtes font aujourd'hui des tragédies, avec nourrices, songes et confidents...

— Vous venez de parler de la fable, interrompit le capitaine ; je croyais que nous en étions redevables à Esope ?

— Esope, si tant est qu'il ait jamais existé, car tous les récits légendaires de la période fabuleuse de la Grèce, ne sont que des souvenirs du berceau Asiatique ; Esope, dis-je, a copié Vischnou-Sarma, qu'on appelle en Europe, je ne sais trop pourquoi, Pilpaï ; Vischnou-Sarma, qui a vécu à l'époque royale, a copié Ramsamyayer de l'époque sacerdotale ou brahmanique, et Ramsamyayer a copié Casyappa de l'époque patriarcale...

Je ne sais jusqu'où nous auraient entraînés ces explications sur la vieille littérature des Indous, si deux bayadères se détachant de leur groupe n'étaient venues nous interrompre par le *salam* obligé qui précède tout chant ou déclamation. C'était un morceau de ce genre que nous allions entendre.

Ces deux jeunes filles formaient entre elles un contraste frappant; la plus âgée, d'une beauté presque virile, fixait sur nous ses grands yeux noirs avec une assurance bien rare chez la femme indoue; l'autre, au contraire, qui paraissait à peine sortir de l'enfance, inclinait sa jolie tête brune sur son épaule, dans cette pose timide et rêveuse, qui donne un faux air de madone à presque toutes les filles de l'Inde.

Le natouva ayant proclamé à haute voix le titre du morceau, les deux bayadères se mirent à déclamer le plus beau chant d'amour qui ait peut-être été écrit dans aucune langue.

Le voici textuellement traduit, tel que je le copiai le lendemain sur le *Nickdra*, recueil d'hymnes antiques de la pagode de Chelambrum.

YAVANA ET NOURVADY.

—

YAVANA.

Voici l'heure où Ma monte de la mer dans le ciel, l'herbe divine du cousa se redresse sur sa tige embaumée, et la brise des nuits qui souffle du côté des montagnes de l'ouest, vient rafraîchir la terre.

***

« Quelle est cette ombre qui traverse les bosquets en fleurs, si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? N'est-ce pas ma bien-aimée qui vient apaiser la soif d'amour qui me dévore?

***

« Ma bien-aimée est vierge et pure, nul n'a cueilli les premières fleurs de son printemps, aucun homme n'a vu son visage, et dans tous les pays de Madura, nulle oreille n'a frémi du murmure de sa voix.

***

« Là-bas dans la forêt consacrée, sur les bords du lac couvert de lotus, est la maison de ma bien-aimée ; quand elle délié son pagne pour l'ablution du matin et du soir, les esprits des eaux sont jaloux de sa beauté.

***

« Ses yeux sont plus doux que ceux de la génisse, qui reflètent la mer et les

cieux, sa bouche est plus suave que le parfum d'Oupacarma, et le miel d'Imaüs est moins embaumé que le souffle qui s'échappe de ses lèvres.

***

« Sa taille est souple comme celle d'un jeune lys qui s'élève au-dessus des buissons incultes, sa démarche a la grâce de la jeune gazelle qui bondit autour de sa mère, sa voix ressemble à la musique céleste du ciel d'Indra, qu'on entend dans les rêves.

***

« Au murmure du ruisseau, au chant du boulboul, à la plainte du ramier ; elle m'a dit : C'est ce soir que je quitterai la maison de mon père, pour venir me reposer sur ton sein.

***

« Où donc est-elle ? J'ai couvert ma natte de fleurs, pour recevoir le pagne blanc de la vierge ; Ma s'avance rapidement dans le ciel, l'ombre des éléphants

tombe à l'est, et je n'entends point le bruit de ses pas.

***

« Vents qui traversez les mers, Aquilons qui soufflez sur les plaines de sable, douces brises de la nuit qui faites parler les feuilles des bois, dites : N'avez-vous pas vu ma bien-aimée? Qui peut la retenir loin de moi ?

***

« Quelle est cette ombre qui traverse les bosquets en fleurs si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? N'est-ce pas ma bien-aimée qui vient apaiser la soif d'amour qui me dévore.

NOURVADY.

Voici l'heure où Ma monte de la mer vers le ciel, l'herbe divine du Cousa se redresse sur sa tige embaumée, et la brise des nuits qui souffle du côté des montagnes de l'ouest vient rafraîchir la terre.

***

« Quel est ce bruit qui traverse les bosquets en fleurs si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? Ah! c'est la voix de mon bien-aimé qui m'appelle auprès de lui.

***

« J'irai et je m'étendrai à ses côtés sur sa couche couverte de fleurs, car ma bouche a soif de ses baisers; et le premier il déliera le pagne de la virginité, et ma taille ploiera sous l'étreinte de son bras robuste. Je t'aime, ô mon bien-aimé, et j'accours près de toi comme le ramier fidèle qui revient sur la branche qui porte son amour et ses petits.

***

« Je dormais, et la voix de mon bien-aimé est venue frapper à ma porte; c'est l'heure propice, et j'ai parfumé ma tunique, mes cheveux et mon corps, et je suis partie malgré les bruits sinistres qui frémissaient dans l'air, et murmuraient dans les eaux, malgré la rosée de la nuit...

***

« Dites-moi, jeunes vierges du Pindhawar, et vous, femmes du Valdahor; dites-moi si vous connaissez mon bien-aimé? Sa taille est plus droite que celle du palmier, ses cheveux plus abondants que les tiges de nelly dans les rizières.

***

« Son regard est amoureux comme celui de la gazelle, ses lèvres brûlent quand elles s'appuient sur mon sein, qu'il est beau et que son amour est enivrant. J'irai dans les bosquets, et je tresserai des couronnes de fleurs pour orner sa chevelure.

***

« Ses lèvres distillent un baume plus pur que celui de l'amrita, son regard m'a blessée au cœur, sa voix est douce et sonore comme celle du jeune éléphant, et je languis depuis le jour où, le voyant passer, je le distinguai parmi tous les jeunes hommes et l'appelai par son nom.

***

« Et voilà qu'une voix s'est mise à

chanter dans mon cœur, que mes flancs ont tressailli d'aise, que ma poitrine a bondi, et que la jeune vierge a vu s'écouler les premières larmes de l'amour et de la fécondité.

*
* *

« Et j'ai dit à mon bien-aimé : j'irai ce soir près de toi, et le pagne blanc de la vierge s'étendra sur ta natte en fleurs; il doit m'attendre et sa vue réjouira mon âme, et ses baisers calmeront le délire de mon cœur.

*
* *

« Vous qui me voyez courir dans la nuit, Esprits des eaux qui présidez aux rosées bienfaisantes, ne me demandez point où va ma pensée, où se dirigent mes pas, quel est le but de mes désirs!

*
* *

« Entendez-vous ce bruit qui traverse les bosquets en fleurs, si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid. Ah! c'est la voix de mon bien-aimé, qui m'appelle auprès de lui!

*
* *

YAVANA.

« Est-ce toi, Nourvady, qui, fidèle à ta promesse, viens me visiter ce soir, et sur ma natte couverte de fleurs, te reposer, ta bouche sur ma bouche et ton cœur sur mon cœur?

NOURVADY.

« C'est la vierge du lac de Pindhawar, qui, fidèle à sa promesse, vient ce soir te visiter, et, sur ta natte couverte de fleurs, se reposer, sa bouche sur ta bouche, et son cœur sur ton cœur.

YAVANA.

« Que tu es belle, ô ma bien-aimée, que tu es belle! que ta taille est souple et flexible; tes seins qui bondissent d'amour, sont comme deux blanches colombes qui battent de l'aile dans leur nid.

NOURVADY.

« Que tu es beau et que tu es fort, ô mon bien-aimé. Tout en toi est souple et robuste, je suis comme la liane qui s'enroule autour du puissant sandal et qui s'imprègne de son parfum.

YAVANA.

« Ta bouche est un nectar dont mes lèvres s'enivrent, comme l'abeille fait d'une fleur. Comme ton beau corps frémit sous mon étreinte, que ton amour est délicieux!

NOURVADY.

« Mes oreilles n'entendent plus les bruits de la terre, l'obscurité de mes yeux est complète; que me fait le jour, que me fait la vie, que me font les fleurs, que me font les fruits! Que me fait le soleil, l'oiseau qui chante dans les bois, les grands fleuves qui roulent leurs cours vers la mer, que me fait la nature entière! J'aime et je meurs d'amour dans les bras de mon bien-aimé!

YAVANA.

« Ecoute, Nourvady, ô ma bien-aimée, ma compagne, laisse ta tête reposer sur mon bras, enivre-moi d'amour, ne regrette point ta maison et tes jeunes sœurs, en toi vient d'éclore une nouvelle vie... Que tu es belle, ô ma bien-aimée!

NOURVADY.

« Je n'entendais point, et tu as ouvert mes oreilles, je ne voyais point et tu as ouvert mes yeux, mon cœur était muet et tu l'as fait parler. O mon bien-aimé, mon époux, je suis à toi et te prodiguerai mon amour, tant que bêleront les agneaux et les jeunes éléphants, tant que les arbres porteront des fruits, tant que Gangea roulera vers la mer ses flots argentés, tant que Sourya éclairera le monde et que Brahma régnera au séjour céleste.

***

Cette poésie, admirable figure de l'amour universel, fut débitée par les deux bayadères avec un art infini, et je n'ai jamais vu rendre la passion avec plus d'énergie et de délicatesse à la fois; tout était dit, nuancé, senti, avec une telle richesse de vérité..., qu'à de certains moments il nous semblait entendre de vrais soupirs d'amour.

Lorsque la plus jeune des devadassis récita ce couplet :

« Mes oreilles n'entendent plus le bruit de la terre. L'obscurité de mes yeux est complète, etc... J'aime et je meurs d'amour dans les bras de mon bien-aimé ! »

les paroles s'échappaient de sa bouche comme un murmure de bonheur, la plainte amoureuse devenait comme un gazouillement inconscient de la voix, écho de tout son être, qui semblait perdu dans des jouissances infinies.

Le capitaine s'était laissé aller peu à peu au charme de cette langue sonore et pleine d'harmonie, et chaque pose, chaque inflexion de voix, chaque soupir des jeunes filles exprimait si naturellement les différentes situations de ce drame de l'amour idéal, que les mots définis par les gestes n'avaient plus besoin de traduction. Aussi le brave marin me dit-il, en souriant :

— Je comprends le tamoul quand on le parle comme cela, le langage de l'amour est le vrai langage universel.

Les femmes indoues sont de véritables sensitives, leur corps est un assemblage de nerfs pétris par le soleil, et tellement délicats qu'ils répondent et tressaillent aux plus légères excitations. J'en ai vu fondre en larmes et tomber en pâmoison rien qu'en entendant déclamer une pièce de vers, et il en est peu, même parmi celles qui appartiennent aux castes infimes, qui n'aient au service de l'être aimé, d'un côté des trésors de poésie idéale, et de l'autre des ardeurs de sang toujours inassouvies. Je dois ajouter qu'elles aiment facilement, et que, quand elles aiment, leur dévouement est absolu et sans bornes.

Au cours de ces voyages, je consacrerai à ces charmantes créatures une étude spéciale. Par mes fonctions de chef du parquet à Pondichéry (magistrature aussi révérée des indigènes que celle de leurs anciens pundits), j'ai été un des rares Européens que l'on admette dans l'intérieur des maisons, et même dans les appartements des femmes.

« L'œil de la justice ne saurait souiller nos demeures, » disent les Indous.

J'ai pu ainsi soulever le voile d'une foule de coutumes étranges que ne soupçonnent jamais les simples voyageurs, et que les résidents européens ne connaissent que vaguement et par ouï-dire . . . . . .

C'était, comme on le voit, une soirée littéraire que le chef de la pagode de Chelambrum nous faisait donner par les prêtresses de Siva, et en cela il marquait l'estime dans laquelle il tenait la recommandation du brahme Tamasatchary, car d'ordinaire, on n'offre guère, même aux visiteurs de distinction, que des chants populaires et des danses.

Après avoir allumé sur des trépieds de bronze, deux énormes boules de parfums, composées avec de la poussière de charbon de bois, de l'encens, du sandal et de la racine d'iris, le natouva nous annonça que la soirée allait se terminer par les imprécations d'Avany, dans la belle tragédie de ce nom, et un hymne en l'honneur de Siva, le transformateur perpétuel de la nature.

Je venais de parler de la fable à mon compagnon, et désirant lui montrer avec quelle servilité les anciens et les modernes avaient copié les conceptions indoues, je demandai au chef des gandharbas s'il ne consentirait pas à nous faire déclamer un des apologues du Pantcha-Tantra, ouvrage attribué à Casyappa et à Vischnou-Sarma — (Pilpaï.)

— Vos désirs sont des ordres, pundit-saëb (seigneur de la justice), me répondit le natouva.

Il fit un signe, et une bayadère, se détachant du groupe, vint se prosterner à nos pieds, et nous récita, avec un charme incomparable de diction, les deux fables suivantes qui sont comprises sous le même titre dans l'ouvrage indou : « La Force protégée par la Faiblesse. »

LE TIGRE ET LE RAT PALMISTE.

Un tigre dormait dans le sombre réduit d'un bois.

Un rat palmiste, qui jouait sur une branche avec sa femelle, se laissa par mégarde tomber sur l'animal et le réveilla.

Le tigre rugit de colère et le rat palmiste se crut mort.

Mais le roi de la jungle était de bonne humeur, et il lui fit grâce de la vie.

Sur le soir, en sortant de sa tanière, le tigre se laissa prendre dans un piége, et fit trembler la campagne de ses hurlements.

Or, le rat palmiste accourut avec sa femelle, et tous deux ayant rongé les cordes du piége le tigre fut délivré.

***

O homme ! cette fable te montre que la force doit être douce à la faiblesse, puisqu'un tigre a eu besoin d'un rat.

L'ÉLÉPHANT ET L'ÉCUREUIL.

« Un jour, dans le pays de Kouzou-Mapoor, il avait tant plu que les fleuves avaient quitté leur lit, et que les étangs et les lacs avaient débordé.

Et de toutes parts les animaux fuyaient

vers les montagnes pour échapper à la mort.

Sachez, vous qui m'écoutez, que par la pluie Brahma a voulu que l'eau si nécessaire aux hommes, se dépouillât constamment de ses impuretés,

Et que l'eau qui tombe du ciel est la seule dont les saints ermites et les mounis[2] sanctifiés, doivent se servir pour les ablutions.

Or, un éléphant qui gagnait en toute hâte la montagne, car le péril était grand même pour les animaux de sa race, aperçut un écureuil qui se cramponnait, avec des cris plaintifs, à une branche d'arbre emportée par les flots.

Touché de compassion, il arrêta la branche avec sa longue trompe, dont l'écureuil se servit immédiatement comme d'un pont, pour venir s'asseoir sur la tête du colosse entre ses deux oreilles.

Ils cheminèrent ainsi toute la journée, et arrivèrent sur le soir dans une contrée que l'inondation n'avait pas envahie.

C'était sur les bords de la mer, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre,

1. Saints ermites.

pas un brin d'herbe n'apparaissait sur le terrain sablonneux.

— Comment allons-nous faire pour manger? dit l'éléphant à son petit compagnon, ce n'est rien d'avoir échappé à l'eau, si nous devons mourir de faim.

— Ne crains rien,' répondit l'écureuil, s'il n'y a point d'herbe ici, les cocotiers n'en manquent pas, et nous donneront une nourriture délicieuse.

— Hélas, continua l'éléphant, tu sais bien que c'est un arbre qui défie ma force, il plie et ne casse jamais; comment veux-tu que je fasse pour cueillir des fruits, et couper les branches qui sont si loin au-dessus de moi?

— Eh bien, fais comme moi, répondit l'écureuil, et en deux ou trois bonds le petit animal atteignit la touffe de verdure au sommet du cocotier.

— Voilà que tu m'abandonnes, lui dit tristement le pauvre kapin (en sanscrit éléphant), c'était bien la peine que j'arrêtasse la branche qui t'emportait.

Comme il disait ces mots, une grosse noix de coco, dont l'écureuil avait rongé la tige, vint tomber à ses pieds, et après

celle-ci une autre, puis une autre encore, puis des branches en telle quantité, qu'après en avoir mangé à sa faim, il lui resta encore une forte provision pour le lendemain.

Et l'éléphant, quand il fut rassasié, dit à son ami : — Ne trouves-tu point singulier, toi qui es si petit, d'avoir pu donner à manger à un animal aussi gros que moi?

Et l'écureuil répondit : — Cela prouve que l'on peut avoir besoin d'un plus petit que soi.

***

O homme, cette fable te montre que les bonnes actions reviennent toujours à celui qui les accomplit, et qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense.

La jeune devadassi avait mis toute son âme et toute sa science, dans ces deux récits si simples, et l'assistance était encore sous le charme, qu'elle s'était déjà perdue au milieu de ses compagnes.

La force doit être douce à la faiblesse.

On peut avoir besoin d'un plus petit que soi.

Une bonne action ne reste jamais sans récompense.

Mais, exclama mon ami, de l'Inde à la Grèce, de la Grèce aux temps modernes, tous les fabulistes n'ont

fait que s'imiter les uns les autres ; est-ce que les civilisations tournent sans cesse dans le même cercle, et faut-il rayer le mot progrès de nos aspirations ?

— Non, répondis-je, mais il faut conclure de là, à l'unité intellectuelle des races humaines, substituée à l'orgueil individuel et aux systèmes prétentieux de certaines écoles..... Sur le terrain des sciences morales surtout, rien n'est logique comme cette chaîne des traditions qui se perpétue, et si nous n'étions dès notre enfance, bourrés d'une science de convention qui rapporte tout à la Grèce et à la Judée, c'est le contraire qui nous étonnerait.

On ne discute plus aujourd'hui, que nous ne soyons des Indo-Européens. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que nous retrouvions dans la tradition populaire, les liens qui nous unissent à nos ancêtres.

La fête s'acheva, ainsi que le natouva nous l'avait annoncé, par les imprécations d'Avany, et l'hymne en l'honneur de Siva.

Ce dernier morceau, qui n'est qu'une sorte de litanies des qualités innombrables du Dieu, psalmodiées sur un ton monotone, arrêta peu notre attention ; aussi n'en parlerai-je pas plus longuement. Quant aux imprécations d'Avany, elles méritent une mention spéciale.

L'action de la tragédie d'Avany, est la même que celle de la tragédie de Phèdre. La pièce indoue est de beaucoup antérieure à la pièce grecque ; il est probable

qu'elle lui a servi de modèle. L'imitation ne s'est pas circonscrite dans la fable et la poésie érotique seulement, et l'on sait que le grec est un dérivé direct du sanscrit.

La situation qui donne lieu au monologue, que la bayadère vint nous déclamer, est la suivante :

Avany, femme du rajah d'Aodya, belle-mère de Narayana, brûle depuis longtemps pour lui d'un amour incestueux; le jeune homme, presque un enfant, car il est à peine âgé de seize ans, ayant laissé échapper un pigeon qui se réfugie dans la partie du palais réservée aux femmes, y pénètre afin de s'en emparer, et Avany en profite pour lui parler de sa passion, et tenter de le séduire.

L'enfant qui est l'innocence même, ne comprend rien à ce que l'on veut de lui, il rend caresses pour caresses ; Avany s'exalte jusqu'au délire, elle le presse avec fureur dans ses bras..... Mère, tu me fais mal, dit alors Narayana !

A cette parole, une révolution subite s'opère dans le cœur de l'épouse doublement coupable ; elle rudoie et chasse l'enfant, qui s'en va les yeux pleins de larmes, et toute frémissante de honte, elle commence ce célèbre morceau, que je n'ai jamais entendu, et spécialement ce soir-là, grâce au talent de l'interprète, sans être pris de ces frissons d'émoi que les grands tragiques excitent parfois sur la scène.

IMPRÉCATIONS D'AVANY.

« Il a dit mère !..... et je l'ai fait pleurer..... Quel tissu d'infamies et de hontes, accompli dans nos vies antérieures, a donc pu me pousser à cet épouvantable dessein ?

« De quelle boue immonde, pétrie avec de la fiente de chacal par les impurs oiseaux de la nuit, ai-je donc été formée?

« Ah ! chose inouïe..... Une mère a fait à son fils aussi pur que la fleur de Lotus, le coupable appel d'amour, et les mers en fureur n'ont pas couvert la terre de leurs eaux, et les sombres génies des planètes n'ont pas fait les conjurations qui peuvent anéantir ce monde détesté.

« Et la vertu, la gloire, l'honneur, ne se sont pas enfuis d'une terre qui peut produire des monstres tels que moi.

« Et toutes les mères qui portent dans leur sein le fruit d'un amour béni par

les dieux, n'ont pas tressailli d'effroi en songeant qu'elles pouvaient donner le jour à des êtres aussi vils qu'Avany.

« Et les saints vanaprasthas (ermites) retirés dans les forêts, ont continué à prier pour la vie et pour la mort.

« Et la fumée des sacrifices n'a point cessé de monter avec l'encens et le sandal, vers les quatorze cieux d'Indra.

« Et Brahma n'a point interrompu la chaîne des transmigrations sur cette terre, pour anéantir plus sûrement un être qui fait honte à la lumière du jour, un être plus impur que les pisatchas maudits, un être que les parias eux-mêmes ne regarderaient pas en face de peur de se souiller. . . . . .

« Il était tout petit..... Il ne bégayait pas encore le nom du dieu qu'adorent tous les dieux, lorsque je suis entrée vierge, avec le tali [1] d'or au cou, dans la maison de Nara-Tchandra, son père.

« Je l'ai bercé dans mes bras, je l'ai pressé sur mon sein, c'est moi qui, la première, quand il a voulu manger, lui ai introduit quelques grains de riz dans

1. Collier, signe de mariage.

la bouche ; moi, quand il s'essayait à marcher, qui l'ai relevé de ses premières chutes.

« Moi la première qu'il a appelée Ama (mère) en frappant joyeusement ses deux petites mains l'une contre l'autre.

« Ah ! misérable, mille fois plus impudique, mille fois plus infâme que celles qui font métier de se livrer aux voyageurs dans les bosquets de cocotiers.

« Il est venu dans mon palais, aussi frais, aussi pur que les vapeurs roses qui s'échappent le matin de la chevelure de Sourya (le soleil).

« Et j'ai osé presser mes lèvres sur ses lèvres, aussi parfumées que le lys d'étang, et, le serrant dans mes bras, consumée d'un ardeur inextinguible, j'enlaçais son jeune corps comme le serpent perfide qui s'enroule autour d'une liane en fleur.

« Et je l'entraînais près de la couche tiède encore des baisers de son père..... je le pressais si fort qu'il poussa un cri de douleur.

« Il a dit : mère !.... et je l'ai fait pleurer !

« Ah ! misérable, la mort seule serait trop douce pour expier un tel forfait !

« Que mon âme renaisse, pendant mille et mille âges divins, dans le corps des animaux les plus immondes.

« Que je n'aie pour nourriture que les cadavres des morts.

« Pour asile que la vase puante des charniers.

« Que tous mes trépas soient des morts violentes.

« Et quand je rentrerai dans le sein de la famille humaine, que pendant mille générations mon corps soit frappé de lèpre et d'éléphantiasis.

(Elle se plonge un kandjar dans le sein 1.)

Le sujet de cette tragédie a séduit presque tous les poëtes, et on le retrouve traité, avec une foule de variantes, dans la plupart des dialectes de l'Inde.

Dans le drame de Saranga, écrit en tamoul sur la même donnée, la princesse, au lieu de se tuer en punition de son crime, dénonce son beau-fils Saranga à Narindra, son père, comme ayant voulu attenter à son honneur, et le fait condamner aux peines édictées par Manou contre un aussi grand crime. Le jeune homme

1. Poignard recourbé.

a le pied et le poignet coupés par la main du bourreau, et est ensuite abandonné dans une forêt. Guéri par Siva qui fait éclater son innocence, Saranga se consacre à son culte, et prend le vêtement jaune et le bâton des pénitents.

En vain son père et sa propre mère (car la princesse qui l'a fait condamner n'est que la seconde femme de Narindra), l'engagent à revenir à la cour, rien ne peut changer sa détermination.

Tchitranguy, la femme coupable, est jetée par ordre du rajah dans une fournaise.

Cette conception plus vulgaire, est à la pièce d'Avany ce que sont nos drames à la tragédie grecque ; le style en est plus osé également, avec moins de grandeur. Bien que les bayadères de Chelambrum, s'en tenant aux grands morceaux classiques, ne nous aient rien déclamé de Saranga, je ne crois pas dénué d'intérêt de comparer dans les deux pièces, cette situation pleine de mouvement et de passion où la belle-mère fait connaitre son amour à son fils. La Phèdre grecque se rapproche plus comme on va le voir, de Saranga que d'Avany.

Tchitranguy vient de dévoiler sa passion à Saranga. L'enfant n'a pas compris d'abord, puis, sur les instances de sa belle-mère, il entrevoit la vérité.

SARANGA.

« Si une mère s'éprend de son fils, que restera-t-il de grand et de sacré dans cet univers ?

TCHITRANGUY.

« Ta mère ! comment t'aurais-je porté dans mon sein, je suis du même âge que toi ; sans plus tarder, laisse ces paroles, et viens dans mes bras, Saranga.

SARANGA.

« Songe ! toi qui me parles d'amour, à mon père, la gloire de la dynastie lunaire.

TCHITRANGUY.

« Que m'importe, j'ai soif de tes caresses sur ce lit de fleurs.

SARANGA.

« Laisse-moi partir. Que veux-tu que je réponde à ces paroles criminelles, et n'est-ce pas inouï qu'un fils puisse les entendre ?

TCHITRANGUY.

« Nul ne peut sortir d'ici sans mon ordre. Viens, de grâce ! viens, Saranga,

t'unir à moi. Viens poser tes lèvres sur mes seins parfumés de sandal.

SARANGA.

« Quoi ! c'est là le langage d'une mère à son fils, moi qui venais ici plein d'affection et de respect.

TCHITRANGUY.

« Veux-tu la sagesse, la gloire, la beauté, la force, le courage, et le bonheur, viens dans mes bras, c'est l'amour qui donne tous ces biens.

SARANGA.

« Toutes ces vertus ne s'acquièrent pas par l'inceste ; l'enfer attend le fils dénaturé qui céderait à tes supplications.

TCHITRANGUY.

« Je te jure, Saranga, qu'il n'y a pas d'inceste où n'existent pas les liens du sang ; c'est Ratnaguy qui t'a donné le jour.

SARANGA.

Hélas ! hélas ! quelle destinée est la mienne, moi qui ne voyais en toi qu'une mère vénérée.

TCHITRANGUY.

« N'espère pas m'échapper, après avoir ravi toutes les flèches du dieu de l'amour pour m'en percer le cœur... Viens, te dis-je.

SARANGA.

« J'ai peur... Ne sois pas cruelle.

TCHITRANGUY.

« Saranga, cher Saranga, l'heure est propice, viens assouvir la soif d'amour qui me dévore, viens presser de tes mains mes seins aussi fermes que le fruit doré du manguier.

SARANGA.

« Hélas ! comment fuir ?

TCHITRANGUY.

« Vois ces flancs polis comme de l'ivoire ; ils n'ont jamais conçu, là est la coupe du plaisir, viens t'y abreuver, Saranga [1].

SARANGA.

« Je me meurs !

1. Ce passage n'est qu'une paraphrase, nos oreilles européennes n'en supporteraient pas la traduction.

TCHITRANGUY.

« Viens, ô lion ! viens me faire goûter le plaisir de l'amour ! Crains-tu d'épuiser mes forces ?...

SARANGA.

« O sort misérable, c'est le destin qui me poursuit !

TCHITRANGUY.

« Laisse là le sort ! laisse là le destin ! Je ne suis pas ta mère ! ô Saranga ! ne m'abuse pas par de trompeuses paroles. Je me montre à toi sans voiles. Vois si tant de beautés méritent tant de refus. Je te conjure, je t'implore à genoux. Cesse... Cesse de feindre, ô Saranga ! quand la vierge amoureuse tressaille, quand elle se tord sur son lit parfumé, est-ce que l'amant s'enfuit à l'heure du plaisir ? Se fait-on prier pour boire le jus doré de la canne ? Ton cœur est-il de pierre, ô Saranga ! Oserais-tu braver ma vengeance? Est-ce un mauvais démon qui t'inspire? Crois-tu que le miel et le lait ont l'amertume du vatou ? De grâce, ne me refuse plus, Saranga.

Quand la jeunesse est passée, il reste au moins le souvenir. Cesse de te contraindre, ô mon héros ! Regarde bondir ce sein plein d'amour. Ton refus serait un crime odieux. Je languis... Je meurs, Saranga. Viens verser la vie dans mes flancs altérés.

SARANGA.

« Plutôt mille morts ! . .

(Il s'élance au dehors par une colonne de la vérandah du palais, et, dans sa précipitation, laisse tomber sa ceinture; la princesse s'en empare.)

TCHITRANGUY.

« Fuis, perfide; voilà, je le jure, qui me vengera de toi. Puisse mon âme renaître dans le ventre d'un vautour immonde, si je ne te fais couper les poignets et les pieds...

Dans la grande tragédie, Avany se tue, par horreur d'elle-même et ne pouvant plus supporter la vie.

Dans le drame, Tchitranguy se venge.

Je ne sais pourquoi les imitations postérieures d'Euripide, de Sénèque, de Racine, ont préféré la seconde situation. Avany se tuant, sans accuser son fils, sans

causer sa mort, est beaucoup plus grande sans être moins dramatique. Il faut croire que la tradition populaire s'accommodait mieux de Saranga, puisqu'on retrouve cette légende dans toutes les contrées que les fils de l'Indoustan ont colonisées. Il n'est pas jusqu'à l'histoire apocryphe de Joseph qui ne soit une de ces vieilles conceptions de l'Orient. . . . . .

Dans le drame indou, il est un rôle qui produit un effet extraordinaire à la scène, et que les tragiques anciens et modernes ont tout à fait dédaigné, c'est celui de la vraie mère de Saranga.

Le jeune homme vient d'être condamné, par le roi son père et le conseil des brahmes, à avoir le bras droit et la jambe gauche coupée, et à être abandonné ensuite dans une forêt au milieu des fauves.

Ni la jeunesse de son fils, ni ses larmes, ni ses protestations d'innocence n'ont pu attendrir le roi. Saranga va être livré aux bourreaux, lorsque Ratnaguy, la véritable reine, celle qui a le pas sur toutes les autres femmes, la mère, vient se jeter aux pieds du roi, pour essayer de le fléchir et de sauver son enfant.

Le roi est assis sur son trône, à gauche tous ses gardes, à droite le conseil des vieillards ; Tchitranguy la plaignante, toute resplendissante de jeunesse et de beauté, est assise avec sa suivante sur les gradins du trône.

Saranga, attaché, est maintenu par les bourreaux.

La foule est morne et silencieuse.

La vieille reine s'avance en chancelant.....

Je ne connais pas dans le théâtre universel de situation plus dramatique. Je regrette que la longueur de cette scène capitale ne me permette pas de la donner ici ; elle peut rivaliser avec tout ce que Sophocle et Corneille ont produit de plus parfait . . . . . .

Nous voilà loin du bengalow, de Chelambrum et des bayadères de la pagode... Il est impossible de toucher à aucune des antiquités littéraires et artistiques de l'Indoustan, sans éveiller tout un monde de souvenirs et de traditions ; et souvent j'oublie et mon compagnon et notre voyage, pour m'égarer dans ces études du passé qui m'ont toujours été si chères...

En terminant la dernière note de l'hymne à Siva, les gracieuses Devadassi nous firent le *schaktanga* ou prosternation des six membres, qui consiste à s'agenouiller le corps incliné, de façon à ce que le bout des pieds, les genoux et les coudes touchent la terre, et prirent ensuite congé de nous, la foule s'écoula lentement derrière elles, et bientôt tout rentra dans le silence.

Quand la silhouette du dernier Indou eut disparu derrière les bananiers et les lauriers roses qui entouraient notre habitation, le capitaine donna libre cours à son admiration.

— Quel pays sans pareil, me dit-il, et combien doivent l'aimer ceux qui parlent sa langue et sont com-

plétement initiés à ses mœurs étranges, ses préjugés, ses mystères et ses grandioses traditions des premiers âges de l'humanité. Jamais je n'oublierai cette soirée.

Elle devait être plus complète encore, que mon compagnon ne pouvait le supposer...

Il était environ une heure après minuit, la Croix du Sud déclinait rapidement; les oiseaux chanteurs s'étaient tus depuis longtemps; le sommeil calme et silencieux du matin s'était étendu sur toute la nature; Amoudou, Tchi-Naga et le bouvier de mon ami, roulés comme des chiens de bronze, dormaient dans un coin de la vérandah; et nous nous serions retirés nous-mêmes dans l'intérieur du bengalow, si le plus singulier et le plus magique de tous les spectacles, ne nous eût retenus quelques instants encore.

En face de nous, à travers une éclaircie de baobabs, nous apercevions une vaste rizière complétement illuminée. Les lucioles phosphorescentes, sorte de vers luisants ailés, qui, pendant toute la soirée, avaient voltigé dans le feuillage des grands arbres, s'étaient peu à peu, avec la fraîcheur, abattus sur les champs de riz; chaque tige de nelly [1] en possédait un groupe, et de temps en temps la brise qui courbait l'herbe verte en ondulations capricieuses, faisait étinceler la rizière comme un fouillis d'étoiles.

1. Riz en vert.

Tout à coup, une ombre se dressa devant nous sans bruit.

— Qui va là? dis-je aussitôt.

— Le Natouva, répondit une voix.

— Que demande le chef des Gandharbas?

— Il veut te parler la langue du plaisir.

— Explique toi!

— Si les Saëbs — seigneurs — désirent voir la danse d'amour, les belles filles de la pagode viendront?

— N'est-ce pas, interrompit mon ami, un de ces mélomanes enragés, qui nous ont donné cet affreux concert, que la grâce et la beauté des bayadères ne m'ont pas encore fait oublier?

— C'est leur chef.

— Que veut-il?

— Il me propose de nous amener les plus jolies d'entre les bayadères que vous avez vues ce soir, pour...

— Je comprends.

— Vous m'avez interrompu trop tôt, vous n'y êtes qu'à demi. Les Indous dont la vie, du soudra au rajah, s'écoule toute entière dans l'intérieur de leurs demeures, ont inventé une danse pleine d'entraînement et de passion, dans laquelle sont décrites toutes les phases poétiques et matérielles de l'amour. C'est cette danse que le Natouva offre à notre curiosité.

— Ce spectacle est-il nouveau pour vous.

— Non, j'ai déjà eu l'occasion d'y assister plusieurs fois.

— Avez-vous quelque objection à faire à la proposition qui nous est faite?

— Aucune. Je vis depuis de longues années au milieu de cette civilisation singulière, pleine d'étranges contrastes, mais je n'y ai jamais rencontré ces tristes couleurs que revèt le vice dans certaines contrées de l'Europe. Une réelle grandeur, une incontestable poésie y voile toujours les hardiesses de la passion, et si le moraliste découvre la fange sous ces fleurs, nul n'est forcé de s'y embourber... Pour qui veut, la bayadère *est* et *reste une danseuse*, et tant pis pour ceux qui ne sauraient causer avec Aspasie, Laïs ou Ninon, sans s'exposer au regret.

Le Natouva attendait notre réponse, pour lui, entremetteur ordinaire des devadassi, être souverainement méprisé de toutes les classes dans l'Inde, il ne voyait là que l'occasion d'une bonne aubaine.

— Les Saëbs, lui dis-je simplement, attendent les belles filles de Chelambrum ; et je lui coulai dans la main une feuille de bétel, épointée d'une certaine façon. Il fit un mouvement d'étonnement en regardant la feuille, la plia dans sa ceinture, se glissa le long de la vérandah et disparut.

— Hé bien? fit le capitaine plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Dans quelques minutes elles seront ici, répondis-je en souriant.

Il alluma un cigare et se mit à arpenter la vérandah avec une certaine vivacité.

Sa curiosité vivement excitée n'avait rien que de naturel, car il faut qu'on le sache bien, il est des choses que vainement le voyageur cherchera dans l'Inde, il en entendra parler, mais tous ses efforts seront inutiles pour les voir.

Les maisons, les palais, les pagodes sont fermées aux étrangers, jamais l'Indou ne vous présentera à sa famille, le rajah à ses femmes, le prêtre à ses dieux, le natouva aux devadassis. Sir William Bentick, que nous avons cité au début de la seconde partie de cet ouvrage, a admirablement caractérisé la situation qui est faite aux Européens dans l'Inde. Nous sommes regardés comme des êtres impurs : parce que nous nous nourrissons de la chair d'animaux, et notamment de celle du bœuf, l'animal révéré par excellence; parce que nous parlons aux pariahs, et les employons même sans répugnance ; parce que nous passons pour ne pas faire *nos ablutions ;* parce que nous mangeons indifféremment avec la main gauche ou la main droite, chose épouvantable pour un peuple qui réserve toujours une main pour sa toilette secrète, et chez lequel l'oubli de cette prescription religieuse, est un cas de rejet de la caste et de divorce; parce que nous laissons nos femmes

danser publiquement au bras d'un autre que le mari, etc... Je n'en finirais pas si je voulais donner une énumération de tout ce qui nous est reproché par les Indous. Pour se faire accepter d'eux à titre d'exception, il est nécessaire de sacrifier en apparence à tous leurs préjugés.

Quand je suis arrivé dans l'Inde, désirant par dessus tout arriver à pénétrer cette mystérieuse civilisation, je m'appliquai à ne prendre aucun pariah à mon service, et je me soumis dans toutes mes excursions aux habitudes de nourriture des indigènes. Je fus merveilleusement aidé dans ces efforts par le brahme Tamasatchary, mon interprète spécial au parquet, dont j'avais fait mon ami, qui me donnait des leçons de sanscrit, et avait fini par accepter un logement dans mon jardin. Pour qu'on ne l'accusât pas lui-même de vivre auprès d'un belatti, il soutenait à tout venant que je ne mangeais jamais de viande, ni de tout ce qui avait eu vie, et donnait même à entendre que l'âme d'un pundit s'était égarée dans mon corps. Venant d'un brahme la chose trouvait peu d'incrédules, et s'accordait du reste merveilleusement avec la croyance à la métempsychose, qui est la base même de la religion brahmanique.

Mes domestiques qui savaient à quoi s'en tenir sur la nourriture, avaient intérêt à ne pas dévoiler le subterfuge, et quand on les rencontrait dehors avec de la

volaille et du gibier, répondaient effrontément, que tout cela était pour Amoudou, ce qui avait fait à mon Nubien une extraordinaire réputation de voracité.

J'appris la langue usuelle, le tamoul, pour converser directement avec les indigènes... Malgré tout cela, et bien qu'ils fussent fiers de cette déférence à leurs usages, je n'eusse peut-être jamais pénétré dans l'intérieur de leurs demeures, sans mes fonctions, car la magistrature est ce que les Indous honorent le plus dans leurs conquérants, mais surtout sans le brahme que j'avais gagné.

Au bout de plusieurs années de cette conduite, la seule en résumé qu'un honnête homme doive tenir dans un pays qui n'est pas le sien (car, que dirait-on d'un étranger qui ne viendrait en France, que pour nous blesser dans nos mœurs, dans nos croyances, dans nos traditions de famille...) j'avais déjà reçu nombre d'invitations particulières, sans que la glace fût entièrement rompue, lorsqu'un jour, Tamasatchary m'apprit à lire et à écrire des messages à l'aide de la feuille de bétel.

La feuille de bétel, qui sert à envelopper la noix d'areck que l'on mâche dans tout l'extrême orient, par manière de passe-temps, est une chose que l'on trouve toujours dans la ceinture d'un Indou; on a donc imaginé d'en faire un moyen de communication occulte.

En l'épointant de telle ou telle façon, et à l'aide de signes particuliers que l'on trace avec l'ongle, on est parvenu à constituer tout un langage incompréhensible de ceux qui n'en ont pas reçu la clef.

Chaque caste a sa manière de se servir de ces signes, et ne peut emprunter le mode des castes supérieures. Ainsi suivant qu'on se sert de la feuille de bétel de telle ou telle façon, on appartient à telle ou telle caste. Mais les signes des uns et des autres sont compris de tous, de façon qu'un xchatria — roi — peut correspondre avec un soudra — cultivateur, bas artisan, — le comprendre et être compris de lui.

En m'enseignant le secret de ces signes, Tamasatchary m'ouvrait réellement la porte des coutumes mystérieuses de l'Inde. En m'autorisant comme chef de la caste des brahmes de Vilenoor, à me servir de ceux adoptés par les brahmes, il m'ouvrait les demeures de toutes les castes. Certains signes convenus m'ont fait accueillir partout, ma qualité d'Européen ne disparaissait sans doute pas, mais je n'étais plus regardé comme un être aussi impur.

C'est à l'aide d'une simple feuille de bétel, que les émissaires de la révolution des cipayes, en 1857, depuis des années, préparaient la révolte, sans que le gouvernement anglais ait pu se douter de ce qui se tramait contre sa puissance. Vendre un secret qu'on vous confie à l'aide d'une feuille de bétel, mieux vau-

drait mille morts, le parjure étant par la loi et la croyance religieuse condamné à renaître dans le corps des animaux immondes.

Je n'avais pas eu besoin à Chelambrum de me servir de ces signes cabalistiques, la recommandation de Tamasatchary devait suffire à me faire bien accueillir.

Sans cette recommandation, qui nous avait valu la visite au bengalow du chef même de la pagode, et la délicieuse soirée qu'il nous avait offerte, jamais le Natouva n'eût conçu l'idée de conduire secrètement des bayadères de la pagode auprès d'impurs étrangers. Cependant ce n'était peut-être pas sans crainte qu'il était venu jusqu'à nous, et la feuille de bétel que je lui avais remise en dernier lieu, avait dû singulièrement le rassurer sur les suites de son acte.

Le natouva qui livre une bayadère à un Européen, est chassé de la pagode et condamné au fouet.

Si l'Européen, suivant l'expression consacrée, *a le droit au bétel*, l'entremetteur ne risque plus rien,

Qui a droit au bétel
A droit à la bayadère,

dit-on vulgairement.

La situation dont je parle est acquise difficilement dans l'Inde, et c'est à peine si j'ai connu deux ou trois étrangers ou créoles, qui avaient fini par conquérir droit de cité.

Celui d'entre nous qui est allé le plus loin dans cette espèce de naturalisation, un bibliomane, du nom de Moreau, avait fini par s'imprégner tellement de ces coutumes indoues, qu'il n'avait plus d'européen que le nom; au milieu de ses deux femmes qui appartenaient à la caste brahme, et de ses enfants, car il avait autour de lui une nombreuse postérité, il offrait tous les matins le poudja — sacrifice — à Vischnou, et sur la fin de sa vie, il en était arrivé à recueillir pieusement, l'huile du sacrifice qui découlait des orteils sacrés de la statue du Dieu, pour s'en oindre les tempes et le sommet du crâne, suivant les prescriptions du rite Indou.

C'est un fou, disaient les uns.

C'est un sage, répondaient les autres.

Un jour que je lui parlais de cela, j'en eus le cœur net en deux mots.

— Je me suis fait une famille indoue, me dit-il. J'ai pris ma première femme à Hayderabad [1]. J'ai épousé la seconde avec la permission de la première, suivant la loi du pays ; je n'ai pas de caste, il est vrai, mais toutes les castes élevées m'accueillent; je mourrai là où sont mes affections, et il m'en coûte bien moins de déférer aux usages de la société où je vis, que vous ne pourriez le croire; l'homme épouse fatalement et rapidement les préjugés des groupes sociaux dont il fait partie! Est-ce que vous croyez que je ne suis pas

plus logique, que les trois quarts de vos prétendus libres penseurs qui se moquent de moi, quitte à se marier à l'Eglise et à faire baptiser leurs enfants... Je n'ai moi, ni haine ni amour pour le brahmanisme. Je fais mes ablutions selon le rite, et j'offre le poudja à Vischnou, parce que cela fait plaisir à mes femmes, et me fait bien venir de la société indoue ; après cela je me moque de l'huile consacrée, qu'elle vienne des pieds de Vischnou, ou de la Sainte-Ampoule.....

C'était au moins un philosophe pratique!

En résumé, l'Inde ne se révèle pas au voyageur, il faut l'habiter pendant de longues années, avant de pouvoir soulever un coin du voile, et quand on relit les paroles de l'illustre gouverneur W. Bentick, que j'ai déjà citées :

> « Le résultat de mes observations pendant ma résidence dans l'Inde, est qu'en général les Européens, malgré un long séjour, ne savent rien, ou du moins peu de chose des coutumes et des mœurs des Indous.....

que dire des touristes qui, en deux mois, jugent l'Inde, des plats bords d'un paquebot, du vasistas d'un wagon, et reviennent ensuite en Europe, déclarer avec cette légèreté qui nous fait tant de mal à l'étranger, qu'ils n'ont vu dans cette vieille et admirable

contrée, qu'un soleil insupportable, et des animaux malfaisants?

Tout en arpentant la vérandah, nous échangions, le capitaine et moi, une foule de réflexions sur ce sujet... quand le Natouva reparut, deux bayadères enroulées dans des flots de mousseline blanche, le suivaient.

— Salam Saëbs! nous dit le chef des musiciens, voilà les devadassis, lorsque la Croix du Sud aura disparu derrière cette *tope* de cocotiers, le jour ne tardera pas à paraître, et je viendrai chercher les cany.

Cany en tamoul signifie *vierge*... appliquée aux bayadères. Cette expression n'a qu'un sens religieux, et indique que ces jeunes filles consacrées aux dieux, ne peuvent s'engager dans les liens du mariage; comme compensation, liberté pleine et entière leur est donnée, de contracter des unions passagères.

Le Natouva s'était discrètement retiré, et les deux bayadères immobiles contre une des colonnes de la vérandah, sous les rayons de la lune qui miroitait dans leurs pagnes blancs, avaient des airs de fantastiques apparitions.

Je les pris par la main, et les conduisis dans la chambre intérieure du bengalow, qui servait de salon. Cette pièce était éclairée par deux *verrines* pleines d'huile de coco.

Après avoir fait signe à mon compagnon, de plus en plus ému par l'étrangeté de l'aventure si nouvelle

pour lui, de nous suivre, je fermai soigneusement les portes, malgré la chaleur qui devait en résulter; car pour rien au monde les bayadères n'auraient consenti à danser devant mon Nubien musulman, et nos bouviers de basse caste, qui d'un moment à l'autre pouvaient se réveiller.

Nous nous installâmes sur un divan en rotin, garni de coussins de joncs tressés et rembourrés de paille de vétyver, et nous attendîmes...

Enlevant les quelques tours de mousseline dont elles s'étaient voilé la figure, les deux cany s'accroupirent sur la natte du parquet à la manière indoue.

Nous reconnûmes avec une agréable surprise, les jeunes filles qui avaient déclamé devant nous quelques instants auparavant les deux rôles de Tchitranguy et de Saranga, dans la tragédie de ce nom; la manière dont elles avaient rendu, l'une, la passion furieuse de la belle-mère, et l'autre, l'ingénuité et l'innocence du fils, me firent comprendre que nous allions assister à une de ces scènes incomparables, à l'aide desquelles les riches Indous et les rajahs excitent jusqu'au délire, dans l'intérieur de leurs palais, leurs sens alanguis, et leur imagination énervée par l'abus de toutes les jouissances.

— Quel est votre nom? dis-je aux charmantes visiteuses.

— Mon nom est Anoumaty, dit celle qui paraissait

la plus âgée, et Tamary est celui de ma compagne [1]. En prononçant ces mots, Anoumaty se leva pour nous faire le salam, et vint nous présenter une petite bonbonnière d'écaille pleine de pastilles de jagre — sucre de palmier, — le capitaine était à ce point distrait, qu'il y puisa à pleine main, je me contentai d'en prendre une et je continuai la conversation.

— Je remercie le divin Vischnou qui a permis aux deux plus belles fleurs de Lotus de la pagode, de venir parfumer par leur présence l'intérieur de la maison des Franguys.

(Ces entrées en matière sont tellement de rigueur dans la politesse indoue, que celui qui les ignore, doit s'attendre à être traité comme un personnage mal élevé et de basse extraction. Certains voyageurs peuvent rire de ces coutumes, il serait bon qu'avant de les tourner en ridicule, ils voulussent bien se souvenir des mille et une puérilités de l'étiquette européenne.)

— Tes paroles, continua mon interlocutrice, sont douces à notre cœur, comme les trois substances, le lait, le beurre clarifié et le miel sont agréables au goût.

— Quand vous nous êtes apparues il n'y a qu'un instant, près des bosquets de lauriers roses, il nous a semblé voir les deux immortelles déesses Latchoumy

1. Les bayadères ne donnent pas le nom de leur père avec le leur, cette exception vient de ce que tous leurs liens de famille sont rompus par leur consécration aux dieux.

et Parvady, qui venaient visiter la terre au milieu de la nuit.

— Seigneurs Franguys, que voulez-vous de nous?

— Lorsque la belle, mais implacable Tchitranguy et le jeune Saranga, parlaient par vos bouches aussi fraîches que le fruit du grenadier, nous nous disions, voilà bien les perles les plus fines de toute la côte de Coromandel.

— Où tendent vos doux propos? Ne craignez-vous pas, seigneurs Franguys, que nous ne subissions le sort des filles de Soudama qui furent changées en sauterelles, parce que le chasseur Nanda les avait comparées à la déesse Sakty.

— Cama, le dieu d'amour, viendrait vous rendre votre forme première...

Je compris, après ces paroles, qu'il était temps de rompre l'entretien; nous avions amplement satisfait à l'usage et la situation menaçait de se tendre plus que de raison.....

..... Les deux enchanteresses accroupies à nos pieds, dardaient sur nous leurs grands yeux provoquants, nous ne voyions que leurs figures types accomplis de cette belle race malabare, à la peau chaude et dorée, mais ces têtes charmantes couvertes d'épais cheveux noirs, tressés avec des fleurs, qui émergeaient d'un flot de mousseline, exerçaient sur nous une véritable fascination.

Le capitaine n'y tenait plus, et je me sentais peu à peu envahir par une de ces émotions qui sont les signes précurseurs d'un oubli que l'orateur grec appelle un repentir... lorsque je rompis le charme en me levant, pour allumer une cigarette... Je n'ai pas à dissimuler mes impressions sous fausse couleur de pruderie, tant pis pour qui peut voir la beauté et la grâce, sans se sentir troublé.

Devenu maître de moi, je poursuivis :

— Les Franguys désirent voir la danse de la Sakty-Poudja, les Devadassis peuvent-elles exaucer leur prière?

A ces paroles, les jeunes filles se levèrent en souriant, et furent se placer au milieu du salon.

Je retournai près du capitaine qui n'avait pas quitté le divan.

Les deux bayadères se dégagèrent alors de la mousseline qui les entourait, et parurent tout à coup à nos yeux dans leur véritable costume de danse amoureuse... Quelques mètres de gaze en soie rose leur entouraient simplement les hanches, retenus à la taille par une chaîne d'or, et laissaient à nu tout le torse et les bras chargés de bracelets.

Ce fut un véritable éblouissement!

Dans ce pays, où l'absurdité du costume ne vient pas dès l'enfance déformer la beauté des femmes, presque toutes, de douze à vingt-cinq ans, pourraient

faire mouler leur corps, il en sortirait une statue grecque.

La jeune Tamary était un modèle achevé de la beauté dans sa fleur.

Anoumaty, quoiqu'à peine âgée de seize ans, était le type de la beauté dans sa force.

L'une, la Psyché un peu grandie de Canova.

L'autre, l'Ariane de Millet.

Après être restées quelques instants immobiles sous nos regards, car elles se sentaient admirées, elles commencèrent cette danse, qu'elles ne produisent que dans les cryptes souterraines des temples, lorsqu'il s'agit d'exciter jusqu'à la folie les fakirs gorgés de hatchich, à qui on les montre comme des apparitions célestes; ou dans les palais des babous, nababs et rajahs, qui les font venir pour égayer leur ennui de la vie, et faire jaillir encore de leurs yeux éteints une lueur de plaisir.

Je ne pourrai décrire dans toutes ses péripéties cette danse, qui n'est en résumé qu'un assaut entre les deux bayadères, à qui prendra les poses les plus belles, les plus provoquantes, et rendra le mieux les différentes phases de l'amour.

C'est avec un art infini qu'elles firent valoir toutes leurs beautés, toutes leurs perfections les plus secrètes, sans que rien d'obscène vint jamais gâter l'attitude et le geste. Dans les situations les plus risquées, elles

surent garder *ce je ne sais quoi*, qui les faisait rester chastes comme des statues de marbre, et la vue n'en était pas offensée, bien que la pensée n'osât chercher des mots pour traduire l'impression des yeux...

Une seule scène... pour montrer avec quel raffinement dans l'art de plaire, de séduire, de fasciner, ces belles filles avaient été formées!

Au milieu de l'appartement se trouvait l'accompagnement obligé de toutes les fêtes, une boule d'encens de myrrhe, de poussière de sandal et d'iris, enflammée dans son brûle parfum.

A un moment donné, après une scène d'amour des plus enivrantes, simulant la lassitude plutôt que l'apaisement, les deux bayadères ayant délié leur chaîne d'or, laissèrent glisser à leurs pieds la pièce de gaze rose qui leur entourait les hanches, et se blottirent nues dans ce nid d'étoffe auquel elles avaient donné artistement la forme d'un coquillage...

Elles s'étaient laissé tomber mollement, comme succombant sous une dernière étreinte, au moment du dernier soupir... dans une pose à ce point provoquante, que Leda recevant Jupiter sous la forme du cygne n'en pourrait donner qu'une idée affaiblie. Tout frémissait en elles, les hanches, la poitrine, les lèvres qui semblaient recevoir des baisers invisibles, leurs yeux fixes et noyés de langueurs, flottaient entre l'extase et la folie amoureuse, et les bras ramenés au-dessus de la

tête s'étaient crispés dans un flot de cheveux noirs...

Toute cette chair pâmée se calma peu à peu, et les deux ravissantes créatures parurent s'endormir.

Rien ne saurait rendre l'effet que produisaient sur nous, ces deux belles filles sommeillant dans la soie, et livrant à nos regards cette suprême séduction de deux corps frais et jeunes, aussi parfaits de formes que le rêve d'un statuaire pourrait les enfanter..... Une invincible attraction, en nous tordant le cerveau, annulait la volonté. La nature dans sa splendeur, la beauté dans sa perfection, sont des forces dont nul ne saurait méconnaître les puissances infinies, qui galvanisent tout l'organisme humain, et parfois en le chargeant de désirs... annulent toutes les forces de résistance. Au bout d'un quart d'heure, les deux sirènes n'avaient pas encore quitté leur position... La chaleur était accablante, l'odeur de l'encens et du sandal en excitant les nerfs, ajoutait encore au danger de la situation... J'étais hors de moi, et ne comprenais rien aux sensations étranges que je commençais à éprouver... Quand tout à coup je me souvins de la bonbonnière d'Anoumaty; ce fut un trait de lumière..., nous avions mangé des pastilles au hatchich... Mon pauvre compagnon était dans un état indescriptible,... il me restait encore un peu de force, je me levai et sortis en chancelant... pour ne pas voir capituler Bordeaux...

Je pris au hasard, un petit chemin sous bois, sans

nul souci des serpents, qui pendant les nuits sillonnent la campagne, en quête de nourriture, et la fraîcheur et le silence vinrent bientôt me rendre le calme, que des excitations de toute nature m'avaient enlevé.

Comme je revenais tranquillement sur mes pas, une forme blanche se dressa subitement devant moi ; aux derniers rayons de la lune qui n'allait pas tarder à disparaître, je reconnus la jeune Tamary, drapée de nouveau dans son vêtement de mousseline.

Elle appuya sa main délicate sur mon bras, et me dit à voix basse, dans son poétique langage :

— Pourquoi le Franguy a-t-il quitté le bengalow, ne suis-je pas aussi belle qu'Anoumaty ?

— Mon départ, lui répondis-je tout ému, n'est pas une insulte à ta beauté.

— Voit-on l'abeille fuir le calice parfumé des fleurs ?

— Crois-tu qu'elle soit obligée de les savourer toutes pour composer son nectar ?

— Pourquoi m'as-tu envoyé le Natouva, si tu ne voulais rien de moi ?

La situation se compliquait : faire comprendre à une bayadère de quelle nature étaient les sentiments qui avaient dicté ma conduite, était chose impossible. Et je cherchais quelques douces flatteries ,pour amuser la charmante enfant, lorsque le bruit métallique de la canne garnie d'anneaux d'acier, dont les Indous se ser-

vent la nuit pour éloigner les reptiles, se fit entendre. C'était le chef des Gandharbas qui venait chercher les devadassis.

Tamary se tut... et s'avança rapidement du côté du bengalow. Le Natouva m'ayant aperçu, vint se coucher dans la poussière pour me faire le schaktanga, puis il me tendit ses deux mains ignobles en murmurant :

— Ce sont les deux plus belles filles de Chelambrum.

Je lui jetai une poignée de roupies, plus du double au moins de l'offrande habituelle, et me détournai avec dégoût, pendant que le misérable les ramassait avidement en m'accablant de bénédictions. Il y avait un tiers pour lui, le reste appartient de droit à la pagode. Après avoir terminé sa besogne, l'Indou frappa dans ses deux mains d'une manière particulière, et quelques instants après Anoumaty venait le rejoindre.

En voyant disparaître derrière le feuillage, ces deux jeunes femmes, que la nature semblait s'être épuisée à combler de ses perfections, et dont la superstition sacerdotale n'avait su faire que des instruments de plaisir, je me demandais, si jamais l'heure de la régénération pourrait sonner pour l'Inde, ou si cette vieille aïeule de l'humanité, était destinée à finir ainsi, dans l'immoralité et la décrépitude?

Et songeant aux peuples plus jeunes, déjà disparus de la scène du monde par les mêmes causes, le même

oubli de la dignité morale, les mêmes corruptions, je me pris à penser que les nations comme les hommes, arrivaient à la mort par l'abus de la vie, et qu'une loi fatale les forçait à descendre en masse dans la tombe pour servir d'engrais aux générations nouvelles, ainsi qu'on voit dans les forêts séculaires, les géants du règne végétal pourrir dans la mousse, et faire une litière féconde aux jeunes arbrisseaux qui vont perpétuer leur race.

A ce moment, un rayon de soleil vint se jouer dans la masse sombre des cocotiers et des acacias qui entouraient le bengalow, la nuit s'enfuyait avec rapidité sous le crépuscule, des milliers d'oiseaux entonnaient déjà leur concert; cette joie de la nature qui s'éveille, chassa les sombres idées qui s'étaient emparées de moi, et ce rayon de lumière fut pour mes pensées, comme ce rayon d'espérance, qui n'abandonne jamais l'humanité.

Quand je regagnai l'habitation, nos deux vindicaras conduisaient déjà les buflones aux champs, et Amoudou préparait le café du matin. Je me jetai sans bruit dans un hamac que j'avais fait installer sous la vérandah, et je ne tardai pas à fermer les yeux.

QUATRIÈME PARTIE

DE CHELAMBRUM A TRIVANDERAM

QUATRIÈME PARTIE

Départ de Chelambrum. — Les Pourohitas et le Macoua accusé de vol. — Le jugement de Dieu. — Louage d'un éléphant. — Passage du Cavery. — Trichnapoly. — Seringham. — Madura. — Les Goths. — Tinivellé. — Palam. — Kolla. — Trivanderam.

Nous séjournâmes près d'une quinzaine de jours à Chelambrum. Libre de pénétrer dans les cryptes souterraines de la pagode qui servait de bibliothèque, j'y pus faire une ample moisson de textes et d'inscriptions de toute nature. Le chef des brahmes, avant de nous séparer, m'offrit à titre de souvenir le manuscrit complet, gravé sur une feuille de palmier, du *Traité des devoirs* de Tirouvallouver. Je fus d'autant plus sensible à cette attention, que je connaissais, de longue date, la répugnance qu'ont les brahmes à se séparer de leurs ouvrages religieux.

Bien que le temple de Chelambrum soit un des plus beaux du sud de l'Inde, je ne m'attarderai pas à le dé-

crire par le menu ; j'aurai occasion, dans le second volume de cette série de voyages, en abordant les grandes ruines de Bedjapoor et de Golconde, de m'expliquer sur les différents genres d'architecture de l'Inde, aux trois époques védique, brahmanique et royale. Il est donc inutile de créer par avance un double emploi.

Qu'il me suffise, pour le moment, d'apprendre au lecteur, que cette antique pagode, dont la porte d'entrée est pratiquée à travers une haute pyramide massive qui va toujours en diminuant et se termine en croissant, est entourée de sept enceintes, dans lesquelles vivent environ quinze mille brahmes et brahmines de tout âge. Les revenus du temple et les offrandes des fidèles, suffisent à les entretenir dans cette douce et benoite oisiveté, si chère aux castes sacerdotales.

Le peu que la rapacité de l'Angleterre leur laisse, les Indous le donnent à leurs prêtres.

Les édifices destinés au culte religieux sont extrêmement multipliés dans l'Inde. Les plus petits villages, les hameaux de quelques *paillotes* seulement, en sont pourvus, car les livres saints défendent d'habiter, sous peine des plus grands malheurs, des lieux privés de temples.

Parmi les bonnes œuvres recommandées aux riches particuliers, la plus honorable, celle qui a le don de faire escalader d'une seule traite les quatorze cieux

d'Indra, sept de plus que le lieu qu'a atteint saint Paul, consiste à se ruiner pour bâtir des pagodes et doter convenablement leurs desservants. La vanité et l'ostentation sont les deux mobiles les plus ordinaires des actions des Indous, et nul mieux que les brahmes ne sait tirer parti de ces faiblesses.

Outre les temples dont tous les villages sont pourvus, on en rencontre une foule érigés dans des endroits isolés, dans les bois, sur les grandes routes, au milieu des rivières, sur les bords des étangs et autres grands réservoirs d'eau, mais surtout à la cime des rochers escarpés de montagnes et de collines.

Ces monuments sont tous entourés de bois sacrés.

L'usage de construire des édifices religieux sur des lieux élevés, est général dans l'Inde. Il est peu de montagnes où l'on ne trouve une pagode et un bois de tamariniers ou de tous autres arbres considérés comme sacrés, un puits ou une source, selon les lieux, et une *chauderie*, sorte de caravansérail indigène, dans laquelle les voyageurs trouvent un abri.

Le choix de ces emplacements n'est pas dû à un pur hasard, et l'Inde a si bien transmis cet usage par voie d'émigration, qu'on le retrouve en Égypte, en Grèce, en Judée et à Rome. Les peuples de ces contrées conservèrent l'habitude de construire leurs temples dans les hauts lieux et de les entourer de bois sacrés...

Jeovah, dans la Bible, ordonne aux Israélites, quand

ils prendront possession de Chanaan, de renverser les temples érigés sur les montagnes ou autres lieux élevés (excelsa), et d'abattre les bois sacrés (luci) dont ils étaient entourés.

Lors de la révolution monothéiste, à laquelle travaillèrent le grand prêtre Elquiah et Josias, les temples qu'ils renversèrent sur les hauts lieux, les bois sacrés qu'ils détruisirent, sans parler des chevaux du soleil, des prêtresses et des idoles qu'ils brûlèrent, montrent que les Hébreux possédaient les mêmes coutumes et adoraient tous les anciens dieux de l'Orient...

Indépendamment de tous ces temples, on ne peut pas faire deux pas dans l'Inde, sans rencontrer sur les grandes routes, à l'entrée des villages, dans les *chauderies*, sur les bords des étangs, près des rivières, au centre des carrefours, dans les marchés et ailleurs, une foule de statues de pierre représentant un des trois dieux de la trinité brahmanique, ainsi qu'un grand nombre de colonnes, sur lesquelles la piété des fidèles fait brûler des lampes à l'époque de la fête du feu, ou par suite de vœux à la divinité... Il y a des peuples qui remplacent cela par des cierges.

Dans cette immense pagode de Chelambrum, la fête du feu devait offrir le plus imposant de tous les spectacles; nous ne pûmes malheureusement en être témoins, car elle commence dans la dernière quinzaine de margagy (décembre) pour finir dans les premiers

jours de tai-pougal (janvier), et nous étions dans la première quinzaine de maci (février)...

La vie que nous menions à Chelambrum était pleine de charmes pour tout le monde.

Chaque soir, le capitaine oubliait et la mer et le monde en compagnie de la charmante Anoumaty.

Je puisais à pleines mains à un dépôt de vieux manuscrits, que vingt générations de bénédictins n'eussent pas suffi à classer...

Mon Nubien Amoudou, Tchi-Naga et le second bouvier avaient trouvé asile dans les cases indigènes et se faisaient aider dans leur service au bengalow par trois brunes filles de l'aldée de Chelambrum, avec lesquelles on les entendait coqueter dans les bosquets de cannelliers et d'acacias, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit...

Mon sommeil était troublé à chaque instant, par des éclats de rire pleins de fraîcheur et de jeunesse, que je ne pouvais décemment réprimer sans barbarie... Les Indous aiment la nuit pour les émotions étranges qu'elle leur procure; leur mythologie, qui peuple les jardins, les champs, les rivières, les bois, de demi-dieux, de nymphes, de héros, de génies bons et mauvais, leur inspire tour à tour des craintes étranges et des rêves pleins de poésie... C'est le moment qu'ils choisissent pour se réunir, et, après avoir égayé la soirée par des contes sans fin, quand la chaleur s'apaise que les

fleurs commencent à donner leurs parfums, que la brise est plus molle, ils échangent leurs propos d'amour qui, rarement, trouvent des insensibles...

Une nuit que je me promenais autour des bosquets qui avoisinaient l'habitation, respirant à pleins poumons l'air frais qui nous arrivait de la mer, je vis passer sous une rayon de lune, comme deux ombres vagues, mon compagnon et la jeune bayadère ; il la tenait par la taille, tandis que la tête de la belle fille reposait sur son épaule... Cette vue me rendit tout songeur... Ils ne pouvaient se comprendre dans aucune langue, ils étaient nés à deux points opposés du globe, il était pâle et blond, elle était brune et dorée, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs croyances, tout devait les séparer... Oui ! mais ils étaient jeunes tous deux, et les nuits dans l'Inde sont si tièdes et si caressantes, que cela leur suffisait, à eux qui ne se seraient pas épousés, pour s'aimer pendant huit jours...

Personne ne songeait plus à notre voyage, lorsque je me souvins à propos que j'avais la direction de notre caravane, et, par un véritable coup d'autorité, j'arrachai tout mon monde aux délices de cette Capoue équatoriale.

Le quatorzième jour de notre arrivée, je donnai mes ordres au Nubien et à Tchi-Naga, et fixai notre départ au lendemain.

Soupramany vint nous voir dans la journée et ajouta,

pour les différentes pagodes du sud que nous devions visiter, sa recommandation à celle de Tamasatchary. Il voulait nous envoyer encore les bayadères pour nous donner une soirée d'adieu, mais je le priai de n'en rien faire, tout notre temps étant pris par des préparatifs obligés.

Je lui donnai en souvenir, une petite montre en argent qui le transporta d'aise, car c'est la seule chose que les Indous nous envient.

Le restant du jour fut employé à recharger nos voitures à bœufs, de toutes nos provisions et munitions, et à installer convenablement sous la tente des véhicules, nos matelas et nos nattes qui devaient nous servir de siége pendant la journée, et de lit la nuit. Je fis faire également, par le charpentier de l'aldée, une nouvelle caisse plus commode, pour le guépard que nous avions acheté à Tirouvicarré, et qui n'avait pas encore eu l'occasion de nous servir.

— Nous partons décidément demain matin? me dit mon compagnon à l'heure du diner.

— Mon cher capitaine, lui répondis-je en souriant, il y a loin d'ici à Golconde.

— Ma foi, vous avez raison, me dit-il avec une véritable expression de franchise...

Je me réfugiai de bonne heure dans mon hamac, pour laisser la liberté des adieux pleine et entière à tout le monde, et le lendemain, une heure avant le lever

du soleil, nous prenions la route de Trichnapoly.

Au départ, je pris la tête de notre petite colonne, le capitaine fermait la marche avec Anoumaty qui avait désiré l'accompagner jusqu'à la sortie du village; lorsque nous eûmes dépassé la pagode et ses sept enceintes, au moment où nous allions nous engager dans la campagne, j'entendis la voix de mon ami qui m'appelait; je me laissai dépasser par les charrettes et les domestiques, et le rejoignis.

Il s'était arrêté sur la route, à côté d'un petit sentier qui conduisait à la partie du temple habitée par les bayadères, près de lui se tenaient Anoumaty, le visage découvert, et, un peu en arrière, une autre bayadère étroitement voilée, qui avait sans doute accompagné son amie. Alors Anoumaty, s'adressant à moi d'un ton où perçait une certaine émotion, jouée à la perfection par la belle Indoue :

— Dis au Franguys que mes cheveux deviendront des fils d'argent, que mes mains tremblantes ne pourront plus tresser les couronnes d'amatlés, qu'on ne m'appellera plus alors qu'Anoumaty-Ama (la vieille Anoumaty), mais que son souvenir ne sera pas encore sorti de mon cœur.

Je traduisis ces paroles au capitaine qui, lui, sérieusement ému, me pria de répondre à la jeune fille, dans la forme poétique exigée par l'usage, ce que je fis en quelques mots.

Au moment où nous nous séparions, la bayadère voilée s'approcha rapidement et se découvrit... Je reconnus la jeune Tamary.

— Perpika ! Perpika ! me dit-elle.

Et en me jetant ces mots, elle s'enfuit dans la direction de la pagode, en faisant éclater son rire frais et argentin. Sa compagne la suivit en silence.

— Que signifie ce mot? me demanda le capitaine, quand nous eûmes repris notre marche.

— Vous ne le devinez pas?.

— Nullement.

— Eh bien, la belle Tamary m'a traité simplement comme un gardien du sérail.

— Vous êtes un sage, continua-t-il tout pensif.

— Un sage, non, mon ami, je ne suis qu'un amoureux de l'antique ; en dehors même de toute question personnelle qui me porte à respecter toujours et partout le souvenir du foyer... je vous dirai que je donnerais toutes les pagodes de l'Inde pour un texte authentique du *Vriddha-Manava* ou ancien Manou, que l'on prétend perdu, texte que je recherche dans toutes les pagodes que je visite depuis dix ans.

. . . . . .

Il nous fallait trois jours environ pour atteindre Trichnapoly et Seringham ; le lendemain de notre départ, nous atteignîmes sur le soir le petit village de Nadi-Paléom, sur la rive gauche du Cavery, rivière

importante qui prend sa source dans les montagnes du Maïssour, et se jette dans la mer sur la côte de Coromandel, par plusieurs branches, près des villes de Cuddaloor, de Tranquebar, de Karikal et Négapatam.

Je m'empressai de faire prévenir le thasildar ou chef du village, pour qu'il eût à m'envoyer le chef des macouas (pêcheurs et passeurs), avec qui je voulais traiter pour notre passage; la rivière, grossie par les pluies torrentielles de la saison qui venait de finir, n'étant point guéable en cet endroit.

Le thasildar, nommé Appasamy, vint nous voir lui-même, pour nous avertir d'un fâcheux contre-temps, qui allait nous forcer de séjourner au moins quarante-huit heures dans le village.

Un membre de la caste des macouas, avait été accusé de vol par un chetty de la caste des marchands, et tous les macouas, prenant fait et cause pour leur frère, avaient juré de ne *passer* aucun voyageur, et de ne pas se livrer à la pêche, tant que l'injure faite à leur caste n'aurait pas été lavée.

Le lendemain avait lieu l'épreuve appelée *ordalya*, car le macoua avait défié son accusateur.

L'annonce de cet événement adoucit un peu notre déception, car nous allions assister à un des spectacles les plus étranges, que le voyageur puisse rencontrer dans l'Inde.

De pareils faits prouvent mieux que tous les raison-

nements la filiation indoue des nations européennes ; on va voir d'où vient la coutume du jugement de Dieu apportée en Europe par la colonisation asiatique.

Avant de faire assister le lecteur à la scène qui va se dérouler sous nos yeux, qu'il me permette de lui donner quelques explications préliminaires, sur l'ancien droit des Indous.

C'est à l'épreuve par ordalya ou jugement de Dieu qu'était confié, dans l'Inde, le soin d'indiquer le coupable ou l'innocent, lorsque le flagrant délit n'avait pu être constaté, ou que les témoignages étaient insuffisants.

Tout accusé avait le droit d'en appeler à ce jugement par épreuves, et même d'y défier ses accusateurs.

Les principales épreuves étaient celles :

1° Du combat ;

2° De la balance ;

3° Du feu ;

4° De l'eau ;

5° Du poison ;

6° De l'huile bouillante ;

7° Du serpent.

Dès qu'un accusé avait déclaré en appeler au jugement de Dieu, les choses se passaient de la manière suivante :

Au jour convenu, il était amené devant l'assemblée des brahmes, ou tribunal de l'ordalya, et là, s'incli-

nant devant les saints personnages, il leur faisait part de l'accusation dont il était l'objet, et du défi qu'il portait à son accusateur, puis il leur adressait les paroles suivantes :

« Sages pundits, issus du cerveau de Brahma, images de la justice, dites que ce jour sera pour moi un jour heureux, un jour de vertu, un jour où je serai reconnu innocent du crime dont on m'accuse, un jour où je serai comblé de biens. »

Les brahmes répondaient :

« Que ce jour soit pour toi un jour heureux, un jour de vertu, un jour où ton innocence sera reconnue, un jour où tu seras comblé de biens. »

Ceci dit, un prêtre brahme ou pourohita était donné à l'accusé pour l'assister.

Avant qu'on commençât l'épreuve, le prêtre prenait un vase plein d'eau avec du riz et des fleurs, et faisait le sacrifice de l'oblation, en prononçant les paroles suivantes :

« Adoration aux trois mondes.

« Déesse Vertu, venez dans ce lieu, venez-y accompagnée des huit gardiens des huit coins du monde, des dieux des richesses et des vents. »

Puis, se tournant vers les huit points principaux de la sphère, il disait :

« A l'orient, — Adoration à Indra, gardien des sphères célestes.

« Au sud, — Adoration à Yama-Ahaka, le juge des enfers.

« A l'ouest, — Adoration à Varouna, le dieu des eaux.

« Au nord, — Adoration à Couvéra, le dieu des richesses.

« Au sud-ouest, — Adoration à Agni, le feu.

« Au sud-est, — Adoration à Neiritia, le dieu des mauvais génies.

« Au nord-ouest, — Adoration à Vahiavou, le vent.

« Au nord-est, — Adoration à Isania ou Cartikeia, le dieu des combats. »

Toutes les divinités ayant été ainsi rendues propices à l'accusé, par le sacrifice de l'adoration, le brahme prêtre dépouillait son client de ses vêtements, lui mettait dans la main une feuille de palmier, sur laquelle était écrite la qualification de son crime, et l'invocation suivante :

« Soleil, lune, vent, feu, ciel, terre, eau, vertu, Yama-Ahaka, jour, nuit, crépuscule du soir et du matin, vous connaissez les actions de cet homme, et si le fait dont on l'accuse, est vrai ou faux. »

Le brahme qui présidait au jugement de Dieu, livrait alors l'accusé à l'épreuve à laquelle il s'était soumis, en prononçant les paroles suivantes, selon le genre d'épreuves.

Pour le combat entre l'accusateur et l'accusé :

« Que la victoire soit au juste! »

Pour l'épreuve de la balance :

« Balance, les dieux vous ont établie en ce jour, pour rendre la justice aux hommes et leur dévoiler la vérité. Manifestez-la donc dans cette circonstance, et si l'homme que vous allez éprouver est nullement coupable, faites qu'il ne conserve pas l'équilibre, et que le poids de son crime vous fasse pencher à son désavantage. »

Pour l'épreuve du feu :

« Feu, vous êtes les quatre Védas, et je vous offre en cette qualité le sacrifice. Vous êtes l'image de tous les dieux, vous êtes l'inspiration des savants, vous effacez toutes les souillures; faites que cet homme, qui va vous porter dans ses mains, ne soit pas atteint; s'il est innocent, dépouillez-vous pour lui de la propriété de brûler. »

Pour l'épreuve de l'eau :

« Eau, vous êtes la vie, vous créez et détruisez à votre gré, vous purifiez tout, et l'on est toujours sûr de connaître la vérité quand on vous prend pour juge; délivrez-nous donc du doute où nous sommes, et faites-nous connaître si cet homme est coupable ou non. »

Pour l'épreuve du poison :

« Poison, vous êtes une substance malfaisante, créée pour détruire les créatures coupables ou impures; vous fûtes vomi par le serpent Bachouky, pour faire

périr les géants coupables ; voici une personne accusée d'un délit dont elle se prétend innocente ; si elle n'est pas coupable, dépouillez-vous de vos qualités malfaisantes, et devenez pour elle de l'amérita (ambroisie). »

Pour l'épreuve de l'huile bouillante :

« Huile, soyez au corps de cet homme, s'il est innocent, comme les parfums que la jeune vierge répand sur son corps après l'ablution. »

Pour l'épreuve du serpent :

« Sarpa, si vous pensez que cet homme n'est point coupable, enroulez-vous autour de son bras comme un bracelet inoffensif. »

Les tribunaux étaient libres de soumettre aux épreuves de l'ordalya, soit l'accusateur, soit l'accusé, lorsqu'ils voulaient se former leur conviction, quelquefois même ils forçaient les deux parties à subir ces épreuves. Mais lorsque c'était l'accusé qui défiait son accusateur, tous deux étaient obligés de subir l'épreuve.

Bien que l'Angleterre et la France aient imposé, dans les contrées qui leur sont soumises, leurs formes de procédure civile et pénale ; dans tous les lieux éloignés des centres de juridiction, les Indous, que l'on ne peut du reste forcer d'obéir à nos lois, dès qu'elles sont contraires à leurs coutumes religieuses, et aux droits de la caste, ont conservé toutes les prescriptions de leur ancien droit, et se soumettent entre eux sans

murmurer, aux tortures les plus atroces, plutôt que d'adopter la coutume étrangère.

Par exemple, dans l'ordalya par le feu, on s'y prend de la manière suivante :

Dès que l'accusé est amené sur le lieu de l'épreuve, on trace par terre huit grands cercles inscrits les uns dans les autres, de façon à ce que leurs circonférences soient éloignées, les unes des autres, d'environ une coudée.

Le premier cercle est dédié à Agni, le dieu du feu. Varouna, Indra, Yama, Couvéra, Isania, Vahiavou et Ma, la lune, sont les divinités planétaires qui président aux sept autres.

Un neuvième cercle tracé isolément des autres, est consacré à tous les dieux.

On purifie tous ces cercles avec de la fiente de vache, et de l'herbe sacrée darba.

Pendant que le brahme pourohita offre le sacrifice à tous ces génies supérieurs, l'accusé va faire ses ablutions sans quitter ses vêtements, et, tout mouillé, vient se placer à l'entrée du premier cercle, le visage tourné du côté de l'Orient.

On lui trempe les deux mains dans de la farine de riz délayée avec du lait caillé, et on les recouvre avec un peu d'herbe darba.

Un forgeron fait alors rougir à blanc une petite barre de fer du poids d'environ deux livres; le brahme qui

assiste l'accusé la prend avec des pincettes, et la place entre les mains de son client, qui doit, sans la laisser tomber, parcourir les huit cercles les uns après les autres ; arrivé au dernier, il la jette sur un petit tas de paille sèche placée dans le neuvième cercle, et cette paille doit s'enflammer pour que l'épreuve soit déclarée bonne.

Si la paille n'arrive pas à ce résultat, l'accusé est absous, non comme innocent, mais sous le bénéfice du doute. Au cas où, au milieu de sa course, le fer viendrait à lui échapper, l'épreuve serait à recommencer.

Lorsque tout s'est passé dans les règles, on inspecte les mains du patient, on lui donne une poignée de riz non décortiqué, qu'il doit séparer de la gousse, en frottant fortement les paumes des deux mains l'une contre l'autre, et si aucune marque de brûlure et aucuns signes de douleur n'apparaissent, il est déclaré innocent, et son accusateur est puni.

Dans l'ordalya par l'eau, on plante dans un étang ou une rivière un pieu, près duquel l'accusé va se placer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. On ordonne alors à une personne, ordinairement un fakir, d'aller à une distance convenue et de revenir, en conservant tout le temps la même allure. Pendant le temps de la course, l'accusé doit plonger tout entier, en tenant par la base le pieu qui lui sert de point d'appui. Si avant que le fakir soit de retour il paraît au-dessus de l'eau, il est dé-

claré coupable ; s'il ne se montre qu'après, son innocence est proclamée.

Je n'insiste pas sur les autres cas qui ont lieu par l'huile bouillante, le poison ou les serpents, et s'accomplissent avec un cérémonial identique.

Quand on songe que ces épreuves barbares qui se transformaient en tortures légales, lorsque l'accusé ne voulait pas s'y soumettre de bonne grâce, apportées en Europe par les émigrations indoues, sont restées comme les bases fondamentales du droit pénal jusque sur la fin du XVIIIe siècle, quand on songe que l'instruction pénale par la torture, a eu pour défenseurs énergiques et convaincus les Talon, les Lamoignon, les d'Aguesseau, on se demande combien il faut de milliers d'années à l'humanité pour réaliser le progrès le plus simple, le plus légitime...

Nous avions établi notre campement sur les bords du Cavéry, à quelques pas de l'endroit ou devait avoir lieu l'épreuve, qui allait être un véritable combat. Car le macoua, accusé par le chetty, au lieu d'en appeler naïvement à une épreuve par l'eau, le poison, le feu, les serpents, où lui seul en résumé eût été en jeu, avait proposé l'ordalya de la lutte, et provoqué son accusateur. Nous étions ainsi aux premières loges, pour bien voir tout ce qui allait se passer. Ces combats ont toujours lieu près d'une rivière ou d'un étang, car il est permis aux deux adversaires de faire toutes les pauses

qu'il leur plaît et de se baigner pendant ce temps-là pour réparer leurs forces.

Longtemps avant le lever du soleil, qui devait être le signal du tournoi, tous les habitants du petit village et des districts voisins, étaient venus se ranger en demi-cercle sur les bords de la rivière, et de tous côtés partaient les chants les plus bizarres, pour conjurer les esprits de la nuit.

Aux premières lueurs du jour, les chefs des castes maćoua et chetty, pénétrèrent dans l'enceinte naturelle, laissée libre par la masse des spectateurs, suivis des deux adversaires, qui étaient assistés chacun par un brahme pourohita.

Notre campement se trouvait à une des extrémités de l'arc du cercle formé par la foule, dont le Cavéry faisait la base. Le thasildar vint nous présenter ses salams, et j'en profitai pour lui demander quelles étaient les conditions faites aux combattants.

— Aucune, me répondit-il. Munis chacun d'un gantelet de fer garni de pointes, ils sont libres de s'attaquer, de se reposer, de manger, de faire la sieste même, ils ont jusqu'au coucher du soleil pour terminer la lutte.

— Qu'entends-tu par ces mots : terminer la lutte?

— J'entends que le combat finit par la mort d'un des adversaires, l'aveu du crime, ou de la fausseté de l'accusation.

— Penses-tu qu'un des deux soit capable d'avouer?...

— Ni le macoua ni le chetty ne cèderont, il y a entre eux deux une vieille haine qu'ils sont enchantés de terminer ainsi.

— Alors l'accusation de vol pourrait bien n'être qu'un prétexte?

— Siva seul le sait... Mais ce sera une lutte à mort.

— A un moment donné, n'as-tu pas le droit d'intervenir comme chef de village?

— Non! c'est une affaire entre les deux castes; le chetty a accusé le macoua d'avoir soustrait une galette de riz qu'il avait déposée comme offrande aux pieds de la statue de Siva, au carrefour de Nadi. Le macoua lui a répondu qu'il lui arracherait les yeux pour prouver qu'il n'avait rien vu, et la langue pour prouver qu'il avait menti. Le défi a été accepté, et celui qui tenterait d'arrêter les deux combattants s'attirerait la colère des dieux. De son côté le chetty a juré d'arracher à son ennemi les organes de la virilité, et de les déposer sur l'autel du Lingam, dédié à Siva.

Du moment où la haine se compliquait encore de la question religieuse, qui ne trouve dans l'Inde que des fanatiques, j'entrevis d'avance les horreurs de la lutte...

Les deux pourohitas, après avoir offert chacun de leur côté le sacrifice à Kartikeia, dieu de la guerre,

pour le rendre favorable à leurs clients, remirent à chacun d'eux, le gantelet de fer garni de pointes acérées, qui est la seule arme permise dans ces combats, et les placèrent face à face à une trentaine de pas l'un de l'autre.

— Arouna-chetty, fils de Vaïtilinga-chetty, répète ton accusation, dit alors un des deux pourohitas.

L'interpellé obéit sans hésiter.

— Kissnama-macoua, fils de Sinivassa-macoua, qu'as-tu à répondre? reprit le second brahme.

Le macoua renouvela son serment.

— Pò! (allez) dirent alors les deux pourohitas ensemble.

Que la victoire soit au juste!

Nous pensions que les deux adversaires allaient se précipiter l'un sur l'autre immédiatement, et se déchirer avec rage, il n'en fut rien; nous avions compté sans cette mise en scène, cette pompe pleine d'ostentation, qui accompagnent les actes même les plus insignifiants de la vie des Indous, et que l'on ne pouvait bannir dans une circonstance aussi solennelle. Et puis, les pauvres diables, comme tous leurs compatriotes, étaient sans aucun doute d'humeur assez douce, et devaient avoir besoin de s'échauffer un peu... Toujours est-il, qu'après la dernière parole des brahmes, ils s'approchèrent à dix pas l'un de l'autre environ, et d'un commun accord s'accroupirent dans l'herbe.

Une scène réellement curieuse commença :

Nos hommes se mirent à s'insulter, comme des héros du Ramayana ou de l'Iliade.

— Quelle est donc l'audace de ces chacals impurs qu'on nomme les chettys, qu'ils osent maintenant regarder en face les macouas, rois de la mer?

Ainsi commença Kissnama.

— Les macouas, répondit Arouna-chetty, n'ont donc plus que des filets troués, qu'ils sont obligés, pour vivre, d'aller comme des parias dérober les offrandes faites aux dieux.

— Viens ici, chien impudent, que je te châtie!

— Avant le coucher du soleil, ton immonde carcasse sera donnée en pâture aux fauves, et ton âme ira animer le corps de quelque animal rongeur de cadavres.

— Use de ta langue pour la dernière fois, fils de prostituée, car je vais te l'arracher et la donner en pâture aux porcs.

Les injures allèrent peu à peu en s'augmentant, et prirent bientôt une telle couleur, qu'il me serait impossible d'en donner la traduction, même affaiblie; ce fut une pluie d'expressions ordurières, de mots obscènes, dont on ne trouverait pas l'équivalent en Europe, même dans l'argot des lieux infâmes... Ceux qui ont voyagé en Orient comprendront aisément ce que je veux dire.

Tout en s'insultant, ils avaient en rampant diminué

la distance qui les séparait, et, arrivés au paroxysme de la fureur, grinçant des dents, et les yeux injectés de sang, ils se levèrent tout d'un coup et se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils étaient à peu près de même taille, paraissaient également robustes, et il eût été difficile de prévoir lequel des deux devait être le vainqueur.

Le premier choc fut terrible sans chercher à parer, ils s'étaient frappés tous les deux; de son gantelet de fer, le macoua avait enlevé l'oreille gauche à son adversaire, qui de son côté lui avait écrasé le nez.

D'un commun accord, ils coururent se jeter dans la rivière, et après avoir lavé leurs blessures, ils revinrent immédiatement l'un sur l'autre avec une rage indescriptible. Toujours sans se mettre en garde, ils se frappèrent en même temps; cette fois le chetty creva un œil à son adversaire, mais lui-même eut les deux lèvres emportées, et le menton mis à nu.

De ma vie je n'ai vu un spectacle plus horrible; les deux victimes rugissaient comme des bêtes féroces, le sang inondait la terre, la foule applaudissait, trépignait, hurlait...

Nous jetâmes, le capitaine et moi, un regard autour de nous, pour voir si nous ne pourrions pas nous soustraire à la vue de l'horrible dénoûment... Nous étions pris, entre le fleuve qui coulait à pleins bords, et une telle quantité de spectateurs, que la nouvelle de cette

lutte avait attirés de tous les côtés de la province, que nous dûmes nous résigner à ne pas quitter la place...

Le macoua, l'œil sorti de l'orbite, la figure couverte de sang, s'élança dans la direction de la rivière ; mais le chetty qui, quoique fort endommagé, avait conservé l'usage de ses deux yeux, trouva que l'occasion était bonne pour en finir au plus tôt ; comme c'était son droit de ne pas accepter de trêve, il barra le chemin au Macoua.

Le malheureux pêcheur, tout sanglant, n'y voyait presque plus ; au lieu de tenter de forcer le passage, il s'arrêta, et recula de quelques pas en trébuchant, il semblait ne plus avoir la force de se soutenir... Tous les membres de la caste macoua, qui assistaient au combat, étaient mornes et silencieux ; la foule s'était tue également, la tragédie commencée dans le bruit allait s'achever dans le plus profond silence...

En voyant l'épuisement de son adversaire, le chetty, le poing haut, marcha droit sur lui, pour lui donner le dernier coup ; et comme, privé des lèvres, il ne pouvait parler, le pourohita qui l'assistait, en s'avançant derrière lui, criait au macoua :

— Avoue que tu as dérobé les offrandes faites aux dieux, et tu auras la vie sauve !

— Illé, nai ! (Non ! chien) s'écria le macoua, avec une énergie dont on ne l'eût pas cru capable.

Le chetty courut sur sa victime, et Kissnama se mit à fuir...

— Il ne sera pas dit que nous aurons laissé assassiner cet homme! s'écria le capitaine qui s'élança dans l'arène.

— Retiens ton ami, me cria le thasildar.

Mais avant même qu'il eût eu le temps de m'adresser ces paroles, en voyant le véritable acte de folie qu'allait commettre mon compagnon, j'avais fait un seul signe à mon Nubien, qui plus prompt que l'éclair l'avait enlevé dans ses bras robustes, et rejeté dans la charrette à côté de moi.

— Vous voulez donc nous faire écharper, lui dis-je, un peu vivement peut-être ; vous savez cependant ce qu'une imprudence peut coûter dans ce pays, rappelez-vous les pécaris !

Je n'avais pas eu le temps de prononcer ces mots, que la scène changea de face.

Le macoua, qui paraissait haletant, sur le point d'être atteint par son ennemi, fit tout d'un coup volte-face, avec une agilité dont personne ne pouvait le croire capable en ce moment, et, d'un coup de tête dans la poitrine, envoya le chetty rouler sur l'herbe.

Le marchand était perdu.

A peine, en effet, touchait-il le sol, que le macoua était sur lui, levant et abaissant avec rage son poing de fer sur la tête du malheureux, sans même lui de-

mander de rétracter son accusation... Nous détournâmes les yeux, je ne sais rien d'horrible comme de voir assassiner un homme, sans pouvoir lui porter secours.

Les pêcheurs accueillirent par de frénétiques hurrahs, la victoire de leur compagnon, et comme il ne pouvait marcher dans l'état ou il se trouvait, ils le reconduisirent dans sa demeure, sur un brancard couvert de fleurs.

Le tribunal de l'ordalya déclara solennellement que le macoua avait prouvé son innocence.

Le cadavre du chetty fut, suivant la peine réservée par la loi aux calomniateurs, abandonné dans la jungle à la merci des bêtes immondes.

Lorsque la foule se fut dissipée, le thasildar m'amena un des chefs de la caste macoua, et je fis prix avec lui pour notre passage sur l'autre rive du Cavéry. Comme il n'avait pas d'embarcation assez grande pour contenir nos charrettes et nos bœufs, il appela une dizaine de ses hommes, et se mit en devoir de faire construire un radeau. Il m'assura que tout serait terminé avant midi. Il était environ sept heures du matin, et j'avais pour ma part hâte de quitter cette sinistre station.

Après avoir donné mes ordres pour que rien ne retardât notre départ, je m'en fus à la recherche de mon ami, qui s'en était allé le long de la rivière, pour digérer l'algarade que lui avait value sa tentative de dévouement.

Je le découvris dans une anse du Cavéry ; assis à l'ombre d'un banian, il était occupé à faire des ronds dans l'eau, avec de petits cailloux qu'il ramassait sur le sable. A ses mouvements saccadés, à la manière dont il mâchait son cigare, je jugeai qu'il était en train de rouler les projets les plus étranges, dont le moins exagéré, par exemple, dévait être d'interrompre immédiatement son voyage et de rentrer à Pondichéry... Je jugeai la situation si grave, que je pensai qu'il valait mieux ne pas m'en apercevoir.

Si j'avais pris au sérieux cette tête du Midi, échauffée par le soleil de l'Inde, et l'injure qu'il devait croire que je lui avais faite, en donnant l'ordre à mon Nubien de l'enlever comme un enfant... nous nous fussions infailliblement brouillés et séparés sur l'heure.

Aussi l'abordai-je du ton le plus naturel du monde.

— Mon cher capitaine, lui dis-je, je vous dois une explication, et je vous connais assez pour savoir qu'après l'avoir reçue, il ne sera plus question de rien dans deux minutes... Ces Indous qui se jettent dans la poussière pour vous saluer quand vous passez, qui seraient incapables en toute autre circonstance, de vous arracher un cheveu de la tête, ne sont plus les mêmes hommes dès que vous touchez à un de leurs usages de castes, à une de leurs croyances religieuses... Si je vous avais laissé intervenir dans la lutte, les deux adversaires se seraient tournés contre vous, j'eusse été

forcé de vous défendre, les deux castes chetty et macoua se fussent jetées sur nous, et nous eussions infailliblement été massacrés... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

J'avais touché juste, car la figure du brave garçon se dérida peu à peu, et ce fut avec son air de bonne humeur habituel qu'il me dit.

— Ma foi, vous m'avez tout simplement sauvé la vie ! Au lieu de mettre à la cape et de voir venir, je courais toutes voiles dehors sur un brisant, comme un vrai pilotin... Tenez, prenez un cigare et n'en parlons plus...

En revenant au campement, je m'aperçus, avec un étonnement légitime, que les macouas qui travaillaient à notre radeau avaient disparu ; heureux du triomphe de leur camarade, ils étaient sans doute en train de se griser avec du callou, et pendant deux ou trois jours, il allait être fort difficile d'obtenir le moindre service d'eux. J'étais possesseur d'un *order* adressé à tous les agents du service indou, et j'aurais pu les faire réquisitionner par le thasildar, mais je jugeai la mesure inutile en ce moment, et je préférai recourir à un autre mode de passage. M'adressant à un Indou de la caste des couroubas (bergers), je lui demandai s'il ne connaissait pas, le long de la rivière, un de ces gués à bestiaux si communs dans l'Inde, et lui offris dix roupies (vingt-cinq francs), la moitié de son salaire d'une année, s'il voulait nous y conduire.

Il accepta avec empressement, en m'avertissant que le seul passage que nous pûssions franchir sans danger, était à plus de deux jours de marche en avant du fleuve, mais que cette route avait l'avantage de nous conduire à Trichnapoli, en nous faisant éviter les deux ou trois autres branches du Cavery. Je l'engageai immédiatement, et deux heures après, nous avions quitté Nadi-Paleom.

La nouvelle imprudence de mon ami, due à son inexpérience des conditions essentielles qui seules peuvent assurer la sécurité du voyageur dans l'Inde, m'engagea à reprendre un projet que j'avais formé après l'affaire des pécaris, et qui était de louer ou d'acheter un éléphant.

A partir de Trivanderam, nous allions remonter le long de la côte Malabare, en suivant la chaîne des Gathes, jusqu'à la hauteur de Goa. Ces montagnes sont infestées de tigres, de panthères et d'éléphants sauvages ; de Goa aux ruines de Bedjapour et à Golconde, nous devions rencontrer des jungles sans fin, asiles des plus dangereux animaux, et l'adjonction à notre caravane de ce compagnon aussi intrépide que fort me paraissait d'une indiscutable nécessité.

J'appelai notre conducteur:

— Courouba, lui dis-je, connais-tu bien la contrée que nous allons traverser?

— Certainement; Sâëb, il y a vingt ans que je me

loue pour la garde des troupeaux, le long du Cavery, depuis la province du Coïmbetour, jusqu'à celle du Tadjaor.

— Sais-tu si je ne trouverais pas un éléphant à acheter dans ces parages?

— A acheter, non, Saëb.

— On ne se sert donc pas de ces animaux dans cette contrée?

— Le Saëb ne m'a pas compris : on ne vend pas facilement les éléphants dans cette province, car elle n'en produit pas, on les considère un peu comme de la famille, mais il pourra en louer avec leur cornac autant qu'il en voudra. Si les buflones marchent bien, nous arriverons ce soir dans l'aldée de Chelticoupam, et tu trouveras là plusieurs bohis conducteurs, qui se louent au mois ou à l'année avec leurs animaux.

Le courouba avait dit vrai, et lorsque nous eûmes installé notre tente à l'entrée de ce petit village, le bruit s'étant répandu que nous désirions louer un éléphant, une dizaine de cornacs se présentèrent avec leurs montures, offrant de nous suivre partout où nous voudrions.

Je m'inquiétai beaucoup plus de l'animal que du maître, et fis choix de celui qui me parut le plus vigoureux et le plus intelligent.

Moyennant la somme de huit roupies (20 francs) par mois, la bête et son cornac passaient à notre service pour tout le temps que nous voudrions les garder.

L'éléphant se nommait Mahadéva (le grand dieu), et son maître Vaïtilinya.

On verra, dans la seconde série de ces voyages, de quel précieux secours nous fut ma nouvelle organisation, et combien j'avais eu raison d'écouter le langage de la prudence; sans le noble animal, devenu des nôtres, le capitaine et moi eussions laissé nos os dans une des forêts solitaires des monts du Kanara, au-dessus de Bedanoor.

Le lendemain, nous traversions à gué le Cavery, à environ vingt-cinq milles de Trichnapoly, et après avoir couché sur la rive droite du fleuve à Arian-Saleh, nous nous mettions en marche pour la grande ville, que nous n'atteignions qu'à une heure assez avancée de la nuit.

De Cavery à Trichnapoly, la route serpente au milieu de rizières sans fin, qui seraient d'un aspect des plus monotones, si ces plaines n'étaient égayées par des myriades d'oiseaux de toutes nuances et de toutes espèces, qui voltigent constamment autour de l'herbe verte, à la chasse des insectes qui pullulent dans les tiges de nelly.

Environ une heure avant d'arriver, le soleil couchant nous offrit un admirable spectacle. La vieille ville indoue est construite au pied d'un immense rocher de plus de quatre cents pieds d'élévation, au sommet duquel se trouve un des plus beaux temples

de l'Inde. En avant du temple, et détaché de la construction principale, on aperçoit une série de colonnes reliées entre elles par un toit plat, comme on en rencontre à l'entrée de presque tous les monuments religieux des brahmes.

Au moment où l'édifice nous apparut dans le lointain, les derniers rayons de l'astre qui allait disparaître dans la direction de l'Océan indien, se jouaient au milieu des sculptures de la pagode et entre les colonnes du gôparam, les couvrant d'or et de lumière, alors que toute la plaine et le rocher lui-même étaient plongés dans l'obscurité.

Sur les huit heures du soir, nous arrivâmes au Belatti-Bengalow, où nous pûmes échanger contre un bon lit, la couche un peu primitive de nos charrettes.

Les buflones et l'éléphant campèrent dans un champ voisin. Nous résolûmes de ne faire qu'un très-court séjour à Trichnapoly, car un parcours de plus de deux cents milles nous séparait encore de Trivanderam, ville de la côte ouest, dans le Travencor, où nous devions stationner pendant près d'un mois, avant de continuer notre marche sur Golconde.

A quelque distance de Trivanderam, entre la chaîne de Gathes et Tinevellé, se trouve une masse de ruines antéhistoriques, répandues sur une surface de plusieurs lieues carrées. Je désirais rechercher si je ne trouverais pas dans la poussière du présent, quelques vestiges des

vieilles civilisations disparues. Il était impossible que je ne rencontrasse pas un fragment d'inscription, de sculpture ou de construction, qui pût me fixer sur l'antiquité à attribuer à ces ruines. Et cette pensée avait été pour beaucoup dans le tracé de mon itinéraire, que j'avais prolongé jusqu'à la pointe du cap Comorin, au lieu de le diriger de Trichnapoly sur Calicut et Mahé, ce qui eût abrégé notre voyage, de six semaines au moins.

Une heure avant que le jour parût, nous fîmes l'ascension du rocher que nous avions aperçu la veille dans les flots d'or du couchant, et tout en le gravissant péniblement, je ne pouvais songer sans un sentiment d'orgueil, à l'héroïque marquis de Bussy qui, dans les grandes guerres du Carnatic contre les Anglais, avait pris d'assaut ce nid d'aigle avec une poignée d'aventuriers, et en avait chassé les habits rouges, la baïonnette dans les reins; mais je songeais aussi avec tristesse, qu'il ne restait rien de tant d'héroïsme, de tant de sang généreux versé pour la France; pas même une pauvre statue de granit, à ces hommes de fer qui se sont appelés Dupleix, Bussy, Mahé de la Bourdonnais, Lally Tollendal..... il est vrai qu'ils n'ont jamais capitulé devant l'ennemi.

Je me trompe, Lally, le brave Lally, a capitulé!. Abandonné à lui-même dans l'Inde, sans argent et sans troupes, il soutint à Pondichéry, pendant vingt-trois

mois, avec sept cents hommes des régiments de Lorraine et Lally, un des siéges les plus extraordinaires qu'aient enregistré les annales militaires.

Vingt-deux mille hommes assiégeaient Pondichéry par terre, quatorze vaisseaux de ligne complétaient l'investissement par mer, et, pendant vingt-trois mois, l'ennemi ne put mettre le pied dans la ville, et Lally soutint ou livra *plus de deux cent cinquante assauts ou combats*. Ne prenant jamais de repos, toujours en tête, maintenant dans sa petite troupe, qu'il menait au feu comme à la parade, une discipline admirable, partageant les veilles, les fatigues, la nourriture frugale de tous, il a laissé dans la mémoire des Indous de telles admirations, que tous les événements arrivés dans l'Inde pendant cette période, sont groupés autour du souvenir du grand homme..... C'était du temps de Lally, entendez-vous dire à chaque instant.

Quand les Anglais pénétrèrent dans Pondichéry, ses défenseurs se mouraient d'inanition. Lally avait fait, il y avait deux jours, distribuer aux troupes la dernière livre de riz, et il y avait assisté sans rien prendre de sa part..... Lorsqu'on vint dire à cet homme si vigoureusement trempé que les Anglais entraient dans la ville, il se prit à pleurer..... il sortit en chancelant de cette vieille cité, qu'il avait défendue en héros, et quand il passa devant l'armée ennemie, celle-ci se découvrit en silence, et lui présenta les armes.

« Il n'y a certainement pas, dans toute l'Inde, un second homme qui eût pu tenir aussi longtemps sur pied une armée sans solde, et ne recevant aucune espèce de secours. »

A dit de lui le général Coote, son vainqueur, dans un rapport resté célèbre. La postérité a confirmé ce jugement. J'ai déjà dit que Lally avait payé de sa tête, les crimes du triste amant de la Poisson et de la Dubarry, et de ses indignes favoris, qui, après l'avoir abandonné dans l'Inde, jetèrent sa tête en pâture à l'opinion publique, qui accusait la cour et le gouvernement d'avoir perdu l'Inde.

— Par la sambleu, messieurs, avait coutume de dire Bussy à ses officiers, la veille d'une bataille, le premier d'entre vous qui se fait tuer demain, je le fais ensevelir dans le drapeau du régiment... C'est ainsi qu'il donnait de l'émulation à ses braves, qui, sous le soleil de feu de l'Indoustan, ont accompli des merveilles, qui semblent plutôt tenir de la légende que de l'histoire.

A cette époque... ces hommes ne connaissaient autre chose que l'amour de la patrie : c'est cette noble passion qui les a faits si grands ; c'est l'absence de cette passion qui en a fait d'autres si petits...

Si elles n'ont pas de statues, que ces grandes ombres s'en consolent! De la côte malabare à la côte de Coromandel, l'Océan roulera bien longtemps encore ses eaux, sans pouvoir effacer la trace de leurs pas...

Je n'ai pas rencontré souvent, dans mes différents voyages autour du monde, de spectacle plus enchanteur que celui dont l'œil jouit du sommet du rocher de Trichnapoly. Aux premiers rayons du jour, une véritable inondation de lumière, envahit d'immenses champs de riz entrecoupés de bosquets de palmiers et de cocotiers, qui se perdaient au loin et à l'horizon, tandis qu'à nos pieds le Cavery et le Cólron, en unissant leurs eaux, formaient une ceinture argentée au magnifique temple de Seringham, qui, avec ses sept enceintes et son innombrable population de brahmes, nous rappelait la pagode de Chelambrum, que nous venions de quitter.

De tous côtés, des milliers d'Indous des deux sexes se hâtaient de quitter leurs demeures, pour aller faire leurs ablutions dans les eaux des fleuves, ou dans les étangs sacrés. Un vaste bourdonnement montait de la ville jusqu'à nous; à deux pas, le chant des brahmes de la pagode construite sur le rocher, se mêlait aux bruits de la plaine, aux cris des bestiaux et des éléphants. La fourmilière humaine s'éveillait pour la prière et le travail...

Trichnapoly compte près de cent mille habitants, et sur ce nombre près de vingt mille sont musulmans. Cette ville est sans contredit la plus belle et la plus industrieuse de toute cette partie de l'Indoustan. Les bazars y sont fort beaux et bien approvisionnés de toutes les productions du pays. Le quartier des pantchalas ou

des cinq métiers — forgerons, orfévres, tisserands, sculpteurs sur bois, peintres sur ivoire et toutes les professions artistiques qui rentrent dans ces spécialités — est surtout des plus intéressants à visiter. Là se cisèlent les merveilleux bracelets, forme anneau ou forme bayadère, enrichis de pierreries et de perles, qui sont célèbres dans toute l'Asie. Un peu plus loin se sculptent les chars des divinités. Avec quelques morceaux de bois grossièrement ajustés, d'habiles ouvriers déroulent devant eux, en chassant leurs navettes, des étoffes tissées de soie et d'or, tandis que d'autres fondent des armes, fouillent l'ivoire, enluminent des images ou fabriquent des éventails.

En les visitant, nous choisissons parmi ces objets, ceux qui nous frappent le plus par leur originalité locale, et en faisons emplette. Nous errions depuis plusieurs heures dans ces rues bizarres, lorsque nous arrivâmes en face du quartier européen, au bout d'une esplanade dépourvue d'arbres, et qui miroitait sous une chaleur accablante. Nous aperçûmes une sentinelle anglaise, avec le veston collant et la toque que l'on connait, qui se promenait sous quarante-cinq degrés de chaleur, aussi impassible en apparence que si elle eût arpenté le péristyle de Westminster.

On voyait, à la figure luisante et rouge du malheureux soldat, qu'il n'avait pas dû quitter depuis longtemps les neiges de l'Écosse; il affrontait les insola-

tions pour la grandeur de l'Angleterre; mais, malgré son air triste et résigné, nul n'aurait pu savoir s'il regrettait les landes des Highslands, l'ale de Perth et les rives de la Clide... Combien en meurent de ne plus entendre les sons de la cornemuse, le vieil air des Campbell chanté par une voix écossaise! Pauvres montagnards à l'œil bleu, transportés sous un ciel de feu qui vous tue par milliers, vous ne vous plaignez jamais, vous mourez pour la reine et le drapeau de la patrie!... Ah! combien je vous plaindrais moi... si vous n'aviez pas été si féroces à Delhi et à Luknow, quand vous égorgiez les cipayes sans défense, les femmes et les enfants à la mamelle,... pour venger les marchands de la Cité, qui avaient tant eu peur de perdre avec l'Inde, leur grenier d'abondance!...

En visitant les deux temples de Trichnapoly et de Seringham, je ne présentai pas la feuille de palmier, chargée de signes cabalistiques, qui nous avait si bien fait recevoir à Chelambrum, et sur laquelle le brahmatma avait ajouté son chiffre; les brahmes, par esprit de caste, auraient voulu faire honneur à la recommandation de leurs amis, et cela nous eût entraînés dans une série de fêtes, qui eussent fatalement plus que de raison retardé notre départ.

Mon compagnon se serait assez accommodé d'un séjour plus prolongé. Les souvenirs encore récents de Chelambrum, lui donnaient de vagues idées de compa-

raison;... il en était arrivé même à ne plus trouver la musique indoue aussi discordante.

— Ne trouvez-vous pas, me disait-il la veille de notre départ, que l'oreille s'habitue à ces sons bizarres, et que l'on finit par leur trouver un certain attrait, dans le milieu surtout où ils se produisent?... Croyez-vous que les musiciens de Seringham soient supérieurs à ceux que nous avons entendus?

L'*invite* était directe, mais *je coupai* au lieu d'y répondre... — Mon cher capitaine, les gandharbas ont dans leur répertoire deux ou trois douzaines de morceaux comme ceux que vous connaissez déjà, et qui ont de tels airs de famille que je n'ai jamais pu les distinguer entre eux. Promenez-vous pendant dix ans dans l'Inde, du nord au sud, de l'est à l'ouest, vous entendrez toujours le même morceau. Il n'y a qu'une variante, c'est que la victoire est remportée tantôt par la kannorha, tantôt par les cymbales ou le khola. Pour ma part, il y a longtemps que je suis habitué à ce bruit; mais je croyais que vos oreilles du Midi ne capituleraient pas aussi vite...

Il devina ma pensée et sourit.

Le lendemain, qui était le second jour de notre arrivée, notre petite caravane s'ébranla dans la direction de Madura, dont nous étions séparés par une distance d'environ quatre-vingt-dix milles.

J'avais acheté, dans le quartier des pantchalas, un

haoudah de voyage, que j'avais fait installer sur le dos de notre éléphant, et c'est bercé par la démarche nonchalante et régulière de la noble bête, que nous parcourûmes les admirables campagnes du Tandjaor.

Tout le pays que nous traversions, avait conservé l'empreinte ineffaçable de l'ancienne domination brahmanique, les routes étaient larges et dallées encore, par intervalle, sur le parcours de plusieurs milles; des boababs séculaires, dont les branches et le feuillage se rejoignaient en voûtes, les bordaient de chaque côté ; partout des canaux d'arrosage, distribuaient aux rizières l'eau que des étangs admirablement aménagés conservaient pour l'époque de la sécheresse; et, de distance en distance, nous rencontrions des asiles pour les pèlerins et les voyageurs.

A la halte du déjeuner, un petit événement, en nous privant de notre sieste, nous procura la récompense d'une bonne action.

Un pauvre pariah, poursuivi à coups de rotins par une troupe de yadavals et de couroubas (cultivateurs et bergers), haletant, n'en pouvant plus, vint, pour échapper à ses ennemis, se réfugier entre les roues de nos charrettes.

Les assaillants, après nous avoir fait respectueusement le salam, nous demandèrent la permission de s'emparer du misérable, pour le faire mourir sous le bâton.

Pour gagner du temps, j'eus l'air de conférer avec le capitaine; inutile de dire que mon brave compagnon parlait déjà de leur faire un mauvais parti :

— Ce serait une indignité de livrer cet homme à ces polissons, me dit-il, en leur montrant le poing.

— Voilà que vous allez vous emporter encore, lui répondis-je; ici, cela n'offre pas un très-grand inconvénient... Si nous ne voulons pas leur laisser prendre le pariah, ils attendront que nous ayons quitté le pays, et le malheureux n'aura rien perdu pour attendre; laissez-moi faire, je vais le tirer de là... Il faut parler à chacun sa langue, mon cher ami, et l'on fait plus en paraissant accepter le prejugé, qu'en luttant contre lui.

— Gens des yadavals et des couroubas, dis-je en tamoul aux Indous, mon ami vient de vous montrer le poing, et certainement il a un peu raison; comment n'avez-vous pas pensé qu'en poussant cet impur pariah de notre côté, il viendrait souiller notre campement de sa présence? c'est une nouvelle injure ajoutée à celle que cet être grossier a sans doute dû vous faire, et son double crime exige une double punition. Voyons, de quoi l'accusez-vous? afin que nous proportionnions le châtiment à l'offense.

— Le misérable a osé frapper un taureau à coups de pierre, me répondirent unanimement nos interlocuteurs.

Le cas était grave pour le pauvre diable, car on sait que le taureau est l'animal révéré par excellence des Indous.

— Rien ne saurait effacer un tel forfait, répondis-je aussitôt ; il faut d'abord imposer à ce tchandala — rebut de caste — une forte amende au profit du propriétaire de l'animal.

L'or est le premier des dieux, dans l'Inde comme ailleurs, et je savais mon moyen infaillible.

— Mais il n'a rien, dit un des yadavals, il vendrait sa peau qu'il n'en trouverait pas dix caches, comment pourrait-il réparer le dommage qu'il m'a causé?

— Fixons d'abord l'amende, nous verrons ensuite à nous la faire payer.

D'un commun accord, la réparation due fut évaluée à douze roupies (trente francs), juste le prix du taureau qui avait à peine reçu une égratignure.

— Et les coups de rotin! s'écria la foule en chœur.

— Un instant, procédons par ordre, que le propriétaire du taureau s'avance.

Le yadaval qui s'était déjà fait connaitre pour tel étant sorti des rangs, je lui remis à l'instant les douze roupies, au milieu de l'ébahissement général.

— Je paye moi-même l'amende, dis-je aussitôt, parce que je veux être maître de lui imposer la punition qu'il me plaira, pour avoir osé pénétrer dans notre campement.

Je le condamne à recevoir dix coups de rotin matin et soir, au lever et au coucher du soleil, pendant la durée d'un mois lunaire (28 jours), et pendant le même laps de temps, il nous suivra portant sur la tête cette caisse où se trouve enfermé ce guépard, pour diminuer d'autant la charge de nos buflones. Voilà ce que nous avons décidé, mon ami et moi; si vous n'acceptez pas notre sentence, rendez-nous l'amende et emparez-vous du pariah.

Restituer les douze roupies, cinq minutes après les avoir reçues! le yadaval nous aurait plutôt laissé emmener toute sa famille... Aussi la sentence que je venais de rendre, fut-elle acceptée par lui et, comme conséquence, par tous les gens de sa caste.

Le pauvre pariah, plus mort que vif, pendant tout ce colloque, n'avait pas quitté la position qu'il avait prise.

Dès que le soleil, diminuant d'intensité, nous permit de continuer notre route, j'ordonnai au pariah de se charger la caisse du guépard sur la tête, et de nous suivre; pour avoir l'air de prendre mes sûretés, devant un certain nombre d'Indous qui étaient restés à nous observer, je lui fis passer autour du cou une corde que l'on attacha à l'arrière d'une des charrettes, le menaçant du bâton s'il ne nous suivait pas librement.

Jusqu'au soir, je laissai le malheureux à ses angoisses résignées; je voulais que nous fussions arrivés

en dehors du district que nous traversions, pour être bien assuré qu'on ne le reprendrait pas, après que je lui aurais rendu la liberté.

Parfois le pauvre diable jetait des regards pleins d'effroi sur le soleil qui, déclinant à l'horizon, semblait marcher plus vite pour hâter l'heure de son supplice...

Lorsque je jugeai qu'une distance convenable nous séparait du lieu où nous l'avions rencontré, je fis arrêter les charrettes, et lui ordonnai de déposer le fardeau qu'il portait; le malheureux se précipita dans la poussière pour nous faire le schaktanga ; des sons inarticulés s'échappèrent de son gosier, et il nous montra qu'il était muet... il avait eu la langue coupée, soit par suite d'un accident, soit par une de ces vengeances que les Indous de basse caste, exercent si fréquemment sur ces pauvres diables.

Malgré nous, les larmes envahirent nos paupières, le pariah s'en aperçut, et il commença à se rassurer un peu.

— Voilà de quoi vivre pendant trois mois, lui dis-je en lui mettant six roupies dans la main, ne rentre pas dans ton village, avant qu'un mois lunaire se soit écoulé, si tu ne veux mourir sous le rotin.

Le pauvre diable ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles ; il se jeta à plat ventre, mit successivement sa tête sur chacun de nos pieds, fit le schaktanga devant nos bœufs, devant l'éléphant, et s'étant ac-

croupi sur le chemin, dans la posture que prennent les gens des classes infimes, en présence des brahmes, il attendit pour se relever, que nous eussions disparu à un détour du chemin...

Dans toutes les contrées de l'Inde, les pariahs sont repoussés de toutes les castes, et traités avec une dureté voisine de la barbarie. Ils ne peuvent travailler la terre pour leur propre compte, et sont obligés, pour vivre, de se louer aux cultivateurs qui, moyennant un salaire des plus minimes, les emploient aux travaux les plus dégoûtants et les plus pénibles.

Leurs maîtres peuvent les battre sans qu'ils puissent obtenir une réparation, sans même qu'ils aient le droit de se plaindre. Les pariahs dans l'Inde sont beaucoup plus malheureux, et beaucoup plus maltraités que les anciens esclaves; appartenant au district où ils sont nés, et nominalement à personne, nul ne s'inquiète de leurs besoins, et tous les surchargent d'occupations.

Cependant, à quelque degré de misère et d'oppression que soient réduits ces malheureux, on ne les entend jamais se plaindre de leur situation, ni murmurer de ce que le hasard ne les a pas favorisés d'une naissance plus relevée. Ils ne songent pas non plus à rendre leur sort meilleur, en s'associant les uns aux autres pour fonder quelque chose de durable, qui pourrait être le commencement d'une régénération sociale, qu'ils imposeraient facilement par le nombre, puisque, for-

mant le cinquième de la population totale de l'Inde, ils constitueraient la caste la plus nombreuse. Tout pariah naît et meurt, avec l'idée qu'il est né pour être asservi aux autres castes, et que rien ne peut changer ou modifier sa destinée.

Ces malheureux sont constamment plongés dans la plus affreuse misère, la plupart n'ont pas de quoi se procurer les vêtements les plus grossiers, et, quant à leur nourriture, il en est peu qui aient la satisfaction de manger tous les jours. Il faut dire aussi que si, d'aventure ils possèdent quelque chose, ils se hâtent de le dépenser, et s'abstiennent de tout travail tant qu'ils n'y sont pas poussés par une absolue nécessité.

Il y a de certaines contrées, où les chefs des villages les autorisent à cultiver quelques quartiers de terre pour leur propre compte, mais ceux qui le font sont encore plus misérables que les autres, car d'ordinaire ils travaillent avec tant d'indolence et d'incurie, que la récolte ne suffit même pas à les nourrir pendant la moitié de l'année. Pour obtenir un résultat, ils devraient au contraire s'imposer un travail régulier et soutenu, car les terres qu'on leur abandonne par pitié, sont généralement sablonneuses ou d'une culture difficile.

Le mépris et la répulsion que toutes les castes, mais surtout les brahmes, éprouvent pour ces malheureux sont tels, que dans une foule de contrées la trace seule

de leurs pas, est considérée comme une souillure pour le village tout entier. Il leur est interdit de jamais traverser les rues où se trouvent les habitations des brahmes, et s'ils s'avisaient de le faire, ceux-ci ne les frapperaient pas eux-mêmes, de peur de se souiller, mais ils les feraient assommer par des gens des castes inférieures. Quant au pariah qui oserait pénétrer dans la demeure d'un brahme, il n'y a pas de doute que, même encore aujourd'hui, il serait sur-le-champ mis à mort. Les exemples de ces faits, très-communs sous la domination des rajahs, paraissent l'être moins aujourd'hui... Je tiens pour ma part qu'ils sont simplement moins connus. Quoi que fasse un brahme dans l'Inde, rien n'arrive jamais aux oreilles de la justice, et l'on ne trouverait pas un Indou, pour déposer contre lui, alors qu'il n'en est pas un, qui ne soit prêt à déposer en sa faveur.

Toute personne qui a été touchée, soit par inadvertance, soit volontairement, par un pariah, est souillée par cela seul, et ne peut communiquer avec qui que ce soit, jusqu'à ce qu'elle ait été purifiée par un bain, ou par d'autres cérémonies plus ou moins importantes, selon la dignité et les usages de la caste, à laquelle cette personne appartient.

Manger avec des gens de cette classe, ou toucher à des vivres apprêtés par eux, et même boire de l'eau qu'ils auraient puisée ; se servir de vases de terre qu'ils

ont tenus dans leurs mains ; mettre le pied dans leurs maisons, ou leur permettre d'entrer dans la sienne ; tout cela offrirait autant de motifs d'exclusion ; et celui qui l'aurait encourue n'obtiendrait de rentrer dans sa caste qu'après de pénibles et dispendieuses formalités.

Quiconque aurait eu commerce avec une femme pariah, serait traité beaucoup plus *sévèrement*, si son délit était prouvé.

J'ai vu des procès intentés en exclusion de caste, contre de jeunes Indous, à qui on reprochait simplement, d'avoir dérobé une rose à une jeune fille de la caste maudite, qu'ils avaient rencontrée glanant des fleurs au détour de quelque sentier ombreux.

Cette horreur qu'inspirent les pariahs, est cependant un peu moins sensible dans les provinces du Nord que dans celles du Sud. Cela tient à ce que les musulmans, qui ont régné sans partage sur l'Indus et le Gange supérieur, dans le premier temps de la conquête, n'avaient établi aucune différence entre eux et les gens de caste.

L'origine des pariahs se perd dans la nuit du passé. Manou en parle déjà sous le nom de tchandalas, ou gens des castes mêlées, ce qui tend à prouver, à l'encontre de ceux qui voient en eux les autochthones du pays soumis par des conquérants, que cette classe abjecte s'est formée peu à peu des criminels et des vagabonds, rebuts des autres castes.

Dans mes *Recherches scientifiques* sur les anciens cultes de l'Orient, j'ai apporté quelques documents à l'appui de cette opinion : qu'on me permette de me citer moi-même.

La division du peuple en quatre castes : les brahmes, — les xchatrias, — les vaysias, — les soudras, — fit naitre dans l'Inde, un droit pénal dont nous trouvons les vestiges chez toutes les nations de l'antiquité, et même dans les codes modernes. Cette forme de pénalité s'appela dans l'Inde le rejet de la caste.

A Athènes : *le bannissement avec privation de ses droits de citoyen.*

A Rome : *la diminution de tête* avec ses trois degrés.

Dans les codes modernes : *la mort civile.*

Par le rejet de la caste l'homme perdait, dans l'Inde, non-seulement ses droits sociaux, mais encore ses droits naturels. Il n'était plus rien non-seulement pour les gens de son village et de sa caste, mais encore pour sa femme, ses enfants et tous ses parents; du jour où le rejet de la caste était prononcé la succession était ouverte.

On lui interdisait l'eau, le riz et le feu, non qu'il ne conservât le droit de se nourrir, mais il était défendu à tous, sous peine de subir la même flétrissure, de lui fournir aucun objet, d'exercer à son égard les droits de l'hospitalité.

Le tuer n'était pas un crime.

La primitive société indoue n'avait pas inventé, comme moyen de répression, la prison, les tortures, la mort... Elle resta stationnaire pendant plusieurs milliers d'années, devant ce mystérieux problème de la vie, sans oser y toucher; n'admettant d'autre droit pour la société, que celui de chasser de son sein celui de ses membres qui refusait de se soumettre à ses lois.

Cette coutume engendra bientôt une catégorie d'individus qui reçurent ce nom de tchandalas, ou gens de castes mêlées, dont nous venons de parler.

Les parialis actuels descendent des tchandalas.

Lorsque l'Indou était frappé par un arrêt de rejet de caste il n'entrainait pas dans sa chute, à moins de complicité, sa femme et ses enfants; mais, si ces derniers voulaient par dévouement, le suivre dans sa disgrâce, ils étaient dégradés par ce seul fait, et rejetés dans la classe impure; de même tous les enfants qui lui naissaient, soit de sa femme, soit d'unions passagères, appartenaient à la classe des tchandalas.

Cette classe n'avait aucune existence légale. La loi ne reconnaissait pas plus les liens de parenté de ses membres, que ceux des animaux. Les malheureux décastés étaient moins protégés même que ces derniers, puisqu'on pouvait les blesser et les mettre à mort impunément.

Comme toutes les races abandonnées à la vie de nature, les tchandalas se développèrent avec une extraor-

dinaire rapidité. Issus des criminels de toutes les castes, même des castes brahme et xchatria, ils ne tardèrent pas à former un ensemble beaucoup plus intelligent, plus capable, que la moyenne des soudras et même des vaysias ; peu à peu ils se réunirent en villages, dans les contrées incultes et jugées inhabitables jusqu'alors. Ils cultivèrent la terre, élevèrent des troupeaux, et chacun ayant conservé la caste précédemment possédée, dans la société qui les avait chassés, ils ne tardèrent pas à former une petite nation s'élevant à côté de la grande et sur son modèle, et ayant elle aussi ses brahmes prêtres, ses xchatrias chefs, ses vaysias négociants, et ses soudras cultivateurs. Les plus anciens historiens indous, Vina-Snati et Veda-Vyasa, par exemple, leur attribuent *l'invention de la brique.*

Les brahmes ne pouvaient accepter cette situation, qui devait infailliblement conduire à des luttes séculaires, le jour où les tchandalas se trouveraient assez forts pour braver ceux qui les avaient rejetés de leur sein.

La persécution commença.

Un premier édit du brahmatma Yati-Richi, défendit à tous les gens *des classes mêlées*, d'habiter dans les villages.

Ils se firent nomades, et vécurent avec leurs troupeaux, mais sans s'éloigner du centre commun de

ralliement, c'est-à-dire de leurs fours à brique. Ils continuèrent à se développer et à croître avec une extraordinaire rapidité.

Toutes les provinces de l'Inde avaient leurs tchandalas, gouvernés par ceux d'entre eux qui étaient d'origine brahme et xchatria. De plus, quoique parlant des langages différents suivant les latitudes, tous les groupes tchandalas possédaient les mêmes mœurs, les mêmes croyances que les Indous, car les brahmes, chassés de leur caste, avaient doté les classes mêlées d'un culte et d'une discipline religieuse semblables à ceux des castes régulières. Bientôt ils se hasardèrent à bâtir quelques modestes édifices en terre et pierre sèche, servant de pagodes et d'écoles... Malgré tous les obstacles, malgré la loi civile et religieuse, une nouvelle nation se formait dans la nation.

Le brahme Vamana, le vainqueur de Prithou, homme intelligent autant qu'habile, conseillait à l'artaxchatria Aristanata, dont il avait consolidé le trône par ses victoires, d'admettre tels quels dans les castes, tous les groupes tchandalas, et de leur restituer les droits dont avaient joui leurs ancêtres. Si cet avis eût prévalu, toutes les persécutions et les révolutions serviles, qui ensanglantèrent l'Inde pendant des siècles, eussent été évitées. Mais déjà, à cette époque, la logique, la justice et le sens commun, étaient de peu de poids dans les conseils des gouvernements, et l'on ne songea à se défendre

des tchandalas, qu'en leur infligeant les plus odieux traitements.

Environ huit mille ans avant notre ère, l'artaxchatria — grand roi — Pratichta lança contre eux l'édit connu dans l'Inde sous le nom de *arta* — l'acte juste — par lequel il leur défendit l'exercice du culte de Brahma. et la lecture des Védas.

Voici cet acte que nous avons traduit de l'Avadana-Sastra, ou recueil des récits historiques :

> « Manou a dit : Les tchandalas naissent de l'adultère, de l'inceste et du crime. Ils ne peuvent avoir pour vêtements que les habits des morts, pour plats que des pots brisés, pour parure du fer, pour culte que celui des mauvais génies, et qu'ils vaguent sans cesse d'un lieu à un autre.
>
> « Les sages ont de tous temps confirmé ces décisions. Il est interdit aux tchandalas : *de faire aucunes cérémonies funéraires en l'honneur des mânes des ancêtres, de se réunir en villages, d'observer entre eux les différences de castes et d'y attacher des privilèges, d'offrir les sacrifices et les oblations à l'eau et au feu, de faire les ablutions prescrites.*

« Il leur est interdit *de prononcer le nom de Brahma, l'être existant par lui-même, et le mystérieux monosyllabe, de lire, de copier et d'enseigner le Véda, d'écrire de gauche à droite, qui est le mode réservé aux hommes vertueux des quatre castes, et pour la transcription de l'écriture sacrée.*

« Pour les actes entre eux, ou constater les louages de service, pour l'enlèvement des immondices et des cadavres en putréfaction, et pour leurs marchés de briques, il leur est interdit d'écrire de la main droite, et autrement que de droite à gauche. La main droite est la main pure réservée aux sacrifices, aux dieux et aux oblations, que les gens des castes reconnues ont seuls le droit d'offrir.

« Que cela soit sous peine de mort.

« Telle est la loi. »

Ces distinctions de main droite et de main gauche, et d'écriture de gauche à droite, et de droite à gauche, sont encore observées dans toutes les provinces du sud de l'Inde, bien que les castes se soient multipliées à l'infini ; les castes supérieures les ont imposées aux castes inférieures, et un pariah qui voudrait les trans-

gresser aujourd'hui se ferait assommer par les gens de caste. Retenons bien ce fait :

De l'interdiction de la main droite et de l'écriture de gauche à droite, faite aux gens des classes mêlées par Manou et l'édit de Pratichta, car là est peut-être la clef d'une foule de problèmes ethnographiques.

Rien n'y fit; les tchandalas se bâtissaient des cases de feuillages, qu'ils renversaient à la moindre alerte, vivaient et priaient en commun, fabriquaient des ouvrages de poterie et des briques, qu'ils allaient vendre aux abords des cités, car l'entrée leur en était interdite, et le besoin de leur aide était tel pour cet ouvrage pénible, qu'un karana (bulle, rescrit, ordonnance) du brahmatma Yati-Richi avait déclaré :

« Qu'il était permis *de se servir de la brique fabriquée par les hommes des classes mêlées*, car la terre était si pure, qu'elle ne pouvait être souillée par l'attouchement des tchandalas. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Enfin ces pauvres proscrits, par tous les moyens dont ils pouvaient disposer, reconstituaient peu à peu entre eux, le pacte social déchiré par leurs ancêtres.

Ils n'avaient pas le droit de posséder la terre, aussi la vente des objets qu'ils manufacturaient, leur vie sobre, leurs économies de plusieurs siècles, finirent par con-

centrer dans leurs mains, une partie de la richesse monnayée de l'Indoustan. Malgré l'interdiction de l'eau, du riz et du feu qui pesait toujours sur eux, ils parvenaient à se procurer en secret, le riz, le safran, et tous les objets nécessaires à leur nourriture, et à la toilette de leurs femmes. Ils s'étaient rapprochés des villes; aux cases en feuillages avaient succédé des abris en briques, construits sur un autre modèle que celui de leurs oppresseurs, pour ne pas exciter leurs persécutions. Insensiblement ils minaient les bases légales de leur proscription : en deux mille ans, ils étaient arrivés à former presque le tiers de la nation, et le jour approchait où il allait être nécessaire de compter avec eux, lorsque, sous l'artaxchatria Agastya, la persécution recommença avec de telles rigueurs, qu'en quelques mois ils furent rejetés dans la condition misérable, que la loi leur avait primitivement faite.

Les montagnards de l'Himalaya, ayant pour la seconde fois fait irruption dans les plaines de l'Indoustan, et détruit Asgartha, la ville du soleil; Agastya, après avoir été à deux doigts de sa perte, finit par les anéantir, et jugea l'occasion bonne pour s'emparer de toutes les richesses amassées par les tchandalas. Il accusa ces derniers d'avoir favorisé les envahisseurs, et rendit coup sur coup, une série d'édits qu'il fit exécuter par ses soldats.

Le premier, connu sous le nom de Karana-Karaya, l'édit d'impôt royal,

> « Confisque tout ce qui sera trouvé en possession des tchandalas, par ces motifs qu'ils n'avaient pas le droit de rien posséder. »
>
> (AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Le second, appelé Karana-Kuhanaya, l'édit sur les choses de terre cuite,

> « Ordonne que les tchandalas soient désormais employés uniquement aux travaux de briques et de poterie, pour le compte des vaysias, dont ils deviennent les esclaves ; et que, divisés en escouades, ils soient immédiatement employés à entourer les villes de murs en briques, à construire des pagodes et des forteresses, sans autre salaire que leur nourriture. »
>
> (AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Le troisième, appelé Karana-Munkundakaya, l'édit sur les légumes impurs,

> « Ordonne que la seule nourriture qu'il sera permis de leur donner, consistera

en ail et oignons (munkundaka, oignon), les livres sacrés défendant qu'il soit donné aux tchandalas, ni grains, ni fruits portant grains, ni feu, ni eau. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

La même ordonnance porte :

« Qu'ils ne pourront prendre de l'eau pour leur subsistance, ni dans les fleuves, ni dans les sources, ni dans les étangs, mais seulement aux abords des marécages, des abreuvoirs et des trous faits dans la vase par les pas des bestiaux. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Défense fut faite également :

« De laver leur linge et de faire leurs ablutions, l'eau croupie qui leur était concédée, ne devait être employée qu'à éteindre leur soif.

« Il fut interdit aux femmes soudras d'accoucher les femmes tchandalas, et, à ces dernières, de s'aider entre elles, etc. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

On aurait de la peine à ajouter foi à toutes ces hor-

reurs, si l'antiquité de l'Orient, n'était pleine de pareils actes.

Tout, comme on le voit, fut combiné de façon à amener le plus rapidement possible, l'extinction de cett race, que les moyens ordinaires n'avaient pu empêcher de croître.

Excès de travail au soleil, et devant le feu des fours à briques, — des légumes crus pour toute nourriture, — l'eau bourbeuse pour boisson, — défense de procéder à aucuns soins de propreté, — interdiction d'aider aux femmes enceintes à se délivrer. Un pareil traitement aurait raison en quelques années, de la nation la plus robuste et la plus énergique.

Le premier résultat de ces atroces dispositions que l'Avadana-Sastra signale, fut amené par la défense faite à ces malheureux de procéder à aucune ablution corporelle.

En peu de temps, presque tous ces malheureux, furent atteints de plaies purulentes aux parties génitales; comme en cet état ils ne pouvaient travailler, Agastya rendit l'ordonnance appelée Karana-Nistrincaya, l'édit du couteau, par lequel :

> « Tout homme et tout enfant mâle en naissant furent astreints à la circoncision, et toute femme dut subir l'ablation des petites lèvres vaginales... »
>
> (Avadana-Sastra, 1re partie.)

Toutes ces prescriptions, exécutées à la lettre sous Agastya, avaient eu pour résultat, à la mort de ce prince, de diminuer d'une bonne moitié le nombre des tchandalas.

Sous les successeurs de cet homme de fer les rigueurs se relâchèrent un peu, et les malheureux, quoique plongés dans le plus dur esclavage, purent se procurer une nourriture moins malsaine, et reconstruire leurs primitives cases de branchages.

Nous les retrouvons, environ quatre mille ans avant notre ère, possédant des troupeaux, et vivant à peu près tranquilles, à condition de ne pas bâtir de maisons, de ne pas se réunir en village, et de se soumettre aux prescriptions de Manou.

***

« La demeure des tchandalas doit être hors des villages, ils ne peuvent avoir de vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes.

***

« Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts, pour plats des pots brisés, pour parure du fer, qu'ils vaguent sans cesse d'un lieu à un autre.

***

« Qu'aucun homme fidèle à ses devoirs, n'ait de rap-

ports avec eux; ils doivent n'avoir d'affaires qu'entre eux, et ne se marier qu'entre leurs semblables.

***

« Que la nourriture qui leur est accordée, ne leur soit donnée que sur des tessons, et qu'ils ne circulent que la nuit dans les villages et les villes.

***

« Qu'ils n'y entrent de jour que pour leur besogne, portant les signes prescrits par le roi, pour qu'on les reconnaisse. Qu'on les charge de transporter les morts qui ne laissent pas de parents.

***

« Qu'ils exécutent les sentences de condamnation à mort, etc... »

Ils étaient devenus exécuteurs des hautes œuvres lorsque, pour ne pas augmenter le nombre des *gens des castes mêlées*, les brahmes remplacèrent par la mort, les supplices, la prison et l'amende, le rejet de la caste qui ne fut conservé que pour certains crimes religieux.

C'est avec les bribes de ces conceptions, que les nations modernes, si fières de leurs civilisations, ont composé leurs droits pénals.

Il n'y a pas un siècle que nous avons aboli les tortures. La suppression de la mort civile, *qui n'était autre chose que le rejet de la caste antique, date de vingt ans à peine !* Les pariahs étaient marqués au front avec le fer à marquer les porcs. Combien y a-t-il de temps que nous ne marquons plus nos pariahs à l'épaule?...

Et dire qu'il y a des gens qui croient encore aux conceptions individuelles... et qui ne voient pas que la vie de l'humanité, ne se développe que par une longue suite de traditions non interrompues, qui ne font que se transformer dans le sens du mieux...

A chaque pas, nous rencontrions des coutumes que nous pouvions rattacher aux vieilles institutions brahmaniques et aux mœurs actuelles, et c'est par des conversations sur ces intéressants sujets, que nous égayâmes les trois jours, que nous mîmes à franchir la distance qui séparait Trichnapoly de Madura.

C'est avec un indicible plaisir, que chaque jour j'assistais à l'étonnement de mon compagnon, qui n'en revenait pas, de voir qu'il voyageait simplement chez les ancêtres de nos ancêtres.

Nous ne fîmes que traverser, comme une simple station de déjeuner, Madura, ville coquette noyée dans un océan de verdure ; nous avions hâte d'atteindre la côte malabare, et désormais nous allions doubler nos étapes ; l'admirable végétation des campagnes que

nous traversions ne suffisait plus à nos désirs, il nous fallait l'émotion des sites sauvages des Gaths et des monts Nielgheries, asiles mystérieux des fauves et de populations primitives, que nuls voyageurs, je crois, n'avaient encore visitées chez elles.

Le jour de notre passage dans la capitale du Maduré, il y avait *courses*. Jamais idée plus désopilante n'avait germé dans un cerveau britannique. Le mérite de cette importation, revenait au *collector* qui administrait le district.

En longeant un champ qui bordait la route à la sortie de la ville, nous aperçûmes un gentleman roux de la race des échassiers, qui, monté sur un poney de Singapoor, si petit que le cavalier était obligé de relever les jambes pour ne pas labourer la terre, rangeait sur une seule ligne une vingtaine d'Indous, montés sur des ânes microscopiques. Sur un tertre, une demi-douzaine de ladys couleur filasse, qui s'abritaient sous des chapeaux verts et des ombrelles jaunes, figuraient le public des tribunes; derrière une corde en fibre de coco, maintenue par des piquets, se pressait la foule bariolée.

Tout à coup le signal fut donné, master John, qui était de la course, se lança à fond de train, ayant toutes les peines du monde à maintenir ses grandes jambes au-dessus du sol, les ânes suivirent *à volonté*, et le tout alla donner contre une banquette irlandaise que nul ne

put franchir... Après une lutte de quelques instants, entre le petit cheval et les grandes jambes, master John alla rouler dans la poussière, et nous continuâmes notre route avec une provision de gaieté pour plusieurs heures.

Nous ne mîmes que cinq jours, pour nous rendre de Madura à Trivanderam, par Tinivellé et Palam-Kola, sans autres temps d'arrêt que ceux des repas.

Rien d'extraordinaire ne signala cette dernière étape à travers les plaines du Travencor.

Lorsque notre petite caravane, Mahadéva et son cornac en tête, pénétra dans Trivanderam, le soleil était sur son déclin; il avait fait une de ces chaudes journées, pendant lesquelles le corps alangui semble réagir sur la pensée, et lui communiquer son affaissement; nous nous dirigeâmes immédiatement sur le rivage, pour aspirer à pleins poumons quelques risées de brise d'ouest, qui se rafraîchissaient un peu en passant sur les flots. L'océan Indien étincelait sous les derniers feux du jour, déroulant au loin sa nappe d'eau, aussi tranquille en ce moment que celle d'un lac; de tous côtés éclataient les chants nasillards des padials, qui revenaient des champs en poussant devant eux leurs troupeaux; dans les bosquets de cocotiers, et sur les bords des rizières, les éléphants fauchaient et bottelaient leur ration du soir, pendant qu'Indous et musulmans, sur les bords des ruisseaux ou des étangs consacrés, fai-

saient leurs ablutions selon les prescriptions de la loi religieuse.

A notre droite, sur les limites mêmes de l'horizon, courait une ligne bleuâtre, qui se détachait en dentelures inégales, en remontant vers le nord-ouest... C'est par là, dis-je au capitaine, rendu tout rêveur par l'admirable paysage qui nous entourait, que nous allons bientôt remonter vers Goa, Bedjapoor et Golconde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

INVASIONS ARARES, MOGOLES ET EUROPÉENNES DUPLEIX. — CLIVE. — WARREN-HASTINGS.

Pondichéry. — La France dans l'Extrême-Orient. — Politique de l'avenir. — Coup d'œil rétrospectif. — Domination des Brahmes et des Rajahs. — Invasions Arabes et Mogoles. — Les conquêtes européennes. — Portugais et Hollandais. — Luttes de la France et de l'Angleterre. — Dupleix. — Clive. — Warren-Hastings..... 5

DEUXIÈME PARTIE.

DE PONDICHÉRY AUX RUINES DE TIROUVICARRÉ A CHELAMBRUM.

De Pondichéry auy ruines de Tirouvicarré et à Chelambrum. — Cuddaloor. — Les castes. — Les obsèques de Narayana-Chetty. — La mutilation du Fakir. — Les ruines de Tirouvicarré. — Les Couroubarous. — Les Pecaris. — Incendie dans les jungles. — Arrivée à Chelambrum..... 103

TROISIÈME PARTIE.

CHELAMBRUM.

Chelambrum. — Une soirée donnée par les Bayadères de la Pagode. — La Pastorale d'Avrita. — Chant d'amour. — Une fable. — Les imprécations d'Avany dans la tragédie de ce nom. — Saranga. — Les Prêtresses de l'amour.....

QUATRIÈME PARTIE.

DE CHELAMBRUM A TRIVANDERAM.

Départ de Chelambrum. — Les Pourohitas et le Macoua accusé de vol. — Le jugement de Dieu. — Louage d'un éléphant. — Passage du Cavery. — Trichnapoly. — Seringham. — Madura. — Les Gaths. — Tinivellé. — Palam. — Kolla. — Trivanderam.....

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Eugène Heutte et Ce, à Saint-Germain.

XII

L'INDE PERDUE, QUEL SERA L'AVENIR POLITIQUE ET SOCIAL DE L'ANGLETERRE ?

Il n'y a point de pays, je le dis à notre honte, où, depuis un siècle l'Angleterre ait trouvé autant d'admirateurs que chez nous. Voltaire, qui insultait le grand Dupleix, était Anglais jusqu'à la moëlle des os. Pouvait-il être autre chose, celui qui a sali dans la personne de Jeanne d'Arc, cette fille de France, la plus grande et la plus sublime époque de notre histoire? Ne serait-ce pas, par hasard, pour plaire aux Anglais qu'il a ignoblement parodié la conduite de cette pucelle qui les a à jamais chassés de notre territoire?

Le Jeu de paume n'était-il pas aussi, en grande partie, Anglais ? Ne sait-on pas que Necker, dans son enthousiasme pour les institutions britanniques, ne voulait pas, pour la France, d'autre constitution que celle d'Angleterre, qu'il suffisait, selon lui, de faire lire à notre tribune par *un homme à la voix de Stentor*?... Pitié!

On sait combien, de 1830 à 1848, le gouvernement de juillet et ses créatures ont sacrifié à l'anglomanie... Nous l'avons dit ailleurs.

Toutes les déceptions que nos intérêts comme notre politique ont rapportées de la Grande-Bretagne, dans le quart de siècle qui vient de s'écouler, auraient dû nous dessiller les yeux. Si, comme nous le reconnaissons, nous avons fait quelques progrès dans la connaissance des ressorts de la politique anglaise, nous ne voyons, généralement, pas encore juste dans les affaires de cette puissante nation. Si nous la critiquons, nous descendons jusqu'à l'injustice ; si nous la louons, nous allons jusqu'à la bassesse. La vérité ne peut exister ni dans l'un ni dans l'autre de ces excès, que nous nous efforcerons toujours d'éviter.

Ainsi Ledru-Rollin, en 1850, a publié, sous le titre de *Décadence de l'Angleterre*, un ouvrage plus volumineux que substantiel. La déclamation du tribun socialiste y tient la plus grande place. Ce qu'il dit des abus de l'aristocratie foncière, commerciale, politique, cléricale, universitaire et judiciaire a une teinte vraie ; mais ce ne sera jamais, comme je l'ai écrit ailleurs[1], par ces côtés, que l'Angleterre donnera des signes *évidents* de décadence. Et quoique cet auteur (chap. v.) ait tracé quelques lignes émouvantes sur la politique extérieure de l'Angleterre, il n'a pas eu le juste sentiment de la force de l'Angleterre ; il n'a pas vu, et surtout il n'a pas compris, les éléments qui la soutenaient et qui font produire à cette force toutes les perturbations qui désolent périodiquement l'Europe.

L'horizon de Ledru-Rollin a manqué d'étendue, et ce qu'il donne pour cause de décadence est tout simplement ce qui existe depuis des siècles sans compromettre sérieusement la sécurité de la Grande-Bretagne. Tous les abus intérieurs qu'il relève seraient-ils détruits, l'Angleterre n'en conserverait pas moins la force qui lui donne la domination, et fonde la prépondérance dont elle a joui jusqu'à ce jour. Nous ne chercherons aucune inspiration dans ce travail de dépit, plutôt que de conscience. C'est la vérité que nous cherchons, et non les manifestions d'une passion mal déguisée.

[1] V. *Lettres franques à Napoléon III*, page 211 et suiv. — Paris, 1853. — Chez Dentu, au Palais-Royal.

Nous avons cru, un moment, avoir rencontré ce que nous cherchions dans un ouvrage que le talent éminent de son auteur semblait recommander d'une manière toute spéciale à notre attention. Nous voulons parler de l'*Avenir politique de l'Angleterre*, par M. de Montalembert [1]. Un tel titre semble renfermer, en effet, toutes les questions de l'avenir. Je tombe sur ces premières lignes : « ...Il faut reconnaître que la politique étran- « gère (de la Grande-Bretagne), digne de toute réprobation « quand on la juge, peut sembler moins coupable quand on la « compare. Que celui dont la patrie est sans reproche lui jette « la première pierre [2]!...» — Quel début, pour un Français !

Je parcours les dix-sept chapitres qui composent le volume, sans rencontrer un mot de ce que je cherche. J'y trouve des éloges sans fin sur les institutions politiques et civiles de la Grande-Bretagne que, d'après l'auteur, la démocratie n'atteindra pas de longtemps.... Et, quand l'expression manque à sa poitrine épuisée, il se félicite de son courage.... Il en faut, en effet, pour tracer les lignes qu'on va lire et qui sont la conclusion du livre : « *Il faut du courage* pour rendre justice à l'Angleterre par le « temps qui court et pour rester fidèle à la vieille admiration « qu'elle a inspirée aux libéraux. Dans tout ce qui touche à ses « relations avec les nations étrangères, sa mobilité, son ingra- « titude, ses enthousiasmes étranges, *l'âpreté de son égoïsme*, « *l'abus de sa propre force, son mépris odieux pour la faiblesse* « *d'autrui, son indifférence absolue pour la justice* quand cette « justice ne lui offre pas d'intérêt à servir ou de force à res- « pecter, en voilà plus qu'il n'en faut pour armer contre elle « l'indignation des âmes honnêtes. Mais ce ne sont ni ses al- « liances, ni ses agressions que j'ai voulu examiner. Il n'y a là « rien à apprendre, rien à admirer [3]. »

Il ne faut aucun courage, selon nous, pour dire des vérités comme celles que produit M. de Montalembert. Il est tout

[1] Paris, 1856. — Didier, lib.-éditeur.
[2] Ibid., page 11.
[3] Ibid., page 268 et 269.

simple, malgré les progrès de la démocratie, de rappeler la vigueur de la caste féodale et son ascendant sur la *gentry*, de même que la robuste constitution de celle-ci. Quoique j'aime peu, non le peuple anglais qui en vaut un autre, mais le gouvernement tout féodal de la Grande-Bretagne, je suis le premier à reconnaître la vérité de la plupart des propositions soutenues par l'illustre académicien.

Mais ce que je ne comprends pas, c'est que M. de Montalembert, écrivant *sur l'avenir politique de l'Angleterre*, se contente de flétrir timidement l'âpreté de l'égoïsme, l'abus de la force, le mépris de la faiblesse d'autrui, l'indifférence pour la justice, etc., etc., et qu'il ne le fasse qu'avec un regret mal déguisé. —Ce que je ne comprends pas, c'est qu'avec la haute vocation de publiciste et d'homme politique, ayant sous les yeux, comme sous la main, tous les ressorts de la politique anglaise, et connaissant mieux que qui que ce soit les résultats abominables qu'elle donne au monde entier, il scinde, avec une incroyable faiblesse, sa tâche d'homme politique, pour nous donner une opinion mutilée qui est comme une injure pour notre pays.—Ce que je ne comprends pas, c'est cette visite minutieuse faite dans cet antre féodal pour y admirer les armes meurtrières du tyran gorgé de nos dépouilles et se taire sur ses forfaits politiques qui épouvantent les nations!... Non, je ne le comprends pas, et je dis : le publiciste a manqué de courage!

Je demanderai à M. de Montalembert quelle dette il a payée à son pays, — sur la voie de quel progrès il l'a placé, — quel enseignement utile il lui a donné? Je lui demanderai ce qu'il a fait pour obtenir justice de l'égoïsme, de l'injustice, du mépris qu'il signale, et à quoi a abouti sa brillante phraséologie?... Je lui demanderai s'il accepte comme définitives toutes les infamies de la politique anglaise, et s'il consent à voir toujours l'Europe humiliée sous son joug... Sans doute, je comprends qu'en janvier 1856, époque de la publication de la brochure, il n'eût pas pu prévoir la révolution du 10 mai 1857, et en tirer les graves conséquences; ce que je ne comprendrai jamais, et bien d'autres avec moi, c'est qu'une intelligence française,

traitant *de l'avenir de l'Angleterre*, à une époque où la prépondérance politique de cette nation est si fatale aux intérêts de l'Europe et de la France en particulier, ait tout accepté de sa part, — sauf quelques reproches abstraits, effacés par la comparaison évangélique du *jet de la première pierre* ; — non-seulement tout accepté, tout loué avec une déplorable exagération, mais posé l'exemple de l'Angleterre comme le *nec plus ultrà* de la perfection des gouvernements humains !... Non, non ! M. de Montalembert n'a point écrit comme un Français, n'a point senti comme un Français, n'a point compris comme un homme dégagé de tout préjugé britannique. L'*avenir de l'Angleterre* est écrit par Wellington....

Combien j'estime davantage le langage de cet autre Anglais au meeting de Drury-Lane du 30 mars 1843, J.-W. Fox, relevant avec une rare énergie et une fière indépendance tous les abus du pouvoir public. Il y a dans M. Fox, il faut le reconnaître, plus de français qu'ailleurs. Écoutons-le : « L'aristocratie, en « vertu de la possession du sol, règne sur la multitude comme « sur les majorités parlementaires. Elle commande au peuple « et à la législature. Elle possède l'armée, donne la marine à « ses enfants, s'empare de l'Église et domine la souveraine. « Notre Angleterre, grande, libre et glorieuse, est attelée à son « char. Nous ne pouvons nous enorgueillir du passé et du pré- « sent ; nous ne saurions rien augurer de l'avenir, nous ne « pouvons nous rallier à ce drapeau qui, pendant des siècles, a « bravé le feu et l'ouragan ; *nous ne pouvons exalter cet audacieux « esprit d'entreprise qui a promené nos voiles sur toutes les mers ;* « nous ne pouvons faire progresser notre littérature ni ré- « clamer pour notre patrie ce que Milton appelait le plus élevé « de ses priviléges : « *Enseigner la vie aux nations.* » Non ! « toutes ces gloires n'appartiennent pas au peuple d'Angleterre, « elles sont l'apanage et *comme les dépendances domaniales d'une « classe cupide* [1]....» — Au moins, celui-là, tout Anglais qu'il

[1] V. *l'Agitation anglaise*, page 36. — Paris, 1845, Guillaumin, éditeur.

est, dit les choses comme elles sont, et *avec un courage* qui est une vérité.

Puisque M. de Montalembert a refusé de nous instruire de l'avenir politique de l'Angleterre, et que ce qu'il nous apprend nous laisse tout à désirer, puisque le courage lui a manqué pour le dire, cherchons ailleurs....

L'Inde, comme l'Amérique, devient indépendante, au moins nous le croyons. Que devient l'Angleterre?

Avant de répondre, rappelons exactement tous les termes de la question.

L'Angleterre dit : « L'empire de la mer est l'empire du « monde. Or, l'Angleterre a l'empire de la mer; donc elle a « l'empire du monde. »

Les prémisses sont d'une vérité que je considère comme à peu près absolue. Si la majeure est vraie, la mineure ne me paraît pas avoir le même caractère; mais je veux le supposer et adopter la conclusion.

L'Angleterre a l'empire de la mer, non à cause de son parlement, de sa liberté de discussion, de sa presse libre, de son droit d'ainesse, de sa réforme parlementaire, de la modification de sa loi sur les céréales, de ses universités, de son aristocratie, etc., mais parce qu'elle a une marine militaire supérieure en nombre et en force à toutes les marines du monde réunies. — Elle possède une marine aussi imposante avec les moyens de l'entretenir parce qu'elle trouve dans les revenus de l'Inde, annuellement estimés 200,000,000 de livres sterlings[1], des moyens plus que suffisants pour l'entretenir. — Retrancher l'Inde, c'est retrancher la marine : car si l'Angleterre possède 45 colonies, quand on a retranché les colonies de l'Inde de ce chiffre, il ne reste rien de capable pour suffire à des dépenses aussi étendues que celles de la marine de la Grande-Bretagne.

Or, comme la marine représente toute la force de l'Angleterre, ôtez la marine, il reste le Royaume-Uni avec des colonies

[1] V. *Progrès matériels de l'Inde*, p. 258-9. — Paris, 1857.

d'une certaine importance, mais non suffisantes à l'entretien du luxe de son despotisme maritime.

Dès ce moment, l'Angleterre rentre en elle-même, vit de sa vie propre; libre à elle de conserver ses institutions ou de les modifier, sans danger pour personne. L'Angleterre est encore respectable et puissante. La crainte de perdre ne l'agite plus, le désir d'envahir sans cesse ne la dévore plus; elle ne se crée plus des fantômes de terreur, et le sentiment de la justice commence à renaître en elle. Moins arrogante parce qu'elle serait estimée, mais non redoutée, on ne la verrait plus provoquer, bouleverser, jeter à tout propos l'insulte et l'outrage au front de l'Europe; elle sentirait que, pour qu'on soit juste envers elle, il faudrait qu'elle le fût envers les autres.

Tel est le premier résultat obtenu par la perte de l'Inde comme colonie. Mais celui qui serait conquis par la déclaration d'indépendance serait plus qu'admirable. On a vu, en effet, ce qui a eu lieu pour l'Amérique en 1776; combien de fois plus grands et plus magnifiques seraient les avantages obtenus non pour une compagnie privilégiée, mais par le peuple anglais tout entier. C'est la pensée la plus entière des partisans de la paix et de la liberté du commerce, dont Cobden est le chef; et jusqu'à présent il a été peu possible de les combattre. L'indépendance américaine et les résultats immenses qu'elle a produits et qui s'accroissent tous les jours, sont là pour imposer silence à tous les calculs intéressés au maintien des abus.

Mais la haute aristocratie d'Angleterre, définissant la valeur *pécuniaire* de l'Inde pour la Grande-Bretagne et rappelant toutes les situations engagées, dit : « L'Inde nous fait tous les ans une « remise de 4 millions sterling ainsi décomposés : 1 million « commercialement et 3 millions consistant en pensions, soldes « de retraite, soldes de services actifs, salaires d'employés ci- « vils, intérêts de dettes, revenus de propriétés et autres items, « — la somme totale étant exclusivement dépensée en Angle- « terre, tribut indirect payé par le vassal au souverain. A cette « somme viennent s'ajouter environ 3 millions, comprenant les « fortunes qui se liquident au profit des commerçants heureux,

« l'argent que les Anglais, établis provisoirement dans l'Inde « pour y faire fortune envoient soit à leurs familles, soit aux « capitalistes, leurs bailleurs de fonds, soit encore à des créan- « ciers... Cet argent figure plus ou moins directement dans le « revenu des finances anglaises et paie l'income-tax. » (P. 258, loc. cit.)

Voilà ce qui fait dire que l'Inde vaut la peine d'être reconquise et conservée. Avant de répondre, je crois devoir transcrire une autre considération financière mise en avant par l'économiste anglais, et qui accuse toute l'importance matérielle de la possession de l'Inde pour le Royaume-Uni. Il dit : « Sur « les 60,000 Anglais qui habitent l'Inde, *neuf mille* au moins « sortent d'une classe qui devient dangereuse, si l'on n'occupe « pas ses bras et son intelligence, — la classe entreprenante, « ambitieuse et besogneuse, — sinon indigente, — des frères « cadets et des cousins pauvres. » Puis il ajoute cette curieuse apostrophe : « Les utilitaires, qui trouvent que l'Inde coûte trop cher à l'Angleterre, sont-ils prêts à nourrir, à placer, à occuper environ 80,000 avocats, employés, soldats, petits industriels, boutiquiers, planteurs, ouvriers, qui reflueraient sur la mère patrie?... » (*Ibid.*)

Les considérations que nous venons de relever sont d'une valeur toute secondaire et n'ont pas, pour la Grande-Bretagne, une véritable portée économique. Dans toutes les transformations, il y a des intérêts plus ou moins importants qui se trouvent déplacés, mais qui trouvent leur compensation dans les avantages conquis. Quelle perturbation, par exemple, n'a pas jetée, en France comme ailleurs, dans une foule d'industries, la création des chemins de fer? Les souffrances ont été grandes pour plusieurs d'entre elles, presque frappées de spoliation. Eh bien! elles se sont peu à peu, pour la plupart, relevées au sein de l'élément nouveau; et il est maintenant établi que les voies ferrées ont été la cause d'un développement de travail nouveau, supérieur à celui qui a été détruit.

Si les 4 millions de livres sterling dont parle l'économiste anglais ne tombent plus à titre de dividendes, ou pour autre

cause, entre les mains des actionnaires de la Compagnie, il y aura 100 millions et plus de livres sterling qui arriveront dans les caisses du peuple navigateur et du commerce général de la Grande-Bretagne. — Ce qu'on dit des 80,000 avocats, soldats, industriels, boutiquiers et cadets de famille, plus ou moins mauvais garnements, cela n'est pas sérieux. Le mouvement commercial décuplé donnera emploi à tout le monde, et les cadets eux-mêmes se moraliseront au sein d'une activité plus civilisatrice que les habitudes créées par le système détruit.

Ainsi se trouvera doublement changé l'avenir politique et social de l'Angleterre. Sous le rapport politique, elle ne rêvera plus des envahissements devenus impossibles. Elle vivra, non *hors d'elle-même*, mais *en elle-même* de sa vie active et puissante. Elle ne cessera pas de compter parmi les grandes nations. Elle aura conquis l'impuissance de nuire. Alors, en France, il n'y aura qu'une voix pour louer notre alliance avec l'Angleterre. Les villes de Londres et de Paris seront sœurs; et l'Angleterre et la France suffiront au maintien de l'équilibre du monde. Il n'y aura plus, à Constantinople ou ailleurs, un ambasseur anglais mettant au défi notre politique toujours grande, toujours généreuse, toujours penchée vers le droit et la justice. Nous oublierons nos arsenaux pillés, nos villes frontières demantelées, notre marine détruite, etc...; nous oublierons, faut-il le dire, jusqu'aux traités infâmes de 1815!...

Sous le rapport social, la Grande-Bretagne vivra d'une vie nouvelle : car le vent du droit commun soufflera chez elle. Il y a en effet, en Angleterre, comme le remarque judicieusement un illustre économiste [1] que j'ai déjà cité, « deux classes, deux peuples, deux intérêts, deux principes; en un mot : aristocratie et démocratie. Si l'une veut l'inégalité, l'autre tend à l'égalité; si l'une défend la restriction, l'autre réclame la liberté; *si l'une aspire à la conquête, au régime colonial, à la suprématie politique, à l'empire exclusif des mers*, l'autre travaille à l'universel affranchissement, c'est-à-dire à répudier la conquête, *à briser les liens*

[1] Frédéric Bastiat.

coloniaux, — à substituer dans les relations internationales, aux artificieuses combinaisons de la diplomatie, les libres et volontaires relations du commerce [1].

Il y a donc, en Angleterre, une classe d'hommes pour laquelle nous ne pouvons avoir qu'estime et sympathie. Ce sont ces intelligences d'élite que nous rencontrons dans Cobden, Williams, Eward, Fox, Thomcley, Bowring, Gibson, Leader, Ricardo, Scholefield, Wallace, Brigth, Chrestie et mille autres, proclamant, avec le feu de l'apostolat, les principes que nous venons de rappeler. Oui, ils veulent que les biens coloniaux soient brisés et, avec eux, l'empire des mers..., et ils triompheront. Dans leur mémorable ligue de dix ans, ils ont fini par pousser Robert Peel à demander et à obtenir l'abrogation de la loi sur les céréales. Cette conquête sur les priviléges de l'aristocratie en présage d'autres. Il faut enfin que la justice règne et que 27 millions de citoyens ne soient point à la merci de quelques oligarques dont le temps est fini pour l'Angleterre comme pour le reste de l'Europe.

L'ère du droit commun s'est levée. Que l'Angleterre s'incline devant lui, ou le droit commun la tuera !

[1] L'*Agitation anglaise*, page 71. Paris, 1855. — Quelle différence de ce langage avec celui de M. de Montalembert !

XIII

CONJECTURES : QU'ARRIVERAIT-IL SI L'INDE ÉTAIT RECONQUISE PAR L'ANGLETERRE ?

Nous avons dit notre pensée tout entière sur l'avenir de l'Inde, que nous croyons à jamais perdue pour l'Angleterre. Cependant, sans avoir la prétention d'être un prophète, ne nous plaisons, ne fût-ce qu'à titre de conjecture, à supposer, un moment, le contraire.

Nous admettons donc que la force brutale a repris tout son empire et que le régime du sabre, tant préconisé par Wellington pour ces contrées, est absolu.

Le sang n'a pas seulement coulé dans la lutte, mais il continue de couler encore. Rajhas soumis, nabas vaincus, cipayes terrassés, apportez, les uns, vos trésors et vos têtes; les autres votre sang vil, qui n'est bon qu'à être répandu... Delhi est rasé! il n'en reste pas pierre sur pierre; ses 140 mille habitants sont jetés, en expiation, dans les eaux de la Djemna, ou leurs cadavres jetés en pâture aux tigres et aux panthères... Le silence de la destruction, de la dévastation et de la mort règne partout. — La peste et la famine serviront de hideux cortége à toutes ces horreurs, que nous ne relevons pas à plai-

sir. Depuis trois mois, les feuilles anglaises ne nous annoncent-elles pas, dans la langue la plus cynique, tous ces horribles excès en projet?... Et nous savons, par le passé, qu'ils sont cent fois capables de les exécuter!! — Voilà ces philanthropes, ces affranchisseurs de nègres [1], les premiers libéraux du monde suivant M. de Montalembert et le journal des *Débats!*

Il n'y a plus de nation ; il n'y a plus qu'*une poussière sociale*, comme le dit M. le baron Raymond après M. Barchou de Penhoën [2]. La terreur est à l'ordre du jour de Calcutta à Bombay, de l'Himalaya au cap Comorin...

Pour donner plus de force, pour procurer une énergie nouvelle au gouvernement, la charte de la Compagnie est détruite, ses privilèges et son autorité sont anéantis. Un vice-roi, je me trompe, un proconsul gouverne au nom de la reine. Son autorité est absolue. Il ne relève que de sa conscience : pourvu que sa puissance ne soit point entamée, commît-il cent fois plus d'atrocités que Clive d'exécrable mémoire, tout sera pardonné, excusé, glorifié. Que le joug soit de fer ou de feu, on le pardonne, pourvu qu'il soit complet. Ce n'est point assez : la population toute entière sera désarmée, les contributions seront doublées ou cotées ad libitum. Donnons encore au proconsul, avec le privilége de battre monnaie, le droit de vie et de mort sur chaque Hindou... Il faut tout cela : car les ménagements réveilleraient toutes les audaces et replaceraient les destinées anglaises sur le penchant du même abîme. — A quoi cela aboutira-t-il ?

Auront-ils, pour maintenir cette terreur sanguinaire, une armée indigènes de Sikes et de Radjpoutes? Ou bien se suffiront-ils à eux-mêmes.

Si, comme le disait naguère le journal de lord Palmerston, le *Morning-Post*, « les Anglais doivent être leurs propres alliés »,

[1] Pourquoi l'Angleterre philanthrope tolère-t-elle le travail esclave dans l'Inde?

[2] *Fondation de l'empire britannique dans les Indes*, Introduction. — Paris, 1840.

et qu'ils fussent seuls, ils peuvent vaincre 24 heures, mais ils n'y tiendront pas. Ils s'y épuiseront, ils s'y ruineront, « leurs lè- « vres fussent-elles toujours serrées et un éclair sombre brillât-il « toujours dans leurs yeux [1].» Il est démontré et au delà que cinquante et même cent mille hommes ne suffiraient pas à garder cette *poussière* qu'un Aïder-Ali, un Tippoo, un Nana-Saïb ou tout autre peut remuer de nouveau avec d'autant plus d'avantage que l'Inde, comme les empires voisins, possède presqu'au même degré que l'Europe la science militaire et les moyens nécessaires à son action. Que les Anglais se le disent bien, cette *poussière* hindoue est chaude ; elle brûle et produit des embrâsements.

Si l'Angleterre, à raison de l'insuffisance bien reconnue de ses propres moyens, revient à un partie de son ancien système, celui d'accroître ses forces militaires en faisant un appel à des Rajahs soumis, protégés et pensionnés, elle retombera dans un état pire que celui qui lui a été fait par la révolution du 10 mai. Elle créera un provisoire qui aura l'aspect de la soumission, de la tranquillité, de l'obéissance sans arrière-pensée; et aussitôt que le moment propice s'offrira, on verra dans les résidences, miraculeusement sauvées jusqu'à ce jour, des excès bien autrement effroyables que ceux que la presse anglaise nous a signalés.

Croit-on, en effet, que quelqu'abrutie qu'on suppose une nation, celle-ci supporte indéfiniment toutes les iniquités que nous avons rapportées plus haut et qui sont une des nécessités de la conquête refaite? Non. Ou l'Anglais ne reconquerra pas ; ou, si des chances heureuses lui donnent une victoire difficile à supposer, il s'ensevelira dans son triomphe.

Au point où en sont les choses, pour conquérir d'une manière durable, il faut que l'Anglais *nationalise* l'Inde. Il faut qu'il y transporte des colons par millions. Il l'aurait pu à l'époque de la grande émigration de l'Irlande, pendant et après la dernière famine. Aujourd'hui il ne le peut plus. Il en aurait

[1] *Journal des Débats* du 8 septembre.

es moyens, *qu'il ne le ferait pas*, et voici pourquoi. On sait qu'un article de la charte de la Compagnie des Indes défend [1] l'institution du colonat. L'Angleterre avait sur le cœur ses anciens colons d'Amérique ; leur insurrection et l'indépendance qui en a été la suite, malgré les avantages immenses qui en sont résultés pour la masse du peuple anglais, n'a pas satisfait la région féodale britannique, ni le petit peuple des cadets. De là l'anathème prononcé contre l'institution des colons ; de là, la règle de ne régner que par la force nécessaire pour assurer la récolte du coton ; de là, cependant, la nécessité de s'agréger une force indigène bien rétribuée, bien soignée, et qui, malgré toutes les précautions du comfort, lui a éclaté dans les mains.

Ainsi donc, point de colons dans l'Inde! Aussi la prescription s'est-elle exécutée avec rigueur. Otez l'armée et le personnel de l'administration, il n'y a plus rien ; et, au moment de la crise, l'Angleterre est restée seule.... avec ses revers. Elle peut bien essayer de renouer avec les Sikes, d'influencer la nomination du roi de Cachemyr qu'il s'agit de désigner en remplacement de celui qui vient de mourir et qui aura, selon toutes les probabilités, un successeur ennemi des Anglais. Elle succombera donc encore par ces deux côtés.

S'il n'y a plus de Société, plus de Compagnie des Indes, qu'y aura-t-il donc ? Si la Compagnie est condamnée par ses excès, et si elle a perdu l'Inde par sa faute et s'est rendue impossible, il faut que quelque chose la remplace. Nous avons déjà supposé que ce serait un proconsul. Mais une autorité militaire n'est pas un agent commercial. Le substitut de la reine aura assez affaire de maintenir l'ordre et la tranquillité aussi longtemps qu'il le pourra. Il aura nécessairement au-dessous et à côté de lui un comité, un conseil commercial agissant au nom de l'État, faisant le commerce pour lui. Ce comité ou conseil, s'il veut faire les affaires du commerce anglais, assurer sa prospérité, fera tout ce que faisait la Compagnie détruite et bien au-delà. Comment en

[1] V. *Revue britannique* de 1825 et 1827.

serait-il autrement? On sait par des comptes-rendus officiels, par des documents authentiques qui ont circulé dans toutes les feuilles de l'Europe, que l'ancienne Compagnie, *malgré sa prospérité toujours croissante*, est grevée de dettes considérables qui ne sont pas inférieures à 100 ou 150 millions. Elle se trouvait réduite à cet état malgré ses priviléges, ses exactions, ses extorsions, etc. Qu'arrivera-t-il, si tous ces moyens odieux sont mis de côté? Les rouages s'arrêteront purement et simplement, ce qu'on ne saurait admettre. Il faudra donc des priviléges plus grands, des concussions et des exactions qui dépasseront tout ce que nous savons. Et après? Un autre 10 mai nous l'apprendrait...

De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que les plus graves écueils. Entre ce que l'Angleterre veut et ce qu'elle ne veut pas, on rencontre dix causes de ruine au lieu d'une. Elle veut la conservation du patrimoine de ses cadets, — elle veut, par là, le maintien de tous les abus qui subsisteront tant qu'il y aura des cadets dans la question, — elle ne veut pas de colons, — elle veut et ne veut pas des auxiliaires indigènes, — elle veut et ne veut pas de Compagnie, — elle veut et ne veut pas de priviléges, — elle ne cherche que des succès, et ne se prépare que des revers : voilà le fond des choses.

Ah! quel plus magnifique rôle elle pourrait jouer si, rouvrant son oreille aux patriotiques conseils de Burke et de Shéridan, — si, écoutant ces nobles voix de Cobden et de Brigth auxquelles, depuis dix ans, se sont ralliées toutes les hautes et patriotiques intelligences de la Grande-Bretagne, elle déclarait libres les ports et les mers de l'Inde! Elle verrait son commerce décupler en peu de temps, et son nom béni où il est exécré jusqu'à ce que ses revers la rendent digne de quelque pitié.

Mais nous sommes loin de rencontrer l'Angleterre dans de tels sentiments. Au lieu de liberté, d'humanité, nous la voyons ouvrir le grand-livre de sa fortune, et supputer son *doit* et son *avoir*. Son âme de métal compte par sous et deniers les frais de la Compagnie, et nous lisons dans l'agenda politique de ces marchands ce qui suit : « L'insurrection se soldera en partie par la

« *suppression* des pensions qui étaient jusqu'ici payées fidèle-
« ment à l'ex-Mogol, à l'ex-roi d'Oude, au Nabab de Moorshe-
« dabab, etc., etc., 16 laks de roupies au premier, 14 au se-
« cond, 14 au troisième, font 44 laks ou 440,000 livres sterling
« par an, ce qui correspond à un capital de 8,850,000 livres
« sterling; il faut y ajouter *six mois* de solde pour les régisseurs
« de cipayes révoltés, soit un million sterling de plus. — Le
« seul revenu que la Compagnie des Indes retire, chaque année,
« de l'opium suffirait enfin pour solder et au-delà les 50 millions
« sterling des frais de la guerre (*Prog. mat. de l'Inde*, p. 259). »

Cela se résume ainsi : La guerre va nous coûter 1250 millions à peu près, que l'Inde payera de ses beaux écus; l'opium seul avec lequel nous empoisonnons, en moyenne, par an, un million de Chinois ferait notre affaire; — nous coupons les vivres à tous ces polissons (c'est le mot) de nababs et de rois fainéants en leur refusant tout subside, quoique nous dominions, en maîtres absolus, leurs États.... Et puis, ces bons enfants de cipayes qu'on a fait insurger malgré eux, ils nous reviennent tout de suite; ils seront repentants et nous lécheront les mains. A tout péché miséricorde! Comme ils ont commis une légère infraction à la discipline militaire, nous ne les mettrons pas à la salle de police; mais, comme un bon Anglais sait tout arranger avec de l'argent, nous les priverons de six mois de solde, et tout ira bien.

C'est là la pensée tout entière du gouvernement anglais. Il croit sérieusement qu'il s'en tirera avec 1250 millions que l'Inde payera; — il croit que les rois et nababs dépossédés, chassés, accepteront en silence un tel arrêt; — il va plus loin, et il compte bien se refaire une armée indigène comme celle qu'il avait avant le 10 mai. Il croit enfin qu'une ère nouvelle de prospérité aussi solide sur ses bases qu'éternelle dans la durée, va succéder à de si incroyables illusions.... C'est tout simplement de la folie; et nous lui disons avec le poëte:

Quos vult perdere Jupiter, dementat!...

XIV

CONCLUSION.

Si l'insurrection indienne donne à l'Angleterre de graves préoccupations, que la visite d'Osborne ne semble pas tempérer, l'entrevue de Stuttgard paraît la préoccuper davantage. En effet, à toutes les époques, la Grande-Bretagne a eu les yeux sur la Russie. Le *Blackwood's-Magazine*, répété par la *Revue britannique* de 1822[1]; le baron Berchou de Penhoën[2], qui a écrit dans un intérêt plus anglais que français; toutes les revues anglaises, tous les les ouvrages économiques du même continent, montrent du doigt la Russie. Dans ces derniers temps, les allusions sont montées jusqu'à l'accusation; le *Times* n'a-t-il pas écrit, dans les premiers jours de septembre[3] : « Enfin, on doit se rappeler « que si les nations du continent observent nos progrès, elles « sont aussi spécialement intéressées à notre perte. La Russie, « *en particulier, a tout à gagner à notre ruine...* » C'est donc

[1] Tome 10, page 299.

[2] *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde.* — Paris, 1845.

[3] *Gazette de France* du 5 septembre 1857.

aujourd'hui la Russie qui, dans les soucis de la Grande-Bretagne, a pris la place de Napoléon Ier.[1]

Notre respect pour les nationalités, notre amour ardent de la liberté pour tous nous ont porté à dire que nous n'aimions pas plus, pour l'Inde, un joug russe qu'anglais, quoique nous établissions une différence immense entre la civilisation russe et l'oppression britannique. Nous ne pourrions pas, en effet, sans porter atteinte à notre principe, éloigner les baïonnettes de la France et faire appel, sur le continent indien, à une invasion étrangère, toujours fatale au peuple qui la subit.

Mais une situation nouvelle est faite à la révolution de l'Inde. La dépêche officielle publiée le 14 septembre par les feuilles françaises, nous apprend qu'à Kallahore[2] *sept cents hommes* désarmés ont été, à froid, passés par les armes !!! Sept cents hommes égorgés, assassinés par ordre d'un commandant anglais... horreur ! cent fois horreur !!! Où sont le droit des gens, le droit de la guerre, la philanthropie proclamée par cette impudente nation ? Où est cette générosité naturelle que nous portons tous au cœur, cette humanité qui a toujours un moment pour la pitié au sein du danger le plus brûlant ?

Sept cents hommes égorgés !!! Les lâches !

Sept cents hommes froidement égorgés crient vengeance devant l'humanité tout entière[3] !

N'est-ce pas dégrader le titre de soldat d'une grande nation, déshonorer son drapeau, salir son uniforme, mettre au ban des

[1] On sait que le plan de Napoléon pour une expéditiou dans l'Inde par terre devait avoir lieu après une issue heureuse de la campagne de Russie. 35,000 Russes devaient descendre le Volga jusqu'à Astrakhan, s'embarquer ensuite pour aller occuper Astérabad jusqu'à l'arrivée de l'armée française. 35,000 français devaient descendre le Danube jusqu'à son embouchure, être transportés à Tangarog par des bâtiments russes, remonter par terre le cours du Don jusqu'à Piatisbianskaia, d'où à Tsaritoin sur le Volga qu'ils devaient descendre jusqu'à Astrakan, et là s'embarquer pour aller rejoindre le corps russe à Astérabad. De ce dernier point, les deux corps réunis se portaient sur l'Indus, qui retrouvait un Alexandre ! (V. sir Robert Wilson, p. 363.)

[2] V. le *Messager du Midi* du 15 septembre 4857.

[3] C'est au sujet de la même dépêche officielle que le *Standard* s'écrie

nations sa propre nation, que de tremper ses mains dans le sang de celui qui ne se défend pas ? Quel est, je le demande, le peuple de l'Europe qui fusille ses prisonniers, qui les tue désarmés et à genoux ? Si ce peuple existait, ne devrait-il pas être exterminé jusqu'à son dernier rejeton ?

Eh bien ! ce peuple, cru impossible au dix-neuvième siècle, existe. Ses calculs sanguinaires sont faits ; son parti exécrable est pris ; tout ce que les hasards de la guerre, tout ce que les accidents les plus ordinaires de l'insurrection amèneront sous sa main sera abattu comme dans une boucherie !... Il sera fait table rase partout où l'Anglais dominera. Il ne peut souffrir que des cadavres... Le vide et le silence des tombeaux proclameront, sur son passage, ses infâmes et sanglants triomphes... s'il en a !...

Oh ! que c'est bien là le marchand avec les terreurs de Bourse, le spéculateur à la passion échevelée du gain, l'homme aux âpres appétits, dont le cœur est au fond d'une caisse !... Sa rage s'attache et s'épuise sur tout ce qui lui cause un misérable déficit ; et, pour le combler, son insatiable avidité le pousserait au dernier des crimes....

Il y a bientôt trente ans, un peuple fatigué d'une oppression plus que séculaire se révolta contre la tyrannie qui l'accablait. La résistance des oppresseurs fut longue et terrible. Cependant, dans les faits qui ont signalé la barbarie musulmane envers les Hellènes, il n'en est pas un qui puisse être comparé aux froids massacres de Kallahore. Et les Turcs sont loin de figurer sur la carte des peuples civilisés de l'Europe.

Un sentiment soudain de juste philanthropie pénétra tous les cœurs. Le sang cessa de couler, et, sous l'influence de la civilisation de l'Europe, la Grèce fut affranchie.

dans un langage hideusement sacrilége : « La sage mais terrible boucherie de 800 hommes d'un coup par le 10e d'infanterie de S. M. doit « produire *un grand effet* sur les Indes. C'est *clair* et *net*, et cela n'a pas « besoin de commentaire. L'officier qui a ordonné cette exécution *mérite* « *les actions de grâce de toute la nation*... VOILA L'HOMME FAIT POUR « RECONQUÉRIR ET GOUVERNER LES INDES ! ! ! » Quel cynisme dégoûtant ! !...

Quel spectacle différent n'avons-nous pas sous les yeux! C'est un peuple vaincu d'hier, qui secoue un joug odieux, qui use de son droit légitime de résistance et qu'on tue au lieu de le punir, qu'on massacre froidement au lieu de le châtier. Non, non! même au milieu d'une insurrection flagrante, de tels moyens sont désavoués, flétris par toutes les nations dignes de ce titre. Si le sang doit forcément couler dans l'attaque comme dans la défense, il s'arrête là où il n'y a plus ni attaque, ni défense. Agir autrement c'est se placer au-dessous de la bête sauvage dont l'instinct cruel ne comprend sa sécurité que lorsqu'elle a épuisé le sang de son agresseur.

Par les excès sans nom qui viennent, à jamais, de déshonorer à Kallahore, comme sur tant d'autres points, le nom anglais, l'Europe chrétienne et civilisée ne peut pas ne pas intervenir. Le droit, la justice, la morale, l'humanité lui en font le plus sacré des devoirs.

On peut ne pas se mêler des affaires intérieures d'un peuple, lorsque les intérêts débattus ne mettent en péril aucune loi générale protectrice des sociétés. Mais là où l'homme, par sa conduite, se met au-dessous de la brute, — là où ses actes attestent une sauvagerie, une barbarie, une cruauté qui n'est même pas celle du désespoir, mais d'un calcul qui dépasse tout ce que l'abîme du cœur le plus pervers peut rêver, l'humanité est mise en cause, et c'est cette cause que l'humanité tout entière doit soutenir.

Au point où en sont les choses, les Hindous n'ont, certes, besoin de personne pour balayer, pour écraser leurs oppresseurs. C'est une affaire de temps. Quelqu'éclatant que puisse être, pour eux, le résultat de la lutte, la civilisation ne peut pas, ne doit pas souffrir de calamités qui épouvantent et qui seraient pour elle une honte éternelle.

Dans ces lugubres conjonctures et au point de vue humain, il ne s'agit plus d'élever une question mesquine, d'intérêt individuel. Ce n'est pas la France seule qui doit intervenir, c'est l'Europe et l'Asie tout entière, non pour donner a l'Inde des maîtres nouveaux et une couleur nouvelle à l'oppression, mais

pour secourir et affranchir. Il ne s'agit plus de poser timidement les termes d'une entrevue politique, d'une intervention indirecte, d'étudier ses ménagements, de laisser supposer ce qu'on ne veut pas, pour cacher son désir. C'est au grand jour, c'est au soleil que cette grande question doit être posée à la Chine, à la Birmanie, à la Perse, à la Russie, à l'Europe comme à l'Amérique. C'est la croisade la plus solennelle et la plus sainte. Que la Birmanie forme l'avant-garde avec ses valeureux bataillons ! Que la Perse, insultée naguère, presse à son tour ses légions ! D'Hérat à Candalsar, de Candalsar à Caboul, elle sera accueillie comme une libératrice. Que la Russie s'élance, avec ses redoutables phalanges, d'Astrakan à Astérabad pour ne faire qu'un avec son allié, et le Dieu des armées fera le reste avec son glaive de justice !

Qu'on ne crie point à l'oppression d'un seul par tous. Personne ne veut dépouiller l'Angleterre, elle s'est dépouillée elle-même en se plaçant hors du droit des nations. Dans son égoïsme aussi étroit que cruel, elle n'a donné accès, dans son cœur, à aucun sentiment, à aucune pensée se rattachant au progrès universel et continu des sociétés. Hors de chez elle, elle est ultra-féodale, oppressive, barbare : elle en est au dixième siècle. Elle a cru, dans son aveuglement, qu'en proclamant avec arrogance, que « l'empire des mers était l'empire de la terre, » elle avait posé des limites au monde et qu'il n'y en avait point pour elle. Elle n'a pas vu, elle ne voit pas encore que, depuis un siècle, le sentiment universel se résume en une formule accablante pour elle. Cependant, à la nouvelle du 10 mai, elle a entendu l'immense éclat de joie qui a rempli le monde.... Quoi de plus révélateur que cette simultanéité accusatrice !

L'Angleterre n'a pas compris le grand travail de notre siècle, tout dirigé vers les intérêts moraux et matériels, cherchant à conquérir la sécurité qui est nécessaire à leur développement. Elle n'a pas compris que tout était prêt pour briser les obstacles créés par tous les priviléges et les monopoles, parce que les priviléges et les monopoles insultent la liberté et appauvrissent le plus grand nombre pour engraisser quelques élus. — Elle n'a

pas compris que l'humanité était solidaire, dans le devoir comme dans le droit, et que cette solidarité créait un double lien qui, quoique lent à se former, n'en arrivait pas moins à la force nécessaire pour imposer le droit et la justice. — Elle n'a pas vu que ce lien, désormais indissoluble, se présentait sous la formule solennelle de la fédération des peuples. Oui, place à la fédération des peuples!

L'Europe est mûre pour cet immense progrès qui doit, en conservant à chaque peuple son nom, ses lois, sa liberté, fermer le cratère des révolutions en muselant l'orgueilleuse Angleterre. Pourquoi? parce que la fédération est, en elle-même, la reconnaissance et la consécration du droit de chacun en même temps, comme nous le répétons, que c'est le lien qui unit solidairement, pour leur paix et leur bonheur, tous les peuples entr'eux.

Pourquoi s'agiterait-on désormais? Il n'y en aura plus de cause. Il n'y aura plus d'oppression; l'oppresseur aura disparu.

Il n'y aura plus d'arbitraire étranger; chacun vivra dans son autonomie. Il n'y aura plus d'esprit de conquête; la conquête n'accroîtrait pas la puissance, puisque la fédération est la destruction des puissances individuelles, pour n'en former qu'une qui commande à tout et ne commande à personne.

Par la fédération, le travail, un des grands côtés du problème humain, il faut le dire ici, sera jugé.

Si l'homme est né pour le travail et si le travail libre et les transactions libres sont la source de la prospérité des peuples, comment supporter plus longtemps une nation qui ne veut de marins que pour elle, de commerce que pour elle, d'industrie que pour elle, de liberté que pour elle, de débouchés que pour elle, de tranquillité que pour elle, de grandeur que pour elle, qui voudrait, en un mot, tout absorber en Europe et dans l'univers!...

Il est temps que le travail humain se développe dans ses véritables conditions. Il est temps que les frais énormes des luttes armées, comme ceux des moyens matériels qui les préparent, diminuent, afin que le travail de l'homme profite à l'homme et ne serve plus à satisfaire des convoitises de castes ou tout autre

orgueil coupable. Les jeux homicides n'ont-ils donc pas fait leur temps ?

Ah ! si tout ce que certains génies inquiets jettent ainsi au vent était employé à faire des routes, des canaux de transfert ou d'irrigation., à venir au secours de l'agriculture et du commerce, quel aspect ne présenterait pas le continent !

Ces conquêtes s'approchent; c'est sous le pacifique drapeau de la fédération qu'elles doivent s'accomplir.

Oui, fédération ! c'est le mot du moment, la formule du siècle ; il répond à nos besoins, comme autrefois : Communes ! répondait aux nécessités du tiers-état naissant et luttant contre toutes les oppressions de la féodalité. Fédération ! c'est l'aspiration universelle, parce que c'est la liberté dans tous ses développements nécessaires, c'est l'égalité dans l'activité, c'est la paix, mère de la fraternité qu'on cherche où elle n'est pas et que notre époque doit produire.

La fédération proclamée, l'Europe change de face, parce que le droit des nations sera debout. Plus de révolutions, plus de guerres, plus d'impôts onéreux ; l'espérance dans toutes les âmes comme la liberté dans toutes les actions.

Fédération, c'est le mot nécessaire de notre époque comme naguère *réforme, suffrage universel !*

La fédération est aux nations ce que l'appel au peuple a été dans nos dernières crises : le salut de tous.

L'Angleterre, redisons-le, ne sera ni dépouillée, ne sera ni subjuguée, ni asservie ; elle sera simplement réduite à ne plus nuire. Il lui restera encore une assez belle, trop belle part. En vivant chez elle et en elle, elle gardera son rang de grande nation. Elle ne révolutionnera plus ; le coton ne lui tournera plus la tête ; elle grandira en moralité, ce qui sera infiniment plus précieux pour elle et pour l'humanité.

Au milieu de tout ceci, nous ne voyons à l'Angleterre qu'un grave souci ; c'est celui de savoir le parti qu'elle prendra vis-à-vis de ces 10,000 cadets qu'elle appelle *ses mauvais garnements* et dont l'Inde la débarrasse en faisant presque toujours leur fortune. — Il n'y a qu'un mot à dire : c'est le plus grand bien,

à notre point de vue, pour l'avenir de l'Angleterre que ces dix mille sujets déshérités, plein de sève et de vigueur. En eux est le germe de la révolution sociale déjà si avancée dans les idées et dont cette énergique phalange hâtera l'éclosion. Place aux cadets ! c'est le droit commun qui l'exige ; et, nous l'avons déjà dit, le droit commun tuera la Vieille-Angleterre. Je me trompe ; il sera le signal de sa régénération.

XV

TRANSITION. — INTÉRÊTS ENGAGÉS. — COMPENSATIONS.

La situation faite par la révolution de l'Inde portera, quoi qu'il arrive, l'atteinte la plus grave aux intérêts matériels de la Grande-Bretagne.

Dans le cas probable d'une expulsion de l'Inde, les frais de la résistance, les capitaux industriels perdus, les fonds immobilisés qui, à eux seuls, ne sont pas inférieurs à cinq cent vingt-cinq millions de francs, ainsi que nous l'avons vu à l'occasion du bill d'émancipation, ajouteront, sans doute, un grave déficit aux finances de l'Angleterre et accroîtront sa dette publique d'un chiffre énorme en pure perte. Y eût-il une re-conquête de la part de la Grande-Bretagne, celle-ci se ressentirait pendant longues années des conséquences de sa victoire. Elle n'aurait pas, pour se refaire de ses avances et de ses sacrifices, comme en 1815, une marine française à prendre, 1,500 millions à partager, etc., etc. L'Inde n'a rien de tout cela ; c'est un pays écumé, pressuré, épuisé, qui n'a que son agriculture, que tant de bouleversemens sont loin de maintenir prospère.

S'il y a des pertes actuelles, s'il y en a de plus graves à redouter, pour qui seront-elles? Voilà la question.

Comme le disait l'illustre directeur de la *Gazette de France*, les 5 et 6 août dernier, il y a une solidarité entre les intérêts des peuples. Lorsqu'une perturbation se manifeste chez l'un, il est difficile que les autres ne s'en ressentent pas dans une certaine mesure. On comprend, en effet, les rapports nécessaires d'une nation avec une autre nation; mais il ne faut pas s'exagérer les conséquences de cette position. La solidarité dont on parle, jugée non au point de vue légal, mais de l'économie politique et publique, n'a pas partout les mêmes résultats. Il est évident que si l'émancipation de l'Inde avait eu pour conséquence d'admettre tous les peuples à faire, avec elle, un commerce en tout égal à celui de l'Angleterre, la solidarité (puisqu'il faut employer le mot) aurait eu des conséquences proportionnelles à l'étendue des rapports établis avec ce pays librement ouvert à toutes les transactions. Mais il n'en a jamais été ainsi. La France pas plus que toute autre nation n'a accès dans les colonies de l'Inde autrement que pour acheter, non des indigènes, mais de la Compagnie, ce qu'il lui plaît de vendre et aux conditions qu'elle fait. L'Angleterre est la régulatrice des prix pour toutes les matières premières qu'on ne peut prendre que chez elle. Elle ne subit le prix commun que lorsqu'une concurrence forcée le lui impose; pour ses cotons, par exemple, qui trouvent dans les produits similaires de l'Amérique une imposante lutte.

Si la France importe en Angleterre ou exporte des ports de la même nation, c'est à des conditions toujours avantageuses pour le Royaume-Uni.

Reconnaissons que les rapports établis, s'ils venaient brusquement à cesser, causeraient certains troubles; mais jamais ces troubles n'atteindraient les proportions d'une crise, et à plus forte raison, d'une catastrophe. S'agira-t-il de matières premières, par exemple? Ce que l'Angleterre ne nous donnera pas, nous le trouverons facilement ailleurs. Le coton, l'indigo, les matières textiles et autres, viennent ailleurs que dans les colonies de l'Inde, et nous les acquerrerons sans accroissement de prix. N'avons-nous pas d'ailleurs les ports de la Birmanie qui nous sont ouverts, et n'y trouve-t-on pas, à d'incomparable-

ment meilleures conditions qu'à Bombay, Madras et Calcutta, tout ce que notre industrie peut désirer? N'avons-nous pas la Chine et le Japon prêts à échanger avec nous?... Nos importations ne sont donc en rien menacées. N'eussions-nous ni la Birmanie, ni la Chine, ni le Japon, les deux Amériques ne nous laisseraient pas souffrir un seul instant.

S'agira-t-il d'exportations? Ce n'est pas nous qui travaillons pour l'Inde britannique. Nous n'y vendons pas pour 50 centimes de coton ouvré. Nos matières d'exportation arrivent généralement en Angleterre et non ailleurs. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à jeter les yeux sur le tableau général du commerce de la France avec les puissances étrangères; on y verra que nos exportations, depuis le 1er article jusqu'au 56e, ne se rapportent qu'à des objets consommés en Angleterre, depuis les tissus de soie, de laine et de coton, les céréales et les eaux-de-vie, jusqu'à l'essence de térébenthine. — Nous n'avons donc pas à perdre dans nos exportations à l'endroit du bénéfice indo-britannique.

Tout ce qui peut passagèrement nous toucher, c'est que Pondichéry, Karical, Yanaon, Chandernagor et Mahé restent plus ou moins dans l'inaction. Là n'est pas la fortune de la France. On sait que notre domination se réduit à commander à 180 mille âmes, à côté des Anglais qui en pressurent 200 millions! Quelque regrettable que soit l'interruption d'affaires que nous en éprouvons, nous ne pouvons pas dire qu'il s'y attache des malheurs difficiles à réparer : c'est le contraire qu'il faut enregistrer ici.

Les capitaux engagés par le commerce français, la solidarité dont on parle n'ont pas une portée profonde. Si des faillites, si des banqueroutes éclatent inévitablement à la suite de l'insurrection de l'Inde et en grand nombre, c'est sur les bords non de la Seine ou du Rhône qu'en retentira l'effroyable écho, mais de la Clyde et de la Tamise : cela est évident.

Nous n'avons donc pas compris M. de Grantpré[1] lorsqu'il a jeté l'alarme au sein du commerce français et qu'il a dit, sans

[1] V. le *Constitutionnel* du 22 septembre 1857.

l'expliquer suffisamment, que 2,500 navires, faisant le commerce de l'Inde, sont réduits à l'inaction... Que tous les peuples du monde vont chercher, là, les matières premières nécessaires à leurs industries... — Les 2,500 navires, jaugeant 1,400 mille tonnes, sont anglais ; et nous avons assez peu de charité pour dire que cela ne nous fait pas verser des pleurs... — Quant aux matières premières, il est profondément inexact de dire que l'Inde est leur unique source. Pour affirmer le contraire, nous n'avons qu'à renvoyer au document publié dont nous parlons plus haut et dont l'authenticité ne sera révoquée en doute par personne.

Il faut donc nous résoudre à voir dans M. de Grantpré un admirateur de plus [1] de la Grande-Bretagne. Nous en avions compté 4 ; ils seront 5 : c'est un progrès. — Eh ! qu'importe à la France que l'Inde soit pour l'Angleterre une *soupape de sûreté*, une *vaste arène* ouverte à l'énergie de ses enfants déshérités ? M. de Grantpré croit-il donc, que la France, elle aussi, n'a pas besoin de cette soupape et de cette arène ? N'y a-t-il donc pas aussi, chez nous, des déshérités ? Pourquoi l'Angleterre aurait-elle, sur nous, un droit d'aînesse, un privilège que sa prépondérance seule maintient ? Pourquoi continuerait-elle à écraser notre commerce maritime ? Pourquoi serait-elle maintenue dans des conditions de suprématie qui l'ont rendue, jusqu'à ce jour, si insolente envers toutes les nations, si offensive, si injuste envers tout ce qui lui porte ombrage ?

Non, non ! dirons-nous à ce publiciste comme à tous ceux qui partagent son sentiment : si votre cœur est français, votre intelligence ne l'est pas. Vous avez une admiration d'habitude

[1] C'est M. de Grantpré qui nous apprend :

1°	Que le revenu brut des Indes est de . . .	720,302,125	fr.
2°	net . . .	663,683,675	
3°	Que les charges s'élèvent à	578,004,950	
4°	Que le déficit de 1856 a été de.	24,316,525	
5°	Que la dette de la Compagnie s'élève à . .	1,552,359,375	
	dont l'intérêt est de	73,114,325	

Nous avions lu tout cela dans le dernier numéro de la *Revue britannique*.

qu'un peu plus de réflexion fera tomber. Jetez les regards sur votre pays et demandez-vous s'il est à son rang de prospérité matérielle, s'il a sa juste part dans les richesses du globe. Voyez le commerce de la France, comme il souffre ! Voyez son agriculture ; que d'encouragements et de secours n'attend-elle pas ! Voyez sa dette hypothécaire de 12 milliards ; comme elle est écrasante !!... Voyez bien d'autres choses et vous vous demanderez s'il y a d'autres sources de prospérité, d'autres causes de soulagement à nos souffrances que notre élan extérieur arrêté en 1754 par le traité Godeheu et presqu'anéanti en 1815!.. Vous jetterez les yeux sur le tableau que nous a fait de la Grande-Bretagne un brillant économiste moderne et vous nous direz si ce n'est pas à l'immense développement de son commerce extérieur que l'Angleterre doit l'abondance et une grande supériorité de la plupart des produits de son sol. Vous verrez ensuite si notre infériorité et notre décadence n'ont pas pour cause première l'anéantissement de nos débouchés extérieurs, œuvre de la jalouse Angleterre !... Quand vous serez éclairé autant qu'il faut l'être pour répondre sans passion à des intérêts de cette gravité, vous verrez que vous ne direz plus : « L'Inde ne retombera pas aux mains barbares de ses anciens » maîtres... l'Angleterre reprendra son ascendant... Tous les » peuples verront, avec joie, l'Angleterre répandre la prospé- » rité... etc. », parce que ces paroles renferment non-seulement des erreurs capitales sur le passé de l'Inde, mais encore des énormités sur l'attitude de l'Angleterre envers les autres nations. L'Inde a été grande et forte sous les Timourides. Aïder-Ali, Tippoo-Saïb lui ont rendu une partie de son éclat. Qui vous a dit que dans les rangs de l'insurrection il n'y a pas un Akbar ou un Aurung-Zeb ? — Quant à *la joie des peuples*, M. de Grantpré nous permettra de la mettre en quarantaine...

Revenons à notre sujet : les intérêts engagés par la France n'ont rien de gravement compromis. Ce ne sera, pour notre commerce, qu'une pesanteur et non une ruine. — Le peuple qui a vu la spoliation du clergé, la confiscation des biens des riches, la terreur, 25 ans de guerres et d'épuisement, et qui, le len-

demain de la paix, est redevenu l'un des premiers de l'Europe, — celui-là s'arrêtera-t-il un moment devant Mahé ou Karikal?..

A côté de ces souffrances passagères, que de compensations magnifiques nous écherront en partage ! Nous en connaissons déjà de grandes ; mais n'y en eût-il qu'une seule, l'abaissement de l'Angleterre, elle comblerait, et au-delà, tous nos patriotiques désirs.

ÉPILOGUE.

Il y a vingt jours à peine que j'ai commencé le travail qu'on vient de lire ; et, dans aucune de mes appréciations, je n'ai douté de l'issue de la grande lutte de l'Inde qui occupe, depuis trois mois, l'univers entier.

Dans leur orgueilleuse suffisance, les Anglais ont dit, dès les premiers jours : « Dans peu Delhi sera pris ! » et j'ai persisté à penser et à écrire que Delhi resterait victorieuse. Et, aujourd'hui, non-seulement Delhi n'est plus assiégée, mais après avoir été le tombeau de Barnard et de Reid, elle a dispersé, écrasé l'armée assiégeante, qui n'est plus...

Ils ont dit : « L'insurrection est réprimée, puisqu'elle ne progresse plus. Nous l'acculons sur tous les points ! » Et l'insurrection est universelle. Elle épouvante, en ce moment, Calcutta et Bombay, tranquilles jusqu'à ce jour. Les bataillons indiens grandissent avec leur fureur. Ils triomphent sur tous les points, et l'audacieux Mahratte, Nana-Saïb, n'est pas mort !

Ils ont dit : « Trois victoires d'Hoeveloch nous ont rendu notre ascendant ! » Et Hoeveloch est en fuite !

Ils ont dit : « Nos renforts attendus nous rendent l'espérance;

bientôt 80,000 hommes enchaîneront l'Inde et la replaceront pour toujours, sous les pieds de l'Angleterre ! » Et l'armée d'occupation est à peu près détruite ; et les renforts en petit nombre sont battus aussitôt qu'arrivés, décimés par le choléra, découragés, partout sur la défensive, placés en face d'une conquête nouvelle qui ne sera pas faite par leurs mains !

L'Angleterre en est arrivée à une situation si difficile, si périlleuse que, sous un point de vue chrétien, nous le regrettons pour elle. Nous voudrions que, ne prenant conseil que de cette haute raison qui éclaire dans les grandes crises, elle proclamât, la première, l'émancipation de l'Inde. Mais elle ne le fera pas. Elle attendra que le doigt victorieux de l'Inde lui trace ses étapes, en lui disant : Disparaissez ! Plaise au ciel qu'on lui en laisse le temps ! Car, quand Dieu commence une phrase il l'achève [1].... Et je ne vois au bout de la phrase commencée que le silence éternel des tombeaux ?...

[1] De Genoude.

NOTES

ET

DOCUMENTS

NOTES ET DOCUMENTS

M. H. de Lourdoueix a publié, dans *Gazette de* la *France*, deux articles tout à fait remarquables sur l'insurrection de l'Inde dans les numéros des 5 et 6 août. J'ai répondu à une opinion émise dans ces articles sur une lettre du 7 du même mois, qui n'a été insérée que le 14. Comme cette lettre a été la première pensée du travail que je donne au public, on y verra en germe, avec les causes de ma conduite, tous les développements que cette pensée comportait, quoique je sois loin de supposer que ces développements soient complets.

Voici ces articles, que je fais suivre de la réponse que j'y ai faite.

I.

L'Angleterre ne se fait pas illusion sur la gravité des événements de l'Inde, et, malgré la confiance que montrent les journaux de ce pays, leur inquiétude se trahit par des mots tels que celui-ci: « *C'est un empire à reconquérir.* » La question est de savoir si la seconde conquête ne sera pas plus difficile que la première. Un empire de cent soixante millions d'âmes, ayant une armée indigène organisée à l'européenne et façonnée au maniement des armes; un vaste et riche pays possédant une administration civile dont la tête seule est anglaise, ne ressemble pas à cette agglomération informe de petites et grandes principautés sans lien fédéral, sans expérience de la guerre, sans intelligence politique, et dont on venait aisément à bout en les attaquant isolément et en profitant de leurs divisions. Aujourd'hui, le prestige qui entourait les conquérants anglais est détruit: on a

osé les regarder en face, leur désobéir et les tuer. Le nombre a repris sa valeur relative dans ces régions où l'imagination était tout. Ce prestige ne se rétablirait pas, même par la victoire des armes britanniques; et, de même qu'il faudra d'autres moyens pour soumettre les révoltés, il en faudrait d'autres aussi pour les gouverner. Dix hommes n'en contiendraient plus dix mille; la force de compression devrait être plus matérielle, plus coûteuse par conséquent, et plus difficile à transporter dans ces régions éloignées. Ainsi, la domination ne peut se rétablir avec les ressources infimes qui avaient suffi aux premiers conquérants, et il y a tels développements assez présumables de l'insurrection qui rendraient chimérique tout espoir d'en triompher.

Telles sont les appréciations qui existent en Angleterre même, sur la situation des choses dans l'Indoustan. Ces appréciations se font jour dans les discours des membres du parlement, comme dans les articles des publicistes; et si elles ne produisent pas le découragement, c'est par suite de cette fermeté d'espérance, de cette constance et de cette ténacité dans les revers qui honorent le caractère national.

II.

En France, les nouvelles de l'Inde produisent une vive sensation dans le monde des affaires et dans le monde politique; et l'on conçoit que les émotions causées par ces événements soient d'une nature différente pour les esprits engagés dans le mouvement des valeurs, et pour ceux qui s'intéressent avant tout au grand mouvement des choses humaines.

En se plaçant au point de vue des premiers, il est impossible de ne pas se préoccuper des contre-coups que la Bourse de Paris ne manquerait pas de ressentir, si la fortune de la Grande-Bretagne était foncièrement atteinte. Les intérêts des deux peuples sont aujourd'hui tellement enchevêtrés, que le crédit de l'un ne peut fléchir sans que le crédit de l'autre n'en soit affecté. Cette solidarité financière est plus intime qu'on ne le voudrait peut-être dans les deux pays. L'industrie a rendu réelle ce mot *d'alliance* que la politique avait prononcé du bout des lèvres sous l'empire de circonstances temporaires.

Il résulte de ces faits que les échecs éprouvés par la puissance britannique dans l'Inde attristent les spéculateurs français. Les nouvelles de ces échecs sont de *mauvaises nouvelles* dans le langage des affaires. On fait des vœux pour que la malle prochaine nous apprenne la prise de Delhi, la réduction des insurgés, le rétablissement complet de cette domination des Anglais dans l'Inde,

source de leur suprématie commerciale et de leur prépondérance maritime. Si Duguesclin et Dunois, si les héros bretons du combat des Trente ressuscitaient, ce langage les ferait rentrer dans leurs tombeaux.

Hâtons-nous de le dire cependant, ces vœux ne sont point inspirés par un zèle passionné pour la gloire de nos alliés et de nos rivaux; au fond, ce n'est pas l'intérêt anglais qu'on épouse, c'est l'intérêt des capitalistes français. On craint pour beaucoup d'entre eux des catastrophes qui seraient inévitables, si l'Angleterre perdait ces riches possessions qu'elle nous a enlevées. On s'inquiète des contre-coups de sa chûte. Cette inquiétude est raisonnable pourvu qu'on lui laisse le rang secondaire, qu'elle doit avoir dans l'ordre de nos sentiments. A cette condition, non-seulement nous ne la blâmons pas, mais nous ne pouvons nous défendre de la partager.

III.

Quant aux politiques, sans s'animer plus que les premiers des vieilles rancunes nationales, et en cherchant même à se mettre au-dessus de ces haines de races infuses dans le sang français, contre ces ateliers insulaires dont l'œil dévore notre prospérité, nos agrandissements et notre gloire, ils se demandent s'il ne sera pas donné aux hommes de cette génération d'assister à une de ces révolutions qui changent soudainement l'aspect du monde et ouvrent des voies toutes nouvelles aux destinées des nations.

Ils savent qu'il est de l'essence des puissances commerciales et maritimes de s'élever à l'apogée des richesses et de la grandeur, et de s'évanouir tout à coup, laissant à tous les peuples la part d'air et de soleil qu'elles leur avaient enlevée.

Tyr, qu'on nommait la *Reine des mers*, et qui étendait ses relations jusques dans l'Atlantique, disparut sous l'épée d'Alexandre; Carthage, qui disputa aux Romains l'Espagne et la Sicile, dont les hardis navigateurs avaient franchi les colonnes d'Hercule, et rendu tributaires les îles Canaries et le Jutland, a tellement disparu de l'Afrique, que l'on cherche vainement ses ruines dans le golfe de Tunis. Venise retrouva l'ancien monde pour l'exploiter et l'asservir. Elle s'éleva au premier rang des puissances politiques, et se mit hors de pair comme puissance maritime; la ligue du pape, de l'empereur et du roi de France fut impuissante à l'abattre; elle tomba par le seul fait de la découverte de la route de l'Inde. Le percement de l'isthme de Suez l'aurait sauvée.

Gênes, Pise, les Portugais, les Hollandais ont successivement

possédé le sceptre maritime et commercial ; leur domination n'a pas laissé sur la terre plus de traces que n'en a laissé sur la mer le sillage de leurs vaisseaux.

C'est que la grandeur des villes maritimes se fonde sur le trafic, dont les conditions sont variables. La richesse en est le but, et les jouissances matérielles sont l'objet de la richesse. Avec ce mobile, on porte l'activité humaine jusqu'à son paroxysme, on est inventif et violent; on arrive à subjuguer la matière et à s'imposer au monde par la force et par la ruse; mais on n'arrive pas à cette grandeur véritable qui naît du respect des lois morales. On a tous les attributs de la puissance, hormis sa majesté. On ne maîtrise pas le temps, car on se place en lui, et il vient un jour où il retire ce qu'il a donné.

Les puissance maritimes, n'ayant pas en elles-mêmes les conditions de leur prospérité, sont obligées de les conquérir aux dépens des autres nations. L'esprit mercantile est leur génie, et cet esprit ne laisse qu'une place secondaire à la justice et à la morale. Aussi la droiture de cœur, la franchise et la fidélité n'ont-elles jamais été les vertus dominantes de ces puissances. Le mot de *foi punique* pèse encore sur la mémoire des Carthaginois, et Venise a été souvent accusée de perfidie par nos historiens.

La Sainte-Écriture a signalé, sous cette forme prophétique qui est propre à sa magnifique poésie, l'influence corruptrice des cités commerciales en même temps que la nature précaire de leur domination.

Les versets suivants ont une application commune à toutes ces reines des mers et dévoilent la place qu'elles occupent nécessairement dans le monde moral.

« Elle est tombée la grande Babylone [1], parce que toutes les nations « ont bu le vin de la fureur de sa prostitution, et les rois de la terre se « sont corrompus avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis « de ses délices.

« Et les rois de la terre pleureront sur elle et se frapperont la poi- « trine en voyant la fumée de son embrâsement.

« Et debout, loin d'elle, dans la crainte de ses tourments ils diront : « Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, TA CON- « DAMNATION EST VENUE EN UN MOMENT.

« Les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que « personne n'achètera plus leurs marchandises.

[1] Quoique Babylone fût une ville continentale, on croit que ce nom a ici un sens symbolique s'appliquant à une cité maritime. Il est dit dans le même chapitre qu'elle fut *jetée dans la mer*.

« Ceux qui se sont enrichis se tiendront debout au loin, dans la « crainte de ses tourments ; ils pleureront et gémiront, disant :
« Malheur! malheur! cette grande ville qui était vêtue de fin lin, « de pourpre et d'*écarlate*, parée d'or, de pierreries et de perles..... a « perdu en un moment ses richesses immenses, et tous les pilotes qui « naviguent sur la mer, les matelots et tous ceux qui voguent sur les « eaux, se sont retirés au loin... disant : Malheur! malheur! cette grande « ville qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vaisseaux « sur la mer, EST TOMBÉE EN UN MOMENT! »

IV.

Le moment de la chute de l'Angleterre est-il arrivé? C'est ce que les politiques ne peuvent savoir. Dans l'état des choses, l'insurrection ne s'étend qu'à une partie comparativement restreinte des possessions anglaises dans l'Inde; mais elle a éclaté sous l'empire d'un mécontentement qui doit exister dans toute l'étendue de ces possessions, et l'on ne voit aucune raison pour que les provinces qui, jusqu'ici, sont restées étrangères au soulèvement, ne soient pas entraînées à y prendre part.

Le mouvement n'est pas exclusivement militaire. Les insurgés ont relevé l'empire des Mogols, fait politique d'une immense portée; et ce que nous disent les journaux anglais de la défection du roi d'Oude prouve que des partages de territoire entre les princes indigènes se font dans les pays soulevés.

Tout cela est autre chose qu'une rébellion de cipayes. Le *Journal des Débats* remarquait hier avec raison que les atrocités commises contre les Européens donnent à la révolte le caractère d'un mouvement national pareil à celui qui amena l'expulsion des Français de la Sicile. Si le mouvement est national, il est bien probable qu'il deviendra général, et ce ne sont pas les 70,000 hommes qu'on a l'espoir de réunir dans l'Inde qui pourront écraser une nationalité de 100 millions d'âmes ayant rompu ses chaînes et placé entre elle et ses oppresseurs l'égorgement des femmes et des enfants de ces derniers.

Il y a donc tout lieu de croire que la cause générale qui a produit ces faits particuliers en produira de semblables sur tous les autres points; une réaction qui s'est manifestée avec cette violence ne s'arrête pas d'elle-même, et nous ne voyons pas que l'Angleterre soit en situation de l'arrêter.

Cependant, la gravité de ces conjectures doit empêcher de les admettre prématurément. Les faits trompent souvent la raison humaine, surtout quand ils éclatent chez des peuples livrés aux ténèbres des fausses religions et appartenant à une civilisation sans rapports avec la nôtre.

Les politiques sont donc réduits à l'expectative en ce qui tou-

che le développement possible des événements ; mais ils ne peuvent méconnaître que la cessation complète de la domination britannique dans l'Inde peut sortir de la crise, et cette éventualité est ouverte dès aujourd'hui à leurs méditations, avec toute la portée qu'elle devrait avoir.

V.

Il nous reste à examiner d'une manière spéculative, et en faisant abstraction de tout intérêt de parti et de nation, l'éventualité que nous avons abordée hier. Nous chercherons donc à découvrir les conséquences qu'elle aurait pour l'Angleterre d'abord, et ensuite pour les destinées de l'humanité. — Il n'y a pas de sujet d'étude plus intéressant en lui-même, plus digne des intelligences éclairées.

La perte des Grandes-Indes serait plus importante pour l'Angleterre que ne le fut, à la fin du dernier siècle, la perte de ses possessions américaines ; car par l'indépendance des Etats-Unis elle ne perdait qu'une colonie ; par l'émancipation des Indiens, elle perdrait un empire ; et la possession de cet empire est devenue pour elle constitutive, puisqu'elle satisfait à l'esprit de domination des *cadets* de son aristocratie et à l'amour des richesses qui anime sa bourgeoisie.

L'Inde est le lien de ces deux classes : elle leur donne le moyen d'exécuter le pacte tacite qui existe entre elles. Sans l'Inde, la constitution serait menacée.

Mais la Grande-Bretagne éprouverait, dans l'hypothèse qui nous occupe, un préjudice encore plus sensible pour elle : elle perdrait plus qu'un empire, car elle perdrait le coton.

Le coton, il faut bien le dire, est la vie de l'Angleterre : cette vérité quasi-burlesque montre tout ce qu'il y a de factice et de précaire dans la grandeur des puissances commerciales. Ces puissances comptent pour rien le droit et la justice, les idées et les principes ; leur élévation et leur décadence dépendent d'un ver quelquefois, ou de la graine d'un arbuste. Cette graine, ce fruit du cotonnier, tire son importance de sa vulgarité même. Il alimente le travail du peuple anglais. Il est la matière première d'une industrie qui remplit le monde de ses produits ; la possession de cette matière fait la prépondérance commerciale de l'Angleterre ; elle est la source de sa prépondérance maritime, et, par conséquent, de sa puissance politique. Dans l'ordre matériel, les causes infimes ont des effets immenses ; mais jamais les effets ne peuvent maîtriser leurs causes, et quand elles disparaissent, ils s'évanouissent tous à la fois.

VI.

Nous n'arrêterons pas notre pensée sur le spectacle qui nous serait donné si la nationalité hindoue se dégageait entièrement des étreintes de la puissance britannique. Le colosse, frappé dans sa base, couvrirait l'Angleterre de ses ruines, et ce serait un écroulement à faire trembler le sol de l'Europe. Les catastrophes particulières se multiplieraient à ce point de devenir une catastrophe générale; car le commerce, plus habile en cela que la politique, a fait silencieusement son unité sur toute la terre, et cette unité organisée a du sang anglais dans toutes ses veines; les désastres se propageraient comme le bruit de la foudre dans les nuages, et la désolation serait partout. L'esprit recule d'épouvante devant le nombre et l'étendue des malheurs privés qui auraient lieu instantanément, et l'on éprouve le besoin de s'élever au-dessus de ces images pour chercher, dans le lendemain du sinistre, des sujets consolants de contemplation.

VII.

Nous ne sommes pas de ceux qui ne conçoivent pas l'Angleterre sans le sceptre du commerce et de la mer, sans la possession d'un empire oriental, sans la domination qu'elle exerce sur ces vingt rois d'Asie devenus les préfets de sa compagnie de marchands. L'Angleterre, serait-elle réduite à ce qu'elle est en Europe, resterait encore une puissance considérable ; elle trouverait dans la richesse de son sol, dans le génie industriel et commercial de ses habitants, dans leurs lumières et dans leur sagesse, des moyens de se faire respecter par les autres peuples, de lutter avec tous en prospérité et en richesses, et de peser d'un grand poids dans les conseils des nations chrétiennes. Ce serait, dans notre conviction, un avantage plus qu'un malheur pour elle, d'échapper à cette politique tendue et violente qui résulte de son extension désordonnée et artificielle. Rentrée dans sa situation normale, elle y trouverait le calme nécessaire pour achever son travail sur elle-même, pour se dégager de l'arbitraire qui règne dans ses institutions politiques et religieuses; elle gagnerait ainsi les sympathies et l'estime des autres nations, et pourrait servir la cause du progrès universel et de la liberté, cause qu'elle trahit aujourd'hui par des nécessités d'existence auxquelles elle sacrifie ses généreuses tendances et ses sentiments libéraux.

VIII.

Car on ne saurait le nier en présence des faits solennels qui

se sont produits récemment; l'Angleterre, loin de servir à la civilisation, est un obstacle à ses développements. Nous venons d'entendre lord Palmerston déclarer qu'il s'opposerait au percement de l'isthme de Suez, parce que l'intérêt de la puissance britannique était contraire à ce projet; et nous voyons M. Rothschild repoussé du parlement comme Israélite, quand ses coreligionnaires sont admis dans toute l'Europe aux plus grands emplois et à tous les honneurs.

La conduite du gouvernement anglais dans les îles Ioniennes est tout ce qu'il y a de plus illibéral et de plus injuste; et l'on peut dire que sa politique en Orient, depuis le dernier congrès de Paris surtout, a été inspirée par le plus sordide égoïsme, car elle s'est opposée autant qu'elle a pu à l'émancipation des provinces danubiennes pour favoriser les vues de l'Autriche, et il n'a pas tenu à elle que la paix, si péniblement conquise, ne fût sérieusement troublée.

La manière dont l'Angleterre a fondé et développé sa domination dans l'Inde est une suite d'atteintes monstrueuses à la morale et à l'humanité. Non-seulement le principe des nationalités a été violé par l'asservissement de ces peuples, mais les annexions successives ont été amenées par la perfidie et la cruauté à l'égard des princes indiens. Si la réaction qui existe aujourd'hui contre elle puise sa force dans les attentats qu'elle a commis, cette réaction ne sera pas vaincue; car la justice de Dieu est en elle.

IX.

Non-seulement la puissance britannique, dans son extension désordonnée, est un obstacle à la civilisation universelle, mais cette puissance porte le trouble dans tous les Etats du continent en soufflant chez eux le vent des révolutions et en exaltant les passions anarchiques au nom de ces principes libéraux dont elle fait chez elle un si grand mépris. La poutre énorme qui est dans ses yeux ne l'empêche pas de vouloir arracher les yeux de ses voisins, à cause de la paille qu'elle croit y voir. L'extension exagérée de cette puissance la porte à maintenir l'Europe continentale dans un perpétuel état de trouble. Elle a besoin de révolutionner les monarchies pour acquérir à leurs dépens ces positions maritimes qui la rendent maîtresse de la route de l'Orient, de même qu'elle a besoin quelquefois de la guerre universelle pour arrêter la Russie dans son expansion vers l'Asie. La perte de son empire des Indes la délivrerait de tous ces soucis en délivrant l'Europe de tous ces dangers, et la civilisation pourrait se développer partout, par l'accord des gouvernements et des peuples dans les principes d'ordre et de liberté.

X.

Il n'y a réellement dans le monde moderne que deux grands courants en action : le courant du progrès universel partant des principes de justice, des sentiments d'amour et des idées de liberté réglées par des lois sages ; et le courant révolutionnaire allant à la négation de tous les droits, à la violation de toutes les lois, à la tyrannie des croyances et des mœurs, à la destruction de la propriété et à la confusion universelle.

Le premier de ces courants a sa force dans l'esprit public de la France ; le second a sa force dans la politique de l'Angleterre, déterminée par son extension exagérée.

Si l'Angleterre rentrait dans la vérité de sa puissance et de son intérêt de nation chrétienne, éclairée et libérale, les provinces Ioniennes pourraient se réunir à la Grèce, l'Inde émancipée ouvrirait avec l'Europe des relations commerciales qui deviendraient une source de prospérité pour tout l'Occident, et les révolutions cesseraient de troubler et de dévaster l'Europe.

Ainsi, des événements qui auraient produit des maux particuliers et temporaires deviendraient la source d'un bien général et définitif. Les destinées du genre humain seraient redressées et prendraient de magnifiques développements.

Dans l'état des choses, si la lutte de l'Angleterre et des peuples hindous ne doit pas avoir une issue prochaine, et si les gouvernants qui dirigeront nos affaires ont l'intelligence de la situation, tout ce qui sera perdu par l'Angleterre devra être gagné par la France, comme représentant la civilisation générale qu'elle a mission de faire triompher.

H. DE LOURDOUEIX.

A Monsieur le Directeur de la *Gazette de France*.

Arles, 7 août 1857.

Les deux articles que vous avez publiées, les 5 et 6 de ce mois, sur l'insurrection de l'Inde, ont causé dans nos contrées la plus vive impression. Ce que vous dites des puissances maritimes anciennes et nouvelles, de leurs richesses et de leur grandeur, de leur génie et des conditions de leur prospérité, est profondément vrai. La justice et la morale n'ont jamais formé le fond de leur caractère. Aussi leur domination, quelque lourde et écrasante qu'elle soit pour les peuples, ne peut être que précaire, parce que tout ce qui est en dehors des lois de Dieu et de sa justice doit, tôt ou tard, finir.

Vous avez mis à nu la fibre politique de l'Angleterre. A l'exemple de Tyr et de Carthage, la Grande-Bretagne vit *en dehors d'elle-même*. Son esprit n'est pas la conservation dans de raisonnables limites, mais l'envahissement continu. De là son immense empire ! Elle ne s'identifie point avec les peuples soumis ; elle ne leur est que juxta-posée. Elle les pressure, les suce et les épuise ; c'est l'être qu'elle domine et non l'homme. Elle n'aborde une colonie qu'avec une pensée d'absorption et non avec un principe de civilisation. C'est l'esprit mercantiliste élevé à la plus haute puissance ; c'est le *moi* avant tout et par dessus tout.

Il en résulte deux excès effroyables : la force industrielle exagérée au détriment des trois quarts du globe et la prépondérance politique, non moins dangereuse, qui rompt toute espèce d'équilibre.

Pourquoi l'Angleterre aurait-elle le privilége d'entretenir à la mer 33,500 vaisseaux marchands, toujours en cours de navigation, lorsque nous n'en possédons pas le tiers, dont la moitié encore reste inoccupée dans nos ports? Pourquoi aurait-elle les moyens d'entretenir 2,000 vaisseaux de guerre qui composent un appareil sans cesse menaçant pour le repos du monde?

Cette double situation, je le répète, rompt tout équilibre et subordonne tous les intérêts à l'égoïsme anglais.

Aussi, vous l'avez dit: « l'extension exagérée de cette puis-« sance la porte à maintenir l'Europe continentale dans un « perpétuel état de troubles. Elle a besoin de révolutionner les « monarchies pour acquérir à leurs dépens ces positions mari-« times qui la rendent maîtresse de la route de l'Orient, de « même qu'elle a quelquefois besoin de la guerre universelle « pour arrêter la Russie dans son expansion vers l'Asie. » Rien n'est plus gravement vrai. Nous l'avons vu des milliers de fois, et naguères encore pour Naples, pour la Sicile et les États-Romains. Ne le voyons-nous pas en ce moment pour les provinces moldo-valaques?

Un tel abus de la force et de l'influence doit cesser !

Non contente de prendre pied partout où elle entrevoit une position dominante, elle s'oppose à l'exécution de tout ce qui peut ouvrir, sans la menacer, une voie de prospérité publique. C'est ainsi qu'elle s'est emparée, il y a quelques semaines, de la presqu'île de Prim, pour dominer la mer Rouge, et qu'elle s'oppose, depuis deux ans, au plus magnifique travail des temps modernes : le percement de l'isthme de Suez, qui, je l'espère, se fera malgré elle.

Si, au point de vue chrétien, je regrette le sang versé et les

atrocités commises dans les deux camps, je dois le dire en toute vérité, comme Français mon âme a bouillonné à la nouvelle de l'insurrection nationale de l'Inde. Je fais les vœux les plus ardents et, j'ose le dire, les plus patriotiques pour son succès.

Je ne partage point vos craintes, monsieur le directeur, sur les malheurs que vous paraissez redouter pour l'*unité commerciale* organisée en Europe ; je crois moins encore qu'une catastrophe dans l'Inde *ferait trembler le sol de l'Europe*. — Sans doute, bien des intérêts privés auraient à en souffrir ; mais cette souffrance, pour la France en particulier, aurait ses limites et sa large compensation.

En effet, que sommes-nous aujourd'hui dans l'Inde ? Rien ! Pondichéry et Chandernagor ne valent pas la peine d'être cités. Nous pouvons y revenir, non en conquérans comme au temps des Labourdonnaye et des Dupleix, mais en navigateurs libres, en concours avec toutes les marines du globe. Qui pourrait le trouver mauvais ? — A côté de l'Inde, l'empire birman nous ouvre ses ports, l'illustre d'Orgoni hâidant. — Le Japon nous est sympathique. — Nous n'avons point insulté la Chine par une agression sauvage, et la Chine ne doit qu'attendre un plénipotentiaire français pour s'unir à nous par des traités.

D'où je conclus que jamais plus grande époque ne s'est ouverte pour nous, et que l'émancipation de l'Inde sera reçue aux applaudissements de l'univers !

Agréez, etc.

FRÉDÉRIC BILLOT.

II

Le 31 mai 1850, l'amiral Napier écrivait, sur l'Inde, la lettre dont le *Times* vient de donner (août 1857) l'extrait suivant :

« Les compliments flatteurs que vous adressez au Gouvernement indien me font rire, parce que je sais que vous ne pouvez les croire sincèrement mérités. Non ! non ! je ne vous concéderai pas que nous sommes forts, justes, ou régulièrement constitués, ou que nous ne prenons au peuple que ce que la loi nous autorise à lui prendre, ou que nous payons tous les mois.

« Nous nous payons nous-mêmes, oui, mais non par les autres. Voici un fait : les coolies convoqués pour porter les bagages du gouverneur, lorsqu'il se met en voyage, sont réunis par force à Simla, à de grandes distances, et on leur paie deux pences par jour, en les traitant avec une extrême cruauté. Or j'apprends que, par la négligence des employés, ou peut-être même par leurs détournements, 8,000 à 10,000 de ces coolies employés pour transporter lord X.... par les plaines quand il a quitté l'Inde, n'ont pas même obtenu cette misérable paie depuis trois ans.

« Mon cher Monsieur, vous vivez dans un cercle enchanté à Calcutta ; vous ne connaissez le gouvernement indien qu'en théorie, absolument comme si vous étiez le gouverneur général. Les atrocités qui se commettent ici sont impossibles à décrire. Vous ne pouvez pas savoir cela, dans votre bibliothèque de Calcutta ; mais moi qui traverse tous les districts du pays, tantôt à pied, tantôt à cheval, j'ai vu depuis des années des choses indignes. J'ai placé Scinde sur un bon pied ; mais quand j'ai quitté le pays, le gouvernement de Bombay y a introduit toute espèce d'iniquité en dépit du commissaire civil, l'excellent M. Pringle, qui m'a succédé. Où j'avais laissé le contentement, on a mis le mécontentement et on à été obligé, pour le faire disparaître, d'employer la force militaire. Je ne puis donc pas m'associer aux

louanges que vous décernez au gouvernement indien, bien au contraire.

« Il n'est pas un régiment dont la marche ne soit une série d'horribles oppressions, et cela non par le fait de l'indiscipline des soldats, mais par le fait du système du gouvernement. Si vous saviez ce que c'est que ce gouvernement dont vous faites un éloge si inconsidéré, sans le connaître, et parce que vous ne le connaissez pas! Je vous dirai un jour l'histoire réelle de ce gouvernement et des atrocités auxquelles les indigènes sont soumis.

« J'ai un jour mécontenté les brahmines en faisant entrer dans la ligne des troupes de Gourka sans leur consentement. Je suis opposé à toute intervention dans la religion du peuple. Je ne voudrais pas offenser un Hindou plus qu'un chrétien.

« Nous simulons un grand respect pour les vaches en présence des Hindous, qui se rient de nous parce qu'ils savent bien que notre respect n'est pas sincère. Mais en même temps nous l'arrachons de force à sa charrue, lui et ses bœufs, et nous l'obligeons à faire des marches de plusieurs milliers de milles pour transporter les bagages des régiments; il perd sa récolte; ses terres restent en friche, sa famille périt, ses bœufs surmenés par nos soldats tombent sur la route, et il ne reçoit pas une obole pour cela; son chariot brisé est abandonné sur la route et on lui en fait traîner un autre, dont le maître a pris la fuite de désespoir. Et, après six ou huit mois,—j'en sais pour qui ce supplice a duré des années,—on le renvoie ruiné à sa demeure, où il vivait si heureux et si tranquille avant notre passage. Il peut y trouver sa femme et ses enfants en vie; il peut si sa femme est laide la retrouver parmi ses amis du village; mais si elle est jolie, il apprendra que le magistrat européen l'a prise pour lui.

« J'ai appris que ces magistrats n'ont guère de scrupules en ce qui regarde les femmes des indigènes. La seule chose qu'on puisse dire en leur faveur, c'est qu'ils n'emploient pas la violence ouverte, comme le font les indigènes. »

III

Lettre écrite par un Européen qui habite Hava, capitale de l'empire Birman. Elle fait très-bien comprendre la situation de l'armée anglaise vis-à-vis de l'insurrection indienne, à la date du 19 août 1857, pour la France.

« Manque absolu de renseignements et de détails. L'ignorance à Calcutta est absolument la même qu'à Pondichéry. Aucune correspondance n'est restée possible à trente lieues de distance. Bombay et Madras ne savent que ce que les Indous, faiseurs de nouvelles, prennent intérêt à raconter, et l'Indou en tout temps, froidement et sans passion, se plaît beaucoup à broder.

« La proclamation publiée ces jours-ci en Europe ne l'a pas été ailleurs! Non-seulement elle est supposée, mais encore elle est sotte et sans couleur locale.

« Maintenant le général Barnard serait-il entré dans Delhi, que dans aucun siége de présidence on n'en saurait rien. Et d'ailleurs, dans sa position non pas précaire, mais intolérable, comment et pourquoi vouloir qu'il entre dans cette ville immense, où lui et une poignée de soldats seraient littéralement ensevelis? L'idée de détruire cette immense ville avec 18 canons de 18 est plus qu'insensée, elle est imbécile! Que saisirait-il dans ce chaos de maisons, dans ce dédale de rues étroites et tortueuses? Le successeur des Mogols et ses opiniâtres défenseurs? Mais à quoi bon ces huit grandes portes et les bateaux du fleuve? Et puis, sans cela, et même avec cela, que vaut Delhi? Est-elle un point stratégique? Est-elle une place qui commande aux vastes contrées qui l'entourent? Delhi n'a même pas une valeur politique. Cette vieille ville n'est plus, depuis deux cents ans, autre chose qu'une tradition qui n'est même pas vénérée.

« C'est à Delhi que l'insurrection militaire est devenue une révolution avec tous ses caractères : mais Delhi, dès le lende-

main, n'était plus un centre ni un foyer pour la révolte, Delhi n'était qu'un tison encore flambant dont la fumée n'indiquait plus un lieu de ralliement. Ainsi ces histoires de sorties et de défenses désespérées sont absurdes, ne sont vraisemblables qu'autant que ses défenseurs pourront la soutenir à l'abri. L'attaque serait donc insensée, parce que le succès serait toujours trop cher ; parce que la révolution et les révolutionnaires ne sont pas plus saisissables dans l'ancienne capitale des Mogols que sur la rive droite de l'Indus, à quatre cents lieues de là, où elle triomphe et fleurit ; parce que la prise de Delhi ne fournirait rien de plus que la satisfaction usée et sans valeur aujourd'hui de replanter le drapeau anglais avec l'orgueilleuse et trop vieille idée britannique, que partout où le gouvernement de l'Inde décide qu'il doit flotter il y doit rester inviolable.

« C'est par cet aveuglement qui l'a fait porter si loin et en tant de lieux que l'empire britannique va périr. Planter partout, sans songer nulle part au maintien, est la voie téméraire dans laquelle le Gouvernement est lancé depuis longtemps sans aucune retraite ménagée. Que Madras et Bombay restent spectateurs passifs est cas improbable ; mais en le supposant possible, n'est-ce pas une parade désespérée que de présenter comme un secours, et même comme une force imposante, les pauvres dix mille soldats qu'à si grand temps et à si grande peine l'Angleterre vient de mettre en mer ? Dix mille soldats pour reconquérir, occuper et après maintenir en respect une étendue déjà aussi grande que la Russie toute entière, et une population exaspérée tout aussi nombreuse que celle de l'Europe ! Que l'orgueil aussi aveugle qu'incurable des Anglais persévère dans son absurde confiance, amen ! Mais il est temps que le reste de l'Europe confesse son ignorance et ne tarde pas à en sortir.

« Ainsi, après cinq mois de traversées pénibles et maladives, sur les dix mille hommes, huit mille au plus débarqueront au fort William, car Dieu sait si Calcutta ne sera pas alors envahie ; que ces huit mille hommes s'y réunissent aux huit et dix mille autres qui, éparpillés sur l'immense surface en révolte, auraient été providentiellement réunis. Que reste-t-il à faire à cette armée, dépourvue désormais par une trop juste défiance des Indous de toute caste qui formaient cette suite aussi incroyablement nombreuse que véritablement indispensable ? Il lui reste à ressaisir avec pertes sensibles et fatigues intolérables, un espace d'environ onze cents lieues en longueur (du golfe du Bengale à Seischaonar), sur une largeur moyenne de cent cinquante à trois cents lieues ! Que cette très-petite troupe entretienne habilement le jeu de un contre cent, elle sera toujours en perte, même à

un contre mille!... Indignée qu'elle est contre une résistance qu'elle n'avait jamais daigné regarder comme possible, qu'elle se laisse aller à la rage dégradante de massacrer à tout venant, cette féroce démence, loin de la délivrer d'un péril incessant, ne fera qu'accroître la frénésie et justifier son entière destruction. L'Indou paisible craint le bâton. L'Indou exalté brave frénétiquement les plus horribles tortures.

« On peut nier hardiment que l'Anglais, dans toute l'Asie, se soit jamais fait un ami, et l'on peut aussi hardiment affirmer qu'il puisse jamais y trouver un honnête auxiliaire. Ainsi services continués : erreur d'un côté, mensonge de l'autre ; offres de services des princes plus ou moins indépendants ; confiance apparente d'un côté, trahison pendante de l'autre. En somme, la condition présente est celle où il n'y a plus qu'à périr, à mourir enragés. Tout secours sera d'une insuffisance désespérante. Pousser trente mille soldats dans cette immensité en hostilités aussi inconciliables n'est pas impossible ; mais c'est comparativement une patrouille de quinze hommes qui en temps de révolution parviendrait à frayer sa route au travers de Paris en armes. A peine ouvert, le passage se refermerait, et des morts intéressants à compter jalonneront le passage qui ne laissera pas de traces.

« Et puis que conclure? Ce sera pour l'Inde la confusion et le chaos, et pour l'Angleterre des ruines et des décombres qu'un siècle de loisirs sera trop court pour déblayer. »

IV

Lettre de Madras, du 10 juillet 1857, publiée en France le 26 août suivant, où l'on signale plusieurs causes de l'insurrection. Si tout n'y est pas indiqué, ce qu'elle rapporte est vrai; elle nous a donc paru mériter d'être recueillie :

Madras, 10 juillet.

Je date, Monsieur, ma deuxième lettre de Madras parce que je m'y suis rendu pour affaires, et je donne à ma lettre le titre qui précède parce que je crois que les causes de la révolution et les résultats probables des mesures qu'on prend pour la vaincre, sont ce qui doit le plus intéresser, en ce moment, l'Europe.

L'Inde est, en effet, actuellement, depuis le cap Comorin jusqu'aux pieds de l'Hymalaya, le théâtre des crimes et des atrocités les plus horribles. Les officiers sont tués par leurs soldats, les femmes sont outragées et coupées en pièces, et les enfants sont grillés tout vivants sous les yeux de leurs parents.

Telles sont les scènes dont vient d'être témoin cette belle contrée de l'Inde, où, depuis un siècle, cependant, les Anglais ont introduit leur contrôle et leurs lois.

Cet état de choses a fait sortir de son apathie habituelle le gouvernement de la Compagnie. Les publicistes se sont emparés de la situation, et des pamphlets nombreux ont été répandus pour indiquer le mal, ses causes et les moyens d'y remédier.

Comme c'est l'armée qui la première a donné l'exemple de la révolte et du crime, c'est surtout sur son organisation que les yeux se sont jetés, et tous les organes de la presse se sont résumés à voir le mal :

1° Dans l'ancienneté admise comme seul moyen d'avancement:

2° Dans le peu de talent et de goût militaire des officiers de l'armée de l'Inde ;

3° Dans le manque absolu de sympathie entre eux et leurs soldats ;

4° Dans la mauvaise organisation de l'administration militaire, placée sous le contrôle du service civil.

L'armée native, qui se compose de 75 régiments de 1,000 hommes chaque, supporte avec patience, mais aussi avec mépris, ses officiers anglais, et de l'aveu des généraux en chef qui se sont réellement occupés de sa constitution, elle était un ennemi secret pour le gouvernement de l'Inde.

Un grand général disait souvent « qu'il craignait plus les cipayes que les ennemis à la frontière. »

L'armée, qui se compose exclusivement d'Hindous et de Musulmans auxquels l'usage de la graisse de porc est défendu par leur religion, a pris pour prétexte les cartouches graissées qu'on a voulu lui imposer avec les nouveaux fusils de précision, et elle s'est levée comme un seul homme dans toutes les stations militaires. Les soldats ont d'abord refusé d'obéir, puis ils ont tiré sur leurs officiers en pleine parade, et ont ensuite abandonné leur drapeau et leur état pour toujours.

Le gouvernement s'efforça d'abord de se persuader que ce n'était qu'une mutinerie accidentelle, qui ne se présenterait que dans les deux ou trois régiments reconnus comme insubordonnés, et le gouverneur général fit immédiatement une proclamation pour rassurer l'armée, en déclarant que d'autres cartouches lui seraient remises, et que le gouvernement ne s'immiscerait jamais dans leur religion. L'armée reçut très-mal cette proclamation, et, quelques heures après sa lecture officielle, plusieurs régiments se ruaient sur leurs officiers et mettaient leurs stations à feu et à sang, massacrant et égorgeant, sans égard au sexe ni à l'âge, tous les Européens qui s'y trouvaient.

La soi-disant mutinerie, pour parler le langage adopté par la presse, devint donc une révolution sérieuse, fomentée dans toute l'Inde par les rois détrônés et tous les princes musulmans dépossédés.

D'où provient cette révolution ? Est-elle due aux cartouches graissées et au seul mécontentement des cipayes ? Non, elle provient :

1° De la politique d'annexion suivie depuis plusieurs années par le représentant de l'honorable Compagnie ;

2° Du traitement injuste exercé à l'égard des femmes et des héritiers des têtes couronnées dépossédées ;

3° Du manquement à sa parole de la part du gouvernement, à l'égard de son armée, à deux reprises différentes;

4° De l'abaissement des Européens en faveur de quelques classes privilégiées de natifs et de Musulmans, que le gouvernement voulait flatter pour obtenir des prêts;

5o De la tendance d'absorption à l'égard des fortunes des rajahs et des nababs millionnaires;

6° D'une fausse application de ce que le gouvernement se complaît à appeler philanthropie;

7o De la licence de la presse native.

Nous allons développer chacune de ces causes :

1° Le gouvernement de l'honorable Compagnie a, en effet, sans raison valable et très-injustement, annexé le royaume d'Oude à son territoire. Cette fausse et maladroite politique a soulevé l'indignation de toute cette riche et populeuse contrée, et les cipayes, qui sont en grande partie de l'Oude et des contrées adjacentes, ont pris fait et cause pour leur roi.

Un grand nombre d'autres princes et princesses dépossédées sont aujourd'hui à la solde de l'honorable Compagnie, mais comme elle trouve continuellement moyen de diminuer ses charges, en prétextant que les femmes et les héritiers ne sont pas légitimes, il existe parmi eux une solidarité de mécontentement, qui en fait les ennemis jurés du gouvernement, et les événements ont prouvé que ce sont ces rois et ces princes qui étaient à la tête d'une partie du complot qui vient d'éclater. Le gouvernement en a profité pour enfermer au fort de Calcutta, comme prisonniers d'Etat, le roi d'Oude et son premier ministre; il en fera de même de beaucoup d'autres princes à sa solde, et ce sera ainsi autant de lacks de moins à payer pour l'honorable Compagnie.

2° Une loi a été préparée et est, dit-on, sur le point d'être adoptée; elle a pour effet d'empêcher les rajahs et les autres millionnaires de l'Inde de donner leur fortune à des héritiers indirects; ainsi, quiconque possédera 1,000 roupies pourra en disposer en faveur de ses neveux ou nièces. Mais quiconque aura 10 lacks ou davantage n'aura le droit d'en disposer qu'en faveur de l'honorable Compagnie!

Cette loi, si vous voulez en croire les natifs, a été faite en prévision de la mort de divers rajahs de l'Inde, qui n'ont pas d'enfants légitimes, et principalement en vue de la fortune du rajah de Bordwan, qui possède des millions. Cette mesure lui a, paraît-il, été peu agréable, car il se trouve au nombre des compromis dans le mouvement actuel.

Quant aux femmes, à tort ou à raison, les publicistes ont été

jusqu'à dire que le gouvernement les faisait mourir pour n'avoir plus de rentes à leur payer. Un journal, parlant des rentés de Mazpoore, disait, l'an dernier, qu'on leur avait assigné un séjour pestilentiel pour n'avoir plus à leur payer de rentes!

3° Le gouvernement à manqué à sa parole à l'égard de l'armée. Il avait, en effet, promis aux soldats de ne pas leur faire traverser les mers; or, dès la guerre de Birmanie, il a décidé l'embarquement de quelques régiments. Le premier requis a refusé; il était dans son droit, et cependant il a été décimé et mitraillé par le canon anglais! Lors de la guerre des Seiks, l'armée refusa, à un moment difficile et décisif, de passer le Sutleege si on ne lui accordait un *batta* ou gratification. Les généraux furent obligés de céder, et le *batta* fut confirmé. Lors de l'annexion de l'Oude, le gouvernement, qui alors était fort, déclara que le *batta* cesserait d'être payé.

Ces faits, joints au mécontentement occasionné par la distribution récente de cartouches graissées, ont motivé, avec l'or des rajahs et des rois, la révolution actuelle de l'Inde.

4° Le gouvernement de la Compagnie a été, malgré ses incroyables richesses, presque continuellement en dessous de ses frais, aussi force lui a été de faire de gros emprunts : sa dette s'élève aujourd'hui à 125 millions de francs. Il a fallu choyer ou flatter certaine classe riche de l'Inde, et pour y parvenir, on a institué, sous le manteau déguisé de la philanthropie, des natifs magistrats, contrôleurs, secrétaires officiels, et enfin juges ! Ces positions ont doublé l'arrogance haineuse du Musulman contre le chien de chrétien, et tout en faisant des affaires d'argent le gouvernement était loin de faire celles du pays. Des discussions continuelles se sont présentées dans les journaux au sujet de l'administration judiciaire du *Mofussil*; les planteurs et les magistrats étaient en guerre ouverte ; le *Zemindar*, qui est le fermier natif, obtenait gain de cause contre le propriétaire de la factorerie, qui est en général Européen : enfin, les scènes de désordre les plus graves, des rixes à main armée des plus déplorables s'en sont suivies, et il y a quinze jours à peine qu'une bande de coupes-jarrets noirs, appartenant à un *Zemindar*, a attaqué la propriété de M. X..., et, après avoir brûlé sa maison et ses meubles, l'a laissé pour mort au bord de la rivière. Les faits ont été portés à la connaissance du magistrat, mais, comme il est natif, il a fermé les yeux, et il a fallu une protestation officielle de l'association des *indigos planters* pour que l'on fît une enquête! La présidence de Calcutta n'est pas elle-même à l'abri de ces infamies, et les habitants de la ville des palais qui ont quelque démêlé à régler

à la petite cour, sont obligés d'aller faire salon et prêter serment entre les mains d'un gros Bengali, malpropre et la bouche pleine de bétel, qui, de par la Compagnie, a le droit d'être notre juge. Ici encore perce la soif d'argent de l'honorable Compagnie.

Ce tribunal est institué pour connaître surtout des difficultés entre maîtres et domestiques. Or, chaque Européen est très-heureux s'il n'a pas occasion de recevoir une assignation par mois, des vassaux qui l'entourent au nombre de 50 à 60 par chaque famille.

Le Bengali est menteur et voleur par religion. Or, si vous vous permettez de le caresser de la main ou de l'accuser de la disparition d'une pièce de linge, il vous quitte et vous envoie une assignation pour indemnité ou règlement de ses gages; le juge, qui est Bengali, vous condamne sans rémission, parce qu'il a probablement un *donstouri* ou un *boxis* du plaignant, et le gouvernement approuve, parce que, de son côté, il a les roupies de frais que coûte la petite image de l'huissier.

De tout cela découle nécessairement un mécontentement général auquel aucune classe de la population blanche ou noire, mahométane, hindoue ou chrétienne, n'est à l'abri; de là, par suite, les causes qui font les révolutions.

. . . . . .

7°. Enfin, la licence de la presse, dans un pays mécontent de la domination anglaise, a dû hâter le mouvement actuel.

Les faux philanthropes de l'Inde, représentés sous le manteau des missionnaires—jésuites à robe courte—ont attaqué à belles dents tous les employés blancs de l'administration et se sont déclarés les amis de l'Indien : de là ces beaux discours sur la torture, sur le Bengali et ses bonnes qualités, etc. Bref, ces débats au grand jour n'ont tendu qu'à déprécier les administrateurs de l'Inde; aussi s'en est-il suivi un mépris complet de la part des natifs pour l'Européen. Le gouverneur général lui-même n'y a pas échappé, et il a subi le même sort que ses satellites. Un gouvernement ainsi molesté n'a plus de dignité, d'égards, et, ce qui est pis, de crédit; aussi le dernier emprunt ouvert depuis un an appelle-t-il en vain des prêteurs! La signature du gouverneur général ne vaut plus celle du dernier banquier du Bazar!

De leur côté, les Bengalis et les Musulmans ont abusé de la liberté de la presse pour faire des proclamations contre le gouvernement, remuer les régiments au nom des anciennes dynasties, et enfin prêcher la révolution à main armée. Pendant ce temps, les missionnaires faisaient des leurs; des colonels et des

généraux faisant partie de la secte à robe courte, s'immisçaient dans les croyances des soldats, essayaient de les sermonner, tentaient enfin d'en christianiser quelques-uns. Les cartouches sont venues par là-dessus comme auxiliaires; si bel et si bien que, d'un côté, les rois détrônés, les rajahs dépossédés; de l'autre, les soldats suspectant les intentions du gouvernement, et enfin le peuple, avec sa haine naturelle pour le chrétien, n'ont plus eu qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté : *la révolution et le sang du blanc!*

Le gouvernement a enfin apprécié la grandeur du mal; des ordres ont été donnés pour faire rétrograder les flottes de Perse et de Chine. Bombay, Madras et Colombo envoient au secours de leur présidence tout ce qu'elles ont de forces disponibles.

D'un autre côté, l'administration intérieure prend les mesures sévères et énergiques que voici :

1° Abolition de la liberté de la presse dans toute l'Inde;

2° Incarcération de tous les rois et rajahs soupçonnés;

3° Levée de milices dans chaque station;

4° Récompenses de 50 roupies par tête promise, à toute personne qui saisirait des déserteurs;

5° Abolition (en projet) de toutes les écoles natives du gouvernement;

6o Loi martiale proclamée avec toutes ses rigueurs.

Ces moyens sauveront-ils l'Inde?.. Jamais. Ils augmenteront la haine du noir contre le blanc, voilà quel sera leur résultat.

Les seules mesures à adopter sont les suivantes :

1° L'envoi d'une force permanente de 50 mille Européens — dont 10 mille hommes de cavalerie sur le pied de la gendarmerie de France.

2. Le développement immédiat des rail-ways et des grandes routes (L'Inde, qui a 1,800 milles de long sur 1,300 de large, n'a depuis cent ans qu'un parcours de 950 milles en routes carrossables);

3. L'abolition du droit aux places accordé aux natifs;

4° Une police municipale honorable.

Sans ces mesures, croyez-moi, monsieur, il n'y a point de salut pour l'honorable Compagnie. J.

V

Il est assez intéressant de citer une opinion de Michelet sur les Anglais. Nous la rencontrons dans la *Gazette du Midi* avec les spirituelles observations de son rédacteur, M. Roux :

On lit dans la *Gazette du Midi :*

« Les Anglais du *Siècle* tiennent à justifier le nom que leur a donné la *Gazette de France*. Avec quel soin, quelle affection de famille ils ont dissimulé tout ce qui aurait pu jeter quelque lumière sur les causes de cette insurrection des Indes, la plus grande peut-être, et certainement la plus soudaine explosion nationale dont l'histoire fasse mention ! Comment soixante mille hommes de troupes et près de cent millions d'habitants se sont-ils trouvés en quelques jours soustraits au joug de l'Angleterre ? Comment tout cet appareil théâtral de puissance et de richesse a-t-il disparu ainsi qu'un décor qui, au coup de sifflet du machiniste, s'éclipse par un changement à vue ? Par quelles injustices et par quelles violences a-t-on pu pousser tant de peuples divers d'origines, de langues, de castes, de religions, au même désespoir ? Et par quelles raisons contraires les populations soumises à la France dans ces mêmes contrées n'ont-elles jamais, ni jadis ni aujourd'hui, entrepris de secouer l'autorité de notre pays ?

Voilà ce qui fallait dire, et ce que le *Friend of India* (l'Ami de l'Inde) a noblement avoué ; mais le *Siècle*, qui est, avant tout, l'ami de la révolution, n'aurait eu garde de confesser que sa nation modèle, celle où s'appuie le levier de sa propagande, a étalé durant un siècle un tel démenti public à ses maximes de progrès et de civilisation. Aussi, voyez comme le journal des cabarets de France est répandu dans toutes les tavernes anglaises, et lisez le certificat que lui délivre fraternellement le *Times*, ce

grand journal qui met aussi sa puissance au service des tendances démocratiques, destructives de la vieille liberté anglaise :

« Le journal qui, dans la presse parisienne, discute les questions anglaises avec le plus de loyauté, de mesure, de jugement, est incontestablement le *Siècle* démocratique. Dans ses appréciations, il n'entre point de rancune, de mesquin dépit, et dans ses critiques, quand il croit devoir critiquer, on rencontre toujours les égards dus à un grand peuple. Le journal démocratique discute, apprécie avec impartialité nos institutions monarchiques. Nos préjugés et nos fautes, ce journal les révèle avec ménagement et sait rendre une franche justice à nos vertus nationales. »

Il serait dur de troubler ces deux frères et amis dans l'enthousiasme de leur touchante accolade ; voyons cependant si le *Siècle* se retournera au nom que nous allons citer : c'est un écrivain selon son cœur, c'est l'historien le plus révolutionnaire de la révolution, Michelet, à qui nous voulons emprunter la conclusion philosophique des infortunes anglaises.

Dans son *Histoire de la France*, Michelet racontant l'histoire du martyre de Jeanne-d'Arc, s'interrompt pour jeter ces réflexions (tome V, pages 157 et suivantes) :

« Ce grand peuple, parmi tant de bonnes et solides qualités, a un vice qui gâte ces qualités mêmes. Ce vice immense, profond, c'est l'orgueil. Cruelle maladie, mais qui n'en est pas moins leur principe de vie, l'explication de leurs contraditions, le secret de leurs actes. Chez eux, vertus et crimes, c'est presque toujours orgueil ; leurs ridicules aussi ne viennent que de là. Cet orgueil est prodigieusement sensible et douloureux ; ils en souffrent infiniment, et mettent encore de l'orgueil à cacher ces souffrances. Toutefois, elles se font jour ; la langue anglaise possède en propre les deux mots expressifs de *dissappointement* et *mortification*[1].

« Cette adoration de soi, ce culte intérieur de la créature pour elle-même, c'est le péché qui fit tomber Satan, la suprême impiété. Voilà pourquoi, avec tant de vertus humaines, avec ce sérieux, cette honnêteté extérieure, ce tour d'esprit biblique, nulle nation n'est plus loin de la Grâce. C'est le seul peuple qui

[1] Nous leur devons ce mot. Celui de *mortification* était, il est vrai, employé partout dans la langue ascétique ; il s'appliquait à la pénitence volontaire que fait le pécheur pour dompter la chair et apaiser Dieu ; ce qui est, je crois, anglais, c'est de l'avoir appliqué aux souffrances très-involontaires de la vanité, de l'avoir fait passer de la religion de Dieu à celle du moi humain.

n'ait pu revendiquer l'Imitation de Jésus ; un Français pouvait écrire ce livre, un Allemand, un Italien; jamais un Anglais. De Shakespeare [1] à Milton, de Milton à Byron, leur belle et sombre littérature est sceptique, judaïque, satanique, pour résumer, antichrétienne. « En droit, dit très-bien un légiste, les Anglais sont des juifs, les Français des chrétiens [2]. » Ce qu'il dit pour le droit, un théologien l'aurait dit pour la foi. Les Indiens de l'Amérique, qui ont souvent tant de pénétration et d'originalité, exprimaient cette distinction à leur manière : « Le Christ, disait l'un d'eux, c'était un Français que les Anglais crucifièrent à Londres; Ponce-Pilate était un officier de la Grande-Bretagne. »

Si un indigène américain parlait ainsi, que doit dire le peuple des Indes?

E. Roux.

[1] Je ne me rappelle pas avoir lu le nom de Dieu dans Shakespeare; s'il y est, c'est bien rarement, par hasard et sans l'ombre d'un sentiment religieux. Le véritable héros de Milton, c'est Satan. Quant à Byron, il n'a pas trop repoussé le nom de chef de l'école satanique que lui donnaient ses ennemis ; ce pauvre grand homme, si cruellement torturé par l'orgueil, n'eût pas été fâché, ce semble, de passer pour le diable en personne. V. mon *Introduction à l'Histoire universelle*, sur ce caractère de la littérature anglaise.

[2] Ce mot profond, dont la portée n'a pas été sentie, pas même peut-être par celui qui l'a dit, est d'Houard, préface des *Anciennes Lois des Français*, conservées dans les coutumes anglaises de Cuttlelon.

(Notes de Michelet.)

VI

Notre impartialité nous fait un devoir de publier tout ce qui paraît écrit sur l'Inde en faveur des Anglais, toutes les fois qu'une passion aveugle semble éloignée de la polémique. Aussi nous empressons-nous de faire connaître, dans son entier, un article venu de Londres, inséré dans le *Nord*, journal qui s'imprime à Bruxelles, et que nous avons trouvé reproduit dans les feuilles du Midi du 1er septembre 1857 (V. le *Messager du Midi*). Voici cet article, auquel les événements accomplis et ceux attendus répondront mieux que nous ne le ferions nous-même :

La révolte de l'armée indigène du Bengale et les rudes sacrifices qu'elle impose à l'Angleterre ont transporté de joie certains organes de la presse continentale, qui, selon toute apparence, ne demanderaient pas mieux que de lui donner déjà le coup de pied de l'âne. Une feuille autrichienne s'est écriée, à la première nouvelle de cette rébellion, que la Grande-Bretagne venait d'avoir sa première attaque d'apoplexie, et qu'elle ne s'en relèverait jamais ; un autre journal, qui se publie dans notre ville, et qui a la prétention d'être initié aux secrets de plus d'un État continental, proclame gravement que l'Angleterre, dans sa détresse, a demandé instamment des secours à sa puissante alliée, la France, au prix même d'une partie de l'Inde britannique, la présidence de Madras, ni plus ni moins.

Évidemment, ou ces publicistes n'ont pas les notions même les plus élémentaires du génie et de la puissance de la nation anglaise, ou bien ils ont voulu mystifier leurs lecteurs, pour déblatérer ainsi sur la décadence de cette nation.

A tout esprit impartial — et c'est à ce titre que je vous écris ces lignes, monsieur — la situation pleine de gravité où se trouve l'Angleterre offre cela de particulier qu'elle n'est point,

selon le cours ordinaire des affaires humaines, empirée par les divisions intestines des partis. Ce trait caractéristique, exceptionnel, est digne de l'attention de tous les publicistes en général, et de ceux de l'Autriche en particulier. Dans les États, soit anciens, soit modernes, on voit toujours les factions redoubler d'audace et se fortifier en proportion des embarras du gouvernement. C'est alors que le forum retentit de leurs cris séditieux, que l'anarchie et le désordre marchent sur leurs pas. Elles se repaissent, elles vivent des malheurs de la patrie.

Dans la Grande-Bretagne, au contraire, chaque complication nouvelle provoque un nouvel effort, un nouveau sacrifice en faveur du bien public. Aux impérieuses exigences du trésor, on répond courageusement par le maintien d'un impôt de guerre, l'*income-tax*, et d'un autre impôt non moins onéreux, — les droits sur le thé, le café et le sucre, — qui, l'un et l'autre, allaient expirer. Les désastres du Bengale n'inspirent qu'un sentiment, celui de la vengeance. Quels que soient les divers éléments qui ont concouru à former un esprit de nationalité aussi uniforme, aussi compacte, il n'en est pas moins admirable. Sans doute, le flegme anglo-saxon, les habitudes de vassalité dont le temps n'a pas détruit l'empreinte profonde, sont pour beaucoup dans ce dévouement, cette soumission à la loi que montre le peuple au plus fort de la crise. Mais, tout en donnant à ces considérations l'importance qu'elles méritent, tout en voyant les défectuosités de quelques-uns des principes sur lesquels s'appuie la nation anglaise, on est frappé de l'adhérence de ses parties constitutives. La force du ciment fait oublier la qualité des matériaux.

Enfin, c'est cet esprit tout puissant de nationalité qui est la base de la grandeur de l'Angleterre. Il n'est aucun sacrifice que ses enfants, grands ou petits, ne lui fassent ; il inspire à ses armées cette énergie et cette résolution inflexibles, ce courage indomptable, cette abnégation entière que les revers ne font que grandir encore, et que le succès seul peut émousser.

L'histoire est là pour me défendre du reproche d'exagération; j'en ouvre les pages les plus récentes. Les armées anglaises ne furent pas heureuses au début de la campagne péninsulaire, mais les troupes de Wellington redoublèrent de bravoure et d'opiniâtreté, et le succès le plus complet fut le prix de leurs efforts. En 1841, l'Angleterre perdit une armée au défilé de Khyber ; quelques mois plus tard, elle prenait une revanche éclatante sur les Afghans, et sa puissance et son prestige dans l'Inde devinrent plus grands que jamais.

L'Angleterre perdit une armée devant Sébastopol ; un an plus

tard, elle avait comblé ce vide ; bien plus, elle organisa comme par enchantement une flotte qui étonna le monde autant par sa force numérique que par la perfection de son équipement et la puissance formidable de son armement, et certes, ce colosse naval eut bien son poids dans les considérations qui portèrent la Russie à faire la paix.

Or l'Angleterre est bien décidée à conserver intacte sa couronne indienne, à reconquérir le Bengale, le plus beau fleuron de cette couronne, et que lui dispute aujourd'hui l'armée indigène disciplinée par elle, et hier à ses ordres et à sa solde.

L'Angleterre possède-t-elle les ressources nécessaires pour atteindre ce but promptement et complétement ? Évidemment oui, et en voici la preuve irréfragable, surabondante.

Ses finances, le nerf de la guerre, sont dans un état florissant. Son gouvernement a pu faire face aux dépenses de la guerre avec la Perse et de l'expédition en Chine sans recourir à un emprunt. La Compagnie des Indes orientales, sur laquelle retombent les frais de la guerre de l'Inde, ne demande aucun secours pécuniaire au gouvernement métropolitain, qui pourrait accueillir cette demande sans inconvénient sérieux pour les finances de l'État.

L'industrie et le commerce, sources de la richesse nationale, sont tout aussi prospères, ainsi que l'attestent les chiffres officiels des exportations, dont la marche est toujours ascendante.

Dans le compte-rendu du bureau de commerce, qui paraîtra incessamment, les exportations pendant le mois de juillet des exercices 1855, 1856 et 1857 sont respectivement de 8,150,383 liv. st., 9,968,226 liv. st., 12,201,532 liv. st. Pendant les sept mois de ces trois années, les exportations sont respectivement de 51,262,705 liv. st. 63,936,642 liv. st. et 73,027,913 liv. st.

Des données exactes m'autorisent à déclarer que le commerce étranger et colonial de l'Angleterre s'élèvera très-probablement cette année à 121 millions st., soit environ 6 millions st. de plus que l'année 1856. Ces chiffres sont éloquents.

Sans doute, le commerce et l'industrie britanniques seront affectés de la révolte du Bengale et de ses conséquences ; mais si la guerre avec la Russie a pu les toucher à peine, il est permis de croire que les intérêts industriels et commerciaux de la Grande-Bretagne ne seront pas ruinés par la guerre de l'Inde.

Quant au matériel de guerre, les arsenaux anglais en regorgent depuis la guerre d'Orient. Pour ce qui est des moyens de transport de troupes et de munitions de toute espèce, l'Angleterre est la mieux partagée de toutes les nations du monde.

Quant à l'organisation de son commissariat, l'expérience si chèrement achetée en Crimée portera ses fruits dans l'Inde.

Restent les combattants. Il faut, dit-on, que l'Angleterre possède 80,000 hommes au moins de troupes européennes dans l'Inde pour s'y rendre complètement maîtresse de la révolte, et rétablir sa puissance sur des bases solides et durables ; soit. A l'heure qu'il est, sir Colin Campbell dispose dans le Bengale d'environ 30,000 hommes de troupes européennes, royales ou appartenant à la Compagnie. Dans un mois, 20,000 hommes de plus y seront arrivés ; avant trois mois, il y en aura 80,000, s'il le faut, et cela en dépit des réductions immenses que l'armée anglaise a dû subir tout récemment pour pouvoir abolir l'*income-tax*.

Mais j'entends dire que le recrutement ne marche pas, que le gouvernement anglais se fait illusion à cet égard. Je réponds que, dans les circonstances présentes, de semblables illusions seraient un crime, et que, de tous les gouvernements, celui de lord Palmerston serait le dernier à se livrer aux illusions. Et si cela ne devait pas satisfaire les plus sceptiques, eh bien ! je leur répondrais avec la brutalité des faits, que l'établissement de troupes européennes dans l'Inde est, en temps normal, de 35,000 hommes au moins ; que les renforts partis de l'Angleterre depuis le 18 juin jusqu'à ce jour s'élèvent à 24,648 hommes, sans parler de 7,000 hommes au moins qui ont dû arriver ou qui arriveront prochainement à Calcutta de l'expédition chinoise et du cap de Bonne-Espérance. 10,000 environ, pris parmi les garnisons des trois royaumes, ont reçu leur ordre de départ. Ainsi, l'établissement militaire européen de l'Inde va s'augmenter, d'après les ordres déjà exécutés ou en voie d'exécution, de 41,648 hommes, ce qui porte cet établissement à un total de 77,000 hommes.

Mais, d'après des renseignements que j'ai lieu de croire certains, le gouvernement britannique ne s'arrêtera pas là. Il prend ses mesures pour parer éventuellement aux plus grands désastres que l'Angleterre puisse essuyer dans l'Inde, dans la prévision même que les troupes natives des deux autres présidences imitent l'exemple de celles du Bengale, bien que leur fidélité ne soit pas douteuse.

VII

Sous la date du 1er septembre 1857, nous lisons dans la *Gazette de France* un exposé de la situation de l'Inde, rédigé par une plume aussi exacte qu'énergique. Les événements accomplis lui ont donné, jusques à présent, la plus complète raison :

La souveraineté britannique dans l'Indoustan n'a guère eu pour croyants avoués que feu Victor Jaquemont, trop préoccupé, trop savant et trop spirituel pour la bien regarder en face, et avec lui le pseudonyme *Fridolin*, qui, sans être aucunement empêché par les mêmes embarras, ne l'a pu voir qu'au travers des rares loisirs que lui a laissés l'incontestable importance de son consulat [1].

Delhi, encore Delhi !... Mais il y a sous cette obstination quelque coup de Bourse ! Il y a sous ce persistant Delhi, il y a bien sûrement du *Times*, du *Morning Post;* il doit y avoir surtout du Palmerston.

Eh bien ! puisque ces honorables et très-nobles autorités s'entêtent à faire valoir Delhi comme un point important à saisir, disons donc encore ce qu'est et ce que vaut Delhi.

Delhi moderne, ou pour les Indiens Chah-Jehan-Abab, fondé par Chah-Jehan en l'année 1631, est située, *pour la commodité du siége*, sur une base de roc. (Ceci est aussi pour la plus grande aisance des ingénieurs du *Times*.) Cette même Delhi a été récemment mise en défense par les Anglais de la Compagnie, qui ont d'abord élargi les bastions de longues et épaisses murailles,

[1] Le *major Fridolin* a rempli la *Revue des Deux-Mondes* de tout ce qui forme le livre publié aujourd'hui par Michel Lévy, sous le titre : *Des Anglais et de l'Inde*, sous le nom en toutes lettres de M. E. de Valbezen, consul de France à Calcutta il y a deux ans, et maintenant consul à Anvers... (*Note de l'éditeur.*)

au point de pouvoir faire jouer neuf canons de gros calibre sur chacun d'eux; et puis ils ont ensuite ajouté des lunettes pour mieux battre les courtines, qui en réalité étaient trop longues.

Onze portes, y compris les trois qui s'ouvrent sur la branche de la Djumna, sont les issues de l'enceinte dont nous avons déjà indiqué l'étendue; ces portes ont des logements casematés. Au dehors de ces hautes murailles, il n'y a de visible que les nombreuses tours du palais et les minarets de la magnifique mosquée que l'on appelle la Djumna. Une seule rue large et droite s'en va de la porte de Delhi au palais; une autre, large aussi, mais obstruée toujours, part du palais à angle carré et aboutit à la porte de Lahore.... Il n'y a pas à choisir, c'est par là que l'armée *assiégeante* doit faire sa trouée, car le reste est aussi impénétrable qu'une fourmilière.

Faut-il aussi décrire ce qu'est ce palais? Eh bien, c'est un édifice de magnifique structure et d'une énorme surface. De même que la ville, le palais est entouré sur trois côtés de murailles en granit rouge; elles sont ouvertes seulement par deux portes très-bien défendues; et la quatrième face est fermée par le cours d'eau. L'enceinte du palais a bien une demi-lieue de tour; car nous n'avons pu extérieurement la parcourir au pas d'un cheval en moins d'une heure. Les murs paraissent avoir environ quarante pieds de haut; ils sont garnis par de fréquentes tourelles qui sont surmontées de coupoles fort gracieuses.

C'est par un pont très-étroit que le palais communique avec le vieux fort de Selim-Ghar, qui est sur la rive orientale de la petite Djumna; mais c'est dans la ville que se trouvent le grand arsenal et le dépôt général des munitions.

Maintenant il est bon de savoir que la présente Delhi est entourée, à une et quelquefois deux lieues de profondeur, par les ruines de la vieille Indrepat, ou la première Delhi. Cet océan de tombeaux forme naturellement d'innombrables embuscades aussi protectrices des approches que favorables aux sorties. Ainsi le campement ou la position *supposée* par le général Barnard ne peut avoir été choisie à moins d'une lieue et demie ou deux lieues des défenses de la ville.

Songez, maintenant, que les abords de Delhi sont plats, et en temps de pluie gardent les eaux stagnantes, et que, pendant les autres huit mois, le district, à trente lieues à l'entour, est aride et sec comme le Sahara. Sachez encore que les contrées environnantes sont en pleine révolution, et décidez qui de Delhi en communication complète avec le dehors, ou de cette pauvre bande de soldats isolés, doit souffrir par les besoins et par les maladies! Les pluies commencent à la fin de juin et elles de-

meurent incessantes jusqu'au commencement d'octobre, et pendant cette période le thermomètre se soutient de 72 à 80 centigrades, quoique pendant les vents chauds il ne dépasse guère 120.

Voilà un peu pourquoi ces huit mille soldats de l'avant-dernier courrier sont réduits à deux mille, malgré les renforts que le *Times* fait arriver de tous les points cardinaux.

Le *Times*, tout *Times* qu'il est, n'est donc pas mieux informé à Londres de ce qui se passe dans cet immense chaos, que le pauvre lord Canning lui-même ne peut l'être sur place. Car toutes les voies sont rompues, toutes les correspondances sont interceptées; et les journaux d'Angleterre ne font pas grand chose qui vaille en brochant une tête et une queue à quelques rapports sans lien et sans date, tels que celui du capitaine Keith, qui de la distance énorme d'où on le fait écrire, déclare qu'il soumettra Delhi dans deux heures. Et puis encore, qu'est donc Delhi? Je cherche toujours ce que vaut Delhi dans cette grande affaire. Pour le *Morning Post* et pour son patron, pour le *Times* et pour l'emprunt médité, un trou dans une de ces murailles serait un grand succès; mais pour le reste du monde, qui sait aujourd'hui que soixante places armées qui commandent mieux le pays sont avec les immenses contrées adjacentes aux mains des révoltés, que vaut Delhi, encore une fois, et cette trouée sans même l'occupation possible d'une place dans laquelle la révolution ne peut être ni saisie ni frappée?

Bénarès est aux mains de la révolte, et l'on parle de la résistance d'Agra, position désespérée entre cette ville, Gwalior, Doude et Delhi. Agra, place sans défense, n'est pas, comme le dit la *Presse*, à quatre-vingts lieues de Delhi, mais à quarante seulement, en passant par Ali-Ghar. Cawpoure est vaillamment tenue, dit-on, par le brigadier Havelock, et pourtant on raconte par les noms le massacre de Cawpoure! Pourquoi donc ne pas honnêtement reconnaître que la poignée survivante des malheureux serviteurs de l'*honorable* Compagnie est partout dans l'Indoustan à l'horrible et déplorable état de sauve qui peut?...

Ce cas, qui est très-réel, nous représente trop clairement l'affreuse condition de ces familles incessamment traquées et ralliant au milieu des plus horribles angoisses des groupes parsemés de soldat sacculés sur quelque point de refuge, parce qu'ils sont sans route sûrement indiquée, sans transports et sans commandement. Et puis, on fait faire de la jactance à ces braves et malheureux soldats.... On les fait phraser sur leur terrible baïonnette!... Mais qui ne sait pas que leur baïonnette est à très-peu près inutile dans le présent cas...; que les Indiens ne l'attendent jamais guère, et que, surpris, ils sont plus prestes à

l'éviter que le soldat anglais ne l'est à s'en servir! La baïonnette.... tant pis pour le cas advenant, car alors l'usage en coûterait cher.... ce serait d'homme à homme, et jamais un homme ne peut jouter contre dix autres. Comme nous l'avons déjà dit, un contre-mille et l'Angleterre y doit perdre.

Rappelons-nous toujours que c'est par les Indous, qu'après notre disparition complète de l'Asie centrale, les Anglais ont conquis l'Inde ; que c'est par une pratique toujours sans scrupule qu'ils ont, pendant soixante-dix ans, maintenu un pouvoir qui, à partir de cette époque, ne leur a plus été contesté; que la quiétude de cette longue et paisible jouissance, maintenue par l'orgueil incarné de la race, les a conduits à l'abus le plus odieux et à la témérité la plus aveugle. Et ils en sont encore à ce point de confiance, apparente au moins, qu'ils parlent de leurs renforts, si minces et si loin d'arriver effectifs, comme d'un instrument infaillible pour rétablir la conquête et l'occupation d'un pays aussi vaste que l'Europe, et enfin l'assujettissement à nouveau de deux cent millions d'êtres qui ont maintenant *à compter avec eux pour le prix du sang!*

Bombay qui, dit-on, se montre impassible, se réunira nécessairement au soulèvement de l'État de Gwalior; et si cette présidence n'est pas en pleine révolte, c'est parce que les Radjepoutes et les Marhates n'ont pas encore allumé leur brandon. Car, que pourront y faire les deux mille trois cents européens clairsemés sur cette vaste circonscription, pour maintenir en service docile quarante-huit régiments indiens? Et enfin la présidence de Madras avec ses deux mille sept cents soldats anglais répandus, partie à Hyderabad dans l'État de Golconde, partie à Bangalore centre du Decan, et partie à Mangalore, et à Tellychery sur la côte du Malabar; comment entend-elle aussi maintenir ses soixante-dix régiments indigènes, et ses trente-huit millions de peuples qu'il y a quelques jours encore elle soumettait à un système de torture tel que les parlements même en ont été indignés?... Et qui gardera Vellore, dont la vaste geôle regorge de rois, de rajahs, de princes et même de princesses qui ont osé revendiquer leurs trônes, leurs Etats et leurs domaines saisis avec moins de façons encore que le royaume d'Oude, dont le roi n'a aujourd'hui d'autre tort que d'avoir envoyé sa vieille mère formuler ses plaintes à la face de l'Europe, et dont le plus grand crime est d'avoir des sujets fidèles et d'attendre avec calme le procès qu'on lui va faire!

Ce roi d'Oude, qu'avec une impudence incroyable les feuilles anglaises accusent de trahison! Lui, le successeur paisible de ces rois qui, depuis 1774, ont subi patiemment le martyre et

l'humiliation dont n'a cessé de les torturer la rapacité britannique. Ces rois qui ont vu leurs harems bloqués par les soldats de la Compagnie, et, là-dedans, 700 femmes et enfants de tous les âges méthodiquement et impitoyablement affamés pour obtenir l'argent et les joyaux qu'ils ne voulaient pas livrer au commissaire anglais. On a pourtant vu ces femmes, enragées par la faim, résolûment défoncer les portes de l'enceinte, et, malgré les menaces et les coups, se ruer dans les bazars de Lucknow, leurs enfants à la main et, scandale énorme, le visage entièrement à découvert! Et cependant, de garde à la porte d'un cachot, un officier, un gentleman, recevait de ce même commissaire l'ordre écrit de laisser entrer trois hommes et de ne pas intervenir entre eux et les prisonniers. Et ces prisonniers étaient deux eunuques au service de la mère et de la sœur du roi; et la torture leur fut atrocement appliquée parce que, confidents et dépositaires des larges valeurs cachées appartenant à leurs maîtresses, il fallait qu'ils mourussent à la douleur ou qu'ils les remissent aux mains de qui?... du célèbre héros du temps présent, du célèbre et glorieux WAREN HASTINGS!

Et dire que ces moyens de faire financer, s'ils ne sont pas restés en grand honneur, n'en sont pas moins demeurés en constante pratique par des moyens, il est vrai moins barbares dans les formes, mais qui dans le fond ont toujours été aussi cruels qu'impitoyables!

Cherchez donc encore, ou semblez encore chercher, les causes premières de cette révolution, qu'il n'est plus permis d'appeler une révolte. Ce doute est-il une misérable duplicité qui veut en imposer au monde européen, ou bien est-il un cas de pauvre ignorance? Nous penchons bonnement et très-décidément pour l'ignorance, parce que, disons-nous, nous osons affirmer, sur de très-bonnes et solides raisons, qu'en presque tout ce qui touche l'état moral, physique, politique et même géographique de l'Indoustan, aucun peuple de l'Europe n'est plus ignare que le peuple anglais lui-même, si ce n'est pourtant le peuple français, qui en toute vérité vient encore après lui.

Enfin, nous sommes assez hardi pour ajouter que, d'ici à bien des mois à venir, les rapports qui se succéderont ne seront pas de nature à donner la moindre satisfaction à l'Angleterre. La raison en est devenue déjà trop évidente pour qu'il soit besoin de l'indiquer. Une lutte qui, de part et d'autre, commence par l'extermination, ne laisse apercevoir que la ruine absolue d'une des parties si irréconciliablement engagées. Les cris de vengeance partis de l'Angleterre arriveront directement là-bas, et ils seront salués, n'en doutez pas, par de semblables cris? La

révolution marche donc sans relâche, et elle s'étendra jusqu'aux deux mers qui baignent la péninsule indoue, et les renforts toujours infiniment trop faibles qui, de loin en loin, seront envoyés de l'Angleterre, ne serviront qu'à maintenir une partie du littoral, et à protéger le siége des trois présidences.

Ainsi, laissons pour ce qu'elles valent en réalité les victoires successives du brave général Havelock; les sorties repoussées, les avantages remportés, les canons pris à l'ennemi et les positions maintenues; et ne regardons que la terrible vérité, qui est que les positions maintenues ne sont que des réduits où les malheureux soldats sont acculés, et que les canons conquis ne sont qu'une insignifiante portion de la quantité innombrable qui en a été répandue jusque dans les places du plus petit ordre. Que les reprendre et les emporter sont deux cas très-distincts, attendu que les forces militaires de la Compagnie en sont à ne savoir comment se faire suivre par leur plus indispensable matériel.

Maintenant, en présence de cette irrésistible et peut-être aveugle conflagration, n'est-il pas naturel de s'inquiéter du soin que la France va prendre des quelques vestiges qui lui ont été laissés sur les deux côtes de cette grande péninsule ?

VIII

Extrait du discours de Palmerston rapporté dans la *Gazette de France* du 25 août 1857, où le président du conseil des ministres répond aux reproches qui lui sont faits de ne pas avoir employé des moyens plus expéditifs pour venir au secours des colonies indiennes :

« On a dit : Vous avez besoin d'envoyer au loin un grand nombre de ces troupes, dont le parlement a voté l'entretien pour la défense du pays en temps de paix et, en agissant ainsi, vous affaiblissez considérablement vos forces à l'intérieur ; dans ces circonstances, des pays étrangers pourraient juger l'occasion favorable pour en agir avec vous par des procédés auxquels vous ne devriez pas vous exposer. Mais ces considérations mêmes font comprendre l'inopportunité d'envoyer au loin ces vaisseaux de ligne à hélice qui, bien qu'ils paraissent inoccupés, seraient nécessaires pour la défense du pays.

Si des circonstances pareilles se présentaient, comment seriez-vous en état de mettre à la mer une flotte considérable, si vous aviez employé vos vaisseaux de guerre à faire l'office de navires de transport ? La prudence nous dit donc que ce serait agir inconsidérément, que de tomber dans l'erreur reprochée aux Perses par le grand historien de la Grèce ; lorsqu'ils portaient un coup, dit-il, ils élevaient le bras pour frapper, en laissant le reste de leur corps exposé aux blessures mortelles.

Je crois que nous serions tombés dans la même faute, si nous avions envoyé dans l'Inde cette flotte qui peut être nécessaire pour garder nos côtes. Quant à ce qu'on a dit, que nous devrions faire passer nos troupes par l'Egypte, afin d'abréger leur voyage de l'Inde, c'est une question qui mérite d'être examinée. J'ai déjà fait connaître mes objections à cette mesure, s'il s'agissait d'un corps de troupes considérable, mais il est incontestable

que si on avait besoin d'un petit nombre de troupes, et qu'il fût nécessaire qu'elles arrivassent très-promptement, on pourrait peut-être faire des arrangements pour les faire passer par Alexandrie et Suez.

Pour ce qui est de la question générale, je crois que la chambre doit l'envisager d'un point de vue plus élevé que les honorables membres n'étaient disposés à le faire. Nous avons d'abord été accusés par quelques membres, d'avoir précipitamment réduit notre armée et notre marine, quand la paix a été faite. D'autres ont dit que nous avions été amenés à en agir ainsi, par l'insistance de quelques membres en particulier, tandis que quelques autres ont dit que nous avions fait cela par manque de prévoyance. Mais le fait est que la marche que nous avons adoptée était la seule que pût adopter un gouvernement représentatif.

Les diverses formes de gouvernement ont chacune leurs avantages et leurs inconvéniens. Il est incontestable que la forme du gouvernement despotique est la meilleure, en temps de paix, pour préparer efficacement les moyens de faire la guerre. Il n'est soumis à aucun contrôle et peut être supposé avoir cette prévoyance nécessaire qu'on présume devoir exister dans le gouvernement d'un pays ; c'est pourquoi il conserve en temps de paix des forces plus considérables qu'elles ne sont alors nécessaires, et se trouve ainsi toujours prêt en cas de guerre. D'un autre côté, un gouvernement représentatif a cet avantage, que lorsque vient une guerre, il importe peu qu'il ne soit pas prêt ; la nation tout entière se rallie autour du gouvernement et lui donne une énergie et une force que ne peut avoir aucun gouvernement absolu.

En temps de paix, notre gouvernement représentatif est faible en comparaison ; et pourquoi ? Parce que, si nous insistons auprès de la chambre, formée en comité de subsides, pour qu'elle accorde un budget plus considérable qu'elle ne l'accorde ordinairement et qu'elle vote un plus grand nombre de soldats, cette demande est complétement inutile, à moins que nous ne présentions les voies et moyens pour balancer les dépenses. C'est tout à fait ce qui est arrivé l'année derrière quand nous avons eu la paix.

Le pays, sans doute, était prêt, pendant la guerre, à supporter tous les fardeaux et à faire tous les sacrifices pour la mener heureusement à fin et soutenir l'honneur national ; mais, quand la paix est venue, les nations sont imprévoyantes ; les individus peuvent bien avoir de la prévoyance, mais la multitude n'en a pas. C'est pourquoi tout le monde réclama la réduction de l'impôt sur le revenu. C'était un cri auquel la chambre n'était pas disposée à résister, et elle eût été même impuissante à cette

résistance ; c'est pourquoi le gouvernement sentit qu'il devait s'incliner devant la volonté nationale. Il en résulta une réduction sur notre revenu, et nous fûmes nécessairement tenus de proportionner nos dépenses au revenu que le parlement nous accordait.

Nos forces navales et militaires furent réduites autant qu'elles pouvaient l'être en ce moment; mais tout cela est si nécessairement inhérent aux assemblées populaires que, bien qu'il en résulte des inconvénients, je ne puis en éprouver beaucoup de regrets, parce que, quand cela devient nécessaire, le pays répare ses erreurs avec promptitude, et par des mesures expéditives. L'occasion présente n'est pas aussi urgente que celle qui se présentait au commencement de la guerre de Russie, parce qu'à cette époque toutes les augmentations qui furent faites à nos forces navales et militaires eurent lieu aux dépens du pays, tandis que, maintenant, l'accroissement de nos troupes sur le théâtre des opérations ne coûte rien au pays, mais est à la charge du gouvernement de l'Inde ; c'est pourquoi, pourvu que nous puissions augmenter nos forces à l'intérieur, dans la proportion des renforts que nous envoyons dans l'Inde, nous n'avons besoin d'aucune augmentation de revenu. Tout ce que nous avons à faire, c'est de nourrir les troupes de l'intérieur et d'entretenir un établissement qui nous permette de recruter de temps en temps pour les troupes qui sont au dehors. Je crois que nous pouvons faire cela, et si nous avions besoin de l'assistance du parlement, nous la lui demanderions sans hésiter.

IX

Le *Moniteur de la Flotte* du mois d'août a publié, sous le titre de l'*Inde maritime*, un article qu'il nous a paru utile de recueillir. Le voici :

Au moment où les événements qui viennent de surgir dans l'Inde attirent l'attention de l'Europe entière, nous croyons qu'on lira avec intérêt un travail sur cette vaste contrée, considérée spécialement au point de vue maritime.

L'Angleterre possède, dans la portion la plus belle de l'Asie, un vaste et riche empire qui, par une anomalie bizarre, au lieu de lui appartenir au même titre que les colonies britanniques des autres parties du monde, est la propriété d'une Compagnie marchande, qui l'exploite comme un industriel exploite une usine, et occasionne ainsi les regrettables révoltes dont nous sommes aujourd'hui les témoins. C'est là, d'après l'opinion des hommes les plus impartiaux de la Grande-Bretagne, le principe de tout le mal.

Les possessions de la Compagnie des Indes orientales sont de deux natures : les possessions immédiates et les possessions médiates.

Les premières sont formées des plus magnifiques provinces de l'ancien empire du Grand-Mogol et se trouvent divisées en trois grands gouvernements dont chacun est à lui seul un royaume et qui sont : la présidence de Calcutta, celle de Madras et celle de Bombay. Ces pays sont régis et administrés par des employés de la Compagnie.

Les secondes comprennent les possessions médiates, c'est-à-dire celle qui sont gouvernées par les princes indigènes, vassaux ou alliés de la Compagnie. Le nombre en diminue tous les jours par suite de l'annexion de quelque empire, ainsi que cela a eu lieu récemment pour les États du roi d'Oude. Les

princes qui gouvernent ces pays n'en sont plus que les souverains nominaux; ils ne s'occupent que de l'administration intérieure de leurs États, et l'autorité réelle pour toutes les grandes affaires appartient à un résident anglais accrédité auprès d'eux et qui est spécialement chargé de les surveiller et de les diriger; c'est sur l'avis, souvent intéressé, de ce haut fonctionnaire, qu'on les dépose et que l'annexion de leurs États est prononcée.

La population totale de l'Inde anglaise, d'après les documents les plus récents, peut être évaluée à deux cent millions d'âmes réparties dans les proportions suivantes pour les trois présidences : Calcutta, 92 millions; Madras, 17 millions et Bombay, 8 millions. Le reste appartient aux territoires des possessions médiates.

Les revenus de la Compagnie sont aujourd'hui très-difficiles à apprécier. Voici à cet égard un détail déjà ancien, mais dont la connaissance peut être utile. Dans les années 1833, 1834 et 1835, les recettes de la Compagnie s'élevèrent à la somme nette de 19,276,000 livres sterling, ce qui couvrait les dépenses de l'Etat, évaluées à 13 millions, dont environ 10 millions pour l'entretien de l'armée anglo-indienne. Dans l'année 1835 à 1836, époque à laquelle la Compagnie réalisa la plus grande partie de son actif commercial, les recettes donnèrent, sur les dépenses, un excédant de 10 millions de livres sterling, déduction faite de 2 millions destinés à former un fonds de garantie pour les possesseurs d'actions de la Compagnie.

En 1836, l'excédant fut de 2 millions de livres; en 1837 de 2,470,000 livres; en 1838 de 1,300,000 livres seulement. Depuis cette année, les bénéfices de la Compagnie ont toujours été en diminuant et les inventaires n'ont pas été publiés avec la même facilité. La dette publique de la Compagnie, au 1er avril 1837, était de 30 millions de livres sterling, et les intérêts au taux moyen de 4 3/4 étaient de 1,440,000 livres. Depuis, cette dette n'a pas diminué.

Toutes les forces militaires de l'Inde forment trois armées : celle du Bengale, celle de Madras et celle de Bombay. Ces armées comprennent deux éléments principaux, les troupes royales au service de la Compagnie et les troupes indigènes ou cipayes, qui forment le noyau de la révolte actuelle.

Dans l'Inde, il n'y a pas plus de conscription qu'en Angleterre; le service militaire y est volontaire, et il est si recherché que chaque régiment a un grand nombre de soldats surnuméraires inscrits pour remplacer ceux qui viennent à manquer. Le temps d'engagement des cipayes est fixé à cinq ans en temps de paix, mais en cas de guerre ils doivent rester sous les drapeaux

jusqu'à ce qu'elle soit terminée. Après vingt ans de service, chaque homme a droit à une pension viagère.

Les possessions anglaises de l'Inde sont magnifiques au point de vue maritime, que nous étudierons en détail. Elles ont un développement de côtes immense, des ports superbes, des fleuves et des cours d'eau cités dans le monde entier.

La Compagnie des Indes anglaises, qui n'est plus en rapport avec les progrès modernes, a été, dans son temps, une belle institution. C'est à elle, il faut le reconnaître, qu'est due la fondation de l'empire britannique des Indes, qui a tant contribué au développement de la puissance et de la richesse de l'Angleterre. Cette Compagnie reçut, en 1762, une charte privilégiée qui l'investit de l'administration des possessions anglaises de l'Inde orientale, sous le contrôle d'un gouverneur général nommé par le roi. Cette charte, depuis, a été renouvelée sous certaines modifications; mais, en 1814, le commerce avec les Indes fut déclaré libre, et, en 1834, la même liberté fut appliquée au commerce avec la Chine; et cette double et juste mesure a sensiblement amoindri les affaires de la Compagnie des Indes. — L. d'Hortier.

X

Pour compléter les renseignements que nous avons donnés dans notre chapitre III, sur l'ancienne position de la France dans l'Inde, nous allons donner des détails complets sur nos établissements restreints, tels que nous les possédons en vertu des traités de 1815. On verra que c'est peu de chose.

Ces établissements se bornent à cinq villes : Pondichéry et Kardal, sur la côte du Coromandel; Yanaon, sur celle de l'Orixa; Chandernagor dans le Bengale, très-près de Calcutta, et Mahé, sur la côte de Malabar. Ces cinq postes sont entourés d'un territoire d'une étendue très-variable, et qui, tous réunis, ne représentent pas plus de 60 kilomètres carrés, habités par 180,000 habitants, dont 2,000 Européens au plus. Pondichéry est la résidence du gouverneur général, de la préfecture apostolique, de la cour impériale, de l'administration centrale; c'est une belle ville de 50 à 60,000 âmes, divisée en ville noire et ville blanche par un large canal; les rues sont bien alignées et presque toutes plantées de cocotiers : les villages des environs ou aldées, sont généralement propres et aisés; une enceinte bastionnée entoure la place du côté du continent : le port n'est malheureusement qu'une rade peu sûre.

Chandernagor, la seconde ville comme importance, est bien déchu de son antique splendeur: sa position sur l'Ougly, bras du Gange, est charmante, ses rues à angle droit, ses maisons blanches et régulières, mais il y a des quartiers déserts, le port est vide, le commerce nul. Karikal est plus heureux au point de vue industriel, et ses habitants s'occupent activement de la fabrication des toiles. Ces deux villes ont une enceinte fortifiée.

Yanaon est dans une situation relativement plus prospère, grâce à sa bonne situation sur le Godavery et à la salubrité de son climat; on y fabrique beaucoup de toiles. Mahé est un tout petit poste sans aucune valeur, dans la province de Carnatie.

Le gouvernement entretient dans chacun de ces postes un commandant particulier, appartenant aux troupes ou au commissariat de marine, un tribunal de première instance ou au moins un juge, et deux ou trois autres fonctionnaires civils. La garnison des établissements français dans l'Inde se compose de deux compagnies de cipayes, fortes de 600 hommes et commandées par des officiers européens; c'est plutôt une force de police qu'une force militaire.

On voit que Chandernagor seul se trouve assez rapproché du théâtre de l'insurrection : la population hindoue du Sud de la péninsule est très-différente de celle du Nord, et, d'ailleurs, témoigne un grand attachement à la France, dont les agents l'ont toujours traitée doucement.

La France possède encore nominalement des *loges* à Mazulipatnam, Calicut et Surate, c'est-à-dire le droit d'y avoir un comptoir jouissant de certains privilèges, comme réduction des droits d'entrée, etc.

Quelques mots d'histoire en finissant : Henri IV forma la première Compagnie des Indes, qui n'eut aucun résultat; d'autres lui succédèrent aussi infructueusement; enfin Richelieu la réorganisa en 1641, mais celle-ci se borna à coloniser Madagascar et à envoyer des navires commercer sur les côtes de l'Inde. Le premier établissement formé dans la péninsule le fut à Surate par Caron, négociant français, transfuge de la Compagnie hollandaise (1668); soutenu par le gouvernement, Caron enleva quelques postes à ses anciens maîtres; ceux-ci vainqueurs en 1678, forcèrent les Français établis à Saint-Thomas, en Coromandel, à se retirer au bourg de Pondichéry. Martin, successeur de Caron, leva quelques soldats, acheta le territoire environnant et se fortifia, mais ne put résister à une attaque des Hollandais, qui complétèrent eux-mêmes les nouveaux remparts; de sorte qu'à la paix de Ryswick, nous recouvrâmes la place en meilleur état que nous ne l'avions perdue. Pondichéry grandit rapidement; le commerce de la Compagnie se développa dans les plus larges proportions, grâces aux hautes qualités des gouverneurs généraux qui se succédèrent au XVIIIe siècle, Dumas, Dupleix et de la Bourdonnaye ; de nombreux postes existaient sur toutes les côtes, notamment ceux que nous possédons encore. Dupleix notamment résista pendant quarante-deux jours dans Pondichéry, aux attaques d'une division anglaise, qui dut lever le siége. On sait les malheurs de la Bourdonnaye, dont les services furent si indignement méconnus.

La paix d'Aix-la-Chapelle suspendit la guerre pendant quelque temps avec l'Angleterre, mais elle reprit ensuite avec une plus

rande vigueur; vers 1751, les Anglais avaient enlevé presque toutes nos possessions : Lally-Tollendal, successeur de Dupleix disgracié, perdit Pondichéry, le 15 janvier 1761, et paya ce malheur de sa tête. La paix nous rendit encore cette ville : à ce moment, la Compagnie fut supprimée, mais aussi depuis cette époque notre influence disparut dans l'Inde et fit place à celle de l'Angleterre, qui, en quelques années, y érigea le colossal empire qui paraît pour la première fois ébranlé. De glorieuses actions signalèrent encore le nom Français à la fin du siècle dernier, et les noms du Bailli de Suffren, du marquis de Bussy sont justement célèbres, mais c'était une lutte inutile : Pondichéry, pris en 1778, rendu en 1783, fut de nouveau enlevé en 1793, après quarante jours de tranchée par une armée de 22,000 hommes, dont 6,000 Européens ; la paix de 1814 nous rendit les cinq postes que je viens de décrire : de plus, l'honorable Compagnie des Indes s'obligea à nous servir, à titre d'indemnité, une rente de 1 million de francs.

Il serait à désirer qu'un projet, dont on s'est souvent occupé, fût décidément mis à exécution ; il s'agirait d'abandonner Mahé, Chandernagor et Yanaon, postes très-éloignés, impossibles à défendre en cas de danger, pour reprendre les mêmes territoires autour de Pondichéry et Karikal, et constituer un établissement qui, sans présenter une grande importance, pourrait cependant offrir un sérieux et réel intérêt.

XI

OBSERVATIONS DIVERSES.

La rapidité avec laquelle les événements se succèdent, leurs péripéties, les opinions chaque jour émises par les publicistes français et étrangers, les bruits contradictoires, tous les accidents vrais ou faux de la grande révolution de l'Inde, le tohu-bohu de la presse, ne nous permettent pas, en présence d'une telle situation, de dire le dernier mot à chaque opinion émise, à chaque thèse soutenue. C'est l'office de la presse quotidienne indépendante, qui n'a pour point de vue que l'intérêt de la France, pour but que les moyens de faire triompher la vérité, le droit et la justice. Cependant, tout ce qui est principe pour nous, au regard de la lutte engagée, a été exposé dans le cours de notre ouvrage. Certaines de nos démonstrations auraient pu être soutenues par des autorités plus nombreuses; certaines thèses adverses auraient pu être directement détruites si elles nous eussent été connues. Nous remédierons autant qu'il sera en nous et sans nuire à la rapidité nécessaire à notre publication, à toutes ces lacunes, sans prétendre les combler toutes, dans la présente note.

— Si le nom de Napoléon Ier est resté populaire en France, ce n'est pas seulement parce qu'il était le symbole de la résistance à une invasion étrangère, mais plus particulièrement parce que chaque Français savait que le grand capitaine n'était préoccupé que d'une pensée, celle d'abaisser l'Angleterre. Il n'a pas dépendu de lui qu'il en fût ainsi. Si la campagne de 1812 eût réussi, c'en était fait des Indes.

— Ce qui prouve que le bill d'émancipation de 1834 n'a été qu'un jeu de coulisse et que les choses sont restées ce qu'elles étaient avant, c'est la pétition adressée au parlement anglais pour demander que le gouvernement de l'Inde soit retiré à la

Compagnie des Indes-Orientales (*Morning-Chronicle* rapporté dans le *Messager du Midi*, du 23 septembre 1857).

— La pétition dont nous venons de parler met en fureur le *Times* et le *Morning-Post*. Ils disent : « Nous soutenons que la « révolte actuelle n'est qu'*un incident* de notre conquête de « l'Inde. C'est un gouvernement qu'*aucun système* d'administra- « tion n'aurait pu empêcher. C'est un événement qui appelle « une punition et une vengeance aussi complètes et *aussi terribles* « qu'on ait jamais infligées à une révolte militaire ! » — L'*incident* et le *système* sont jugés. Il faut être scélérat ou imbécile pour produire, aujourd'hui, de telles idées. — Quant à la *vengeance terrible*, c'est affligeant ! Les Anglais verront où les mèneront de tels excès ; ou, plutôt, ils l'ont déjà vu. Kallahore ne leur a pas porté bonheur..... Ce sera partout du sang cruellement versé. Les Indiens y perdront moins que les Anglais.....

— On retrouve, à côté de faits accomplis, les mêmes sentiments dans une lettre de Calcutta, du 8 août, où nous lisons : « Bonnes nouvelles ! le 42e a été taillé en pièces jusqu'à son « dernier homme ! que tous les autres insurgés trouvent le « même sort ! » — Quelle horreur !!..... (*Messager du Midi*, du 24 septembre).

— Le *Times* du 23 septembre élève son arrogance et son orgueil à la hauteur de la superbe des anges déchus. « L'Inde, « dit-il, sera anglaise et l'Angleterre sera sa souveraine plus « puissante et plus glorieuse que jamais !... Nous sommes ce « que nous avons été ! La supériorité de notre race est aussi « incontestable qu'il y a un siècle !... » — Toutes ces fanfaronnades, tout ce jargon de race supérieure n'est que parfaitement ridicule. Quant à la souveraineté de l'Angleterre, nous ne lui croyons qu'un droit, celui d'exister *in partibus*...

— La tonique de la fière Angleterre baisse. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les élections unionistes de la Moldavie ou de la Valachie, où l'influence du cabinet français est devenue aussi visible que le soleil. Ce qui devait être le Waterloo de la politique française, au dire de lord Strafford Redcliff, [redacted] et pour le présomptueux diplomate et pour la France. — Ce n'est pas tout : il semble vraiment que, depuis le 10 mai, on respire en Europe. L'Italie, l'Allemagne sont un peu plus tranquilles. Dieu fasse que les causes en deviennent durables ! C'est le vœu de tous.

— Les *Débats* (numéro du 17 sept.) persistent à dire que

« le gouvernement de la Grande-Bretagne a été le plus sage! » Cependant, ils blâment le passé et ils présagent un magnifique avenir... C'est à voir. Nous supposons que les Anglais reconquièrent; avec leurs *terribles vengeances*, leur extermination tant de fois proclamée, ils ne moraliseront rien; ils n'homogénéiseront rien, s'il est permis de le dire; ils ne feront rien pour l'avenir de l'Inde; ils ne la pressureraient qu'un peu plus. Dieu ne le permettra pas! — Laissons les *Débats* dans toute la candeur et l'ingénuité de leurs espérances. Laissons-leur croire que les Anglais, qui ont les moyens et les qualités négatifs de la colonisation, n'en déplaise à la *supériorité* un peu gâtée *de leur race*, deviendront dévoués aux intérêts de l'Inde et qu'ils les élèveront à leur juste hauteur. Mais, pour nous, nous n'en partagerons jamais la pensée et nous montrerons, à cet égard, le même scepticisme que cet auteur de goût et de savoir, M. le baron de Mortemart (*Vie élégante de Paris*, page 131) auquel on disait qu'un Anglais de la haute fashion avait eu la politesse de ne pas s'enivrer à table: « Ah! si tous avaient cette » urbanité, cette grâce, cette bonté, comme on les aime- » rait! » Ah! qu'ils seraient aimables, répondrons-nous à notre tour, non s'ils étaient sobres, mais s'ils étaient justes!

— Toujours des contradictions! Cependant la vérité est si facile à reconnaître! — Encore une lettre de Calcutta du 8 août qui prétend que l'insurrection est toute militaire, qu'elle n'est faite que par une poignée de Musulmans déjà encouragés et que la race hindoue est toute pour l'Angleterre... — Et puis une lettre du 9 du même mois, écrite du même lieu, qui nous apprend à satiété que l'organisation militaire anglaise est pitoyable, que les moyens d'entrer en campagne manquent, que les renforts qui arrivent sont insignifiants, que la terreur est dans Calcutta etc, etc. Voilà à quoi en est réduite la *race supérieure* anglo-saxone... (V. *Messager du Midi* du 24 septembre 1857.)

—J'ai lu 50 auteurs anglais, français, russes, etc., sur l'Inde. Je n'ai rencontré que le colonel Fentil qui ait eu le courage de louer Warren-Hastings et de le représenter comme vertueux... (V. Son mémoire sur l'Indoustan, ch. VI. p. 339. Paris, 1822.)

— M. C. Dareste de la Chavane a écrit: « Clive, non content « d'ouvrir la série de conquêtes qui créèrent l'empire indo- « britannique, *prévit ses destinées* et *conçut la pensée* de sub- « stituer les Anglais aux maîtres du pays. » (*Journal des Écon.*

fév. 1855. p. 286). C'est une erreur historique savamment détruite par M. de Saint Priest dans son ouvrage que nous avons longuement cité. La pensée prêtée à Clive appartient tout entière à l'immortel Dupleix, dont Clive n'a fait que suivre les errements. Les Anglais le savent bien!... Laissons donc entière à notre compatriote la gloire qui lui appartient.

— Nous l'avons déjà dit, le recrutement se fait difficilement en Angleterre, d'autant plus difficilement que la guerre de l'Inde n'excite aucune sympathie dans le Royaume-Uni. Le *Times* et le *Post* le reconnaissent; après eux, le *Journal des Débats* nous apprend que, malgré l'offre du grade d'enseigne à celui qui lèvera 100 hommes et du rang de lieutenant-colonel à celui qui pourra grouper 1,000 hommes, personne ne se présente.... « Le « recrutement languit, ajoutent les *Débats*, principalement pour « les régiments de ligne. Il faut cependant des dépôts assez con- « sidérables pour maintenir au complet l'effectif des 54 régi- « ments qui sont dans l'Inde ou qui sont sur le point d'y arri- « ver.... » Il faut volontairement se mettre la plus épaisse des cataractes sur les yeux pour ne pas voir d'une part que le recrutement est impossible, et d'autre part que les 54 régiments de l'Inde, décimés par le choléra, aux trois-quarts détruits par l'insurrection, ne présentent plus qu'un chiffre nominal. Ajoutons que ce ne sont pas 54 régiments qu'il faudrait, mais 200, mais 300 et encore.... D'où la conséquence que la reconquête ne présente pas encore un embryon visible à l'œil nu. — Nous aimons mieux le *Times*, lorsqu'il entre, à cet égard, dans le domaine des rêves d'avenir, et que ressuscitant une idée appliquée sous notre premier empire dans tous les établissements d'instruction publique, il dit : « Pourquoi ne préparerions-nous « pas *les enfants* et les jeunes gens en commençant à les faire « participer à des exercices militaires dans nos écoles et dans nos « colléges?... » — Voilà qui est parler ! cela promet des soldats à l'Angleterre, mais dans dix ans d'ici !... Nous espérons qu'à cette époque l'Inde ne leur donnera plus de soucis. (V. *Gazette de France* des 25 et 27 septembre 1857.)

— Le *Standard* apprécie ainsi les causes de l'insurrection de l'Inde : « Au dire des malheureux passagers anglais arrivés des « Indes par le Colombo, l'opinion généralement accréditée dans « les Indes, sur les causes de l'insurrection, c'est la LONGUE « SÉRIE DE VIOLENCES ET DE FRAUDES commises par les employés « de la Compagnie des Indes orientales *à l'égard des indigènes*. « CES GENS-LA ONT TOUT SACRIFIÉ A LEUR AMBITION EFFRÉNÉE, ET « A LEUR SOIF DE L'OR ET DU POUVOIR!!! » — Nous n'en avons

jamais dit davantage. Et l'on est étonné que l'Hindou massacre l'Anglais qui le torture ainsi depuis un siècle sans intermittence! —Ce que dit le *Standard* sur la foi de ces malheureux passager n'est pas autre chose que ce qu'on a vu depuis Clive jusques à Dalhousie. Le cabinet de Saint-James l'a toujours exactement su et il ne l'a pas empêché; c'est plutôt le contraire qu'il a fait. Il se ravise, mais trop tard!...

— Dans son numéro du 25 septembre, le *Siècle* a dit que la royauté de l'Angleterre sur les mers était nécessaire, parce que cette puissance exerçant la police dans tous les parages où vont ses vaisseaux, préserve les autres nations de la piraterie et du brigandage.

Je répondrai d'abord au *Siècle* que les premiers brigands des mers sont les Anglais! Et je le lui prouve : 1° par la saisie dix fois répétée, *sur toutes les mers*, de tous nos bâtiments de commerce, sans déclaration préalable de guerre; et cela a une autre importance qu'une capture de navire faite autrefois de loin en loin par des forbans barbaresques beaucoup plus humains que des Anglais; — 2° par l'incendie de Copenhague, qui est le fait le plus monstrueux de l'histoire de l'Europe; — 3° par le droit de visite, brigandage civilisé cent fois plus lourd que la barbarie des Corsaires.

Non-seulement les Anglais n'ont jamais détruit la piraterie, mais ils l'ont protégée. Je le prouve encore : ne se sont-ils pas opposés de toutes leurs forces à la destruction de ce brigandage en 1830, lors de l'expédition d'Afrique? Ont-ils, sauf une fois, jamais essayé de l'extirper? N'étaient-ils pas, au contraire, satisfaits de voir notre commerce méditerranéen exposé à tous ses excès?

La royauté absolue des Anglais sur les mers n'a donc été qu'une tyrannie absolue, et sans répression possible, parce que l'Angleterre se moquait de tous par sa supériorité.

Il est, sous un autre rapport, faux de dire que, l'Angleterre manquant, la sécurité des mers disparaîtra. Qui pourrait troubler cette sécurité? Quel est l'État maritime qui, en pleine paix, osera armer des brigands pour courir sus à de paisibles navires marchands? Sera-ce Tunis? Sera-ce [illegible]? Sera-ce l'Archipel? Nous n'avons besoin de personne, nous, Français, pour imposer l'ordre dans la Méditerranée, dans la mer Noire ou la mer d'Azof. — Seront-ce les deux Amériques? Elles peuvent parfaitement se passer de l'Angleterre qui, depuis le traité d'York-Town, n'y a pas imposé sa loi, dont on se serait peu soucié. — Sera-ce une peuplade quelconque d'Afrique? Mais,

là, il n'y a pas de marine. Et quand le progrès des temps en aura créé, le progrès les mettra à l'ordre. — Sera-ce la Chine, le Japon ou la Birmanie? Mais ces nations sont, depuis le 10 mai 1857, nos alliées nécessaires.— Il n'y a donc ni piraterie, ni brigandage maritime sérieux à craindre, et la pensée du *Siècle* n'est qu'un volumineux anglomanisme qu'il est libre de conserver, mais qui, à coup sûr, n'épouvantera personne.

Au surplus, comme nous l'avons dit, des temps nouveaux s'ouvrent. La sécurité de tous sera protégée par tous. La fédération des peuples les sauvera, sur terre comme sur mer, de toutes les pirateries et de toutes les tyrannies. L'Angleterre, seule, a été, jusqu'à ce jour, l'obstacle à la paix comme à la sécurité commune. Le temps est venu où son autorité doit cesser pour faire place, à jamais, au droit commun des nations, au droit, à la justice, à la vraie liberté.

— M. Danjou, dans *le Messager du Midi* du 27 septembre 1857, nous dit : « En France, on n'aime pas l'Angleterre; » (c'est 36 millions de fois vrai), « mais l'on sait que le triomphe de « l'insurrection de l'Inde aurait un contre-coup funeste en Eu- « rope, et l'on comprend qu'il vaut encore mieux que ces vastes « contrées appartiennent à une nation *libérale* et *éclairée* comme « l'Angleterre, que de retomber dans la barbarie ou de passer « sous le joug de la Russie. » — Que signifie, je le demande, le libéralisme éclairé de l'Angleterre? A quoi, depuis un siècle, a-t-il servi aux Indiens? De quel avantage les a-t-il dotés? Quelle prospérité a-t-il créée? Qu'ont fait, en un mot, les Anglais pour l'Inde? Rien, rien, toujours rien! il y a plus (et nous le disions un peu plus haut en citant les propres paroles du *Standard*), ils n'ont exercé que des violences, commis que des fraudes et tout, tout, tout sacrifié à leur soif de l'or !! — Que dites-vous donc, M. Danjou? votre langage n'est pas seulement une banalité d'élève de rhétorique, mais c'est un triste mensonge que vous commettez sans le savoir, et avec une ignorance complète des intérêts de l'Europe et de la France en particulier, lorsque vous parlez d'un *contre-coup funeste* pour l'Europe qui, dès à présent, ressent tout autre chose. Ce plagiat que vous faites au *Siècle*, au *Constitutionnel* et aux *Débats* est vraiment peu heureux. Ce langage n'est pas celui de l'intérêt de la France.

Combien plus noble, plus intelligent et plus français est, lui dirons-nous encore, celui de votre confrère M. Roux (de *la Gazette du Midi*), lorsque, répondant au *Nouvelliste* qui, comme vous, réclame le rétablissement de l'autorité anglaise dans l'Inde, il

lui dit : « Assurément, l'autorité anglaise, malgré tous ses vices, était, comparativement, supérieure aux peuples qu'elle a subjugués, aux pouvoirs indigènes qu'elle a abattus. » Mais ce qu'il est impossible d'admettre, c'est que l'intérêt des nations commerçantes soit le rétablissement pur et simple d'une puissance *qui a compromis le commerce et la sécurité de tous*, et *qui a fait reculer la cause de la civilisation européenne* par les ressentiments excités chez les Indiens.

« Pourquoi et pour qui nos négociants et nos autres compatriotes dans les Indes anglaises se voient-ils compromis dans leurs affaires et dans leur existence même ? Pourquoi et pour qui nos missionnaires si désintéressés, nos religieuses si dévouées et si charitables, ont-ils vu leurs œuvres emportées par la tempête ? Qu'avons-nous gagné à la protection de ce pouvoir étranger, incapable aujourd'hui de se protéger lui-même ? Et pourra-t-on nier que nos compatriotes, que tous les chrétiens en général vivent tout autrement tranquilles et respectés en Birmanie, à Siam, dans ces pays ou règnent des princes indigènes ? »

Mais si c'est au nom du commerce, dans la seule pensée des intérêts actuellement engagés, que l'on désire si vivement le prompt rétablissement de la domination anglaise, le *Nouvelliste* nous permettra de tempérer ce vœu par un autre plus légitime.

Il n'y a pas un siècle, la France possédait aux Indes de riches pays qui ne lui furent ravis que par la force ; les armes de l'Angleterre, et non les insurrections indigènes, parvinrent seules à nous les enlever. Non contente de ces usurpations territorriales, la Compagnie des Indes nous prit, pendant les guerres de la Révolution, l'île de France ; elle s'empare aujourd'hui de l'île de Périm, des îles des Cocos, et joignant ces positions avancées à celle d'Aden, elle prétend disputer à tous l'accès de la mer Rouge ou ne permettre le percement de l'isthme de Suez que lorsqu'elle sera maîtresse de tous les passages vers l'Océan indien.

Est-ce là une politique pour laquelle on puisse faire des vœux ? Peut-elle se raffermir et se développer sans amener de nouvelles guerres ? Si elle n'est corrigée par la force des choses, si les leçons du malheur, à défaut d'une généreuse et sage spontanéité, n'amènent pas le Foreign-Office à un changemont complet de conduite, à de justes restitutions, à un partage équitable de ces possessions dont l'immensité même écrase l'Angleterre, tout sera encore à recommencer.

A l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, la papauté eut une sublime inspiration ; elle traça entre les conquérants,

entre les Espagnols et les Portugais, une ligne divisoire qu'ils devaient s'engager à respecter, et où ils auraient régné sans contestation réciproque, au nom du christianisme et dans l'intérêt des peuples que la Providence leur livrait. Les passions humaines troublèrent cette noble harmonie. Espagnols et Portugais se firent follement la guerre. L'Angleterre, aveuglée par la cupidité, en a fait autant contre la France; elle a voulu la chasser de l'Asie, où elles pouvaient régner, sinon fraternellement unies (leurs divergences religieuses s'y opposaient), au moins dans des rapports de prudente tolérance et de bon voisinage. L'Angleterre est punie aujourd'hui. Il ne servirait de rien de vouloir se placer en travers de la justice providentielle. Il faut que son œuvre s'accomplisse. Alors seulement on pourra juger des moyens de vivre en meilleurs rapports dans ces colonies où la guerre entre les Européens fut et sera toujours un crime de lèse-humanité, et où l'égoïsme périt, comme nous le voyons, sous le poids de ses succès mêmes.

Après M. Roux vient toute la phalange des hommes de tête et de cœur, au premier rang desquels nous placerons, dans la province, M. de Lanjuinais de Rivière (de Saint-Gilles) dont les paroles éloquentes (V. *Gazette de France* du 27 septembre) que toute la France a lues, ont fait vibrer plus d'un cœur. La *neutralité des mers* que notre noble ami réclame comme l'une des solutions les plus économiques et les plus promptes, en rappelant la proposition des Etats-Unis écartée par l'égoïsme anglais, n'est pas autre chose, au fond, que la fédération des peuples qui protégera tout, en débarrassant l'Angleterre des fonctions de geôlier des mers qu'elle n'a que trop tyranniquement exercées depuis près de deux siècles.

— On dit que nous devons être généreux envers une nation malheureuse et ne pas insulter à ses revers.

Généreux, nous le sommes tous. Ce n'est pas en France qu'on a la lâcheté d'insulter un ennemi vaincu. Mais qu'on veuille bien observer que l'Angleterre est loin de se considérer comme telle. Depuis le 10 mai, son arrogance n'a fait que s'accroître; elle n'a eu rien de mieux à nous raconter que la *supériorité de sa race*. Rien ne la dispose à la générosité; c'est même lui fermer tout accès.

Généreux.... Mais qu'est-ce donc que l'Angleterre? Est-ce un peuple ressemblant à tous les autres, pratiquant la justice ou facile à y être contraint quand il s'en éloigne? Non! c'est le peuple-roi de la terre! c'est ainsi qu'il le dit et l'écrit. « Qui a « l'empire des mers a l'empire du monde! » Et l'on veut qu'on

ne batte pas des mains en voyant s'écrouler cette tyrannie sans nom !

Voulons-nous dire, par là, que notre ressentiment contre l'Angleterre va jusqu'à désirer son anéantissement? Un million de fois, non! Nous aimons et nous estimons le peuple anglais autant que qui que ce soit, parce qu'il est intelligent, actif, brave et qu'il a peut-être, en beaucoup de choses, des vertus supérieures aux nôtres. Ce peuple doit vivre, et d'une vie puissante, parce qu'il possède tout ce qui procure la force. Nous sommes donc plus sympathique qu'on ne pense au peuple anglais.

Mais ce que nous détestons du fond du cœur, ce que nous voudrions voir devenir le jouet de toutes les tempêtes, c'est son aristocratie féodale avec tous les priviléges qui la maintiennent, — c'est le gouvernement par cette féodalité qui accapare tout, libertés, richesses, autorité, et qui est assez habile pour faire croire à cet excellent peuple anglais qu'il est heureux et libre. — Lorsque cette féodalité aura été culbutée dans l'Océan, alors l'Angleterre vivra d'une vie nouvelle; alors il n'y aura plus d'antagonisme avec l'Irlande; alors l'égalité sociale et politique régnera; alors des liens se formeront entre l'Angleterre et la France, et ces liens seront indissolubles parce qu'ils seront fondés sur la réciprocité des intérêts et l'identité des besoins. Alors, seulement alors, on pourra dire bien haut : la France et l'Angleterre sont sœurs! Et l'univers entier admirera leur majesté!

Et puis, généreux ! l'ont-ils été beaucoup, quand deux millions d'étrangers, appelés par leurs intrigues, foulaient notre sol? Nous étions vaincus.... Cela les a-t-il empêchés de vider notre trésor après la victoire? cela les a-t-il empêchés de nous prendre d'autorité nos vaisseaux de ligne, nos frégates, les canons de nos places de guerre, etc., etc.? — Généreux..., allons donc! La générosité, aujourd'hui, serait la plus niaise des duperies. Quand nos vieux comptes seront réglés, nous verrons à quel sentiment pour l'Anglais nous devons donner accès dans nos cœurs.

— Aujourd'hui (23 septembre 1857), l'entrevue du Stutgard occupe tous les esprits. Les flatteurs appellent cela un Tilsitt. Tilsitt ne rappelle qu'une pensée de domination et de despotisme universels. — Stutgard a une plus haute signification; il veut dire, selon nous, intérêt des peuples, équilibre sérieux, liberté et égalité pour tous. — Il signifie, en un mot, fédération de toutes les forces, de toutes les nationalités grandes et petites, protection égale pour tous et par tous, diversité dans la grande unité au profit de l'activité humaine se développant dans une entière liberté. Voilà Stutgard!

En présence des grands intérêts qui sont en jeu dans le monde, il est impossible que la France et la Russie, alliées nécessaires ne prennent pas une haute initiative.

L'Angleterre, par sa conduite sauvage (voyez le *Standard* cité plus haut), a compromis les intérêts du monde. Son avidité l'a poussée au delà de toute limite, en prononçant contre elle l'indélébile accusation d'incapacité. Elle peut encore tourmenter l'Inde au préjudice des intérêts de tous, mais il est cent fois évident qu'elle ne peut pas la reconquérir. L'insurrection indienne a prononcé sa déchéance. L'Angleterre n'a plus de suzeraineté. L'Inde n'appartient qu'à l'Inde; et l'Europe civilisée ne permettra pas que le sang coule inutilement dans ces vastes contrées dont les richesses seraient perdues, et pour elles et pour le reste du monde. Elle ne permettra pas que, dans un intérêt d'amour propre plutôt que d'avenir à reconstituer, l'Angleterre crée une souffrance qui sera déjà trop longue, en supposant même la paix proclamée. C'est, sous un autre rapport, l'intérêt de l'Angleterre qui ne s'épuisera pas en vains efforts; c'est l'intérêt moins évident de l'Europe, que l'entrevue de Stutgard doit surveiller d'un œil sûr, et diriger d'une main non moins ferme.

L'univers attend... Et, nous aimons à l'espérer, ce ne sera pas en vain!.....

— Mon travail était achevé et envoyé à l'impression, moins les notes, lorsque j'ai eu connaissance de la polémique de M. Louis Veuillot avec M. de Lourdoueix. Le premier, qui a tergiversé dès le début, a disputé au second l'imitation des moyens et de la conduite à tenir dans la question de l'Inde. Il suffit de lire la *Gazette de France* depuis qu'il est question de la révolution de l'Inde, pour être convaincu que M. Veuillot se place à côté de la vérité. Ce qu'il y a de plus déplorable c'est de voir des hommes rédigeant un journal religieux montrer si peu de convenances et surtout de charité pour leur prochain. On comprend jusqu'à un certain point, sans toutefois l'excuser, l'outrecuidance de M. Veuillot (Louis) envers ceux qu'il gourmande dans sa feuille religieuse. Mais ce que nous ne comprenons pas c'est qu'il lance dans les jambes de ses adversaires, son frère *Eugène*, auquel nous ne connaissons aucun titre pour traiter avec une ridicule hauteur des hommes dont ledit Eugène n'approchera jamais par le talent. Cela est d'autant plus désolant que cela est injuste de tout point. L'*Univers* n'a pas été content de piller la *Gazette;* il a voulu encore l'insulter dans son illustre rédacteur. Mais il nous permettra, à ce sujet, de

rappeler ce que disait M. de Falloux au sujet des injures, qui suivent, selon leur point de départ, la loi des corps physiques... on sait le reste. — Ce que tout le monde sait, c'est que la *Gazette de France* est la seule qui, depuis qu'on s'occupe de la révolution de l'Inde, ait eu le courage de dire haut et ferme tout ce que la France avait le droit de faire et d'exiger dans cette solennelle occasion. — J'aurais peut-être plus que les deux Veuillot le droit de revendiquer l'imitation en tout ceci. Car, lorsque l'un et l'autre ont parlé, j'avais déjà écrit; et je n'ai rien changé à la manifestation de ma pensée. Loin de moi de soulever une question d'amour-propre ou d'orgueil. Ce qui doit préoccuper un bon Français doit être puisé ailleurs que dans de telles niaiseries. Laissons donc de côté nos [illegible]étives personnes et pensons à la France!

— Le duc de Cambridge disait dernièr[illegible]t que la reconquête de l'Inde durerait trois ans et coûte[illegible] un milliard. Le duc est modeste. S'il avait dit dix ans et dix [illegible]illiards, il aurait manifesté un quart de vérité. Mais nous ne [illegible]vons ce propos que pour constater la persistance des illusi[illegible]i règnent au-delà du détroit.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages
	INTRODUCTION.	I
I.	Insurrection de l'Inde. — Son caractère. — Ses causes . .	1
II.	Limites et divisions de l'Inde.— Son passé.— Sa décadence ; ses causes.	21
III.	Essais de colonisation française. — Leur avortement.—Dupleix dans l[illegible]le : domination de la France. — Abandon de nos con[illegible]es	27
IV.	Conquêtes d[illegible]ngleterre.—Apogée de sa puissance; privilége de l[illegible]pagnie ; son abolition. — Conséquences illusoires . [illegible]	41
V.	Causes du [illegible]issement et de la ruine des colonies anglaises. — Colo[illegible] négative de l'Angleterre ; ses dangers inévitables. [illegible]rallèle avec la France	50
VI.	Suite : [illegible] produits de l'Inde anglaise.—Leur importance. — [illegible]ls de l'Angleterre pour arrêter la fortune de l'Inde.	63
VII.	L'Inde a donné à l'Angleterre la prépondérance maritime, commerciale et politique	67
VIII.	Suite : l'équilibre du monde rompu ; ses excès commerciaux et politiques. — Sentiment universel créé par lui.	74
IX.	Suite : l'insurrection de l'Inde a effacé le prestige de l'Angleterre. — Conséquences	81
X.	L'Angleterre peut-elle reconquérir l'Inde?.	89
XI.	L[illegible]France doit-elle intervenir en faveur de l'Angleterre?. .	99
XII.	L[illegible] perdue, quel sera l'avenir politique et social de l'Ang[illegible]e?	111
XIII.	Conjectures : Qu'arriverait-il, si l'Inde était reconquise par l'Angleterre?	121
XIV.	Conclusion	127
XV.	Transition.—Intérêts engagés.—Compensations.	135
—	EPILOGUE	141
—	NOTES ET [illegible]	145

Paris. — Imp. CARION, rue Bonaparte, 64.

00061538

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018